





NOUVELLE

EXPLICATION DES FIEVRES;

AVEC DES OBSERVATIONS Singulieres sur les Matieres les plus importantes pour bien exercer la Medecine.

SECONDE EDITION.

Reveuë, corrigée & augmentée de plusieurs remarques, & de differens Traités.

Par ME. ANICET CAUSAPÉ, *Docteur en Medecine.*



A TOULOUSE,
Chez DOMINIQUE DESCLASSAN, Imprimeur & Marchand Libraire.

M. DC. XCVI.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

LIVRE PREMIER.

NOUVELLE EXPLICATION

Des Fiévres, de leurs cauſes, de leurs Signes & de leur Curation : avec une diſſertation ſinguliere ſur les principes de Phyſique, ſur les cauſes de la Fermentation, ſur l'Acide & ſur l'Alkali, ſur le Quinquina & ſur les autres Febrifuges.

A MONSIEUR

DE RIQUET

BARON DE BONREPOS,

CHEVALIER,

CONSEILLER DU ROY, en ſes Conſeils, Preſident à Mortier au Parlement de Toulouſe.

L'*Honneur que vous m'avez fait, de confier vôtre ſanté à ma conduite, me donne la liberté de vous preſenter quelques eſſais de Medecine, que je viens de mettre*

au jour. C'est un hommage & une reconnoissance que je dois aux marques que j'ay si souvent reçû de vôtre generosité, & de vôtre bien-veillance; & dont vous favorisez tous ceux qui ont l'avantage de vous approcher.

Quoi que je ne traite pas, MONSIEUR, *des Loix ni de la Jurisprudence dans cet Ouvrage; cela n'empêche pas, que je n'espere, que vous le recevrez agreablement: puisque en y donnant de principes pour connoître la nature, pour combattre les causes des maladies, & pour ménager la santé, j'y établis une science, qui n'est pas indigne d'un honnête homme: J'ose même me flater,* MONSIEUR, *que vous l'honorerez de*

vôtre approbation, si vous considerez, que sans cet avantage, il ne sçauroit se soûtenir de lui-même. Il a besoin d'une protection aussi puissante que la vôtre, pour ne craindre ni l'envie la plus maligne, ni la critique la plus severe; à quoi les Ouvrages qui renferment quelque nouveauté, comme le mien, sont ordinairement exposez. Il est vrai qu'une partie a déja été imprimée une fois: mais comme je l'ay augmentée dans cette seconde édition, & que j'y ay ajoûté differens Traitez, ils ont besoin d'une protection nouvelle

Agréez, MONSIEUR, *que je vous la demande, pour en favoriser mes essais; & que je vous*

consacre les meilleurs fruits de mes travaux, pour vous donner quelque foible marque de mes respects. Je souhaiterois de vous en donner de plus fortes, de pouvoir vous exprimer l'estime & la veneration que j'ay pour vôtre merite, & pour vôtre vertu; & en un mot de faire ici vostre éloge, & celui de feu Monsieur de Riquet vostre illustre pere.

Que ne dirois-je pas, si j'en étois capable, de la sublimité de son génie, de la grandeur de son ame, & de son courage surprenant? Ne remplit-il pas toute l'Europe d'étonnement & d'admiration, lorsqu'il n'eut pas plûtost pensé à joindre les deux mers,

qu'il en trouva le premier les moyens : qu'il en entreprit & en executa le dessein. Leur jonction par un fameux canal, les rochers qu'il a percez, les montagnes qu'il a applanies, la vaste étenduë des terres qu'il a crusées, & les rivieres qu'il a détournées de leurs cours : par tout combattre & par tout forcer la nature ? Ne sont-ce pas les prodiges surprenans de son heureuse entreprise ? Aussi ne faut-il pas s'étonner, si aprés de faits si extraordinaires, les personnes les plus éclairées avoient regardé, jusques à lui, le succez de cette entreprise, comme une chose qui paroissoit impossible.

Que l'on ne vante plus tant, aprés cela, le genie, l'habileté, &

l'art de nos premiers maîtres : puiſque jamais Ouvrage n'a fait ſi fort éclater la capacité, la ſcience, & l'adreſſe de l'homme : jamais rien n'a eſté tout enſemble ſi favorable au bien public, ſi avantageux à l'Etat, & en même-tems ſi profitable aux Nations étrangeres. Toutes jalouſes qu'elles ſont des grandeurs & des proſperitez de la France, elles ſont obligées d'avoüer qu'il ſurpaſſe tout ce que le monde renferme de plus grand : & qu'il n'y a rien de ſi admirable, & qui ſoit ſi important, pour favoriſer le commerce, entretenir la ſocieté, & nous rendre facile la communication de toutes choſes.

Les païs les plus éloignez, de

même que les plus proches, conviennent également, qu'ils en reçoivent tous les jours des biens & des avantages tres-considerables : Les Provinces de Languedoc & de Guyéne, & les habitans de Toulouse éprouverent, il y a deux ans, qu'ils ne furent garantis de la famine, que par le secours qu'ils reçûrent des bleds & des vins transportez par le Canal Royal : & ces derniers avoüent qu'ils devoient ériger une statuë, dans cette ville, à la memoire de celui qui en a été l'Auteur. C'est d'ailleurs une reconnoissance, qu'on devoit à ce grand homme : puisqu'il avoit le cœur si noble, & l'ame si desinteressée, qu'il n'a jamais eu d'au-

tre vüe dans tous ses travaux que le bien public, la gloire du Roi, & celle de servir pour le seul honneur du service. Et l'on peut même dire, que cette reconnoissance étoit encore deüe à son digne Successeur : puisque la nature n'a pas moins favorisé de sentimens nobles & desintereſſez, le fils que le pere : qu'il a succedé à ses autres admirables qualitez: & qu'en perfectionnant de jour en jour la navigation de ce fameux Canal, il a eu beaucoup de part à tous les avantages considerables qu'en ont reçû, & qu'en reçoivent tant de peuples differens.

Mais si la France est devenuë le rendez-vous de l'Univers par

l'heureux commerce que ce grand homme a sçû si bien pratiquer, & que vous sçavez, MONSIEUR, *si bien entretenir, elle n'est pas moins obligée aux actions heroïques de Monsieur le Comte de Carman vostre frere, Capitaine au* Regiment *des Gardes, & Marêchal de Camp?* N'*avons-nous pas veu ce noble Guerrier se signaler en tous les commandemens qu'il a eu dans les Armées du* Roi *: tantost dans les Places les plus exposées sur la frontiere, tantost dans les Sieges, & tantost dans les Batailles. C'est dans toutes ces occasions, qu'il a sçû inspirer aux Soldats la hardiesse & la valeur: qu'il a sçû s'acquerir l'amitié des bon-*

nêtes-gens, l'estime & la confiance des Generaux : C'est dans les Campagnes de Hollonde*, d'Allemagne & de Flandres, que toujours intrepide, on l'a veu toujours courir à l'honneur & à la gloire, essuyer le plus grand feu des Ennemis, supporter les plus rudes fatigues de la guerre, & s'exposer à y perdre la liberté ou la vie.*

Mais si les Nations étrangeres, la France & l'Etat sont, MONSIEUR, *redevables à ces grands hommes, on peut dire qu'ils le sont encore davantage aux soins infatigables que vous vous donnez : & pour administrer la justice dans le second Parlement de France, & pour perfe-*

ctionner & finir le grand Ouvrage que vostre illustre pere avoit si heureusement commencé. Quoique ces deux nobles emplois n'ayent pas du rapport ensemble, vous ne laissez pas de satisfaire parfaitement & à l'un & à l'autre. Vous remplissez tres-dignement les devoirs d'un grand Magistrat, en même-tems que vous rendez le commerce plus florissant sur le Canal Royal. Vous ménagez si bien vos nobles travaux, que pour y affermir la navigation, vous prenez la peine de le visiter plusieurs fois l'année d'un bout à l'autre, sans interrompre l'application où vous étes continuellement, pour desarmer l'injustice, & procurer aux Sujets

de nostre grand Monarque, la tranquillité de l'esprit, & le repos du corps.

Tout le monde est aussi, MONSIEUR, *si penetré de vos décisions, si édifié de vostre sagesse, de vostre pieté, & de vostre exemple; & si satisfait de toutes vos manieres, qu'il n'y a personne, qui ne les trouve tout-à-fait obligeantes, tres-nobles, tres-douces & tres-genereuses : un chacun les admire; un chacun les applaudit, & voit qu'elles sont hereditaires dans vostre famille.*

J'aurois encore à parler, MONSIEUR, *de plusieurs autres de vos qualitez, qui sont plus éminentes : mais je sçai que vostre modestie, & le mépris que*

vous avez pour l'éclat & pour le faste, condamneroient cette entreprise. Elle seroit même temeraire ; puisque vostre merite & vostre vertu demandent plûtost mon admiration, & mon silence, que mes paroles : & je m'estimerois trop heureux, si j'en trouvois d'assez fortes, pour vous exprimer combien je suis, avec un profond respect, & une parfaite soûmission.

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble, &
tres-obeïssant serviteur.
CAUFAPE'.

EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roi.

PAr grace & Privilege du Roi, donné à Versailles le 29. Janvier 1696. Signé, CARPOT, il est permis aux Sieurs Desclassan & Caranove, Marchands Libraires de Toulouse, d'imprimer ou faire imprimer pendant le tems de huit années, un Livre intitulé, *Nouvelle Explication des Fievres & de la Gangrene; avec une methode particuliere pour les guerir, & une Dissertation singuliere sur leurs causes, & sur leurs éfets*, par le sieur Causapé Docteur en Medecine; Avec défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres, de l'imprimer, vendre ni debiter pendant ledit tems, sans le consentement des Exposans, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende; & de tous dépens, dommages & interêts.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 4. Juin 1696. Signé P. ABOÜIN, Sindic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le premier Août *1696.*

PREFACE

PREFACE

Où l'Auteur donne une idée de son systheme des Fiévres & des autres matieres qu'il doit traiter ; & où il découvre les faux jugemens qu'on fait concernant la medecine.

PUISQUE la nature des Fiévres est tres-obscure ; & qu'elles sont plus dangereuses & plus frequentes que les autres maladies, la recherche en doit être à proportion plus necessaire & plus importante.

Il n'en est pas par consequent de cette matiere, comme de plusieurs autres, dont les traitez ne servent qu'à grossir les Volumes, & qu'à occuper inutilement le Lecteur. L'importance des choses qu'elle cache nous invite au contraire à ne rien menager pour tâcher à en découvrir les secrets.

Pour contribuer par mes soins autant qu'il m'a été possible à parvenir à cette fin ; je me suis proposé d'en donner une idée nouvelle. Il est vrai que cette entreprise m'auroit paru temeraire, si je n'eusse durant long tems exercé la Medecine dans un païs, où les fiévres sont autant ou plus frequentes qu'en aucun autre lieu de l'Europe ; & si ce n'eût été une occasion favorable pour faire une recherche tres exacte de leur nature, de leurs causes, de leurs signes, & des remedes les plus convenables à leur guerison.

Les reflexions que j'ay faites dans cette re-

cherche m'en ont aussi donné une idée, pour en former une hypothese assez nouvelle; qui me paroit tres favorable pour en expliquer la nature des phœnomenes, & en rendre la curation plus aisée.

Elle fait voir, qu'il n'y a que la fievre putride qui soit produite par l'exaltation du soulfre, & l'éphemere par celle de l'esprit; que toutes les autres fievres sont excitées par l'élevation du sel, que leur difference dépend de la diverse nature de celui-ci; & que les redoublemens des unes & des autres, en sont pareillement tout-à-fait dépendans.

C'est ce que je prouverai par toutes les causes qui concourent à la production de ces fievres, par tous les signes qui les accompagnent, & par les remedes les plus efficaces qu'on met en usage pour les guerir. Cela ne me sera pas même fort difficile; à cause que le grand nombre d'occasions que j'ay euës, pour y faire des experiences & des observations, m'en ont rendu les preuves assez aisées & faciles.

Ainsi de ce que j'ay observé, par exemple, que le terroir, les alimens, ou l'air des endroits, qui se trouvoient les plus exposez aux fievres intermittentes, étoient beaucoup plus impergnés d'atomes d'un sel acre & exalté, que non pas ceux des autres lieux, j'ay tiré cette consequence, que l'acrimonie de ce sel étoit la cause de ces fievres. Et cette conclusion m'a paru d'autant plus juste, que je n'ay peu remarquer dans toutes ces occasions, aucune autre cause, qui leur peut étre particuliere, que celle-là: ce que je prouverai encore, même à l'égard des fievres continuës, par les effets du Quinquina, & par ceux de tous les autres febrifuges les plus

efficaces qu'on a mis en usage jusques à ce jour.

Pour cela je ferai voir dans le 3. le 4. chap. du premier Livre, & dans la methode pour la conservation de la santé, que ces febrifuges n'emportent pas seulement toutes les fievres intermittentes en adoucissant l'acrimonie des humeurs, qui en est la cause, & en digerant les cruditez & les amas qui leur fournissent la matiere; mais qu'ils combattent les redoublemens de toutes les fievres continuës; à cause qu'ils sont aussi excitez par l'acreté des mêmes humeurs. Je prouverai la même chose par les autres causes qui concourent à leur production, par les signes qui les accompagnent, & par les remedes qu'on emploie à leur guerison.

Je me servirai des mêmes principes, pour établir la difference des fievres; que je diviserai en propres & en accidentelles, en simples, & en composées. Je ferai voir, qu'il n'y a que la fievre putride & l'éphemere, qui soient du nombre des propres, que toutes les autres sont accidentelles, & que celles qui proviennent de plusieurs causes essentielles sont composées: mais que celles qui ne proviennent que d'une seule cause essentielle, sont au contraire simples. Et comme les unes & les autres deviennent ou continuës ou intermittentes; aprés avoir établi sur ces principes, la nature de celles ci, j'établirai celle des autres; à l'égard desquelles j'expliquerai en particulier l'usage qu'on y doit faire des purgatifs, du Quinquina, & des autres febrifuges. Je traitterai ensuite de chaque fievre en particulier, & en donnerai la curation aprés avoir plûtôt éclairci dans le premier Chapitre la differente nature du sel, de l'acide & de l'alkali, & celle des autres principes de Physique.

Dans le second Livre je parlerai des bons & des mauvais effets de la frequente saignée, & de ses principales indications. Je ferai voir ensuite, qu'il n'y a point de maladie qui ne soit produite, ou accompagnée par le dereglement de la circulation du sang, & je rapporterai les remedes pour le combattre. Je prouveray, aprés cella, que le frequent usage des remedes rafraichissants, maintenu en France par la preocupation, augmente les causes universelles des maladies, lesquelles je reduirai en 3. ou en 4. especes & celles-cy en une; & feray voir, que l'oubli qu'on a fait jusques icy d'establir une humeur saline ou un temperament salin, est cause qu'on les confond toûjours avec le bilieux; bien que l'un & l'autre exigent des remedes contraires, & que cela cause encore d'autres erreurs tres-nuisibles à la pratique. Je traitterai encore de la maniere & du tems auquel il se faut purger dans les fievres continuës; & des occasions qui changent leur curation ordinaire. Je donnerai enfin une nouvelle explication des crises & de la gangrene, avec une methode singuliere pour conserver la santé, pour prevenir & guerir la pluspart de nos maladies: & je ferai sur toutes ces differentes matieres plusieurs remarques qui sont tres-utiles encore qu'elles soient nouvelles.

Je sçai neanmoins que la nouveauté dans les sciences, soit qu'elle soit vraye, ou qu'elle soit fausse, déplait ordinairement à beaucoup de gens sçavans. Je sçai encore qu'on a de la peine, & qu'il faut du tems pour s'accoûtumer à une hypothese nouvelle: mais je sçai aussi, que tel qui a regardé du commencement une doctrine comme chimerique, en l'examinant pour la refuter, l'a trouvée possible & raisonnable, se

l'est renduë familiere, & l'a embrassée à la fin.

Il est juste d'embrasser la verité par tout où elle se trouve. Mais pour la découvrir à fond, il ne faut pas examiner avec moins d'application l'opinion qu'on ignore, que celle que l'on croit sçavoir. Car sans cela le penchant naturel qu'on a pour celle-ci, la fera paroître plus vrai-semblable que l'autre; d'autant plus qu'elle nous rebute; à cause du soin qu'elle donne pour s'en instruire. La politique, l'amour propre, & l'attachement qu'on a toujours aux premieres idées nous font d'ailleurs fermer les yeux à la verité quand elle se presente: De telle maniere qu'on ne veut pas se donner le moindre soin pour la chercher dans les endroits où l'on n'auroit pas souvent grande peine à la trouver.

De là vient aussi, qu'on ne condamne pas ordinairement l'usage d'un remede ancien & accoûtumé; bien qu'il produise quelquefois un mauvais effet: & qu'on condamne au contraire d'abord celui des remedes nouveaux, dés qu'ils manquent une fois à faire du bien. On ne prend pas garde qu'il n'y a point d'agent dans la nature, qui produise toujours le même effet: & qu'il suffit pour qu'un remede soit estimé meilleur qu'un autre, qu'il procure d'ordinaire un bon effet, qu'il soit convenable à la raison; & qu'une experience proportionnée à tous les deux nous fasse connoître que son operation est plus assurée que celle des autres.

Ce sera donc aprés avoir suspendu de semblables jugemens contraires à la verité, & par malheur trop amis de la nature, qu'il faudra considerer cette nouvelle explication des fievres, si l'on veut penetrer la verité qu'elle renferme. Il en faudra faire de même à l'égard des autres

matieres comprises dans cet Ouvrage ; à cause qu'elles renferment plusieurs découvertes, qui sont fort odieuses à beaucoup de gens, qui tiennent un rang considerable parmi les sçavans ; parce qu'ils ne jurent que sur les Sentences que les Anciens nous ont recommandées avec tant de soin.

L'antiquité ne manque jamais de partisans, il suffit qu'on voye le nom d'Hypocrate & de Galien dans les livres, pour engager les Sçavans à les approuver. Et l'on fait ordinairement une si grande injustice aux Auteurs, qui mettent aujourd'hui en lumiere les nouvelles productions, qu'il y a toujours une espece de prevention injuste ; qui ne laisse quasi point de liberté pour juger si ce qu'ils écrivent est judicieusement inventé, & solidement établi. C'est aussi ce qui a obligé S. Augustin de dire tres à propos sur ce sujet, *quicumque aliud amant, hoc quod amant volunt esse veritatem.*

Toutes ces considerations étoient pour moi autant d'obstacles pour m'empêcher de donner une explication des fievres, des crises, de la gangrene, & de plusieurs autres matieres assez differentes de celles qu'on trouve dans les livres de nos Anciens. Car bien que dans tous les endroits possibles, j'aie cōcilié la nouveauté de cette matiere avec leurs sentimens, & principalemēt avec celui d'Hypocrate, je n'ay pas douté que cette nouveauté ne m'attirât la critique & l'envie de la plupart de ceux qui liront cet Ouvrage. J'ay préveu encore, que les Medecins les plus occupez me declareroient la guerre ; parce qu'elle ne s'accorde pas en plusieurs occasions avec leur methode ordinaire. Je n'ay pas enfin douté qu'il ne m'arrivât en cela ce qui arriva au-

trefois à Hervée ; qui devint odieux à tous ses collegues, dés qu'il leur fit le premier la découverte de la circulation du sang ; bien que ce fût une chose confirmée par l'experience & par la raison : mais j'ay mieux aimé m'exposer à toutes ces critiques, que de me taire dans un discours, que tous ceux de ma Profession doivent tenir en faveur de la verité, & en faveur des sciences naturelles.

Ce sont aussi les raisons qui m'ont obligé à rendre public l'essai, & les experiences que j'ay faites sur les matieres que je viens de proposer. Pour les éclaircir & les prouver je me suis servi des principes que l'experience & la raison rendent jusques ici les plus vrai-semblables ; puis qu'ils expliquent, ce me semble, plus clairement qu'aucuns des autres les phœnomenes de la nature. Aussi sont-ils les seuls qu'il faut établir, pour tâcher d'augmenter, autant qu'il est possible, nos connoissances dans les sciences : puisque le bon sens nous les propose, comme des regles les plus justes, pour y parvenir.

Ces raisons m'ont obligé encore à combattre en quelques endroits plusieurs principes de la Doctrine Galenique : non pas pour declarer la guerre à ses Partisans ; Car je les estime & les honore trop, mais pour faire seulement connoître les erreurs, qu'une opinion si generalement receuë, & tant aplaudie, a peu établir au préjudice de la vie & de la santé. Ce n'est pas neanmoins, qu'en n'approuvant pas toutes les decisions des autres, je pretende faire passer les miennes pour infaillibles. Je sçai que * la Physique ne nous fournit que tres-peu de principes qui

* *Nihil in rebus Physicis semper æquale.*

ſoient ſeurs: Et il me ſuffit par conſequent, pour ſuivre celles-ci, & laiſſer les autres, qu'elles paroiſſent plus conformes à l'experience & à la raiſon.

Auſſi n'établis-je rien de nouveau dans cet Ouvrage, qu'une longue experience ne m'en ait premierement fait naître la plus claire idée: Et que je ne l'aye enſuite trouvée conforme à la raiſon; c'eſt-à dire, que je n'ay jamais raiſonné qu'aprés avoir experimenté. J'ay évité par ce moyen le défaut, auquel la pluſpart des Anciens Philoſophes ſont tombez; lors qu'avec une methode contraire à celle-là, ils ont premierement raiſonné, & enſuite experimenté; & qu'au lieu d'accommoder leurs ſentimens à la nature, ils ont voulu accommoder la nature à leurs ſentimens.

Je finirois maintenant cette Preface, ſi je n'étois perſuadé, que pluſieurs croiront d'abord, que je veux faire paſſer mon hypotheſe des fievres pour nouvelle: bien qu'elle ſoit ſemblable à celle de Monſieur Vvillis, & à celle de Sylvius de Leboé. Ils croiront auſſi que l'explication que j'ay donnée de la nature & des admirables vertus du Quinquina, ne differe pas de celle de ceux qui en ont nouvellement écrit. Mais ils ſe détromperont, s'ils prennent le ſoin de juſtifier ces choſes, & de les rapporter à celles qu'on trouvera dans les Ouvrages de ces graves Auteurs.

Il eſt vrai que Vvillis & Sylvius de Leboé nous ont laiſſé deux admirables hypotheſes, pour l'explication des fievres, que toutes deux ont même quelque rapport enſemble, étant fondées ſur les principes d'Epicure, de Gaſſendi, & de Decartes. Mais il ne s'enſuit pas qu'elles ſoient

pour cela les mêmes; puisqu'elles sont fort differentes dans leur nature, & dans plusieurs des principes qui regardent la Medecine. On trouvera encore une plus grande difference entre l'hypothese que j'ay donnée des fievres, qu'il ne s'en trouve entre celles de ces deux grands hommes: & on aura ainsi sujet de croire qu'elle en est tout-à-fait differente.

Il est vrai aussi, que plusieurs habiles Medecins ont nouvellement écrit du Quinquina & de quelques autres matieres dont j'ay pareillement traité : mais leurs observations, leurs experiences & leurs raisonnemens étant fort differens des miens ; On verra que l'explication que j'en donne en est aussi fort differente. Ce n'est pas neanmoins à cause de cette raison seulement, que je l'ay renduë publique ; mais parce que ce febrifuge est le plus efficace, le plus universel, & tout ensemble le plus innocent remede qu'on puisse ordonner pour les fievres; qui sont de toutes les maladies les plus dangereuses & les plus frequentes. J'ay d'ailleurs sujet de croire, que les remarques & les experiences particulieres, que j'en ay faites, profiteront autant que celles des autres Auteurs ; puisque je les ay accompagnées de la methode de s'en servir, de l'explication des maladies où il en faut faire usage; & qu'on n'avoit pas encore éclairci cette matiere, d'une maniere si singuliere, & dans un détail si particulier.

Il est facile d'écrire; mais non sans transcrire : il est facile d'ajoûter aux choses inventées, mais non pas d'en inventer. La plupart des écrivains ont pris ce parti; parce qu'ils craignent les grandes dificultez. Ils craignēt de fatiguer leur esprit, échauffer leur sang, & exposer leur santé dans

la recherche des découvertes; à cause qu'elles demandent beaucoup de tems, une grande application, quantité d'experiences, & plusieurs raisonnemens. La plupart d'eux s'attachent encore plus à plaire au public qu'à lui être utiles, & à le flater par de beaux termes, plûtôt qu'à l'instruire par de claires veritez.

Ceux qui sçavent la Medecine connoîtront lorsqu'ils liront cet essai, que je me suis plus attaché à déveloper la verité, & à la rendre sensible & utile au public, qu'à lui plaire par la politesse du discours, & par la justesse des frases. Ils connoîtront encore, que je me suis plus appliqué à écrire, qu'à transcrire, à inventer, qu'à ajoûter aux choses inventées. Ils connoîtront enfin, que je n'y ay pas ménagé ni ma santé, ni mes veilles, & que j'ay toujours tâché, autant qu'il m'a été possible, à découvrir la verité jusques dans les endroits les plus cachez.

Tous ces soins n'ont pas même été inutiles, puisque les personnes mediocrement éclairées pourront facilement concevoir le systheme que j'ay composé des fievres; & comprendre les explications que j'ay données sur toutes les matieres que je me suis proposé de traiter. Plusieurs des plus grandes difficultez m'y paroissent même si bien éclaircies, que si mes occupations me l'eussent permis, il m'auroit été facile d'expliquer toute l'hystoire des maladies sur ces seuls principes.

Il y en a qui n'écrivent (disent-ils) que pour les Sçavans, & qui veulent qu'on espere tout de leurs grandes idées, sur lesquelles ils font rouler toute la machine du monde. De telle maniere que quand on les consulte pour expliquer les divers phœnomenes qu'on y observe

ils disent qu'ils ne veulent pas s'assujettir à descendre si fort dans le particulier, qu'il n'est pas juste de profaner leurs mysteres, en les confiant aux ignorans; & qu'ils doivent auparavant se rendre dignes, & capables de les posseder.

Ils publient que c'est la Divine Providence, qui leur a inspiré une science si miraculeuse; ils ne la relevent que sous le voile des Enigmes: Et tous leurs remedes sont autant de secrets merveilleux, qu'ils ne communiquent à personne, ou s'ils en disent quelque chose, ils cachent toujours ce qu'il y a de plus miraculeux.

La pratique de quelques Medecins de reputation, même des plus florissantes Villes de l'Europe, est conforme au sentiment de ces grands & sçavans Ecrivains: mais s'ils sont grands & sçavans dans l'esprit des ignorans, ils ne le sont pas dans celui des Sages. Ceux-ci connoissent que leur science la plus fine n'est que vanité & que farfanterie; qu'ils veulent s'élever au dessus du commun; & que s'ils souhaittent passer pour Prophetes & pour Sçavans; Ce n'est qu'afin de s'accrediter, & pour acquerir une gloire vaine & mercenaire.

Tout le monde étoit autrefois dupé par ces finesses: mais presentement il n'y a que fort peu de Sçavans, prevenus par une forte imagination, qui s'y laissent tromper: & j'espere que dans tres peu de tems, les ignorans s'en détromperont aussi-bien que ces sçavans.

La nature est si cachée, qu'il faut que tous les Maîtres de l'Art découvrent de bonne foi tout ce qu'ils en connoissent, qu'ils en communiquent leurs experiences, & qu'ils en exposent

leurs raisons. C'est ainsi qu'on fera quelque progrez dans la Physique : c'est ainsi qu'on fermera la porte aux Charlatans ; & qu'on distinguera facilement les veritables sçavans d'avec les ignorans, & la bonne foi d'avec la mauvaise. C'est enfin par ce moyen, qu'encore que le monde se plaise à être trompé, il pourra s'instruire des veritez de la Physique ; & recevoir au besoin le secours de la vraye Medecine.

De sentimens si justes, & si raisonnables m'ont fait rechercher avec empressement la clarté dans toutes les matieres que je traitte. * Je n'y cache aucun remede, ni n'en évite aucune difficulté ; & je tâche à y expliquer les maladies d'une maniere si distincte, qu'il n'y a personne, si elle prend le soin de les examiner, qui ne les puisse comprendre, & se servir assez à propos, au défaut du Medecin, de tous les remedes que j'y ay proposez.

La pluspart sont tres-faciles à mettre en execution, tres communs, & de nul prix. Que si neanmoins l'on en y trouve quelques-uns de rares, ou de chers, on y en trouvera toujours d'autres qui ne le sont pas : & qui ont à peu prés une égale vertu, pour s'en servir à leur place ; & pour en assister également les pauvres & les riches.

Mais pourquoi tant travailler à éclaircir cette science, si l'on pretend qu'elle est d'elle-même fort claire ; Pourquoi encore se fatiguer à y prescrire tant de remedes, si tout le monde s'ingere à en y ordonner en quantité. En effet il n'y a point de science qu'un si grand nombre de

* *Sap. 7. 13. quam sine fictione didici & sine invidiâ communico.*

gens professent, que la Medecine : Il n'y a presque personne qui ne s'imagine la connoître suffisamment pour y prononcer des décisions. Il y a toujours plus de Medecins que de malades, plus de remedes que des maladies : & avec cela, selon l'opinion commune, personne ne meurt que pour n'avoir pas été secouru à propos. Les personnes de qualité, d'esprit, & d'étude, si elles ont l'imagination forte, croyent y voir plus clairement que ne font les plus sçavans Medecins. Tous les ignorans, jusques à la lie du peuple, les Servantes & les Valets pensent y sçavoir beaucoup. Il n'y a de science, ni si facile, ni si vile dans leur esprit ; & ils estiment aussi solides tous les jugemens qu'ils en font, que ceux des plus Doctes, & des plus experimentez. *

Ils jugent de la capacité de ceux qui l'exercent par les évenemens, par leurs belles promesses, & par la politesse de leurs discours : Ils ne distinguent pas l'érudition de ceux qui ne s'attachent qu'à joindre la science à l'experience, d'avec celle des autres, qui n'ont que la seule experience sans aucune science.

Ceux qui persuadent ainsi avec plus d'agrément, passent pour les plus habiles : Ceux qui promettent toujours merveilles, & qui cachent la nature de leurs remedes, en sont crûs sur leur bonne-foi. Tout le monde court à eux, pourveu qu'ils ayent quelque adresse, pour se distinguer des autres, pourveu qu'ils fassent esperer de guerir [illegible]s maladies incurables ; * & qu'ils persuadent [illegible] [illegible]ent, que leur sentiment est toujours prefe[illegible] à celui des autres.

[illegible]oilà quel est aujourd'hui le destin de la Me-

[illegible]*undus vult decipi experimentum periculo[illegible]* [illegible]*udicium difficilè.* Hip. Ap. 1.

decine ; bien qu'elle soit la plus necessaire, la plus belle, la plus curieuse, & la plus cachée des sciences ; bien qu'elle ne tende qu'à conserver & à prolonger la vie ; & qu'en cela elle procure à l'homme le plus grand des biens aprés celui du salut. Voilà quelle est la fatalité de son sort ; encore qu'elle éclaire l'esprit, qu'elle perfectionne les organes du corps, & qu'elle nous fasse connoître la nature des mixtes, qui est la science d'un parfait honnête-homme. Voilà enfin les faux jugemens qu'on y fait, & les abus qui s'y glissent ; qui proviennent de l'ignorance des hommes, de l'amour propre & du grand nombre des difficultez renfermées dans cette science; qui font qu'il n'y a presque point de question, non plus que dans la Physique, qu'on ne puisse soûtenir comme un Probléme.

Toutes ces reflexions font clairement voir combien le destin de la Medecine est déplorable; puisqu'il s'ensuit qu'on tombe presque en autant d'erreurs qu'on porte de jugemens differens sur cette science. De là vient aussi que ceux qui cachent la nature de leurs remedes, qui promettent toujours beaucoup, ou qui se distinguent par des manieres nouvelles, sont plus favorablement écoutez que les Medecins qu'une longue experience aura fait reconnoître pour tres-integres, tres sages, & fort doctes. Et c'est à cause qu'ils ne s'insinuent pas comme les autres, par les graces de la nouveauté, & par la confiance que l'amour propre fait toujours naître en nous, à l'égard des choses que nous ne connoissons pas, lorsqu'elles nous sont favorables. Car comme elle nous represente alors le bien plus grand qu'il ne l'est, on espere moins d'un remede connu que de celui qui est inconnu, bien qu'il ne soit pas si

bon que le premier. Cela fait encore qu'on se confie plus à lui, lors même qu'il ne produit pas un si bon effet: & qu'on se rebute au contraire d'abord de l'autre si la maladie augmente ou ne diminuë pas soudain aprés l'avoir pris: sans considerer que cet effet provient souvent, de ce que le mal est dans le tems de son augment, & qu'il augmenteroit davantage, si l'on n'avoit fait preceder ce remede.

Il y a plusieurs Etats, plusieurs Republiques, & divers Royaumes en Europe, ou pour soûtenir le caractere deu aux Medecins, & éviter des abus si préjudiciables à la vie des hommes, on a imprimé dans l'esprit du peuple & des honnêtes gens, beaucoup de veneration non seulement pour tous ceux qui professent en gens d'honneur la veritable medecine, mais pour toutes les choses qui regardent cette science. La Providence a voulu sans doute leur accorder cette prerogative, pour prevenir les inconveniens ci-devant marquez; puisqu'il est dit dans l'Ecclesiastique, *qu'il faut honorer le Medecin; que Dieu l'a créé & jugé necessaire pour la curation des maladies; que la Medecine a été donnée du Ciel, & que l'homme qui aura du rebut pour elle ne sera pas censé sage: Honora Medicum, propter necessitatem enim creavit eum Dominus. Data fuit de Cœlo Medicina & vir sapiens non abhorrebit eam.* Ecclesiast.

Mais ces peuples fins & prévoyans se sont encore servis d'autres moyens, pour éviter des erreurs d'une si grande consequence; puisqu'ils ont établi des premiers Medecins dans toutes les Provinces ou Dioceses de leurs Etats, pour relever le peuple de ces erreurs, empêcher qu'ils ne soient trompez par l'adresse des Charlatans, &

corriger la forfanterie que plusieurs, même de ceux qui exercent la Medecine, mettent en usage, pour acquerir de la reputation.

Nous n'aurions pas neanmoins besoin des autoritez de la sainte Ecriture, de ces maximes, ni de ces reglemens, si nous pouvions donner des demonstrations plus sensibles, que celles que nous avons de la solidité, de nôtre conduite & de la sincerité de nos sentimens. L'imposture des Charlatans seroit d'abord connuë de tout le monde, & personne n'auroit recours qu'à la verité: mais par malheur de toutes les sciences que les hommes professent, la Medecine est la plus cachée, & une de celles où les demonstrations sont les moins sensibles, & quelquefois les moins établies: bien qu'elles soient des plus necessaires, & des plus importantes. Nous voyons que la sainte Ecriture & les Conciles fournissent des principes, & plusieurs decisions infaillibles aux Theologiens; que les Loix des Souverains, le droit Romain, ou les Coûtumes des païs en fournissent de semblables aux Jurisconsultes: mais nous ne voyons pas que personne ait encore établi des principes infaillibles aux Medecins, pour appuyer leur science. Ils n'ont que la raison & l'experience, pour fondement & pour témoins de la verité qu'elle renferme; & la sainte Ecriture est, selon l'Ecclesiastique, comme garante de leur integrité.

Il est neanmoins vrai, qu'il y a de grands hommes, qui y ont établi quantité de belles regles, & plusieurs principes: mais on n'en a pas encore trouvé de tout-à-fait infaillibles; puisque l'experience & la raison nous obligent tous les jours à en retrancher quelques-uns, & à en changer quelques autres.

Auſſi l'Hiſtoire Sainte & prophane nous aprend dans les paſſages ſuivans, que la Phyſique & la Medecine ont cela de particulier par deſſus toutes les autres ſciences, que les cours des années les perfectionne davantage, que le nombre des jours y augmente inſenſiblement nos connoiſſances; & qu'à l'avenir la poſterité encherira ſur nos lumieres, comme nous encheriſſons à preſent ſur celles de l'antiquité. *Dies diei eructat verbum & nox nocti indicat ſcientiam.* Pſal. 18. *Veniet tempus quo iſta quæ nunc latent, in lucem dies extrhet. Seneca L. natur. quæſt.*

Que ſi la Providence n'a pas trouvé bon de rendre les principes de la Medecine, ni pluſ ſeurs, ni plus clairs: c'eſt aparemment afin d'abattre l'orgüeil de l'homme, d'humilier ſon eſprit, & de le tenir ſoumis: mais comme elle a veu que cette incertitude, & que tant d'obſcurité feroient mépriſer les Medecins, & trop diminuer la confiance qu'on doit avoir à leur capacité, elle n'a pas ſeulement ordonné dans les paſſages ci-devant citez, de leur faire honneur pour authoriſer leurs perſonnes & leur doctrine; mais elle a voulu faire connoître, qu'elle les avoit créez avec la Medecine, pour y choiſir les remedes, & les employer à la gueriſon des malades; diſant que ceux-ci doivent y avoir recours, s'ils ſe laiſſent conduire par les lumieres de la ſageſſe.

Il eſt tems aprés toutes ces reflexions de finir cette Preface: ainſi aprés y avoir rapporté les remedes les plus ſalutaires contre les maladies de l'eſprit, qui alterent & obſcurciſſent la ſcience de la Medecine; il me reſte à en rapporter d'auſſi efficaces contre celles qui alterent & attaquent la ſanté du corps.

Je commencerai un Ouvrage ſi important

par les principes dont je pretens me servir. Mais ce ne sera pas sans prier auparavant ceux qui le liront, de m'excuser, si je ne leur presente le meilleur fruit de mes travaux, d'aussi bonne grace, que je le leur donne de bon cœur. C'est neanmoins une faveur que j'ose esperer de leur generosité, s'ils considerent que l'art de l'Orateur ne s'accorde pas toujours avec celui du Philosophe; & que si je suis tombé dans ce défaut, ce n'a été que pour m'attacher plus à faire connoître la verité, qu'à embelir le discours. Ces raisons appuyées sur le conseil de S. Augustin, augmentent mon esperance; lorsqu'il blâme ceux qui recherchent beaucoup plus à plaire aux oreilles, qu'à à éclaircir l'entendement. *Nonnulli perversè plus aribus, quam intelligentiæ, sese dederunt.*

AVIS,

CONCERNANT CERTAINES critiques qui regardent la premiere impression.

BIen que l'Auteur de cet ouvrage ait prevenu, dans la Preface de sa premiere edition, l'esprit de ceux qui ont du penchant à critiquer les Ouvrages qui renferment quelque nouveauté. Plusieurs personnes de sa profession n'ont pas laissé d'en parler publiquement d'une maniere qui surpasse la plus maligne & la plus severe des critiques. La raison & l'honnêteté devoient neanmoins aprés cela, ce me semble, obliger ces personnes, ou à se taire, ou à prendre la plume, pour faire connoître à l'Auteur le sujet de leur critique. Il auroit corrigé dans cette seconde édition, ce qu'on auroit fait voir de défectueux dans la premiere ; & il se feroit justifié sur plusieurs autres choses, qu'on a supposé, & qu'on a imputé sans aucun fondement à sa doctrine. C'est le parti que prennent les honnêtes gens, & ceux qui sont doctes, sans présomption & sans envie ; & non pas celui de faire courre plusieurs bruits, comme l'on a fait, pour diffamer ses Ouvrages sans exposer les raisons sur lesquelles on a fondé cette calomnie. Aussi auroit-

on a eu assez de peine d'en trouver : du moins qui fussent vrai-semblables ; puisqu'ils ne renferment rien qui ne soit rapporté de bonne foi, confirmé par la raison ou par l'experience ; & approuvé par plusieurs Docteurs de la faculté de Medecine également desinteressez, & capables pour en juger avec solidité.

Mais ce qui a apparemment obligé ces personnes à tenir une conduite si peu conforme à la raison est qu'elles ont apprehendé, sans doute, que cet Ouvrage ne portât obstacle à leur emploi en procurant quelque estime à son Auteur.

S'il avoit neanmoins besoin de mieux établir la solidité de sa doctrine, il pourroit rapporter ici les approbations authentiques que plusieurs Medecins fort distinguez ont donné à son Ouvrage, dans les lettres qu'ils lui ont fait l'honneur de lui écrire; mais celles qui y sont rapportées des Professeurs de la faculté de Medecine dans l'Université de Toulouse, & l'examen que Mr. le Chancelier en a fait faire par Mr de Falconet Medecin du Roi, sont plus que suffisantes; puisque ces Messieurs sons tres-capables pour en juger, qu'ils l'ont gardé plusieurs mois pour l'examiner, & qu'ils l'ont ensuite trouvé digne d'être mis au jour. Ils n'ont pas apparemment déguisé leur sentiment ; puisque les Medecins sont trop jaloux de leur reputation & de l'estime qu'on a pour eux, pour donner des approbations par écrit à un Ouvrage, qui renferme des matieres de leur art, si elles ne leur ont paru utiles & bien traitées.

Si ces approbations donnent cependant quelque merite à cet Ouvrage, & si la demande qu'on en a fait à l'Auteur de divers endroits, pour en avoir une seconde édition, semble lui être

favorable : Cela n'empêchera peut-être pas, que plusieurs de ceux, qui prendront la peine de le lire, n'en soient en quelque maniere rebutez par quelques repetitions qu'on y trouvera ; non-seulement à l'égard du trop frequent usage de la saignée & des remedes rafraîchissans ; mais touchant le penchant que les Medecins ont, de même que les Apoticaires & les Chirurgiens, pour se prevenir en faveur de cette methode.

Comme c'est ordinairement la premiere & la principale chose, qu'on leur enseigne dans les Ecoles ; & qu'ils apprennent lorsqu'ils commencent à pratiquer, ils se préoccupent d'abord en faveur de cette routine : Ils la mettent par tout en pratique, & l'insinuent si bien qu'elle est ensuite generalement receuë & applaudie de tout le monde. J'avouë cependant que les repetitions sont quelquefois ennuyeuses, & qu'elles font perdre du tems ; mais il n'en est pas de même de celles-ci ; à cause qu'elles sont tres-importantes & tres-necessaires. L'on n'en disconviendra même pas, si l'on considere qu'elles tendent à détruire la principale cause de nos erreurs ; qui prennent leur source d'une fausse préoccupation, & qui renferment des abus qui sont également frequents & pernicieux à la vie & à la santé ; puisqu'ils regardent l'usage des remedes les plus utiles & les plus importans, qu'on ordonne communement dans la Medecine.

Si l'on fait maintenant reflexion sur toutes ces choses, on conviendra qu'elles sont conformes à la raison & au bon sens. Je pourrois même, s'il étoit necessaire, les confirmer par l'experience. Il ne faudroit, pour cela, que s'informer avec ceux qui m'ont veu exercer la Medecine en plu-

ſieurs Villes du Royaume ; puiſqu'on apprendroit que j'y ay été d'abord autant ou plus occupé que mes collegues, à cauſe ſans doute que ma manie de pratiquer s'eſt trouvée ou meilleure, ou plus heureuſe que la leur.

On apprendroit encore que le grand nombre des maladies épidemiques & populaires des années 1674. 1684. 1692. fit faire cette remarque en ma faveur, parceque mes malades gueriſſoient plus ſouvent & plûtôt que ceux des autres.

Je ſçai cependant, que pour ne donner point d'atteinte à la modeſtie, je devois taire ce que je viens de dire. Mais je n'ay pas laiſſé d'en parler, tant parce que cela appuye les principes que j'ay établis, qui ſont tres-neceſſaires pour bien exercer la medecine ; qu'à cauſe qu'il confirme ma methode, & fait voir qu'elle n'eſt pas moins fondée ſur l'experience & ſur la pratique que ſur la theorie & ſur la raiſon. De telle maniere que ce motif m'a donné cette liberté ; & me fait eſperer que ceux qui liront cet Ouvrage, feront plus diſpoſez à ſuivre ce que j'y expoſe d'auſſi bonne foi que je l'ay examiné avec application, & que je le leur communique de bon cœur.

Examen du Livre de Monsieur Causapé, par ordre de Monseigneur le Chancelier.

QUoi qu'Hypocrate nous ait donné plusieurs veuës sur la cause des Fiévres, & quoi qu'il ait censuré assez ouvertement les Medecins de son tems, qui attribuoient au chaud & au froid, le plus grand nombre des maladies : Il y a neanmoins plus de deux mille ans que nous n'entendons parler presque d'autre chose dans les Ecoles. Cet ancien préjugé fait encore prendre tous les jours la chaleur, qui est l'effet de la fiévre, pour sa cause : & quelque soin qu'on ait pris d'examiner les differens degrez d'impression, que fait cette chaleur sur les esprits, sur les liqueurs, & sur les parties solides, bien loin d'avoir fait quelque progrez dans la connoissance des fiévres, & d'avoir trouvé ce que l'on cherche, on s'est trouvé (comme dit le Chancelier Bacon) dans le cercle qui a été tracé depuis si long-tems ; & on n'a presque rien ajoûté jusques à Monsieur Vvillis à la ligne que ce grand Homme a tirée.

Les meditations que l'on a faites sur la mecanique, l'étude particuliere de l'Analise des mixtes, les recherches exactes de la cause des fermentations, l'examen des proportions du sang de la terre avec celui des animaux, l'heureux succez du Quinquina, & de plusieurs autres se-

brifuges, ont fait raisonner les Medecins de ce siecle sur des principes plus certains.

Comme ils servent de fondement au systeme des fievres de Monsieur Causapé, je suis persuadé que le Public en retirera une grande utilité. Si les Medecins, encore prevenus sur l'activité des qualitez premieres, lisent cet Ouvrage avec attention : Ils conviendront que le faux éclat de la chaleur étrangere les a surpris, & que la préoccupation sera toujours le plus dangereux poison de l'esprit. A Lion ce 4. Avril 1686.

FALCONET Fils, Conseiller, Medecin ordinaire du Roi, Aggregé au College des Medecins de la Ville de Lion.

APPRO-

APPROBATION des Professeurs Royaux en Medecine, dans l'Université de Toulouse.

NOus soussignez Docteurs Regens en l'Université de Toulouse, certifions qu'ayant leu *le Traité des Fiévres*, fait par Mr. Causapé Docteur en Medecine, Nous avons trouvé que la recherche que l'Auteur fait des causes des diverses especes des Fiévres, & de tout ce qui pût contribüer en quelque maniere à les entretenir est tres-belle, tres-utile & tres-curieuse. Les reflexions que l'Auteur de cet Ouvrage fait sur les remedes dont on se sert pour guerir ces maladies sont tres avantageuses pour en connoître plus facilement la nature, & de quelle maniere elles sont produites, & pour proceder avec plus de seureté à la curation de toute sorte de fievres. Ainsi les Medecins tireront des avantages considerables de la lecture de ce Traité, dequoi nous avons creu devoir donner ce témoignage au public, en foi dequoi Nous avons signé le present Certificat. A Toulouse le 10. Avril 1684.

CARTIER Professeur du Roi de l'Université de Toulouse, en la faculté de Medecine.

GAILLARD Professeur du Roi de la faculté de Medecine, en l'Université de Toulouse.

BAYLE' Docteur Medecin, & Professeur aux Arts Liberaux, en l'Université de Toulouse.

IN AUTHOREM.

ESto dira cohors Febrium nunc ingruat orbi,
Abdita naturæ hic Medicus penetralia callens
Arte nova extinguit ſuccenſi ſanguinis æſtus,
Hancque docet frenare luem lethumque morari.

G. D. A B.

QUe les Fievres en foule avec toute leur rage,
Viennent preſentement inonder l'Univers,
Nous ne craindrons plus tant leurs accidens divers
Depuis qu'un Medecin *auſſi ſçavant que Sage,*
Par un Art tout nouveau nous a montré l'uſage,
D'éteindre leur ardeur, & d'alonger nos jours,
En arrêtant la mort au milieu de ſon cours.

F. B. Doct.

TABLE
DES CHAPITRES
DU PREMIER LIVRE.

NOUVELLE

NOUVELLE EXPLICATION DES FIEVRES.

CHAPITRE I.

De la Nature des Principes en general.

PUisqu'il n'y a point de Science qui n'admette des principes pour fondement ; & que l'on ne ſçauroit long-tems diſcourir ſur un ſujet, ſans les ſupoſer ; il faut que j'explique ceux dont je me dois ſervir, auparavant que d'expliquer la nature des Fiévres. Et comme la premiere connoiſſance qu'on a de la Medecine dépend de la Phyſique, je me ſervirai principalement des principes qui appartiennent à cette Science, pour donner une claire explication de tout ce qui regarde les Fiévres.

Pour commencer, je dirai d'abord, que les principes qui m'ont paru juſques ici les

plus clairs, les plus ſimples & les plus ſenſibles, pour expliquer diſtinctement tous les Phœnomenes de la nature, ſont au nombre de cinq. On les nomme, en termes de Chymie, Eſprit, Soulfre, Sel, Eau & Terre. Les trois premiers ſont actifs, & les deux derniers paſſifs; c'eſt à dire, que ceux-ci ne ſont capables d'aucune action, & qu'ils ne ſervent ordinairement que de matrices aux autres, pour y faire diverſes productions: au lieu que les premiers ſont au contraire la cauſe de toutes les actions, de tous les differens mouvemens, & de toutes les differentes productions qu'on obſerve dans la nature.

Si la Chymie reduit tous les mixtes en ces cinq principes, ce n'eſt pas néanmoins ſi parfaitement, qu'ils ne ſoient toûjours plus ou moins mêlés enſemble. Mais ce mélange n'empêche pas qu'on ne les puiſſe clairement diſtinguer, par les proprietez que je vais faire obſerver dans châcun en particulier: en les conſiderant, ou comme tout-à-fait, ou comme en partie, dégagés les uns des autres. Ce ſont auſſi ces dégagemens, ces engagemens, & ces divers mélanges, qui avec la differente ſituation des parties, avec leurs differentes figures, & leurs divers mouvemens operent

toutes les diverses productions, & tous les differens corps de la nature : De même que le divers mélange, la diverse figure, & le different arrengement de vingt-quatre Lettres, composent à-peu-prés toutes les differentes Langues du Monde.

Mais pour expliquer encore plus distinctement la nature de ces cinq principes, il en faut donner une idée plus étenduë en general, & parler ensuite des proprietez de châcun en particulier.

Pour avoir une plus claire idée de ces principes en general, il faut observer, qu'il n'y a point de mixte, qui ne renferme plus ou moins de leur substance élementaire; & que ceux que j'ai appellés actifs, concourent plus que ceux que j'ai nommés passifs, à toutes les alterations, & à tous les changemens de differentes formes qui y surviennent. Il faut aussi remarquer, que les trois premiers; qui sont l'Esprit, le Soulfre & le Sel, étant presque toûjours joints ensemble, s'y trouvent en trois differens états ; à sçavoir, en celui de fixation ou demi fixation, en celui d'exaltation, & en celui de dissolution.

Dans le premier état est renfermé le commencement de tous les Etres plus ou moins composés. Dans le second, leur au-

gment ou leur tems de consistence. Et dans le troisiéme, leur déclin ou leur passage à une nouvelle forme. Cela fait aussi que ces principes se trouvent embarrassés, c'est à dire, fixés ou demi fixés dans le commencement de la production de châque mixte, n'y conservant que trés-peu ou point de mouvement. Ils en acquierent au contraire beaucoup ; ils perfectionnent leur sujet, ils circulent plus librement, sont débarrassés & fort exaltés dans leur augment, ou dans le tems de leur consistence : mais dans leur déclin, ou dans le passage pour la production d'une nouvelle forme, bien loin de perfectionner leur sujet, ils le détruisent ; & en se faisant un nouveau jour à travers les parties qui le composent, ils abandonnent entierement celui-ci, pour en former un autre.

Cependant comme l'Esprit, par sa grande subtilité & agitation concourt plus à toutes ces operations que les autres principes, il ne contribuë pas moins à la destruction qu'à la production des Etres composés. De là vient qu'en même-tems que les organes où il est renfermé ne pouvant plus le contenir, pour avoir été trop usés ou affoiblis par l'action continuelle des principes actifs, il quite le premier son sujet ; qu'il est ensuite

ſuivi du Soulfre, & que ceux-ci enlevent avec eux le Sel : & c'eſt à cauſe qu'il leur eſt preſque toûjours uni, & qu'ils ſont d'ailleurs la cauſe principale du mouvement & de la fermentation , ſelon que je l'expliquerai plus au long dans la ſuite.

Bien que ces trois principes gardent à peu-prés cet ordre, tant dans la deſtruction que dans la production des mixtes : cela n'empêche pas, que ſelon que les uns ou les autres s'y trouvent plus ou moins abondans, ſelon qu'ils les quittent promptement, ou lentement, devant ou aprés, & ſelon qu'ils ſont diverſement unis enſemble, leurs ſujets ne s'alterent, ne ſe pourriſſent, ne ſe ſechent, ou ne ſe corrompent differemment. De là vient auſſi que leur corruption ſera accompagnée de puanteur, ſi beaucoup de Soulfre y peut élever à la fois beaucoup de Sel , ſans preſque point d'Eſprit : Et qu'au contraire l'abondance ou la domination de celui-ci, jointe à un peu de ſoulfre & de ſel , y produira la bonne odeur à la place de la mauvaiſe. Que ſi ces principes abandonnent inſenſiblement leur ſujet, & qu'ils en enlevent en même-tems ſon humidité, il ſe réduira en poudre, ou ſe ſechera , ſans preſque ſe corrompre , ou ſans du moins exhaler aucune odeur mauvaiſe.

Il faut cependant remarquer que l'esprit est proprement actif, volatile & temperé, & que s'il rafraîchit quelquefois, c'est par accident : que le soulfre est aussi proprement actif, volatile, mais chaud, & que si de tems en tems il paroit froid, c'est par accident : que le sel est de sa nature fixe, sec, acre, salé & actif, sans être volatille, ni chaud ni froid que par accident : que l'eau est proprement humide & froide, & que la terre est naturellement insipide, & par accident froide.

Il faut encore remarquer, que les deux premiers de ces principes sont les principaux, les universaux & les seuls agens de la nature ; qu'ils se servent de la differente figure du troisiéme principe, qui est le sel, comme d'un different instrument, pour mettre en exécution toutes les operations naturelles ; & que les deux derniers principes, qui sont la terre & l'eau, leur fournissent principalement la matiere, & leur servent de matrice pour ces operations.

Il faut enfin remarquer que le sel est comme la regle qui forme & détermine principalement les differentes figures des mixtes, & qu'il leur donne plus de rectitude, plus de hauteur, de solidité ou de durée, à proportion qu'il s'y trouve en plus

grande quantité : mais qu'au contraire l'abondance de l'esprit & du soulfre, en agitant ou poussant les particules des sucs en tous sens, fait qu'ils en déviennent plus gros ; mais souvent obliques ou tortus, moins hauts, moins forts, plus fragiles & de moindre durée. Comme je dois parler plus au long de ces choses dans la suite, & principalement dans le Chapitre prochain, où je traiterai en particulier de la chaleur & de la froideur, je passerai maintenant à l'explication des principes actifs en particulier.

De la Nature des Principes Actifs en particulier.

POur commencer par le premier de ces trois Principes, appellé Esprit, je dirai qu'il est si subtil, qu'à peine le peut-on concevoir avec une figure déterminée. Il est plus volatile, plus penetrant, & conserve, à cause de sa grande legereté, plus de disposition qu'aucun des autres, au mouvement, qu'il ne quite jamais quand il est en liberté ; c'est à dire, lors qu'il ne se trouve pas embarrassé ou engagé dans les mixtes : & en ce cas, il le récouvre dés qu'il peut se dégager par accident ou par lui-même, en la maniére que je l'expliquerai dans la suite.

C'est aussi lui qui est, à propremenr par-

ler, le principe du mouvement, qui produit la fermentation, qui donne la vie aux animaux & aux vegetaux, qui fournit tous leurs esprits, & qui remplit jusques aux plus petits pores de tous les mixtes. C'est encore lui qui forme la plus grande partie de la Sphere de l'air, qui fournit la matiere aux liqueurs les plus subtiles & spiritueuses, qui produit les vents; & qui conserve la fluidité à tous les corps liquides, à cause qu'il agite continuellement les particules, dont ils sont composés.

C'est enfin lui, qui fait croître les plantes, éclore les fleurs, & meurir les fruits en plus ou moins de tems, selon qu'il s'y trouve en petite ou grande quantité. Mais comme il arrive qu'à l'occasion de son grand mouvement, les corps où il est fort abondant, sont plus sujets à la corruption; cela fait qu'étant en trés-grande quantité dans les animaux, & au contraire en trés-petite dans les metaux, ces derniers sont presque incorruptibles, au lieu que les autres se corrompent facilement.

C'est encore l'abondance de l'esprit, qui par sa domination & par sa subtilité tempere l'activité du soulfre, & adoucit principalement l'acrimonie du sel; bien qu'au contraire il l'excite davantage, lors qu'il en

eſt dominé. La raiſon eſt, que l'eſprit par ſa ſubtilité, penetre les corps ſans les fort agiter;& que cela fait,ou que par ſon mouvement il écorne les pointes des ſels, ou que par ſon abondance, il les entoure avec le ſoulfre, & les engage comme dans des fourreaux; ou qu'enfin par la diſpoſition qu'il a pour s'y unir facilement, il les groſſit ſi fort, qu'elles ne ſont plus capables de produire ni aucune impreſſion un peu forte, ni aucune diſſolution. Mais tout au contraire, lors que le ſoulfre & le ſel dominent ſur l'eſprit, bien loin qu'il modere leur activité, il l'augmente davantage, & principalement celle du ſel, parce qu'il n'eſt pas aſſez abondant pour engager, pour entourer ou émouſſer les particules de leur ſubſtance; mais il ne laiſſe pas d'être aſſez fort pour les émouvoir, les exalter, & les rendre plus actifs, en la maniére que je l'expliquerai plus au long dans la ſuite.

Tout ce que je viens de dire de la domination de l'eſprit ſur le ſel ou ſur le ſoulfre, & tour à tour de celle du ſel ſur l'eſprit, eſt clairement confirmé par la compoſition & par la preparation du Sublimé doux & du Sublimé corroſif. En effet, de même que dans le Sublimé corroſif, la quantité ou la domination du ſel ſur le mer-

cure (que les Physiciens estiment être la même chose que l'esprit) fait qu'il dévient le plus corrosif, le plus acre & le plus exalté de tous les sels : Ainsi la domination au contraire du mercure dans le Sublimé doux sur le sel, qui y est en moindre quantité, rend ce Sublimé de trés-acre qu'il étoit auparavant, fort temperé, fort doux, & tout à-fait different de son premier état. C'est pour cette raison aussi, que l'esprit de Nitre, & la plûpart des autres liqueurs les plus acres perdent presque toute leur acrimonie, si l'on les fait digerer assez longtems avec une suffisante quantité d'esprit de vin. Enfin la Chymie nous fournit encore un grand nombre d'autres operations, qui nous confirment la même chose, en nous faisant voir de la maniére que la domination de l'esprit tempere l'acrimonie du sel, & calme souvent l'activité du soulfre : & qu'au contraire la domination de ces deux derniers sur le premier, fait qu'il dévient fort acre & fort ardent.

Si plusieurs Philosophes estiment maintenant, que ce que j'ai appellé esprit, soit la même chose que ce qu'on appelle mercure ou matiére étherée ; & si d'autres veulent que celle-ci soit toûjours jointe à une matiére saline & nitreuse, j'y consens & le

veux auſſi. Ce m'eſt indifferent qu'on lui donne le nom qu'on voudra lui donner ; pourvû que l'idée en ſoit claire, & qu'on en puiſſe expliquer diſtinctement les productions de la nature. Les proprietez de l'eſprit étant ainſi aſſez clairement expliquées, je paſſerai à l'explication de celles du ſoulfre.

Je dirai pour cela, que le ſoulfre qu'on peut appeller le ſecond principe du mouvement, eſt preſque auſſi ſubtil & auſſi volatile que l'eſprit ; qu'il a de même que lui le mouvement pour ſon partage, tant qu'il ſe trouve en liberté ; & que néanmoins ſa ſubſtance étant fort ongteuſe & fibreuſe, s'embarraſſe facilement avec tous les corps raboteux, poreux, ou qui ſont d'ailleurs propres à la recevoir, & à s'unir avec elle. Mais cette union n'empêche pas que dés que ſa ſubſtance ſulphureuſe peut prévaloir ſur eux, elle ne reprenne ſon mouvement dans toute ſa force, & que par ce moyen elle ne les échauffe, ne les déſeche, ne les agite, ou ne les enflâme plus ou moins, ſelon qu'elle s'y trouve dégagée, plus abondante, plus ramaſſée, & entierement débarraſſée. C'eſt elle auſſi qui allume tous les corps combuſtibles, qui donne proprement la chaleur à tous les animaux, qui produit la lumiere & la fermentation,

& qui contribuë beaucoup à la varieté des couleurs, à celle des odeurs, & à la beauté ou difformité corporelle.

On remarque beaucoup de cette ſubſtance ſulphureuſe, dans tous les mixtes où elle peut s'engager avec facilité. De cette nature ſont tous les corps actuellement chauds, ou faciles à brûler, comme les corps des animaux, ceux des vegetaux, les ſoulfres des mineraux & differentes liqueurs ardentes. Cette abondance de ſoulfre ſe trouve néanmoins dans tous ces corps d'une maniére bien differente : car l'huile par exemple le renferme avec aſſez d'eau, peu de terre, ſans preſque point d'eſprit, & ne differe de la graiſſe, qu'en ce que celle-ci a un peu plus de terre & moins d'eau. Le ſang le contient avec beaucoup plus d'eſprit & de ſel que ces deux autres mixtes; l'eau de vie au contraire avec moins de ſel & plus d'eſprit que celui-ci : Et les ſoulfres mineraux le renferment avec moins d'eſprit qu'aucun des autres, un peu plus de terre & beaucoup plus de ſel. Cependant celui-ci augmente conſiderablement, comme je le dirai ailleurs, l'activité du ſoulfre, & tour à tour le ſoulfre augmente l'activité du ſel, lors qu'ils ſont abondans, & dans quelque ſujet.

Si quelqu'un demande maintenant quelle eſt la premiere cauſe qui a donné le mouvement aux deux principes que je viens d'expliquer, & de quelle maniere ils le recouvrent lorſqu'ils l'ont une fois perdu.

Je réponds, premierement que c'eſt la volonté de Dieu qui le leur a donné dans la Creation du monde, qui le leur conſerve & le leur conſervera juſques à la fin. C'eſt auſſi par leur moyen que tous les autres corps acquerent tout le mouvement qu'ils ont.

Je réponds en ſecond lieu que ces deux principes étant de tous les atomes les plus ſubtils & les plus legers qu'on puiſſe s'imaginer; il n'eſt pas difficile de concevoir qu'ils ont plus de diſpoſition qu'aucun des autres au mouvement. Cela fait auſſi qu'il n'y a point de corps pour ſi ferme, ſi poreux, ou ſi raboteux qu'il ſoit, qui puiſſe entierement arrêter l'activité de tout leur mouvement. Il peut bien pour quelque temps en retenir quelques-uns fixés, embarraſſez ou engagez dans la groſſiereté de ſa ſubſtance; mais non pas empêcher que la pluſpart ne faſſent du moins effort pour ſe mouvoir, & qu'ils ne ſe meuvent effectivement avec le temps comme devant; & quand bien leur mouvement ſeroit entiere-

ment arrêté, comme il arrive en plusieurs occasions, d'autres de leur espece l'augmentent à proportion que ceux-là le perdent, qui le leur communiquent tour à tour; lorsque le corps qui les retenoit leur permet de se mouvoir; ou lorsqu'ils prevalent enfin sur la resistance que l'autre fait pour les retenir.

Il paroît aussi par ce que je viens de dire, que ces atomes ayant plus de disposition au mouvement qu'aucuns des autres, & que se mouvant effectivement d'eux-mêmes s'ils n'en sont empêchez, ils doivent le recouvrer à proportion qu'ils le perdent s'il n'y a pas d'empêchement. Cela est même confirmé, en ce que nous observons des effets semblables dans l'impetuosité des vents par le mouvement ou l'agitation qu'ils excitent d'abord dans tous les corps sublunaires. Nous les observons aussi dans le feu, lors qu'une seule bluete enflâme dans un moment telle quantité de poudre & de souffre mineral qui se puisse trouver dans un lieu pour si grand qu'il puisse être. Mais comme je ferai plus clairement observer tous ces effets, en expliquant dans la suite, non seulement l'effervescence qui survient dans le mélange des acides avec les alkalis; mais celle que je ferai remar-

quer à l'égard du sang dans les ventricules du cœur, je passerai à l'explication du sel.

Il n'en est pas de même du sel que de l'esprit & du soulfre : quoiqu'il soit fort actif;car il est plûtôt fixe que volatile;& bien loin d'avoir du mouvement il lui resiste beaucoup, à cause de sa solidité & de sa pesanteur:Il le produit neanmoins quelquefois par accident, de même qu'il produit en un pareil cas, la fermentation. La raison est, que ses figures étant fort trenchantes, il dégage par leur moyen les principes volatiles de la grossiereté de la matiere; ce qui fait que ceux-ci recouvrent d'abord leur premier mouvement, & qu'ils excitent quelquefois la fermentation en la maniere que je l'expliquerai dans la suite. Ce sont aussi les figures trenchantes qui rendent proprement le sel acre & actif : Bien que son activité & son exaltation augmente à proportion qu'elles se trouvent jointes à plus ou moins des principes volatiles. Ce sont elles encore, qui ont fait déterminer quelques Philosophes à diviser le sel en autant d'especes, que ses differentes figures excitent des saveurs diverses : ce qui n'empêche pas neanmoins que d'autres ne l'ayent divisé selon les proprietez qui emanent des differents principes qui le composent.

On en connoîtra cependant la nature dans le general ; si l'on remarque que la matiere en est fort solide, blanche & friable, qu'elle a des figures pointuës & trenchantes, qu'elle sert d'instrument & de regle aux principes volatiles, qu'elle est l'objet des saveurs & le principe de la fecondité. C'est pour cette raison aussi que les champs, les arbres & les plantes, situez dans les regions temperées, & au voisinage de la mer, sont, à cause que le sel y est abondant, plus fertiles, & produisent à proportion beaucoup plus de fruits, que ceux qui n'ont pas une pareille situation.

Comme j'établis la nouvelle hipothese des fiévres, que je pretends donner, sur la differente nature du sel, & qu'il me semble qu'elle n'a pas été encore suffisament éclaircie, j'expliquerai assez au long ses proprietez. Je commencerai par l'explication de celles qu'on observe à l'occasion des saveurs qu'il excite ; & je ferai remarquer qu'à proportion que ses figures sont differentes il se fait sentir acide, âpre, austere, acerbe, salé, amer, doux, insipide, rance ou onctueux.

Il est toûjours acre de sa nature par le trenchant de ses figures, telles qu'elles puissent être : & comme elles sont d'elles mê-

mes d'une figure cubique ; il est naturellement salé ; mais à proportion qu'elles changent cette figure pour en prendre une autre, elles changent de saveur, & conservent toûjours plus ou moins d'acrimonie, à moins qu'elles ne soient dominées par quelqu'autre substance elementaire qui prévaille sur leur action.

Plusieurs Naturalistes appuyez sur ces principes asseurent que les figures du sel se font sentir acides lorsqu'elles sont pointuës, trenchantes & afilées de deux côtez ; qu'on les sent acerbes ou austeres, lorsqu'elles sont plus ou moins crocheuës ; qu'on les trouve ameres ou âpres selon qu'elles sont fourcheuës d'un côté & un peu arondies de l'autre ; & qu'elles paroissent au contraire douces lorsqu'elles deviennent fort pliantes ou molles. Ils veulent encore, qu'elles se font sentir ongcteuses ou rances quand elles se trouvent engagées avec d'autres particules fibreuses & sulphureuses, & qu'elles deviennent enfin insipides, lorsqu'une substance terrestre occupe la place de celle qui est sulphureuse.

Il paroît cependant par ce que je viens de dire de ces deux dernieres saveurs, que leur difference provient plûtôt des parties terrestres & sulphureuses que des salines, &

que la domination des premieres emporte ou prévaut sur l'acrimonie de celles-ci; bien qu'elles la perdent d'ailleurs, lorsque leurs pointes sont émoussées à l'occasion de quelque mouvement. C'est aussi en ces deux dernieres occasions que le sel est appellé concentré; & il est estimé fixe lorsqu'il n'est pas joint à aucun principe volatile, d'une maniere qu'il en soit comme dominé.

Pour ce qui concerne les figures des sels alkalis & lexivieux, fixes ou volatiles, elles doivent être penetrantes, inégales, poreuses & raboteuses. En effet l'experience nous apprend que les substances de cette nature s'imbibent facilement des taches & des odeurs; ce qui fait qu'elles penetrent & blanchissent, ou detergent d'une maniere singuliere la plûpart des corps qui ont été salis par des ordures. Cependant les sels fixes sont pour cela plus efficaces que les volatiles; à cause sans doute, que ceux-ci approchant plus de la figure ronde que les premiers, ils se trouvent moins propres que les autres pour produire cet effet.

Quant aux autres differences du sel qui émanent, ou de sa substance, ou des differens principes avec lesquels il se trouve joint & uni: elles le font diviser en acide, en alkali ou lexivieux, en fixe & en volatile.

Quelques Philosophes admettent encore, dans le nombre de ces sels, le sel essentiel, qui tient un milieu entre le volatile & le fixe, & entre celui qui est acre & insipide. Il est cependant toûjours fixe de sa nature, & ne devient volatile qu'à proportion qu'il est uni avec l'esprit ou avec le soulfre; qui l'exaltent, l'atenüent & le volatilisent en la maniere que je vais l'expliquer.

Je dirai pour cela qu'on remarque ces sels acides, fixes, quand ils sont joints à un peu d'eau ou de terre avec assez d'esprit; qui pour être en partie déprimé, c'est-à-dire, engagé avec les particules de la terre, de l'eau ou du sel, ne laisse pas d'élever celui-ci pour le faire sentir acide: De cette nature sont les esprits du sel commun & du sel gemme, qui ont du rapport avec les humeurs que les Medecins Galeniques appellent melancholie terrestre & grossiere: J'ajoûterai qu'on les remarque au contraire volatiles & acides, lorsque l'esprit s'y trouve dégagé & joint avec le soulfre sans presque point de terre; tel qu'est le sel armoniac, qui a du raport avec ce qu'on appelle vapeurs élevées de la pituite, de la lymphe ou de la melancholie subtile. Que si dans cette occasion le soulfre occupe la place de l'esprit en assez grande quantité, & qu'il soit

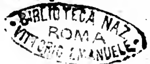
engagé avec un peu de terre jointe au ſel, ces ſels ſeront fixes & lexivieux; tels que ſont les ſels des cendres, qui ont du rapport avec la bile brûlée: que ſi au contraire l'eſprit domine ſur le ſoulfre & ſur le ſel ſans preſque point de terre, ils perdent le nom de ſel à cauſe de la domination de l'eſprit, & s'appellent quinte-eſſence ou eſprit: d'autres les nomment ſel eſſentiel, alkali, volatile, doux & temperé; voulant qu'ils renferment les principes de la vie; & de cette nature eſt le ſel eſſentiel tiré des ſucs des vegetaux & des animaux, qui a du rapport avec le ſang; que ſi enfin dans ces ſels ou quinteſſences le ſoulfre vient à prévaloir ſur l'eſprit, il exalte ſi fort le ſel, que de doux & temperé qu'il étoit auparavant, il devient corroſif & comme brûlant; tel qu'eſt le ſel volatile des viperes, qui a du rapport avec les urines ou avec les fumées de latre-bile. Bien que ces choſes donnent quelque idée de la differente nature du ſel, je ne laiſſerai pas de faire maintenant quelques obſervations, pour tâcher de l'éclaircir davantage.

Diverses remarques qui éclaircissent la nature de la fermentation, celle des sels acides, des alkalis & des lexivieux.

BIen que je doive faire voir plus au long ces choses, dans un traité que je pretens faire avec l'aide de Dieu de la fermentation ; cela n'empéchera pas que je ne tâche ici d'éclaircir les principales, par deux observations faites sur les deux generales divisions des sels, qui sont celles des acides & des lexivieux, fixes ou volatiles; desquels je distinguerai dans la suite ceux qu'on appelle alkalis, parce qu'on les a confondus jusques ici avec les autres, encore qu'ils en soient fort differens.

Pour commencer, je dis que l'art & la nature nous font voir clairement que les sels deviennent proprement acides lorsqu'ils sont joints avec assez d'esprit,plus ou moins exalté pour les élever ; & qu'ils deviennent au contraire proprement lexivieux, quand le soulfre occupe dans le même état la place de l'esprit.

Ceci est confirmé en ce que nous voyons que tout de même que le feu produit le sel lexivieux dans les cendres & dans la chaux: ainsi l'ardeur des rayons du Soleil, en Libie



& dans la Zone torride, calcine, forme & change le nitre ou le ſelpetre qui s'y trouve parmi les ſables, les pierres & la terre, en un veritable ſel lexivieux, qui eſt le veritable ſel armoniac, dont nos Anciens ont ſi ſouvent fait mention. Nous voyons encore par la même raiſon, que la nature produit le même effet dans toutes les côtes des mers meridionales, & principalement dans celles qui ſont fertiles en ſalikor. Nous voyons enfin que tous les excremens des animaux, comme fort ſulphureux & ſalins, tiennent plus de cette nature de ſel que d'aucune autre : Auſſi cela fait aſſez clairement voir que ces ſels ne deviennent lexivieux, qu'à cauſe de la grande quantité des atomes du ſoulfre qui s'y joignent pour les calciner, les alkaliſer & les exalter auſſi bien dans les corps des animaux que dans ceux qui ſont terreſtres & groſſiers.

L'art confirme encore diſtinctement cette verité, puiſqu'il n'y a point de ſel, de quelle nature qu'il ſoit, qui ne devienne lexivieux, ſi le feu agit quelque temps conſiderable ſur ſa ſubſtance par le moyen de la calcination. Tous les ſels des cendres, toutes les lexives, & la plûpart des operations de la chimie nous confirment ſi clairement la même choſe qu'il n'eſt pas neceſſaire d'en parler davantage.

Aprés ce que je viens de dire, il ne me reste qu'à expliquer de la maniere, que l'esprit plus ou moins exalté, rend le sel acide : mais pour mieux comprendre cette explication, il faut auparavant remarquer que comme on entend par le mot d'esprit les atomes les plus subtils, les plus simples & les plus volatiles qu'on puisse s'imaginer, plusieurs Philosophes l'ont exprimé souvent par le nom de mercure, & par celui d'esprit nitreux dont l'air est composé. En effet on remarque mieux les proprietez de l'esprit dans ces matieres elementaires que dans aucun autre sujet : Car encore que celui-ci abonde en parties metalliques, & l'autre en salines, il paroît par leurs qualitez les plus sensibles que l'esprit y domine beaucoup, & que ce nom leur convient par consequent mieux qu'à d'autres matieres elementaires.

Ces choses supposées, si nous examinons les productions de la nature & les operations de l'art, nous concevrons assez clairement de la maniere que l'esprit plus ou moins exalté rend le sel acide ; de même que le soulfre aussi plus ou moins élevé le rend lexivieux. En effet toutes les liqueurs douces, & tous les sucs tirez par expression, exposez un certain temps à l'air ne de-

viennent-ils pas acides ? Et c'eſt à cauſe que les particules nitreuſes de celui-ci exaltent toûjours les ſpiritueuſes dans les autres, où elles ſont ordinairement fort abondantes. Il y a neanmoins quelques-uns de ces ſucs ou de ces liqueurs douces, où les particules ſulphureuſes prévalent ſur les ſpiritueuſes; au nombre deſquels ſont l'huile & les choſes abondantes en raiſines, qui deviennent par la raiſon qui en a été donnée, rances ou lexivieuſes.

Tout ceci eſt encore confirmé en ce que tous les fruits deviennent de même, d'inſipides qu'ils ſont dans leur premiere formation, acides, dés que par le moyen des rayons du Soleil l'eſprit commence à s'y exalter, pour y élever le ſel & le faire ſentir acide : que ſi pluſieurs deviennent doux dans leur maturité, c'eſt à cauſe que les eſprits s'y trouvent aſſez abondans pour dominer ſur le ſel, & changer ſon acidité ou ſon acrimonie en douceur, en la maniere qui a été ci-devant expliquée : mais dés que ces fruits declinent ou paſſent de leur maturité à la pourriture, ils reviennent d'ordinaire comme devant acides. La raiſon eſt que la diſſipation des eſprits qui y ſurvient, fait que le ſel domine derechef ſur eux ; ce qui fait qu'ils reprennent par la même raiſon leur

leur premiere acidité.

Plusieurs experiences de la Chimie nous confirment enfin la même chose, & entre autres les preparations du sublimé corrosif, celles du precepité rouge, & du sublimé doux. Car l'on observe que le mercure, qui y tient la place de l'esprit, les rend acres, acides ou douces, à proportion qu'on l'y joint en petite ou en grande quantité.

Il paroît cependant, par ce que je viens de dire de la nature des sels, que ce ne sont pas seulement leurs diverses figures qui rendent leur nature & leurs actions differentes, mais que la diverse quantité du soulfre & de l'esprit, qui est unie à leur substance, y contribuë aussi : puisque c'est elle qui produit principalement leur activité, leur mouvement & leur exaltation ; & que leurs diverses figures servent seulement d'autant de differents instrumens, pour operer leurs diverses actions. Aussi ces actions ne sont ordinairement produites par le sel, que lors qu'il domine sur les autres principes : car si ceux-ci dominent, l'action ou la resistence qu'ils produisent à l'égard de l'autre, prévaut sur lui, & fait qu'on leur doit attribüer les effets qui en proviennent.

Il est encore vrai, que l'eau communique de même que l'esprit & le soulfre, du

mouvement au ſel ; & qu'elle augmente ſon activité : mais celle-ci acquiert ce mouvement par une matiere ſubtile, étherée, volatile ou mercurielle, qui eſt de la nature de l'eſprit. Cela fait auſſi, que le ſel marin abonde preſque autant en acidité qu'en ſalure ; & que cette premiere ſaveur augmente ſur celle-ci, quand on y exalte l'eſprit, par le moyen de la diſtillation. Cet effet s'obſerve de même, & par la même raiſon, dans tous les autres ſels, & dans les corps des animaux, des vegetaux & des mineraux : lorſqu'ils renferment beaucoup d'eſprit ou de mercure.

Il s'enſuit maintenant de tout ce que je viens de dire, que les ſels ſont acides, lors qu'ils ſe trouvent joints avec aſſez d'eſprit plus ou moins exalté ; & qu'ils ſont au contraire lexivieux, lorſque le ſoulfre auſſi plus ou moins exalté, occupe la place de l'eſprit : Il s'enſuit encore, que comme l'eſprit & le ſoulfre ſont ſouvent conjointement unis au ſel ; s'il eſt lexivieux ſon acrimonie ou ſon exaltation en devient plus grande par accident à l'occaſion de l'eſprit ; de même que s'il eſt acide, elle augmente auſſi par accident à l'occaſion du ſoulfre : bien qu'elle ſoit encore ſouvent augmentée par la difference figure du ſel, en la maniere ci-de-

vant expliquée. Cependant l'esprit doit toûjours dominer dans l'acide sur le soulfre, lorsqu'il est joint au sel : & au contraire le soulfre sur l'esprit, lorsqu'ils concourent ensemble dans le sel lexivieux.

Je rapporterai plusieurs exemples dans ce traité, qui confirmeront la même chose. Et ils consisteront principalement en ce que je ferai voir, que l'acrimonie lexivieuse ou alkalie de la bile, augmente celle du suc pancreatique; bien que celle-ci tienne de la nature des acides : en ce que la chaleur du feu produit le même effet à l'égard du vinaigre, puisqu'il en devient plus acide, plus acre & plus corrosif; & en ce que les ardeurs du Soleil rendent pareillement acides & acres, la pluspart des corps doux. De là vient aussi qu'il se forme des coagulations & des precipitations dans nos humeurs, presque aussi facilement pendant l'Eté que pendant l'hiver, parce que la domination des sels, princpalement acides, alkalis & fixes, en sont la plus ordinaire cause.

Ces choses supposées, je ferai quelques observations sur les particules nitreuses de l'air, dont j'ai ci-devant parlé; parce qu'elles éclaircissent & confirment aussi ce que je viens de dire de l'esprit & de la nature du sel acide. Elles consistent à faire reflexion,

que l'air de la campagne nous fait beaucoup plus cracher & plus moucher que celui de la ville, qu'il nous donne plus d'apetit, & qu'il rend les fonctions du corps, & les actions de l'esprit plus libres ; ce qui ne peut provenir que des particules nitreuses de l'air, qui sont beaucoup plus pures & plus abondantes à la campagne qu'à la ville. Nous experimentons par la même raison, que les mêmes particules salines, nitreuses & spiritueuses coagulent ou precipitent les vapeurs & les exhalaisons dans l'air, pour y former les nuées, les pluyes, les néges & les broüillards ; sur tout lors qu'elles en sont augmentées par celles qui y sont transportées par quelque vent ; & qu'elles forment de même les fluxions, les inflammations & les catharres à l'égard des humeurs qui composent la masse du sang.

Nous experimentons encore que la nége rend les terres plus fertiles que ne fait la pluye ; ce qui ne provient aussi, que de ce que celle-ci n'abonde pas tant que l'autre, en sel & en esprit, qui renferment le principe de la fecondité. Nous experimentons de même, que plus une terre est labourée ; & par ce moyen mieux penetrée de l'air & du Soleil, plus elle est fertile ; & que le nitre, le salpetre artificiel ou naturel ; est toû-

jours plus abondant dans les lieux froids, humides, & empreints d'esprit & de sel, que dans ceux qui ne le sont pas. Nous experimentons enfin, que où plus grand est le froid d'un Hiver, plus grande en est la chaleur du feu; non seulement à cause que celui-là empêche la dissipation des atomes de celui-ci : mais parce que les particules nitreuses & spiritueuses de l'air, qui l'entretiennent, en sont plus abondantes. Aussi de même que plus un bois, qui brûle, abonde en parties salines, plus le feu en est ardent; ainsi plus l'air abonde en nitre, plus le feu qui en est entretenu, en devient chaud, & brûle davantage.

Si quelqu'un replique maintenant que les particules nitreuses de l'air ne se font pas sentir acides : je réponds que c'est, ou à cause qu'elles sont trop subtiles; ou parce que l'esprit domine alors sur ces particules salines; qui comme dans la pluspart des fruits meurs, les rend douces ou insipides. En effet nous voyons que quand celles-ci s'exaltent, ou se joignent avec quantité d'autres qui leur sont semblables, elles dominent en même-temps sur l'esprit, & se font d'abord sentir acides & salées. Aussi tout le salpetre artificiel & tout le nitre; qui se cristallise naturellement dans les voutes des caves, ou

des vieilles murailles exposées en un air frais, subtil, salé & humide, sont des preuves incontestables de cette verité. Il arrive enfin la même chose à la plupart des fruits, des sucs & des liqueurs abondans en esprits, puisque les uns & les autres deviennent acides, dés qu'ils demeurent trop long-tems exposez aux particules nitreuses de l'air.

Maintenant que j'ai fait quelques observations sur les sels nitreux, sur les acides & sur les lexivieux ; il me reste à en faire quelques autres, sur les alkalis ; & à expliquer ce qu'il faut entendre dans le general & dans le particulier par le mot acide, par celui d'alkali, & par celui de lexivieux : mais il faut auparavant remarquer, que si l'on ne distingue pas ordinairement ces deux derniers sels, c'est parce qu'ils ne sont appellez tous deux alkalis, qu'à cause de la fermentation égale, qui resulte du mélange de l'un & de l'autre avec l'acide. Ils sont neanmoins fort differens tous deux dans leur nature. Aussi voyons-nous que tout le sel lexivieux est toûjours acre & corrosif : & que l'artifice le produit plus souvent que la nature, par l'application d'une chaleur violente, ou de longue durée ; tels que sont les sels des cendres, dont j'ai ci-devant suffisamment expliqué la nature. Et nous voyons au con-

traire, que le ſel appellé proprement alkali, eſt toûjours doux, temperé, ou ſans acrimonie; tel qu'eſt celui qui ſe trouve dans les perles & dans le ſang des animaux, que j'ai ci-devant appellé eſſentiel; dont j'expliquerai maintenant plus au long la nature.

Pour cela je dirai, que les ſels renfermez dans les perles, dans les coquilles luiſantes, dans les coraux, la craye & ſemblables, ſont tous alkalis. Il y a pourtant quelque difference entr'eux: car les deux premiers ſe trouvent au contraire des autres, plus volatiles que fixes, ſelon la nature de tous ceux qui proviennent des corps des animaux. Et c'eſt à cauſe que l'eſprit & le ſoulfre, qui rendent les ſels volatiles, y ſont plus abondans que dans les autres corps: mais ils le ſont encore davantage dans le ſang, parce qu'il n'eſt pas engagé avec tant de particules groſſieres; & que les principes actifs & volatiles s'y trouvent en plus grande quantité, que dans les autres parties des animaux.

C'eſt auſſi de cet engagement, & de la precipitation des principes volatiles parmi les parties fort ſalines, & plus ou moins terreſtres, que dépendent la dureté & la vivacité des corps colorez: c'eſt là où les alkalis fixes ou moins volatiles, ſe trouvent abon-

dans. Et de cette nature sont les pierres, mais principalement les precieuses, les mineraux, les metaux, les coquilles, les os, & en un mot tous les corps durs, qui entrent dans la composition des animaux. J'ai déja rendu raison de la nature des plus considerables alkalis, afin que par ce moyen on puisse à proportion connoître celle de tous les autres: Et j'ai divisé les temperez, en fixes, & en volatiles; à cause que je pretends faire voir dans la suite que ceux-ci sont plus parfaits que les autres.

Cependant comme je n'ai pas ci-devant achevé d'expliquer à fond la nature du sel acide, celle du sel alkali & du sel lexivieux; il sera avantageux, avant que de continuer davantage leur explication, de rendre raison de l'effervescence ou de la fermentation qui arrive lors qu'on les mêle ensemble; puisque cette explication servira pour achever de bien déveloper leur nature, & celle de l'effervescence qui produit toute sorte de Fiévre.

Explication de la nature de la fermentation.

POur l'intelligence de cette matiere, il faut sçavoir que la fermentation n'est autre chose, *qu'un mouvement sensible ou*

interne aes particules des mixtes, participans des acides ou des alkalis; qui tend à leur perfection ou leur destruction.

Bien que je vienne de dire que le mouvement de la fermentation étoit sensible; il ne s'ensuit pas, qu'il soit toûjours visible & tel qu'on l'observe dans l'effervescence de l'huile de vitriol mêlé avec celle de tartre; puisqu'il est quelquefois insensible ou invisible; & tel qu'on le remarque dans la fermentation de la pâte mêlée avec du levain. De telle maniere que par le mot d'effervescence on doit entendre, à proprement parler, le mouvement interne & sensible qui survient dans quelque corps; & par celui de fermentation le même mouvement interne, mais insensible; & que par consequent l'effervescence renferme la fermentation: mais celle-ci ne renferme pas l'autre.

Cela supposé, il faut remarquer que l'acide, tant fixe que volatile, provient, comme il a été dit, de la domination du sel sur l'esprit; où celui-ci se trouve pourtant assez abondant, ou assez exalté, pour élever l'autre, & le faire sentir acre & acide. On remarquera encore que j'ai établi le sel alkali temperé, fixe ou volatile, d'une maniere que l'esprit domine sur le sel & sur le soulfre; bien qu'il soit quelquefois dominé avec

ceux-ci par la terre ; à cause qu'elle les tient engagez dans sa grossiereté, & fait qu'ils n'ont pas la liberté de se mouvoir. On remarquera de même, que dans le sel lexivieux, fixe ou volatile, ci-devant appellé alkali acre, la terre & le sel retiennent uni & engagé, le soulfre qui ne laisse pas d'être assez abondant pour exalter les autres, & les rendre acres & lexivieux. On remarquera enfin, que quand le soulfre augmente l'exaltation du sel dans l'acide, comme il arrive quelquefois par accident, il y est toûjours dominé par l'esprit : de même que tour à tour l'autre domine sur celui-ci, lors qu'il augmente par accident l'élevation du sel lexivieux.

On observera maintenant pour venir à l'explication de l'effervescence ou de la fermentation, que dés qu'on mêle ensemble les sels dont je viens de parler d'une telle maniere que le corps de l'acide puisse penetrer celui de l'alkali ou du lexivieux fixe, il s'excite d'abord un grand mouvement entre les particules de ces deux corps. Et c'est à cause que le sel de l'acide dégageant tout à coup, par sa penetration ou par son incision, le soulfre & l'esprit de la terre qui les tenoit engagez dans le corps de l'alkali, ou du lexivieux, ils reprennent en même-tems

leur mouvement naturel, le communiquent aux particules du sel, de la terre ou de l'eau, & excitent par ce moyen une grande ou petite effervescence, selon qu'il s'y trouve plus ou moins de principes volatiles : qui s'exaltent pareillement tour à tour dans le corps de l'acide, à proportion que le sel s'y détruit en agissant sur l'alkali ; qui agit aussi à son tour sur l'acide.

L'effervescence des sels acides fixes ou volatiles, avec les alkalis, ou avec les lexivieux, volatiles, ou à demi fixes, se fait de la même maniere que dans ces autres. Il y a pourtant cette difference, que le sel des acides n'agit pas tant en ceux-ci sur la terre, n'y en ayant presque pas, que sur la partie huileuse, fibreuse ou visqueuse, qui tient les principes volatiles comme liez & unis dans les lexivieux ou dans l'alkali. De telle maniere que ces principes ayant ainsi leurs liens rompus par l'incision des sels acides, ils reprennent d'abord leur mouvement naturel, & excitent une effervescence semblable à la premiere.

Un pareil effet arrive encore par la même raison, dans le mélange de l'esprit de vitriol avec celui de nitre, de sel, & de plusieurs autres liqueurs presque semblables ; pourveu que les unes soient plus acres,

moins concentrées & plus penetrantes que les autres ; & que les principes actifs & volatiles s'y trouvent dans une abondance suffisante, soit que l'incision provienne de l'acrimonie de l'acide ou du lexivieux, ou de tous les deux ensemble.

Il paroît aprés cela que la cause principale de l'effervescence & de la fermentation consiste dans le mouvement de l'esprit & du soulfre, & dans l'action des sels acides, alkalis ou lexivieux, selon que je l'expliquerai plus distinctement dans ce chapitre. Et comme cette explication est importante, j'y marquerai au long la difference qui se trouve entre ces trois sels, & de la maniere qu'un seul peut exciter la fermentation : ce qui fait qu'elle ne survient pas seulement par le mélange des liqueurs presque semblables, comme sont l'esprit de sel & celui de vitriol ; mais par celui des liqueurs contraires ; telles que sont l'huile de tartre & l'esprit de soulfre.

Pour revenir maintenant à ce que j'ai ci-devant dit concernant ces sels. On remarquera que les liens qui tenoient engagez les principes actifs, tant dans les acides, que dans les lexivieux ou dans les alkalis, sont rompus par l'acrimonie ou par l'incision des uns ou des autres de ces sels ;

& qu'ils agiſſent avec plus de force à proportion qu'ils ſe trouvent joints avec plus de ſoulfre, & avec plus d'eſprit;qui donnent occaſion à une plus grande fermentation. Mais aprés que ces divers ſels ont produit par ce moyen l'efferveſcence ; ce qui eſt de plus fluide & de plus ſubtil, s'étant en partie diſſipé à l'occaſion de ſon mouvement, le reſte ſe joint enſemble avec la terre,& en compoſe un troiſiéme corps, qui enſuite tient un milieu entre l'acide & l'alkali. Ainſi le tartre vitriolé & le ſel d'abſinte dulcifié avec l'eſprit de vitriol, & pluſieurs mixtions ſemblables ſont de cette nature, ſur leſquels les acides ou les alkalis ne peuvent plus exciter aucune efferveſcence ſenſible. La raiſon eſt, qu'ils n'ont plus aſſez d'acrimonie pour penetrer, ni aſſez de principes volatiles pour y produire le mouvement, ſoit qu'ils le recouvrent d'eux-mêmes, ou que ceux qui voltigent à l'entour le leur communiquent, comme je l'ai fait obſerver au commencement de ce chapitre.

Toutes ces choſes nous montrent en même-tems que de la diverſe nature des ſels acides, de celle des alkalis ou lexivieux, & de leur differente élevation, ou par le ſoulfre, ou par l'eſprit, dépendent leur differente efferveſcence, leur divers & ſoudain

changement qu'on remarque dans leurs dissolutions, dans leurs differentes consistances, dans leurs couleurs, leurs odeurs & leurs saveurs. C'est ce qu'on trouvera aussi confirmé par l'experience d'une maniere convaincante, si l'on fait réfléxion sur les observations que Mr. de Grevv a faites sur ce sujet.

Cependant si j'ai ci-devant dit, que le mélange d'un acide avec un alkali, produisoit l'effervescence; il ne s'ensuit pas pour cela, qu'elle ne survienne quelquefois en d'autres occasions: mais non sans la participation, ou de quelque acide, ou de quelque sel alkali ou lexivieux. La raison est, que la fermentation ou l'effervescence n'arrive qu'aux mixtes où les principes volatiles & actifs sont assez abondans, & plus ou moins concentrez. Et comme ils se rencontrent de cette maniere dans les lexivieux, dans les alkalis;&dans les acides;avec cette difference pourtant, qu'ils sont ordinairement moins concentrez dans ces derniers que dans les deux premiers; il s'ensuit que ce sont eux qui la produisent toûjours conjointement ou séparement.

En effet l'effervescence arrive aux mixtes qui abondent en ces sels, toutes les fois que leurs principes volatiles, concentrez ou

fixez peuvent tout à coup recouvrer leur mouvement naturel, à l'occasion de quelque autre corps qui l'excite: & c'est de trois manieres differentes.

La premiere provient de l'acrimonie du sel, ou acide, ou lexivieux en la maniere qui vient d'être expliquée. Et pour la seconde & la troisiéme elles sont produites par quatre differentes causes; qui participent, aussi de la nature, ou de l'acide, ou de l'alkali, ou du lexivieux.

La premiere de ces quatre causes consiste dans la disposition, ou dans l'effort que les principes volatiles font pour recouvrer leur mouvement. La seconde dans le secours qu'ils reçoivent de ceux qui se meuvent immediatement à l'entour. La troisiéme dans la dissolution que les corps liquides simplement aqueux font des parties fixes, salines ou terrestres, qui tenoient les principes volatiles engagez: Et la quatriéme en ce que ceux-ci sont dégagez des parties salines à l'occasion de leur penetration & de leur union avec les terrestres. Tous les corps qui se fermentent d'eux-mêmes, tels que sont le sang, les fruits & le vin doux, comme je le ferai voir dans le second chapitre, se trouvent semblables aux deux premieres especes de fermentation excitée par des al-

kalis temperez. Celle qui ſurvient à la diſſolution de l'eau avec la chaux, ou avec la bile, eſt produite par le ſel lexivieux, & conviendra à la troiſiéme eſpece : & celle qui arrive enfin au mélange d'un veritable acide avec des parties terreſtres ou argileuſes, renferme la quatriéme : & telle eſt celle qu'on remarque dans la diſſolution d'une pierre avec l'eſprit de vinaigre, ou avec quelqu'autre acide.

Maintenant il paroit par tout ce que j'ai dit de l'acide, que ſa nature conſiſte proprement dans un ſel exalté par l'eſprit, qu'il tient en partie concentré : & que celui-ci produit quelquefois la fermentation, quand il ſe dégage tout à coup de la maniere que je viens de le marquer : mais que l'acide la produit toûjours, quand il eſt mêlé avec un alkali, ſelon que je l'ai ſuffiſamment expliqué.

Il paroit auſſi que le ſel lexivieux eſt exalté par le ſoulfre, qu'il excite la fermentation à peu prés de même que l'acide ; & qu'à proprement parler, ce qu'on appelle alkali n'eſt autre choſe qu'un ſel, ou qu'un corps, qui eſt ſouvent joint à quantité de principes volatiles, qu'il tient plus ou moins concentrez, & leſquels produiſent l'effervescence dés qu'ils en peuvent être tout à

coup dégagez ; soit qu'ils se dégagent à l'occasion des acides, ou par les autres moyens ci-devant marquez. Il paroit enfin que le sel est toûjours exalté par l'esprit dans l'acide sans en être dominé : & qu'au contraire dans le lexivieux il est toûjours exalté par le soulfre, sans qu'il en soit non plus dominé : mais qu'il se trouve ou concentré dans l'alkali par la terre, ou dominé par l'esprit : ce qui fait que celui-ci est doux & temperé, & que les autres deux sont au contraire acres & corrosifs.

Si quelqu'un replique maintenant que j'ai ci-devant appellé les coraux, les pierres precieuses & la craye des alkalis, bien qu'ils ne le soient pas effectivement, puis qu'ils n'abondent pas en principes volatiles, & qu'ils ne produisent jamais l'effervescence, que par la concentration qu'ils font du sel des acides ; ce qui fait qu'il donne la liberté au mouvement de l'esprit, pour causer la fermentation. Je réponds qu'il est vrai, que ces corps n'abondent pas en une si grande quantité de principes volatiles que plusieurs autres ; aussi sont-ils des alkalis imparfaits ; puisqu'ils produisent la fermentation par accident, c'est-à-dire, moins par leurs principes volatiles, que parce qu'ils engagent, de même que la terre ou l'argile, les

parties salines des acides, qui donnent par ce moyen la liberté aux spiritueuses de se mouvoir, & de produire l'effervescence conjointement avec les autres.

Il est encore vrai, qu'on peut inferer de cette explication, que les alkalis ne sont pas proprement de sels; puisqu'ils sont composez de diverses substances, & que la terre, & les principes volatiles y dominent quelquefois. Mais il est aussi vrai, qu'encore qu'ils dominent en certaines occasions, les sels ne laissent pas de s'y trouver toûjours abondans; ce qui suffit pour leur donner improprement le nom de sel. Nous voyons, pour preuve de cette verité, que tous les alkalis temperez, dans lesquels les principes volatiles sont dominans, laissent toûjours devant & aprés leur fermentation des marques de l'abondance du sel : car de doux qu'ils étoient, ils deviennent aigres, rances, ou amers. Comme il paroit par la pourriture qui succede à la maturité des fruits.

Aprés avoir expliqué la nature du sel acide, celle de l'alkali & du lexivieux; aprés avoir rendu raison de l'effervescence qu'on observe dans leur mélange, & aprés avoir expliqué assez clairement de la maniere que se fait la fermentation. Il me reste à determiner ce que j'entends par le mot de domi-

nation, d'élevation, ou d'exaltation d'esprit, de soulfre, & de sel.

On concevra d'abord ce qu'il faut entenrendre par ces mots, si l'on fait réfléxion qu'on n'appelle les deux premiers de ces principes, actifs & volatiles, qu'à cause qu'ils sont fort subtils, & que conservant d'eux-mêmes le mouvement tant qu'il ne se trouve point de corps qui l'arreste, ils le reprennent quand ils l'ont perdu, dés que ce corps n'est pas assez fort pour les tenir immobiles, ou dés que d'autres leur en communiquent suffisamment pour le reprendre. C'est aussi la disposition, le retour ou l'augmentation de ce mouvement que j'ai appellé élevation ou exaltation d'esprit & de soulfre, qui paroit d'ailleurs sensiblement, par l'explication que j'ai donnée à la nature des acides & des alkalis. Cependant l'une & l'autre de ces exaltations se peut diviser en naturelle & non naturelle. Il faudra toûjours soûs-entendre la seconde dans la matiere des fiévres; où son action se trouve plus forte ou plus vîte que la nature ne l'exige: Et la premiere, dans toutes les autres productions naturelles, telles que puissent être. On peut encore les subdiviser en parfaites & imparfaites. Dans les premieres les principes volatiles s'exaltent & se meuvent

si fort qu'ils se dissipent, & qu'ils abandonnent entierement leur sujet : & dans les secondes au contraire, ils ne s'y exaltent qu'autant qu'il faut pour s'y faire sentir, sans s'y dissiper. Celles-ci s'observent principalement dans la maturité des fruits ; & celles-là dans leur pourriture : Les premieres perfectionnent les formes des mixtes, & les autres les détruisent.

Pour ce qui concerne l'exaltation ou l'élevation du sel, elle est fort differente de celle de l'esprit & du soulfre. Car son activité ne consiste pas comme celle de ceux-ci, dans le mouvement ; puisqu'il n'en a pas de lui-même : elle consiste plûtôt dans l'acrimonie, dans la penetration, l'action ou l'incision que causent ses differentes figures trenchantes & dissolvantes, ausquelles la solidité ou la roideur qui leur sont naturelles contribuent beaucoup. Mais leur force n'est considerable qu'à proportion que les tranchans de leurs figures sont joints à beaucoup de soulfre ou d'esprit pour les émouvoir, pour les dégager & les agiter ; ou à un peu d'eau pour les dissoudre.

C'est aussi l'abondance & l'union de ces principes volatiles avec le sel ; c'est le mouvement, le dégagement & l'agitation qu'ils lui procurent dans son action que j'apelle

proprement élevation ou exaltation de ſel. Pour cela nous voyons, que les particules ſalines de tous les corps s'exaltent beaucoup plus à l'occaſion des rayons du Soleil durant l'Eſté, que pendant l'Hyver. Nous voyons encore, que le ſel des mers expoſées au midi eſt beaucoup plus amer, plus exalté, plus acre, ou plus actif que celui des mers du Septentrion ; & que pour n'être pas uni avec tant d'eſprit & de ſoulfre, l'on obſerve plus d'effets de cette exaltation, dans le voiſinage de la mer Meditaranée, que dans celui de l'Ocean Septentrional. C'eſt ce que j'expliquerai plus au long dans le ſecond & dans le troiſiéme Chapitre, où je ferai voir que l'acrimonie ou l'exaltation du ſel eſt la cauſe principale de la frequence des fiévres intermittentes dans les païs qui avoiſinent ces mers. Cependant cette exaltation ou cette acrimonie des ſels, ſoient-ils acides ou lexivieux, ne ſe fait ſentir ou n'agit à l'égard des autres corps, qu'à l'occaſion du mouvement qui leur eſt communiqué par l'eſprit, par le ſoulfre, ou par la liquidité & diſſolution de l'eau.

Le terme de domination des principes n'a pas beſoin d'une ſi grande explication que celui de leur exaltation ou élevation; parce qu'il eſt aſſez évident, qu'un principe

domine sur un autre, quand son action ou sa resistance prévaut, de quelle maniere que ce soit, sur celle qui lui est oposée. Et c'est pour cette raison que je vais passer à l'explication des principes passifs.

Explication des principes passifs, avec la solution de quelques objections.

APrés avoir expliqué la nature de la fermentation, de l'acide, de l'alkali, & celle des principes actifs : aprés avoir parlé de leurs principaux termes, il me reste à expliquer celle des passifs, qui sont l'eau & la terre. Pour commencer, je dirai d'abord, que ceux-ci donnent principalement la consistance, la grosseur, & l'étenduë à toute sorte de mixtes, que ce sont eux qui leur procurent la solidité ou la fluidité : qui conjointement avec l'air, remplissent leurs plus grands vuides ; & qui fournissent le plus de matiere dans toutes leurs grandes compositions.

On concevra toutes ces choses plus distinctement, en expliquant la nature de ces deux principes en particulier. Il faut pour cela remarquer, que l'eau est une substance froide, liquide, humide & transparente ; dont la consistance & la surface demeurent toûjours unies & égales, bien que quantité

d'atomes ſpiritueux, qui rempliſſent les intervales des particules qui la compoſent, l'agitent continuellement tant qu'elle conſerve la forme de liquide. De là vient auſſi que nous experimentons, par le moyen de la chymie, qu'on ne peut jamais donner quelque conſiſtance ſenſible aux eſprits, qu'en leur faiſant prendre la forme de l'eau. La raiſon eſt, qu'ils ſe meuvent, & ſe conſervent plus facilement & en plus grande quantité entre les particules des liquides, qui leur ſervent d'organe, qu'entre celles de toutes les autres ſubſtances.

C'eſt auſſi ordinairement par le moyen de l'eau, que les eſprits circulent & ſe diſtribuent dans toutes les parties des mixtes ſans s'y diſſiper : c'eſt elle qui y tranſporte le ſel, ſans lui permettre de s'y trop precipiter ou ramaſſer. C'eſt elle enfin qui eſt le vehicule & le diſſolvant de l'eſprit & du ſel, & qui contibuë par conſequent à proportionner leur activité à la nature de chaque mixte ; pourveu que ſa quantité leur ſoit en même-tems proportionnée. Car ſi elle n'y eſt pas aſſez abondante, il ne s'y trouve pas ordinairement ſuffiſamment d'eſprit & de ſel pour y agir, ou s'il s'en trouve aſſez, celui-ci y devient trop fixe, trop acre & trop penetrant, à proportion que l'autre s'y

diſſipe ; ce qui y fait ſurvenir la ſechereſſe. Que ſi au contraire l'eau s'y rencontre trop abondante, elle abſorbe & diminuë plus qu'il ne faut leur activité, en faiſant une trop forte diſſolution de tous les deux. De là vient auſſi que tous les mixtes diminuent ou perdent alors toutes leurs forces & toute leur vertu ; & que cela détruit enfin inſenſiblement leurs formes.

C'eſt encore la trop grande humidité qui dés-unit les particules, qui compoſent la diverſe conformation ou la ſtructure des mixtes, & qui produit la pourriture de la plus grande partie des corps, principalement lors qu'ils abondent en ſoulfre & en ſel : La raiſon eſt, que par la diſſolution qu'elle fait du ſel, elle dégage ou augmente trop le mouvement de l'autre. D'ailleurs comme l'eau s'évapore facilement, quand elle eſt trop abondante, ſon mouvement eſt ſuivi de celui de l'eſprit, & celui-ci de celui du ſoulfre ; leſquels enlevant enſuite beaucoup de ſel, laiſſent leur ſujet alteré, corrompu, & ſouvent dénué des principes actifs.

Les décoctions, les infuſions & les diſtillations, tant des vegetaux, que des animaux juſtifient cette verité. Car dans la diſtillation du vinaigre, l'eau en ſort la premiere, parce que les eſprits y ſont à demi fixez,

fixez, & enſuite ceux-ci viennent, qui ſont enfin ſuivis du ſoulfre & du ſel. Neanmoins ces principes ne gardent pas toûjours cet ordre dans les diſtillations des autres liqueurs. Auſſi voyons nous, que ſelon qu'ils ſe trouuent plus ou moins embarraſſez avec la terre, ils ſe dégagent plûtôt ou plus tard, les uns devant, & les autres aprés, ou bien preſque tous à la fois. Ainſi dans la rectification de l'eau de vie, l'eſprit ſort des premiers avec les autres principes actifs mêlez enſemble: & les uns aprés les autres dans la diſtillation des acides. Mais pour ce qui demeure dans l'alembic aprés l'operation faite, ce n'eſt plus qu'une terre, qu'on appelle *caput mortuum* ou terre damnée; à cauſe qu'étant preſque entierement privée de tous les autres principes, elle eſt inutile, ſans mouvement & ſans action.

Quant à l'autre principe paſſif, qui eſt la terre; ſa nature conſiſte dans une ſubſtance froide, groſſiere, dure, ſeche & extraordinairement fixe. C'eſt elle auſſi, qui s'oppoſe par ce moyen au mouvement, qui concentre ou fixe les corps les plus volatiles, qui diminuë leur activité; & qui, ou par ſa groſſiereté, ou par ſa domination, reſiſte fort long-tems à la deſtruction des mixtes qu'elle compoſe.

C'eſt elle encore, qui forme principalement l'argile, le ſable & la pierre : c'eſt elle qui ſert de matrice pour les productions des animaux, des vegetaux & des mineraux; & qui ſeule reſiſte à l'action du feu, pour ſi violent qu'il puiſſe être ; puiſqu'il ne la peut jamais conſumer. C'eſt elle enfin, qui étant fort abondante & jointe à une mediocre quantité de ſel, ſans preſque point d'eſprit, de ſoulfre & d'eau, donne la ſolidité & la dureté à tous les mixtes, conſerve long-tems leur forme & les empêche de ſe corrompre. La raiſon eſt qu'elle engage ſi fort les principes actifs, qu'ils ne peuvent pas s'y diſſiper ; & qu'elle rend par ce moyen leur mouvement ſi lent, qu'ils ne perfectionnent leur ſujet, que dans un grand nombre d'années, ce qui fait qu'ils ſe conſervent pluſieurs ſiecles ſans ſe corrompre. Auſſi parce que les metaux, les mineraux, & les chênes parmi les vegetaux, ſont compoſez avec cette proportion de principes, ils ſubſiſtent pluſieurs ſiécles, & demeurent fort long-tems ſans perfectionner leurs formes : mais parceque la pluſpart des autres corps animez ſont formez au contraire de peu de terre, & de beaucoup des principes actifs, ils perfectionnent bien-tôt leur forme, & periſſent dans tres-peu de tems.

Maintenant que j'ai expliqué assez au long la nature des principes actifs & celle des passifs, je répondrai à trois objections, qu'on peut faire touchant les matieres que j'ai proposées dans ce chapitre. La premiere est, qu'il n'y a point de sels lexivieux, fixes ou volatiles, qui soient naturels, puisqu'ils sont toûjours produits prr l'artifice; c'est-à-dire par l'application violente du feu, dont on se sert pour les tirer. Et la seconde que la domination ou l'élevation que j'ai établie du soulfre, pour rendre le sel acre, & comme brûlant, n'est pas distincte de celle qui produit le feu.

Je réponds à la premiere objection, que la chaleur naturelle du cœur, toute douce qu'elle est, fait dans la longueur ce qu'une forte, artificielle, & violente peut faire en tres-peu de tems. Cette verité se confirme par le sel lexivieux, qu'on tire des urines, & par l'acrimonie lexivieuse de la bile, ou de latre-bile, que la chaleur naturelle du cœur produit insensiblement par le moyen de la circulation du sang.

Pour ce qui regarde la seconde objection, je réponds, que l'élevation du soulfre, qui rend le sel volatile, acre, & brûlant, ne fait jamais dominer le même soulfre que sur l'esprit, & non sur le sel, quoi

qu'il y vienne fort prés. Auſſi s'aproche-t-il de la nature du feu. Mais il arrive tout le contraire dans la production du feu : car le ſoulfre domine toûjours parfaitement ſur le ſel, & ſur toutes les autres parties du mixte, par la liberté que les particules ſulpheureuſes ont acquiſe de reprendre leur mouvement naturel. Elles ſe meuvent en forme de tourbillon du centre à la circonference : elles produiſent par ce moyen la flâme ou la lueur ; & leur rapidité emportant avec violence toutes les parties les plus ſolides & ſalines des corps combuſtibles, fait que le ſoulfre, ou le feu en devient plus ou moins actif dans ſon action, ſuivant qu'il s'y en trouve une plus petite, ou une plus grande quantité. C'eſt de là que vient auſſi, que où plus les corps combuſtibles renferment de ſel, plus leur feu en devient ardent & actif : ſelon que je l'expliquerai plus particulierement dans le chapitre prochain, en parlant de la chaleur & de la froideur.

Ce ſont encore principalement les particules du ſel, emportées en quantité par le mouvement des atomes du feu ; qui font diſtinguer ſon activité & ſa chaleur de celle du Soleil : car les atomes ou rayons de celui-ci n'en étant point du tout accompagnez, en ſont plus purs, plus ſubtils, & ain-

ſi plus penetrans que ceux du feu. Ce ſont elles encore, qui font que la chaleur de celui-ci eſt plus acre, qu'il penetre moins & conſume davantage, que celle du Soleil : qui à cauſe qu'elle ſe trouve dépourvûë des particules du ſel, éleve beaucoup plus qu'elle ne fixe, & emporte d'abord les odeurs & les couleurs des mixtes, telles que ſont par exemple celles des violettes, des roſes rouges, & de ſemblables choſes odoriferantes. Mais l'autre au contraire, par la quantité des mêmes particules ſalines, ou terreſtres, fixe preſque autant qu'elle éleve, & retient ainſi les mêmes odeurs & les couleurs des mixtes, pourveu qu'elles ſoient expoſées dans une diſtance proportionnée à ſon action. Celle-là rend enfin par le même moyen, les humeurs plus fluides dans nos corps, & y produit fort ſouvent des fluxions ou des catharres ; & celle-ci au contraire les empêche, ou les prévient, & conſerve les humeurs dans un mouvement reglé & dans une conſiſtance ſouvent égale.

Si quelqu'un replique, ſur ce que je viens de dire, que le vitriol, & l'antimoine calcinez au Soleil, peſent moins devant, qu'aprés leur calcination ; & qu'ainſi la chaleur du Soleil doit, du moins en cette occaſion, plus fixer qu'elle ne peut élever ou diſſou-

dre. Je réponds que cette pesanteur survient en ces mineraux par accident ; à cause que la chaleur du Soleil ayant fort penetré & dilaté leurs pores, en éleve plusieurs particules sulpheureuses, fort subtiles & legeres ; & qu'elle donne ainsi occasion à quantité d'autres particules plus solides, nitreuses ou salines de l'air d'y prendre leur place ; pour les rendre par ce moyen plus pesants qu'ils ne l'étoient avant leur calcination.

Cela se confirme par la distillation, & par la calcination de ces mêmes mineraux ; puisque leur tête morte ayant été exposée quelque tems à l'air, sans la chaleur du Soleil, à laquelle celle du feu a suppleé, elle en devient, par la même raison, beaucoup plus pesante qu'elle ne l'étoit auparavant, & qu'elle donne de nouveau une liqueur saline, si l'on en fait une seconde distillation. Et cela confirme aussi, tout ce que j'ai ci-devant établi touchant la nature des parties nitreuses de l'air.

La troisiéme objection qu'on peut enfin faire, sur les principes que j'ai proposez, est qu'on ne doit pas distinguer l'acide de l'alkali, puisqu'ils ne sont differents que par la seule exaltation des mêmes principes. Car la pâte fermentée, par exemple, jusques à l'aigreur appellée levain, ne differe

de celle qui ne l'eſt pas, qu'à cauſe que les principes actifs ſont beaucoup moins exaltez dans celle-ci que dans l'autre ; c'eſt-à-dire qu'ils ſont ſeulement comme concentrés dans la pâte, & au contraire fort exaltez dans le levain : bien que l'un tienne de l'acide, & l'autre de l'alkali.

Je réponds, en premier lieu, qu'il n'eſt pas neceſſaire d'admettre un alkali pour faire fermenter la pâte, non plus qu'à l'égard de pluſieurs autres fermentations ci-devant rapportées, puis qu'un ſeul acide, ou un ſeul alkali ſuffit pour les exciter.

Je dis en ſecond lieu, que ces deux pâtes ne ſont pas ſeulement differentes par la diverſe exaltation de leurs principes ; mais en ce que l'une renferme plus de principes volatiles que l'autre ; puis qu'une partie de ceux qui étoient dans la pâte ſont diſſipez par la fermentation ſurvenuë dans le levain. Et cela ſuffit pour y établir une difference conſiderable : puiſque la diverſité des mixtes, auſſi bien que celle des acides & des alkalis, conſiſte principalement dans cette diſproportion de principes, dans leur diverſe exaltation, concentration, mélange, augmentation, ou diminution de leur matiere.

On peut encore joindre à cette répon-

ſe, que le ſel eſt toûjours exalté dans l'acide par l'eſprit ſans en être dominé: & qu'au contraire dans l'alkali il eſt toûjours, ou exalté par le ſoulfre, ou dominé par l'eſprit, ou par la terre: tels que ſont les leſcives, le lait, les coraux, le ſang, & la pâte.

Aprés cette réponſe, & aprés l'explication que j'ai ci-devant donnée de l'acide & de l'alkali, je croi qu'on n'aura nulle peine à concevoir diſtinctement leur nature: mais on en aura encore moins, ſi l'on remarque qu'elle ſe fait connoître principalement, lors qu'il reſulte de leur mélange une fermentation ſenſible ou inſenſible. Car il paroit par ce qui a été dit, qu'elle ne peut provenir que de la grande quantité des principes actifs ou volatiles, qui ſont renfermez dans ces corps d'une maniere, qu'ils ſe trouvent ordinairement concentrez dans les alkalis, & exaltez dans les acides. Et c'eſt afin que ceux-ci penetrent, & détachent par ce moyen les principes volatiles des autres, pour en produire la fermentation, qu'on y obſerve. Elle paroit ſenſible ou inſenſible, ſelon qu'ils y ſont abondans, & tout à coup exaltez; & elle eſt quelquefois excitée, ou par un ſeul ſel lexivieux, ou par un ſeul acide, ou par un ſeul alkali, en la maniere ci-devant expliquée.

Je ne m'étendrai pas, aprés cela, davantage sur l'explication de ces trois sels; bien qu'elle soit tres-importante pour l'intelligence de la Physique & de la Medecine; car ce sont eux, qui produisent principalement la fermentation: ce sont eux qui donnent occasion à tous les changemens, qu'on y observe, & qui n'excitent pas seulement la plûpart de nos maladies; mais qui sont la cause principale de tous les mouvemens extraordinaires, & de la plus grande partie des productions qu'on observe dans la nature.

Je prierai seulement ceux qui auront quelque repugnance pour le mot d'acide & d'al*k*ali, de croire que je n'ai point d'attachement pour ces termes; qu'il m'est fort indifferent, qu'on appelle autrement les corps, qui produisent la fermentation; & qu'il me suffit d'avoir fait remarquer de quelle maniere les principes actifs l'excitent; parce que son augmentation cause toûjours la fievre & les accidens qui l'acompagnent. C'est ce que j'expliquerai plus au long dans le chap. qui suit, où je vais donner, sur les principes que je viens de proposer, une idée en general de la nature & de la cause de chaque espece de fievre.

CHAPITRE II.

De la nature des Fiévres en general.

AVANT que de donner l'idée des Fiévres, que j'ai projettée en general, il faut ſuppoſer avec tous les autres Medecins, qu'elles ſe diviſent en continuës, & en intermittentes ; que la cauſe de celles-ci diſcontinuë en certaines heures & en certains jours ; & qu'au contraire elle continuë juſqu'à la fin, dans les autres.

On diviſe les fiévres continuës en trois eſpeces, à ſçavoir ſelon qu'elles ſont produites par differentes cauſes, ſelon qu'elles ſont accompagnées de divers ſymptomes conſiderables, & ſelon qu'elles ſont cauſées par differentes maladies.

On appelle celles de la premiere eſpece ſinoches, putrides, ephemeres, hectiques ou malignes : Celles de la ſeconde eſpece ſont nommées aſſodes, elodes, epiales, ſyncopales, colliquantes ou ardentes ; &

celles de la troisiéme accidentelles.

On divise pareillement les fievres intermittantes en plusieurs especes, non seulement parce que leurs causes se trouvent differentes ; mais à cause que leurs paroxismes reviennent à certaines heures & en divers jours. C'est pourquoi s'ils reprennent tous les jours, on les appelle quotidienes : si c'est chaque troisiéme jour ; elles sont nommées tierces ; & quartes, si c'est chaque quatriéme.

Ces deux dernieres especes se soûdivisent encore en doubles tierces, & en doubles ou triples quartes ; dont les premieres & les dernieres sont accompagnées d'un accez tous les jours, & les autres de trois jours, les deux de suite. On nomme enfin intermittantes cantinuës toutes ces especes de fiévres, si leurs accez sont si longs que les uns commencent, avant que les autres finissent.

Maintenant que je pretends faire voir ; qu'il n'y a point de fiévre qui ne soit excitée, ou par l'acrimonie du sel, ou par l'exaltation du soulfre, & quelquefois par celle de l'esprit ; lorsque les unes & les autres se trouvent trop fortes ; Je ne m'arréterai pas davantage à ces premieres divisions : mais je passerai à celles qui les distinguent

en eſſentielles & en accidentelles : celles-ci ſont compoſées, & les autres ſimples.

Les premieres ſont produites par la ſeule exaltation du ſoulfre, ou de l'eſprit. L'exaltation du ſoulfre cauſe la fievre putride & la ſynoche ; & celle de l'eſprit excite l'éphemere.

Pour les fievres que j'ai appellées accidentelles & compoſées, elles ſont excitées par l'acrimonie & la penetration du ſel, qui en exaltant trop le ſoulfre, produit par accident toutes les autres eſpeces de fiévres ; telles que ſont les malignes, les hectiques, les catharrales, les ſymptomatiques & les intermittantes.

J'ai ſoûdiviſé encore toutes ces fiévres en ſimples & en compoſées. Les premieres ſont produites par une ſeule des deux cauſes principales & immediates, que je viens de rapporter : & les ſecondes par pluſieurs, tant éloignées qu'immediates, qui dépendent les unes des autres. Comme je dois les expliquer au long dans la ſuite : je vais paſſer à l'éthimologie du nom de fiévre : & aprés cela parcourir, comme je l'ai promis ; toutes ſes differentes cauſes ; en commençant par les plus ſimples, pour monter, degré par degré, juſques aux plus compoſées.

Pour ſuivre cet ordre, je dirai d'abord,

que le mot de fiévre est dérivé, selon quelques-uns du verbo *februo februare*, qui signifie purger, & selon quelques autres, ou du nom *fervefactio*, qui veut dire effervescence, ou du verbe *ferveo fervere*, qui signifie boüillir. Aussi la fiévre n'est autre chose qu'une effervescence de toute la masse sanguinaire, dont les particules boüillonlonnent & se meuvent plus fortement ou plus vitement qu'elles ne l'ont accoûtumé dans l'état naturel : & c'est afin de la dépurer, de la purger ou de la délivrer des matieres qui lui sont étherogenes ou contraires.

On appelle communement cette effervescence, cette ébulition, ou cette augmentation de mouvement, fiévre ou chaleur contre nature : qui commence principalement dans le cœur ; & qui se répend ensuite au moyen de la circulation du sang dans les arteres, dans les veines, & par toutes les parties du corps. Cela fait aussi qu'à proportion que cette circulation & cette effervescence diminüent ou augmentent la pulsation ou le battement qui vient de cœur, du pouls ou des arteres, diminuë & augmente ; & nous découvre par ce moyen le degré de la fiévre, l'état naturel ou contre nature.

Maintenant pour une plus claire intelligence de tout ceci, il faut expliquer la nature de l'effervescence du sang, c'est-à-dire, de la masse sanguinaire, & dire de quelle matiere cette liqueur se forme, & de quels principes elle est composée.

Pour commencer par la derniere de ces trois choses, on remarquera que dans la masse du sang il y a beaucoup d'esprit, presque autant de soulfre, quantité d'eau, assez de sel, & tres-peu de terre : & que ces substances renferment les cinq principes dont tous les corps sont composez, desquels j'ai expliqué les proprietez dans le precedent Chapitre.

On remarquera encore, que ces principes sont tous diversement joints les uns aux autres dans la masse du sang. Bien qu'il soit vrai que le mouvement naturel de quelques-uns, en fait toûjours separer & exhaler les particules qui s'y trouvent les plus impures ou contraires à la nature ; à quoi ne contribuë pas peu la circulation continuelle de la masse du sang, qui en donnant occasion à leur dissipation, ne laisse pas de conserver en même-tems, les plus pures dans dans son sein. Car par la continuelle agitation de ses particules, elle retient & repousse au dedans les plus pures parties du soul-

fre, du ſel & de l'eſprit, & laiſſe échaper les impures; c'eſt-à-dire, les fuliginoſitez; à cauſe qu'elles ont plus de force, plus de ſolidité, ou plus de mouvement que les autres, pour ſe procurer leur ſortie. Je ferai voir ces choſes plus au long dans le traitté de la gangrene; à l'endroit où je rapporterai l'exemple de l'eau courante, qui commence de ſe corrompre dés qu'elle ceſſe de circuler; à cauſe que les fuliginoſitez ceſſent de s'y exaler.

Entre tous les principes que je viens de propoſer, l'eſprit eſt celui qui domine toûjours dans le ſang, ſur tous les autres, dans l'état naturel. C'eſt lui qui étant joint par la fermentation qui ſe fait dans le cœur, à la plus pure partie du ſel, du ſoulfre, d'eau & de terre à proportion, produit un ſel volatile, doux & temperé. Et ce ſel contenant, par ce moyen le principe de vie, & étant diſſout dans la liqueur de la maſſe ſanguinaire pour lui ſervir de vehicule, forme ce qu'on appelle ſang; qui a la douceur pour ſon partage. C'eſt auſſi lui qui repare & produit tous les eſprits; & qui compoſe & nourrit toutes les chairs.

Quant aux particules plus ou moins pures du ſoulfre, du ſel, de l'eau & de la terre, elles ſont toûjours plus abondantes que

l'esprit, dans les autres humeurs : & elles se joignent diversement ensemble, tant par elles-mêmes, qu'à l'occasion des entrailles & des glandes; qui en favorisent l'union. Car leur differente structure donne seulement passage aux particules les plus convenables pour produire les diverses especes des humeurs; qui composent la masse du sang, & qui conservent son effervescence & sa circulation, en la maniere que je vais l'expliquer.

Je dis pour cela, que ces humeurs sont la bile, la melancholie & la pituite, avec laquelle il faut comprendre la lymphe, le suc pancreatique & la salive, desquelles se forme l'humeur saline appellée *serum* ou serosité : j'exclus de ces quatre humeurs le sang, parce que la nature en a été déja expliquée.

La premiere qui est la bile, est composée de quantité de soulfre, de peu de terre, & d'esprit avec assez de sel, dissout par le *serum* de la masse sanguinaire. Cela rend cette humeur naturellement huileuse, & souvent amere, volatile, acre, lexivieuse, & tirant sur le jaune : qui devient enfin blûë, verte, noire ou rougeâtre, & fort corrosive, à proportion que ces principes se trouvent plus abondans, plus exaltez ; & se-

lon qu'elle eſt mêlée, ou avec le ſuc pancreatique, ou avec le melancholique, plus ou moins acres, & plus ou moins acides.

De là vient auſſi que les excremens des enfans à la mammelle ſont ordinairement teints de ces couleurs ; à cauſe que l'acide domine dans leur tendreſſe, comme dans celle de l'immaturité des fruits. Et cela ſe confirme par le lait caillé, qu'ils rendent en haut, ou en bas : par le ſoulagement qu'ils reçoivent en toutes ces occaſions, de l'uſage des al*k*alis doux & temperez : & par la fermentation que leurs excremens produiſent, lors qu'ils tombent à terre ; qui la font petiller, comme ſi l'on y avoit verſé du vinaigre.

Cette humeur ſe forme principalement par le moyen du foye & de la veſſie du fiel. Elle produit & nourrit particulierement le foye & la graiſſe, allume la chaleur, & contribuë beaucoup à la coction, à la diſſolution, à la fermentation, & au mouvement, tant du chyle, que de la maſſe du ſang.

La ſeconde humeur, qui eſt la melancholie, ſe forme d'une mediocre quantité de ſel & d'eſprit, avec aſſez de terre, ſans preſque point de ſoulfre ni d'eau ; ce qui rend cette humeur groſſiere, fixe ou auſtere ; & noire quand quelque al*k*ali ſe trouve joint à

ſon acidité. Elle ſe forme par le moyen des glandules de la rate, compoſe & nourrit tous les os, la rate & les cartilages, donne particulierement la conſiſtance à la maſſe du ſang, & tempere ſon acrimonie, & ſa trop grande fermentation : bien qu'elle l'augmente pluſieurs fois par accident.

La troiſiéme humeur, qui eſt la pituite, eſt formée d'un peu plus de ſel, & de beaucoup plus de ſoulfre que la ſeconde, d'une égale partie d'eſprit, de beaucoup plus d'eau, & de beaucoup moins de terre. Cette compoſition fait auſſi qu'elle eſt ſouvent acerbe, acide, âpre & ſalée : & qu'elle tient de la nature de la lymphe ; d'où émane la ſource de la ſalive & du ſuc pancreatique ; que nos Anciens ont confondus avec les diverſes eſpeces de la pituite.

Elle ſe forme par le moyen des glandes conglobées, & produit la ſalive ; & le ſuc pancreatique par le moyen des glandes conglomerées. Elle nourrit toutes les parties nerveuſes, glandeuſes, graſſes ou moëleuſes ; excite l'apetit, ſert de vehicule à la maſſe du ſang, aux eſprits, & au chyle, contribuë beaucoup tant à leur diſſolution, qu'à leur fermentation ; & s'oppoſe à la chaleur : bien qu'elle l'augmente par accident en quelques occaſions.

Pour ce qui regarde la quatriéme humeur, qui forme la saline appellée *serum*. Il faut sçavoir qu'elle consiste dans la partie qui est tout ensemble la plus acre, & la plus liquide de toute la masse du sang. Elle s'en separe & se forme, tant par le moyen des glandes conglomerées & conglobées, que par la filtration des reins. Elle nourrit principalement les reins, les os, les vaisseaux & les membranes; fournit la matiere aux levains & aux urines, contribuë plus que les autres humeurs à l'incision, à la digestion & à la distribution des alimens, excite l'apetit, fomente ou entretient la fermentation, la circulation, le mouvement & la chaleur naturelle de la masse du sang: estant son principal vehicule; aussi se forme-t-elle de beaucoup d'eau & de sel, de moins d'esprit, de moins de soulfre & de terre que les autres humeurs; ce qui la rend propre aux usages & aux fonctions qui lui ont été attribuées.

Il paroit maintenant par ce que je viens de dire, qu'il y a cinq differentes humeurs: il paroit encore que l'esprit domine dans le sang, le soulfre dans la bile, le sel dans le *serum*, la terre dans la melancholie & l'eau dans la pituite. Il paroit aussi que ces humeurs sont plus ou moins douces, salées,

acides, auſteres, acerbes, ameres, âpres, lexivieuſes, alkalies, fixes, volatiles, & huileuſes, ſelon que les principes actifs s'y trouvent abondans, diverſement élevez, & differemment mêlez avec les paſſifs. Ainſi la domination de l'eſprit ſur tous les autres principes, rend le ſang doux & temperé : Ainſi la domination ou l'exaltation trop forte du ſoulfre l'agite & le fermente avec violence : & de même l'abondance ou l'élevation du ſel trop exalté, ou par l'eſprit, ou par le ſoulfre, rend les autres humeurs acres, acides, âpres ou ſalées ; qui à proportion que la terre ou l'eau s'y trouvent en quantité, deviennent ameres, liquides, groſſieres, gluantes, acerbes ou auſteres, comme je l'ai déja fait voir dans le precedent Chapitre.

Il s'enſuit maintenant de ce que je viens de dire, que le mouvement, la domination, l'élevation, le different état, ou les divers mélanges des principes actifs forment principalement les differentes conſiſtences, dans les humeurs : de même qu'elles y produiſent pluſieurs alterations, diverſes ſaveurs & differentes couleurs. En effet ſelon que le ſoulfre & le ſel ſe trouvent volatiles ou fixes, que la lymphe eſt conſumée ou ailleurs tranſportée comme dans

l'hydropiſie : ſelonencore que la terre & les ſels fixes, acides, auſteres ou acerbes y dominent, les humeurs changent de conſiſtence. Et ce changement les rend tantôt trop liquides, tantôt trop ſubtiles, & tantôt trop épaiſſes. Il fait même ſeparer quelquefois les liquides d'un côté, & les groſſieres de l'autre. Cela change auſſi conſiderablement la circulation & les fonctions naturelles de la maſſe du ſang, & produit en même-tems un nombre conſiderable de differentes maladies, en y produiſant pluſieurs precipitations & diverſes coagulations ; qui en ſont les principales cauſes.

Aprés avoir montré de quels principes & de quelles humeurs la maſſe du ſang eſt compoſée ; il me reſte à expliquer en quelle maniere, & de quelle matiere elle ſe forme. Perſonne ne diſconvient que cette maſſe ne ſe faſſe du chyle, & celui-ci de l'aliment que nous prenons. Il eſt vrai que ces choſes ſont déja fort éclaircies par pluſieurs habiles Medecins, qui en ont nouvellement écrit ; mais comme elles me doivent ſervir beaucoup à l'explication que je pretends donner de la nature des fiévres, il en faut marquer ce qu'elles renferment de plus conſiderable.

Pour commencer, on remarquera que

les vaisseaux salivaires, qui prennent leur origine des glandes du col & des machoires, fournissent toûjours mais insensiblement de salive dans la bouche ; & qu'ils en versent davantage, lorsque par le mouvement de la masticotion, ces glandes & ces vaisseaux sont provoquez à cet écoulement. On remarquera encore, que cette salive tient tant soit peu de l'acide tirant sur le salé, comme l'asseure Diemerboek : & selon qu'il est aisé de justifier par le gravier qui s'attache souvent à la racine des dents. Car ce n'est autre chose qu'une matiere saline, qui s'y est petrifié, & unie par le moyen de plusieurs particules alkalies, qu'elle a détachées des dents par sa corrosion ; & que la salive y a déposée, en coulant le long des gensives.

Nous voyons d'ailleurs, que la même chose arrive au voisinage des mers, dans les murailles bâties avec la pierre la plus dure. Et c'est à cause que les vapeurs qui s'en élevent incessamment étant empreintes de sel, corrodent insensiblement ces pierres, comme la salive acre & salée, corrode les dents ; & en forment un espece de gravier, que la pluïe détâche ordinairement des murailles, & le fait tomber à terre. Aussi en sont-elles comme les autres, en partie cariées ou

ſapées : ce qui arrive à peu prés de même à l'égard des murailles éloignées de la mer, par le moyen des pluïes & des particules nitreuſes de l'air, qui y cauſent un pareil effet.

Tout cela eſt encore confirmé par l'experience ; puis qu'elle nous fait voir, que la ſalive d'un homme à jeun eſt beaucoup plus déterſive & plus diſſolvante que l'eau commune, qu'elle emporte les tâches, qu'elle tuë ou chaſſe les ſcorpions, diſſout le mercure, adoucit la rheubarbe ; & que l'on digere avec plus de facilité les alimens qui ſont bien aſſaiſonnez de ſel, que ceux qui ne le ſont pas.

Il faut enfin remarquer, que comme la raiſon & l'experience nous l'enſeignent, une liqueur ſaline devient plus forte à proportion qu'elle demeure plus long-tems ſeparée des matieres qui adouciſſent ſon ſel : ainſi la ſalive ſe rend plus forte & plus exaltée dans la bouche ou dans l'eſtomach, à proportion qu'elle ſe trouve plus long tems ſeparée de la lymphe ou de la maſſe du ſang ; qui diminuent la force, que j'ai fait remarquer dans ſon ſel.

Toutes ces raiſons font clairement voir qu'il y a dans la ſalive une matiere, qui tient plus de la nature du ſel, que de tout

autre principe ; & que cette liqueur ſert de premier diſſolvant à l'aliment dans la bouche : où elle le diſſout imparfaitement, & le fait couler enſemble dans l'eſtomach. Elles nous montrent encore, que ce diſſolvant acheve de l'y diſſoudre, & de l'y cuire dans quelques heures, devenant plus fort par le ſéjour qu'il y fait ſeparé du ſang, & par le ſecours de la chaleur que le ventricule lui communique. D'ailleurs ſon activité eſt encore augmentée par le mélange de l'aliment qui a demeuré au fond de l'eſtomach, aprés chaque coction, & aprés chaque diſtribution du chyle : & c'eſt à cauſe qu'il s'eſt formé de ces reſtes d'aliment, un eſpéce de levain, qui contribuë beaucoup à la digeſtion.

La maniere dont les animaux à corne font leur coction, confirme ce que je viens de dire de la ſalive à l'égard du chyle. Car quelques heures aprés avoir mangé, ils font remonter les alimens de l'eſtomach à la bouche, non ſeulement pour les macher & les inciſer une ſeconde fois ; mais pour à l'occaſion de la maſtication, c'eſt-à-dire, du mouvement des machoires, les mêler derechef avec de nouvelle ſalive, qui par ce moyen coule des glandes dans la bouche ; & pour les mieux digerer & les convertir plus facilement

ment en un chyle bon & loüable.

Si l'on fait maintenant reflexion, que la principale ſource de nos maladies naît du défaut irreparable de la premiere coction, qui eſt celle des alimens dans le ventricule; on jugera ces remarques tres-conſiderables, puis qu'elles nous dévelopent des moyens pour prevenir des accidens ſi facheux; & qu'elles nous font connoître combien il importe de bien mâcher & promener dans la bouche ce que l'on mange, auparavant que de l'avaler. On n'execute cependant rien moins que cela: & c'eſt, ou pour n'en ſçavoir pas l'importance; ou ſi l'on l'a ſçait, pour n'y faire pas aſſez d'attention.

Le chyle cuit & preparé, en la maniere que je viens de le marquer, paſſe de l'eſtomach dans les boyaux; & rencontre au commencement de ceux-ci, d'un côté le ſuc bilieux, qui y coule inſenſiblement par le pore cholidoque; & de l'autre côté le ſuc pancreatique, que ſon reſervoir, placé au pancreas, y verſe par le conduit de Virjungius. C'eſt là que ces deux ſucs ſe mélent avec le chyle: c'eſt là qu'ils lui procurent une nouvelle fermentation, & une ſeparation de ſes parties impures ou excrementeuſes de parmi les pures, & les alimenteuſes.

En effet la plûpart des Anathomiſtes tom-

be d'accord, que ces deux liqueurs se mêlent avec le chyle : & que l'une est tant soit peu acide, & l'autre assez amere, alkalie ou lexivieuse. Ils ajoûtent que ces liqueurs fermentent, adoucissent & changent de nouveau le chyle par leur mélange; & que par le mouvemect qu'elles y excitent, elles en separent, precipitent en bas, & font couler hors des boyaux les parties excrementeuses, trop grossieres, trop salines, ou trop sulphureuses : mais c'est dans le même tems que celles-ci laissent surnager en haut les plus legeres, les plus pures, les plus douces, & les plus benignes; afin qu'elles passent plus facilement dans les veines lactées, dont les orifices se presentent ouverts au dedans des boyaux pour les recevoir. Toutes ces choses ne se font pas neanmoins, sans la participation du mouvement peristaltique des mêmes boyaux; qui contribuë beaucoup à l'entrée du chyle dans les veines lactées,& à la sortie des excremens hors du bas ventre.

Un pareil effet s'observe aussi à peu prés de même dans un Moulin à farine, qui à proportion qu'on le tourne, en separe la fleur d'un côté, l'epren de l'autre, & en rejette en même tems dehors le som.

Le chyle reçoit encore une nouvelle pre-

paration ou dissolution dans les veines lactées ; où il se mêle avec quantité de lymphe, que les glandes y fournissent de toutes parts. Et c'est pour de là continuer plus facilement son chemin vers la grosse glande du mesentaire, & ensuite vers le reservoir de pequet. Ici il est dissout derechef,par la même lymphe,afin qu'il soit plus preparé,& mieux disposé à monter par le conduit torachique, qui le dégorge dans les veines sous-clavieres, pour le descendre enfin par la veine cave ascendante dans le ventricule droit du cœur. Et c'est là qu'il commence à prendre la premiere teinture de sang : c'est là qu'il se fermente avec force, & qu'il se mêle avec la masse du sang. Mais selon le sentiment de quelques Anathomistes du tems, il est transporté en ce lieu, aussi bien par la veine cave descendante, que par l'ascendante : soit que le chyle y passe des veines lactées, par la communication que quelques-uns pretendent avoir découverte, avec les rameaux de la veine porte ; ou bien que cela se fasse, selon quelques autres, par la communication qu'ils ont observé avec ceux de la cave.

Cependant ce chyle ainsi conduit par un ou par plusieurs chemins dans le cœur, & poussé par le mouvement de sa systole &

diastole, continuë de circuler avec le sang, & passe des ventricules du cœur dans les arteres, & ensuite dans toutes les veines du corps. Il va & vient incessanment des uns aux autres, passe & repasse par leur moyen dans les entrailles, dans les muscles & dans les glandes ; pour s'y purifier, s'y separer des matieres étherogenes, & y recevoir enfin la forme du sang parfaitement élabouré.

Maintenant que j'ai expliqué l'origine, la nature & le mouvement circulaire de la masse du sang, il me reste à traitter de son effervescence, & à montrer de quelle maniere elle se fait dans le cœur. Mais il faut auparavant remarquer, que par le mot d'effervescence, je n'entends autre chose, que le mouvement sensible & interne de toutes les parties des corps propres à se fermenter, semblable à celui qui arrive quand on mêle un acide, ou avec un alkali : ou avec quelque autre corps, qui peut dissoudre & exalter ce dernier, en la maniere qui a été marquée dans le precedent Chapitre.

J'ai expliqué au long la premiere de ces deux sortes de fermentation, dans ce même Chapitre ; & j'expliquerai la seconde dans la suite. Il faut cependant observer, pour continuer l'explication de l'effervescence de la masse du sang, qu'elle est beaucoup plus

grande dans le ventricule gauche du cœur, que dans le droit ; parce que celui-ci reçoit un sang beaucoup moins exalté que l'autre. Et c'est à cause que la partie nitreuse de l'air a comme allumé & exalté dans le poulmon celui qui entre dans le venticule gauche, & non pas celui qui revient au droit, qui est ainsi beaucoup moins disposé que l'autre au mouvement de la fermentation.

Cela supposé, je dis, que cette effervescence est produite par le moyen du sang, qui entre dans les ventricules du cœur : j'ajoûte qu'il s'y rarefie, & qu'il s'y exalte tout à coup dans chaque diastole, par le mélange qui s'y fait de celui qui y entre, avec celui qui, comme un levain, a demeuré aprés chaque systole, dans les fossetes ou sinus des mêmes ventricules, à ce dessein fort propres & assez nombreuses. Car le sang qui a été retenu dans ces fossetes, étant déja fermenté ou fort élevé par l'exaltation de ses principes, & celui qui y entre & qui s'y mêle ne l'étant pas de même, à cause qu'une partie de ses principes les plus volatiles a été dissipée par la circulation qu'il vient de faire ; ce sang fermenté & retenu avec toute sa force dans le cœur, fermente, rarefie ou exalte d'abord l'autre par l'activité de ses principes ; & l'oblige ainsi à dilater avec lui

les ventricules du cœur, pour y produire la dilatation appellée diaſtole.

On peut encore joindre à cette raiſon, que de même que le ſang, qui revient au ventricule gauche du cœur, eſt fort diſſout & diſpoſé à la fermentation, par ſon mélange dans le poulmon avec la partie nitreuſe de l'air; ainſi celui qui revient au ventricule droit l'eſt à peu prés de même, par le moyen des ſucs exaltez; tels que ſont le ſuc pancreatique, la lymphe, le fiel, la melancholie, & le chyle qui s'y rencontrent tous nouvellament mêlez, pour donner occaſion à une plus grande efferveſcence, par le moyen des eſprits que les uns ou les autres renferment; par leur acrimonie, par leur fluidité ou par leur diſſolution.

Je ferai auſſi voir dans la ſuite, que tous ces ſucs paſſent de la maſſe ſanguinaire, en des reſervoirs particuliers; où leurs parties ſalines s'exaltent davantage, afin de diſſoudre plus facilement la maſſe du ſang, à proportion qu'elles viennent à s'y remêler. Mais cette diſſolution ou exaltation ne ſe fait ſentir ſenſiblement que dans les ventricules du cœur, où les principes volatiles & actifs achevent de ſe fermenter parfaitement. Et c'eſt par la diſſolution & le mélange qui ſe fait ſubitement des parties aſſez

acres, plus liquides, moins volatiles ou moins exaltées du sang, avec celles qui ont demeuré dans le cœur : qui sont au contraire plus exaltées, plus exaltées, plus volatiles, plus acres & moins fluides.

Ce n'est pas pourtant que les premiers sucs ne renferment d'ordinaire plus de principes actifs, que ces dernieres matieres; parce qu'ils sont souvent mêlez avec le chyle : qui n'ayant pas encore passé dans le cœur, pour y être parfaitement fermenté, il ne s'en est pas fait aucune dissipation. De là vient aussi que les alimens ne contribuent pas moins au mouvement & à la fermentation du sang qu'à la reparation & à la nourriture de toutes les parties du corps.

Les exemples qui suivent expliqueront plus clairement, comment un sang fermenté se mêlant dans le cœur avec celui qui y entre, & qui ne l'est presque pas, le fait d'abord fermenter. On n'aura pas peine de le concevoir, si l'on remarque que cela arrive, de même que la pâte déja fermentée, appellée levain, fermente & rarefie celle qui ne l'est pas, quand on les mêle ensemble : & de même encore qu'une bluete de feu exalte ou dégage tout à coup celui qui est engagé dans la poudre à canon, ou dans le soulfre mineral, lors qu'elle vient à y tomber dessus.

La même chose arrive aussi, lorsque quelques goutes d'esprit de sel fermentent & font d'abord bouïllonner l'esprit de vitriol, à proportion qu'on les mêle ensemble. Car comme ces deux esprits sont seulement differents en ce que l'esprit de sel est plus exalté que l'autre par sa partie sulphureuse, saline & spiritueuse, ils sont tout-à-fait semblables dans leur fermentation, à celle qui est produite tant par le sang, qui a demeuré dans le cœur, que par celui qui y revient; puisque l'un ne differe de l'autre, qu'en ce que celui qui y entre, a ses principes beaucoup moins exaltez, que celui qui y est déja entré.

Il arrive enfin la même chose à un grand nombre d'autres liqueurs, & à differentes matieres quand on les mêle ensemble; dont j'expliquerois l'effervescence si elle n'avoit déja été expliquée dans le precedent Chapitre.

Si quelqu'un demande maintenant, quelle cause fermente le premier sang, qui entre dans le cœur: je réponds, que dans les premiers rudiments de la generation les principes actifs sont principalement renfermez entre les filaments & dans les cavitez de la premiere conformation du cœur. Car il se forme le premier,& commence par une

petite vescie, produite par l'union des petits filamens qui se trouvent dans le germe ou semence des animaux ; laquelle palpitant & se mouvant sensiblement, doit avoir suffisamment des principes actifs, pour fermenter le premier sang, qui y entre ; & les restes de celui-ci y ferment l'autre qui y revient, selon qu'il a été ci-devant expliqué.

Il est d'ailleurs si vrai, que ces principes actifs, entr'autres l'esprit, se trouvent fort abondants dans le cœur en son premier commencement, que la premiere chose qu'on observe dans la generation d'un animal, est un point ou une petite vescie, qui palpite, bat, pousse & repousse. Et cela se fait par le moyen des mêmes principes qui y sont renfermez : qui étendent par ce moyen de toutes parts cette vescie ou ce germe, pour en former premierement le cœur, ensuite les premiers lineaments des arteres & des veines, la premiere teinture du sang, & enfin toutes les parties qui composent le corps de l'animal.

Aprés avoir clairement expliqué, comment se fait la fermentation ou l'effervescence de la masse du sang dans le cœur : & aprés avoir rapporté la cause de sa dyastole, il me reste à marquer celle de sa systole, pour donner une claire idée tant de l'une que de

l'autre, & de l'effervefcence qui leur eft proportionnée.

Pour cela il faut remarquer, que dés que le fang á dilaté par fa rarefaction les ventricules du cœur, les efprits animaux étant excitez par ce mouvement de dilatation, coulent en foule, par les nerfs, vers les chairs mufculeufes des mêmes ventricules, pour les enfler, & les dilater d'abord dans un fens contraire à celui de la diaftole. C'eft ce qui fait auffi, qu'ils ferrent en même-tems ces ventricules dilatez, & que ceux-ci repouffent par ce moyen dans les arteres, le fang qui eft contenu dans leur capacité. Mais ce fang ne peut pas être pouffé dans ces arteres, fans que dans le même moment, celui qui eft déja renfermé dans celles-cy ne pouffe celui des veines, pour le faire rentrer dans les mêmes ventricules: & fans produire ainfi, de même que devant, une effervefcence, une dilatation, & enfuite une contraction reciproque, appellée fyftole. Je ne doute pas neanmoins que le mouvemedt de reftitution de ces ventricules fort étendus par la dyaftole, ne contribuë à la même action; bien que je n'en aye pas ci-devant parlé.

Cependant la force & la viteffe de ces deux mouvemens contraires durent & con-

servent ordinairement une juste proportion, tant que l'animal subsiste. Ce n'est pas neanmoins, qu'ils ne soient souvent inégaux, principalement quand l'effervescence excite les fiévres putrides ou malignes; selon que je le montrerai plus au long, lorsque je parlerai des unes & des autres en particulier.

Je viens de faire voir ce que c'est qu'effervescence du sang: je viens de montrer comment se fait la dilation & la contraction du cœur; & comment l'exaltion moderée des principes actifs du sang fermenté produit l'effervescence naturelle, quand il se mêle dans le cœur avec celui qui l'est davantage, que j'ai ci devant appellé levain: Il reste maintenant à observer, qu'il s'ensuit de ce que je viens de dire, que quand ces principes seront trop élevez, l'effervescence en sera aussi trop élevée, trop grande, ou trop frequente: & qu'elle produira ainsi la fiévre. Mais avant que d'expliquer plus au long ces choses; il faut marquer de la maniere que se fait cette élevation des principes, qui produit l'effervescence contre nature, & en examiner toutes les causes, en commençant par les plus simples, pour monter ensuite degré par degré jusques aux plus composées.

Il faut, pour avoir une claire connoissance de ces causes, jetter les yeux sur ce qui a été dit dans le precedent Chapitre touchant l'élevation des principes des corps naturels. Il faut encore se souvenir que j'y ai enseigné que le sel étoit fort acre & fort penetrant, par la solidité & par le tranchant de ses diverses figures, que l'esprit & le soulfre étoient beaucoup plus subtils que tous les autres principes, & que leur subtilité, ou legereté leur procuroient naturellement le mouvement. J'y ay ensuite ajoûté, que s'ils ne se mouvoient pas effectivement; ils en conservoient du moins l'éfort ou la disposition : puis qu'ils reprennent ce mouvement, dés qu'ils sont dégagez des matieres grossieres, terrestres, fibreuses & embarrassantes, qui les tenoient engagez, fixes ou envelopez. Sur quoi il faut remarquer que la masse du sang tient beaucoup, de même que la graisse de la nature d'une semblable matiere; bien qu'elles abondent toutes deux en quantité de principes actifs. Car l'indigestion qui est causée par l'une & par l'autre de ces deux matieres dans un estomach foible, est une preuve convaincante de cette verité.

Il faut encore remarquer que j'ai ajoûté au même Chapitre que ces principes re-

prennent leur mouvement, ou par eux-mêmes, ou par accident, ou par tous les deux ensemble. Si c'est par eux-mêmes qu'ils le reprennent; cela vient à cause qu'ils se dégagent, ou par leur disposition & l'effort qu'ilsfont pour se mouvoir;ou parceque leur substance étant fortifiée par un autre de même nature, celle-ci leur communique assez de force pour prévaloir, se dégager & recouvrer le mouvement. On observe un tel effet dans la fermentation ordinaire du vin, soit qu'elle survienne tant à l'occasion des rayons du Soleil, que des particules volatiles de l'air: ou bien que cela provienne de l'effort & de la disposition des particules actives, qui sont renfermées dans le vin.

Mais si quelqu'un replique qu'une chose inanimée, comme le vin, ne peut pas faire d'effort pour se mouvoir. Je réponds à cela ce que j'ai à peu prés répondu dans le precedent Chapitre, à une pareille objection; qui est qu'un mixte qui a, comme le vin, quantité de principes volatiles, ne les renferme jamais d'une maniere qu'ils soient tous fixez & privez entierement de leur mouvement: il en reste toûjours quelques-uns qui le conservent, & qui font par ce moyen effort de dégager les autres; qui à cause de la disposition qu'ils y ont, se déga-

gent effectivement, tant à leur occaſion ; qu'à celle des particules volatiles de l'air ou du Soleil ; qui y contribuent ſouvent toutes enſemble: bien que les unes ou les autres ſoient quelquefois ſuffiſantes pour produire cet effet ſéparement.

Que ſi les principes volatiles ſe dégagent, non par eux-mêmes, ou à l'occaſion des principes d'une nature ſemblable ; ou qu'ils ſoient dégagez par accident ; c'eſt-à-dire, par le moyen des principes de diverſe nature, c'eſt la differente acrimonie des ſels qui en eſt pour lors ordinairement la cauſe. Et comme celle-ci agit quelquefois de concert avec les autres cauſes, les principes volatiles ſe dégageront alors, & par accident, & par eux-mêmes ; c'eſt-à-dire ; que la fermentation ſera tout enſemble propre & accidentelle.

La fermentation eſt donc tantôt propre, tantôt accidentelle ; & quelquefois elle participe de la nature de toutes les deux. La premiere vient d'être expliquée : & pour la ſeconde, elle ſurvient lorſque les diverſes figures du ſel fort penetrantes, fort acres, fort tranchantes & extremement ſolides, inciſent & rompent facilement une partie des liens, qui retenoient comme enchaînez ou fixez l'eſprit & le ſoulfre dans

leur ſubſtance terreſtre & fibreuſe. Car c'eſt par ce moyen, que ceux-ci reprennent d'abord leur mouvement naturel ; & qu'ils excitent une fermentation plus ou moins grande, ſelon que le ſel détache plus ou moins de ſoulfre & d'eſprit ; & ſelon qu'ils ſe trouvent d'ailleurs plus ou moins diſpoſez par leur quantité, ou par leur élevation, pour ſe dégager d'eux-mêmes, ou par accident du lieu où ils étoient engagez.

La fermention & l'efferveſcence qui arrive dans le mélange de l'eſprit de vitriol avec l'huile de tartre ou de therebentine, & de celui de tous les acides, avec des alkalis, ſont des exemples qui expliquent clairement cette fermentation accidentelle. Pour ce qui regarde celle qui eſt tout enſemble propre & accidentelle, on la concevra facilement par l'explication que j'ay donnée de toutes les deux : & encore plus facilement ſi l'on remarque qu'elle ſurvient dans le vin nouveau ; lors qu'on y mêle quelque liqueur acre & ſaline, qui abonde en principes volatiles plus ou moins concentrez.

Il faut maintenant obſerver que ces trois differentes manieres de fermentation arrivent dans le cœur, de même que par tout ailleurs ; car la maſſe du ſang s'y fermente, ou par elle-même, ou par accident, ou par

tous les deux enſemble. Et c'eſt à cauſe qu'elle contient beaucoup de principes actifs ; qui étant élevez en ſe mêlant avec ceux du ſang exalté & fermenté dans le cœur, s'exaltent tous enſemble, & produiſent une fermentation égale & naturelle, ſi les cauſes n'en ſont pas diſproportionnées à l'âge, au temperament & à la conſtitution de l'animal. Mais ſi ces cauſes leur ſont au contraire diſproportionnées, ils s'élevent avec plus de force que la nature ne l'exige, & produiſent en même-tems une fermentation plus grande que d'ordinaire, appellée chaleur contre nature ; qui d'abord cauſe la fiévre. Et cette fermentation contre nature eſt auſſi produite dans la maſſe du ſang, ou par elle-même, ou par accident, ou par tous les deux enſemble.

Maintenant pour l'y faire remarquer de ces trois manieres, il faut obſerver ; que dés que la partie ſulpheureuſe de la maſſe ſanguinaire s'élevera trop : elle s'exaltera, ou d'elle-même, ou par accident, ou par tous les deux enſemble. Si elle s'exalte trop d'elle-même, elle produira en la maniere qui a été expliquée, la fiévre putride ou la ſynoche : que ſi c'eſt par accident qu'elle s'éleve, c'eſt-à-dire, par l'acrimonie trop forte du ſel, elle excitera les autres fiévres

continuës ou intermittentes, appellées ci-devant accidentelles ; qui feront differentes, felon que la nature du fel fera diverfe. Et fi elle s'éleve par tous les deux enfemble: elle caufera tout à la fois l'une & l'autre des fievres propres & occidenteles appellées ci-devant compofées.

Pour ce qui concerne l'élevation trop forte de l'efprit, comme elle eft rare, peu confiderable, & femblable à celle que je viens de rapporter à l'égard du foulfre ; je n'en traitterai pas ici en general : mais j'en remettrai l'explication à l'endroit où j'en parlerai en particulier, en traittant de la fievre éphemere.

Il paroît cependant par ce que je viens de dire, & par ce que j'ai ci-devant obfervé, que la diverfe nature du fel trop acre & trop exalté, eft la caufe des differentes fievres accidentelles ; telles que font les intermittentes, les hetiques, les catharrales, la maligne, & la plûpart des fymptomatiques. Il paroit encore que toutes ces fievres font accidentelles, puifque le fel ne les produit pas immediatement, mais par accident ; c'eft-à-dire, par l'exaltation qu'il caufe du foulfre dans la maffe fanguinaire, en le dégageant, par fon acrimonie ou par fa penetration des parties groffieres ou embarraf-

ſantes du ſang : & qu'ainſi le ſel n'étant proprement ni chaud ni froid ; leur cauſe accidentelle ne peut être non plus ni chaude ni froide. Cela n'empêche pas neanmoins qu'elle n'excite toûjours les redoublemens de la fievre putride ; Et c'eſt parce que le ſel y exalte à ſon tour le ſoulfre, à proportion qu'il en eſt exalté lui-même.

Il paroit enfin que la fievre éphemere, la ſynoche & la putride, qui ſont les ſeules fievres eſſentielles, dépendent proprement & immediatement, à ſçavoir les deux dernieres de la ſeule exaltation du ſoulfre, & la premiere de celle de l'eſprit : & que dans toutes les autres fievres le ſoulfre n'y eſt exalté que par accident ; c'eſt-à-dire, qu'il n'y eſt élevé ni par ſa trop grande abondance, ni par ſa trop grande élevation ou ſubtilité, comme il l'eſt dans la fievre putride ; mais par d'autres cauſes qui produiſent ſa trop forte exaltation ; bien qu'il n'excede pas ſon état naturel. Et ces cauſes conſiſtent principalement dans l'acrimonie exceſſive, dans l'abondance & dans la penetration de la diverſe nature des ſels, qui excitent & établiſſent la difference des fievres accidentelles. Auſſi leur nature eſt differente, non ſeulement ſelon que la partie ſaline des humeurs ſe trouve acre, penetrante, volatile,

fixe, salée, âpre, lexivieuse, acide, austere ou acerbe, pour en exalter les principes volatiles: Mais selon qu'elle change par ce moyen la consistance du sang; en y causant differentes precipitations ou coagulations, qui en redoublent le mouvement de la maniere que je l'expliquerai au long dans la suite: où je rapporterai quelques autres causes, mais plus éloignées, qui donnent encore occasion à l'exaltation du soulfre.

Bien que les causes que j'ai rapportées jusques ici des fiévres accidentelles; n'ayent pas encore été éclaircies de cette maniere; cela n'empêche pas que le grand Hypocrate n'en ait le premier touché quelques-unes des plus considerables, & qu'il ne parle à leur égard dans son Livre de *Veteri Medicina*, de beaucoup de choses particulieres, desquelles je vais parler: ce qui m'oblige à en rapporter ici les passages qui suivent.*

Maintenant pour donner une plus clai-

* *Hyp. de Vet. Med. frigiditatem & ca'orem in corpore minimè inter omnes qualitates posse existimat.* Il ajoûte dans le même endroit *In homine in est amarum & salsum, & dulce, & acidum, & insipidum. Ubi horum quidpiam separatum erit & dominium obtinuerit molestia afficit...* Il ajoûte encore. *Calidum solum non est febris causa, sed calidum etiam amarum & amarum simul calidum & acidum calidum, & salsum aliaque innumera.*

re explication de ces causes, je commencerai par celles des fiévres intermittentes : & dirai que la fiévre quotidiene est produite par l'acrimonie trop forte de la salive, qui tient plus du salé que de l'acide, & qui a du rapport avec le sel commun. J'ajoûterai qu'il y a de deux sortes de fiévres tierces, dont la complication produit la double tierce ; & dont l'une est excitée par la trop forte acrimonie du sel lexivieux de l'humeur bilieuse, qui tire sur l'amer; & qui est semblable au sel des cendres: & l'autre par celle du suc pancreatique, qui tient de l'acide, & qui ressemble aux liqueurs acides & salines. Je dirai enfin, que la fiévre quarte est pareillement produite par l'acrimonie excessive du suc melancholique, qui tire sur l'acerbe, & qui a du rapport avec le sel alumineux.

Pour ce qui regarde les fiévres continuës, j'ai déja marqué la cause de l'éphemere, de la synoche & de la putride ; de telle maniere qu'il me reste seulement à rapporter celle de la maligne, celle de la catharralle, & celle de la fievre hectique.

Pour commencer par la premiere de ces trois fiévres, je dis, qu'elle est causée par deux sels extremement volatiles, assez doux, mais fort penetrans ; dont l'un est acide, & l'autre alkali. J'ajoûte que ces deux

sels, qui sont volatiles & semblables à l'esprit du sel armoniac, & au sel des viperes, exaltent d'abord, par leur grande subtilité, par leur penetration, & par la disposition qu'ils ont à une fermentation reciproque, selon la nature des acides & des alkalis, la partie sulphureuse du sang dans le cœur; non avec une violence si forte que celle des fiévres putrides, mais avec des accidents ordinairement plus funestes. La raison est que ces sels rendent la consistence & la circulation du sang fort inégale par les coagulations, ou par les precipitations des particules grasses, fibreuses, ou salines; qu'ils y produisent d'une part, à proportion qu'ils en dissipent souvent de l'autre les parties les plus subtiles & les plus spiritueuses.

Je ferai voir pareillement, que la fiévre catharralle est produite par l'acrimonie du sel austere de la lymphe; qui ressemble au sel du vitriol: & que l'ectique est bien excitée par la même acrimonie de la lymphe ou de la salive: mais que son sel tient alors du lexivieux tirant sur l'acide, semblable au salpetre, dans lequel le lexivieux se trouve joint à l'acide. J'ajoûterai enfin que cette fiévre n'est que fort peu distincte de la quotidiene: puisque sa cause n'en differe que

par sa saleure, qui est acide dans celle-ci, & lexivieuse dans l'autre. Ce qui l'a rend âpre & épaisse : & qu'en ce que l'esprit se trouue toûjours dissipé dans la premiere, & seulement concentré dans la seconde.

Pour avoir une plus claire intelligence de la cause de ces trois fiévres, il faut demeurer d'accord avec tous les plus grands Anathomistes de ce tems, que la lymphe ne sert pas seulement de vehicule au sang, mais de dissolvant : à cause qu'elle est imbibée naturellement de la partie la plus saline de la masse sanguinaire, par la disposition qu'elle a pour la fondre & la dissoudre. Et comme ce sel s'adoucit, qu'il émousse ses pointes, & qu'il perd sa force à proportion qu'il augmente par ce moyen le mouvement & la dissolution de la même masse, la lymphe se separe insensiblement de cette masse, à l'occasion de sa circulation ; par le moyen des glandes conglobées, & demeure quelque tems separée dans celles-ci ; afin que son sel ayant ainsi repris sa premiere force, elle revienne ensuite par les vaisseaux lymphatiques se reméler avec le même sang ; pour y produire une dissolution aussi forte que la precedente.

La cause qui rétablit la lymphe dans sa premiere vigueur, consiste en ce que le séjour

qu'elle fait dans ces glandes sans circuler, donne occasion à son exaltation, à cause qu'elle y est privée de la transpiration : de même que j'ai ci-devant fait voir que les pâtes, les sucs & les humeurs s'exaltent & s'échauffent, dés qu'ils croupissent quelque tems en un endroit, privez de leur circulation & de la transpiration ; ce qui fait qu'ils élevelent ceux qui ne sont pas exaltez, lors qu'ils sont mêlez ensemble. Tout cela sera encore plus clairement confirmé si l'on considere qu'il se trouve toûjours dans ces glandes quelque reste de l'humeur saline qui y a circulé, & qui y a été exaltée par le mêlange de celle qui y étoit auparavant contenuë, pour y produire l'exaltion de celle qui y revient à proportion que l'autre en sort. Il arrive dans cette occasion à l'égard de l'exaltation de la lymphe, dans les glandes ; ce qui a été remarqué à l'égard de l'exaltation du sang dans le cœur : Car de même que le sang qui reste dans les fossetes de ses ventricules, aprés chaque systole, sert de levain par la raison qui en a été donnée, pour exalter le sang qui y entre dans chaque dyastole : ainsi ce qui reste de la lymphe dans le corps glanduleux à proportion qu'elle y circule, acquiert de la même maniere que l'autre la nature de levain, pour élever

la lymphe qui revient dans les glandes.

La même chose arrive pareillement à l'égard des autres humeurs & des differens sucs qui circulent dans les entrailles. Cette raison a obligé aussi la plûpart des Medecins Modernes à y établir des levains particuliers ; sans pourtant dire en quoi consiste leur nature : qui neanmoins me paroît assez distinctement éclaircie par l'explication que je viens d'en donner.

Je reviens maintenant à la matiere que j'ai ci-devant quittée, & dis qu'il faut encore convenir selon les experiences des mêmes Anathomistes, que le sel qui abonde dans la lymphe, tient tant soit peu de l'acide & du salé ; & que de cette liqueur se forme d'une part le suc pancreatique, & de l'autre la salive ; à sçavoir celle-ci par le moyen des glandes des machoires, & l'autre par celles du pancreas. Cependant comme toutes ces glandes sont du nombre des conglomerées, elles ne renvoyent pas immediatement, comme les conglobées, la lymphe parmi le sang : & c'est à cause qu'elles reçoivent par leurs divers pores, diverses particules salines: afin de servir à d'autres differens usages. Ainsi les glandes du pancreas donnent seulement passage aux parties les plus acides de la lymphe, qui le deviennent

deviennent davantage par le sejour qu'elles font dans ce corps glanduleux. Les glandes des machoires ne reçoivent pareillement que les particules les plus acides, & la plus-part des plus salées de la même liqueur, pour en former la salive; qui par le sejour qu'elle fait aussi, ou dans ces glandes, ou dans la capacité de l'estomach, exhalte beaucoup plus son sel, que ne fait la lymphe.

Toutes ces exaltations, & toutes ces filtrations ne se font pas aussi sans raison: car le chyle ayant besoin de dissolvants beaucoup plus forts que ceux qui sont dans la masse du sang; il faut que le suc pancreatique, mais principalement la salive, ayent leur sel different, & beaucoup plus élevé que celui de la lymphe; puis qu'il ne sert que pour conserver la consistance ou le mouvement, qui sont necessaires à la masse sanguinaire pour sa circulation, & pour sa fermentation: au lieu que les autres deux servent à la chylification, & à la distribution du chyle, qui exigent ainsi les plus forts dissolvants qui soient dans nôtre corps.

Aprés tout ce que je viens de dire de la nature de ces dissolvants. On peut connoître la difference qu'il y a entre la salive, entre le suc pancreatique & la lymphe, aussi facilement que celle qui est entre les fie-

vres qui proviennent de l'exaltation ou alteration de ces humeurs; qui étoient les seules que j'avois à expliquer.

Il faut cependant encore observer à leur égard, que si l'acrimonie de la lymphe est ordinairement moins forte que celle du suc pancreatique, du suc bilieux, & de la salive : elle ne laisse pas d'exciter la fievre continuë; bien que les autres n'excitent souvent que l'intermittente.

La raison est, que ceux-ci ne restent pas seulement plus long-tems, & en plus grande quantité, separez de la masse du sang; mais qu'ils sont plus embarrassez, par la viscosité de la pituite ou du flegme, que n'est l'autre : qui au contraire renferme une eau fort claire & fort fluide, & se trouve presque toûjours mêlée avec la masse du sang; parce qu'elle en est le vehycule : & qu'elle y entretient par ce moyen la circulation : & cela fait qu'elle y excite la fievre continuë, lorsqu'elle y contracte une acrimonie trop forte.

La salive produit aussi à proportion de même la fievre quotidiene : bien que les sucs pancreatique & bilieux ne produisent que la tierce; & c'est à cause que ceux-ci ne se mêlent pas, ni si souvent, ni si exactement avec le chyle, & avec la masse du

ſang que fait l'autre ; & que celle-ci renferme d'ailleurs plus de ſel que les autres n'en renferment. Cela a été déja prouvé en expliquant la nature de la ſalive : & il ſe confirme encore, en ce qu'elle contribuë le plus dans l'eſtomach & dans la bouche, à la premiere coction, par l'inciſion & la diſſolution qu'elle y fait de la groſſiereté des alimens, qui exigent le plus fort de tous les diſſolvants. Cette coction étant auſſi la plus forte, la plus neceſſaire, & la plus importante ; aucune des autres ne peut ſuppléer à ſon défaut, lors qu'elle vient à manquer.

Il ne me reſte maintenant que quatre obſervations à faire, pour achever de donner une idée claire de tout ce qui regarde les cauſes des fievres en general, & pour en prouver en même-temps l'hypotheſe que j'en ai formée. Je vais auſſi parler de chacune de ces obſervations en particulier.

Quatre obſervations particulieres touchant la definition & la differente cauſe des fievres.

IL faut remarquer à l'égard de la premiere de ces obſervations, que j'ai experimenté pluſieurs fois avec beaucoup d'application, que les fievres accidentelles ſur-

viennent souvent aux personnes d'une constitution maigre & saline; & les propres à celles d'un temperament gras & sulpheureux. Et c'est à cause, que celles-ci sont principalement produites par l'exaltation du soulfre, & les autres par celle du sel. Ce sont aussi ces deux differentes constitutions, qui sont les causes ordinaires de presque toutes les maladies. Car selon que chacune d'elles se trouve dominée par des humeurs volatiles ou fixes, le temperament en est different, & produit la difference d'une grande partie des maladies. Et cela fait aussi que la constitution saline se doit diviser en fixe & en volatile; dont celle-ci forme le temperament gras & phlegmatique; & celle-là le melancholique, le sec & le maigre. La constitution sulpheureuse se doit diviser de même, en fixe & en volatile; dont celle-là convient au temperament humide, gras & sanguin, & celle-ci, à celui qui est sec, maigre & bilieux. Les uns & les autres de ces temperamens tiennent encore plus ou moins de l'acide, selon que le sel y domine sur l'esprit; & du lexivieux, selon que le soulfre exalte le même sel. Et pour ce qui regarde le principe ou la cause qui rend ces matieres volatiles, il a été ci-devant suffisemment expliqué.

Si l'on fait sérieusement réflexion sur ces divisions, on les trouvera, toutes nouvelles qu'elles sont, plus considerables qu'elles ne le paroissent d'abord. Car ce que nous connoissons jusques ici de plus sensible, & de plus actif dans nos remedes & dans le reste des corps naturels, consiste principalement en ce qu'ils sont dominez, comme nos temperamens, par des sels ou par des soulfres fixes ou volatiles, acides, alkalis ou lexivieux : à quoi concourent aussi les esprits qui agitent ces sels ; bien qu'ils en temperent l'acrimonie par leur domination.

Les observations & les divisions que j'ay faites à l'égard des temperamens, ne nous seront donc pas inutiles ; puis qu'elles nous dévelopent beaucoup mieux la pluspart des difficultez qui regardent la Medecine ; que ne font pas celles que nous avons des quatre premieres qualitez, ou de leurs differentes combinaisons. Car celles ci ne nous découvrent pas comme les autres la nature des maladies, celle des remedes & l'usage qu'on en doit faire, selon que je le ferai voir plus amplement dans la suite de ce Livre.

La seconde de ces observations comprend la description que je dois faire de deux causes des fievres un peu moins simples que celles que j'ay proposées ; ausquel-

les j'en ajoûterai quelques autres, qui dépendent de la differente consistance de la masse sanguinaire : que j'éclaircirai dans la suite par une juste comparaison du vin.

La troisiéme observation consiste à dire ce qu'il faut entendre par les termes de pourriture, de chaleur, & de froideur ; ausquels on a communement recours dés que nous sommes atteints de la fievre, ou de quelqu'autre incommodité : & la quatriéme à donner une definition claire & distincte de la fiévre.

Comme j'ay ci-devant expliqué la premiere de ces observations, je passe à la seconde. Elle consiste à remarquer, que dans l'effervescence qui produit la fievre, il arrive deux choses qui l'augmentent davantage; quand elle a une fois commencé, & qu'elle a duré pendant quelque tems considerable. La premiere est l'acrimonie, ou la pourriture ; c'est-à-dire, l'élevation ou la dissolution des principes actifs qui surviennent dans la fievre, à une partie du chyle, sans pouvoir se convertir en un sang bon & loüable.

La seconde dépend des excrements, ou des matieres dépravées trop subtiles, trop acres, trop chaudes, trop froides ou trop grossieres ; qui étant confuses avec la masse

du sang, s'en separent à l'occasion du mouvement de la fievre, à proportion qu'elles s'y fermentent plus ou moins : car si elles ne s'évacuent presque dans ce même tems, elles y restent confonduës comme devant. Bien plus, une partie de ce qui est plus grossier, & plus acre des excremens se separe, s'adoucit, & se vuide ordinairement dans les fievres par les évacuations naturelles ; & une autre de ce qui est de plus subtil, se dissipe en même tems par l'insensible transpiration ; en emportant plusieurs particules grossieres mélées avec les subtiles. Mais il en demeure souvent, tant des unes que des autres, quelques parties sans s'évacuer ; & en ce cas, comme les plus subtiles sont flotantes sur la surface superieure du sang, & les plus grossieres entraînées soûs l'inferieure ; elles reviennent toutes ensemble à se confondre derechef avec le même sang, pour en augmenter la pourriture, la grossiereté, l'acrimonie & l'effervescence ; si elles n'en sont évacuées à propos.

Il faudra donc tâcher de prevenir ces accidens, en faisant en sorte d'emporter doucement & insensiblement ces excremens, à proportion qu'ils se separent de la masse du sang. Et cela se doit executer avec quelque remede benin, plus ou moins laxatif, &

plûtôt diuretique ou aperitif, que diaphoritique; selon la nature, l'état de la maladie, & celui du malade; & selon que je l'expliquerai plus au long, quand je traiterai en particulier de cette matiere, dans le Chapitre de la purgation.

Puisque j'ay dit un mot, par occasion, de l'usage qu'on doit faire des purgatifs ou des aperitifs dans la fievre: il sera avantageux d'observer à leur égard; qu'encore que la fievre nuise aux fonctions naturelles: & qu'elle produise de fortes efferveſcences du ſang, elle ne laiſſe pas de tendre à la guerison du malade; c'est à dire, à la dépuration, à l'évacuation, ou à la mitigation de ce qu'il lui est contraire.

De là vient auſſi que quelques uns font dériver le mot de fievre de *februo* qui signifie purger: & qu'elle est appellée par plusieurs peuples *sanguipurgium*; c'est-à-dire, une chose qui purge ou dépure le sang.

Cette raison a auſſi obligé Monsieur Daquin & plusieurs celebres Medecins de dire tres-à propos sur ce sujet; que la fievre est une maniere de crise; que la nature excite pour déposer hors de ses vaiſſeaux, les matieres impures, cruës ou superfluës; les cuire & les digerer, & s'en délivrer par ce moyen. Que si cela n'arrive pas toûjours de

cette façon, ce sont les accidents qui y surviennent d'ailleurs qui l'empêchent. Car c'est par le moyen de l'effervescence de la fievre, que les impuretez qui sont mêlées avec le sang s'en separent. C'est par elle que ce qui est trop pesant s'y precipite en bas, & que ce qui est trop leger y surnage en haut. C'est par elle enfin, que ce qui s'y trouve trop épais s'y subtilise, que la matiere trop subtile ou trop chaude s'y épaissit ou s'y dissipe; que l'humeur trop acre s'y radoucit, & que celle qui est trop cruë ou trop froide s'y cuit & s'y échauffe. Et tout cela arrive non seulement, à cause que son mouvement fait émousser les pointes du sel, mais parce qu'il procure la dissipation la coction, la mitigation ou l'évacuation de toutes ces matieres disproportionnées & contraires à la nature.

Tout ceci se confirme, en ce que la même chose survient dans l'effervescence, qui resulte du mélange d'une liqueur acide avec une lexivieuse. Car elles se temperent reciproquement toutes deux; parce qu'elles subtilisent ce qu'elles ont de plus grossier, qu'elles precipitent en bas ce qui est trop pesant, & épaississent, exhalent ou font surnager en haut ce qui est trop subtil, trop chaud ou fort leger. Leur acrimonie s'adou-

cit aussi, de même que celle des humeurs ; par le mouvement extraordinaire qui leur survient, qui en émousse les pointes du sel.

J'ay fait remarquer tous ces divers effets, & tous ces differens changemens dans l'effervescence du sang contre nature; à cause qu'ils contribuent beaucoup pour bien prendre les principales indications des remedes, dans la curation des fievres. Et c'est ce que je ferai voir plus au long dans le premier & dans le cinquiéme Chapitre du second Livre.

Pour revenir cependant aux deux causes des fievres ci-devant marquées, où la seconde a été clairement expliquée. Je dis qu'on concevra aussi distinctement la premiere, si l'on fait reflexion, que selon le sentiment de plusieurs graves Autheurs, il en est du chyle, comme du lait. On connoîtra en effet si l'on examine leur nature, que le lait se corrompt & devient en un certain tems plus ou moins aigre par l'exaltation de son sel, selon qu'il est exposé à une grande, ou à une petite chaleur du Soleil. On connoîtra encore que la même chose arrive tout de même au chyle. Car il devient en partie plus ou moins alteré, plus ou moins acre, & plus aigre ou acide, selon qu'il se trouve échauffé par une petite, ou par une

grande chaleur de fievre, pour exalter son sel. Mais il le devient encore davantage, lors qu'étant emporté par la vitesse de la circulation du sang, il n'a pas le tems de se separer suffisamment de ses excremens ; à cause qu'ils sont entraînez avec lui par la rapidité de son mouvement. On ne peut pas donc douter que cette cause n'augmente l'effervescence du sang dans la fievre, aussi bien que l'autre : & qu'elles ne se trouvent ordinairement ensemble, si la fievre est, ou grande, ou de longue durée ; ausquelles il faut par consequent prendre garde pour y remedier.

Bien que j'aye jusques ici expliqué clairement toutes les causes prochaines de l'effervescence du sang naturelle ou contre nature, il ne sera pas neanmoins inutile de rendre encore cette matiere plus sensible par un seul exemple, que je prendrai du vin, à cause du rapport qu'il a avec le sang. Il ne me sera pas difficile de faire voir cette comparaison assez juste ; puisque nous remarquons dans le vin en divers tems les mêmes mouvemens ou effervescences, les mêmes alterations ou consistances, & des principes tout-à-fait semblables à ceux qui sont dans le sang.

En effet celui-ci, de même que le vin,

a beaucoup d'esprit, beaucoup de soulfre & de sel, fort peu de terre, & assez d'eau. Les mêmes principes sont aussi dans l'un & dans l'autre quelquefois exaltez, d'autres fois déprimez, precipitez ou diversement mêlez ensemble : ce qui provient de ce qu'on y remarque le sel tantôt acide, tantôt austere, tantôt acerbe, fixe ou volatile; quelquefois amer, acre, d'autrefois doux, ou tenant de l'alkali. Et ce divers changement rend pareillement leur consistance, tantôt trouble ou épaisse, tantôt claire; & d'autrefois accompagnée d'une effervescence grande, petite ou tout-à fait insensible.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable est, que ces changemens arrivent dans le vin, de même que dans le sang; ou parce que le soulfre & l'esprit se levent & se meuvent avec effort, quand leur substance est trop augmentée par une semblable: ou à cause qu'elle prévaut toute seule sur les autres par son abondance, & par les efforts qu'elle fait ordinairement pour se dégager. Aussi voyons-nous que le vin nouveau se fermente sensiblement en ces deux manieres; c'est-à-dire, en plus ou moins de tems, selon que les principes actifs y sont abondans; selon que la cuve, qui le contient, se trouve placée dans un lieu ou chaud ou froid;

& selon que son emboûcheure & fermée ou ouverte, pour donner passage aux athomes du soulfre & de l'esprit, qui s'évaporent en très-grande quantité dans le tems de sa fermentation. Car dans ces occasions le vin se fermente premierement de lui-même ; parce que les principes volatiles y sont fort abondans : & si le toneau où il est contenu n'a point d'ouverture, il redouble sa fermentation ; à cause de la retention de son esprit, de son sel ; mais principalement de celle de son soulfre : Il la redouble encore davantage, si l'on échauffe l'air où il est placé, parce que son soulfre en est plus augmenté par une substance semblable, & par consequent beaucoup plus exalté.

Nous voyons aussi arriver la même chose au sang. Car il se fermente de lui-même, il augmente sa fermentation par le défaut de la transpiration de ses fulginositez ; c'est-à dire, de sa partie sulpheureuse & saline, trop volatile. Il la redouble encore comme le vin ; ou parce que sa substance sulpheureuse & spiriteuse est d'ailleurs trop augmentée, à cause que les alimens que nous mangeons abondent trop en soulfre & en esprit ; ou parce que l'air que nous respirons est trop chaud, ou trop acre. Et ces alterations sont les causes des fievres putrides, des sy-

noches & des éphemeres.

Mais le vin ne se fermente pas seulement de même que le sang, par l'élevation de son soulfre & de son esprit; car il bouïllonne encore fort souvent par l'exaltation de son sel appellé tartre, qui devient trop acre, trop acide, ou tirant sur l'acerbe. En effet dés qu'il se trouve & se mêle en cet état avec le vin, il en dégage d'abord, par son acrimonie, une bonne partie du soulfre & de l'esprit, l'exalte par ce moyen, & y produit une effervescence semblable à celle que nous remarquons dans les causes des fievres intermittentes.

Enfin le vin devient de même que la masse du sang, par la diverse exaltation de ses particules salines, trop alkalies, trop apres, trop austeres, trop fixes ou trop volatiles, de differente consistance; c'est-à-dire, tantôt confuse, tantôt épaisse ou coagulée, trouble, ou dissoute; selon que son sel ou son tartre s'y coagulent, s'y exaltent ou s'y precipitent diversement avec la lie. Et tous ces changemens s'observent de même dans les causes de differentes consistances du sang, quand elles produisent la fievre hectique, la fievre catharalle, la maligne, & la lente.

Je pourrois rapporter ici d'autres exem-

ples, qui confirment, de même que celui du vin, l'effervescence & le mouvement que l'exaltation du soulfre, de l'esprit & du sel produisent alors dans la masse du sang. Car celles qui proviennent des alkalis ne sont elles pas souvent excitées par l'élevation de sels de differente nature, en la maniere ci-devant expliquée dans le precedent Chapitre? Ne voyons-nous pas par la même raison, que tous les sucs des plantes, où les principes actifs se trouvent à peu prés aussi abondans que dans le sang, bouïllonnent & se fermentent de même que les liqueurs que j'ay ci-devant rapportées; & plûtôt ou plus tard, selon qu'ils sont plus ou moins exposez à la partie nitreuse de l'air; ou à une plus forte ou plus foible chaleur, pour en exalter les particules salines, & les rendre par ce moyen [illegible]ides, acres & corrosives. Ne voyons-nous pas encore qu'ils ne se fermentent pas seulement par accident, à l'occasion de l'acrimonie des sels exaltez, selon que je viens de le marquer à l'égard du sang; Mais par eux-mêmes; c'est-à dire, parce que leur esprit & leur soulfre s'augmentent si fort, par le défaut de la transpiration, ou par une substance semblable, qui leur est communiqué exterieurement, qu'ils acquierent assez de force pour

prévaloir sur les parties qui les retenoient fixez, pour reprendre ainsi leur mouvement naturel, & produire l'effervescence ou la fermentation qu'on y observe.

J'expliquerois maintenant toutes ces choses plus au long, si je ne devois en faire un traitté particulier, en faveur de la fermentation;& si cette matiere ne me portoit au delà des bornes de mon sujet: C'est pourquoi je reviens à ce qui me reste à dire sur la seconde observation; où je dois enseigner de quelle maniere les diverses consistances de la masse sanguinaire peuvent quelquefois produire la fievre; c'est-à-dire, ou lors qu'elle est trop épaisse, trop liquide, trop dissoute: ou lors qu'elle est en même-tems trop épaisse d'une part, & trop liquide de l'autre.

Il faut pour cela supposer, qu'en toutes ces occasions les humeurs interrompent la circulation du sang, par leur grossiereté & par leur coagulation; ou qu'au contraire elles l'augmentent trop par leur dissolution: & qu'étant trop dissoutes ou trop liquides, le soulfre & le sel s'y trouvent d'abord assez exaltez; c'est à-dire assez dégagez des particules, qui s'y sont épaissies, coagulées, ou trop subtilisées, pour y produire la fievre. Que si elles interrompent la circulation

de la masse sanguinaire, en y empêchant la transpiration, elles l'échauffent; & en y retenant le soulfre & le sel le plus impur, elles en coagulent, precipitent & épaississent davantage d'une part les particules les plus grossieres, & rendent de l'autre les plus liquides assez fluides pour y exciter la fievre, de la maniere qui vient d'être expliquée: & que j'expliquerai plus particulierement dans la suite, & dans le traitté de la gangrene.

Il faut encore joindre à ces causes les inflammations, les obstructions, les fluxions, & les abcez qui excitent de même que les autres, les fievres symptomatiques ou accidentelles. Et c'est parce que les trois premieres causes interrompent la circulation des humeurs, & en empêchent la transpiration: & que dans les dernieres le pus se mêle avec toute la masse du sang. Car bien que ces causes, & celles que je viens de décrire, soient plus éloignées & plus composées, que celles que j'ay ci-devant rapportées dans la division des fievres; & que cela m'ait empêché de les y comprendre, elles ne laissent pas d'être essentielles en leur maniere: puisque la fievre en dépend absolument, & qu'on ne sçauroit l'emporter, sans qu'elles soient en même-tems emportées. Il est neanmoins vrai que l'exaltation trop forte

du soulfre, du sel, ou de l'esprit en sont toûjours les causes les plus prochaines; aussi bien que dans toutes les autres occasions: mais on ne peut jamais calmer le mouvement de celles-ci, qu'en combattant, & qu'en détruisant les autres causes plus éloignées.

Il faut cependant remarquer en faveur de la pratique, qu'il paroît évidemment par ce que je viens de dire, que ces causes éloignées ou prochaines, ne sont ordinairement ni chaudes ni froides : ou qu'elles tiennent du moins plûtôt de la froideur que de la chaleur; ce qui fait qu'on se trompe fort, quand dans ces occasions on ordonne selon la methode Galenique, des remedes rafraischissans; à cause qu'on sent la chaleur plus forte que d'ordinaire. Il est vrai qu'elle est toûjours immediatement excitée par la trop grande exaltation du soulfre; & qu'il n'est point de maladie ou d'indisposition considerable, qui ne soit enfin accompagnée d'une forte chaleur : à cause que le soulfre ou l'esprit s'y exaltent necessairement pour la produire : Mais il est aussi vrai comme je l'ay prouvé & le prouverai ailleurs, que souvent cette exaltation dépend entierement des causes qui ne sont nullement chaudes; & qu'il ne faut pas ainsi, selon la pratique ordinaire les combattre

incessamment comme l'on fait, avec des remedes rafraischissans: Bien que par accident elles excitent la chaleur en la maniere qui a été expliquée.

Comme ces observations sont fort considerables, j'en parlerai plusieurs fois; parce qu'elles découvrent selon que je le ferai voir ailleurs, l'erreur la plus commune & la plus pernicieuse de la plufpart des Praticiens de ce siecle, du moins dans ce païs. Et c'est, sans doute, à cause qu'ils sont prevenus de leur methode, & qu'ils ne prennent pas garde que ces causes toutes éloignées, accidentelles & souvent froides qu'elles sont, ne laissent pas d'exciter la chaleur par accident; de même qu'elles l'excitent par tout ailleurs, en de pareilles occasions. Aussi ne sçauroit-on jamais la combattre ou l'emporter, sans avoir plûtôt combattu & emporté les causes dont elle dépend; telles que sont celles que je viens de marquer; qui sont par conséquent entretenuës & augmentées par l'usage des remedes rafraischissans; bien que la chaleur paroisse en être temperée pour quelque tems en la maniere que je l'expliquerai plus au long dans la suite.

Aprés avoir suffisament parlé de la seconde observation ci-devant marquée, je viens à la troisiéme; qui consiste à dire ce

qu'il faut entendre par les mots de pourriture, de chaleur & de froideur; parce qu'on s'en sert communement pour marquer la cause de l'effervescence de la fievre, & pour décider desquels remedes il faut se servir pour la combattre.

Je commence par l'explication du premier de ces trois mots; & je dis qu'il y a de deux sortes de pourriture: que l'une est propre & l'autre impropre. La premiere, à cause de sa grande étenduë, se doit diviser encore en parfaite & en imparfaite.

La parfaite est complete & confirmée, & l'imparfaite commence à se faire. Celle-ci est proprement produite par une exaltation mediocre du soulfre, & appartient aux fiévres putrides, continuës: & l'autre est causée par une exaltation considerable du même soulfre; qui aprés avoir dissipé l'esprit, éleve extraordinairement le sel; & appartient à la gangrene confirmée, qui corrompt entierement son sujet, sans qu'il en puisse revenir: au lieu qu'on revient souvent de l'autre; quand elle ne devient pas parfaite. Aussi arrive-t-il de là, que cette derniere est toûjours accompagnée de la vie; & la premiere de la mort & de la corruption totale, puisqu'elle cause la gangrene par tout où elle se trouve. Cela a aussi obligé Aristo-

te de dire tres-à-propos, l. 4. *Met.* que la corruption étoit la fin de la pourriture.

Pour la pourriture que j'ay appellée impropre, elle est produite, non par l'exaltation du soulfre,comme celle qui a été nommée propre; mais par la seule élevation du sel exalté par le soulfre ou par l'esprit. Et de même que la premiere produit les fievres putrides, continuës, avec la destruction de son sujet; quand le sel & le soulfre s'y élevent extraordinairement; ainsi la seconde excite les intermittentes, les catharrales, les hectiques & les malignes; pareillement avec la corruption totale de leur sujet,quand le soulfre, & le sel s'y exaltent beaucoup; & que l'esprit s'y dissipe considerablement.

On voit assez clairement par ce que je viens de dire, la grande difference qu'il y a entre lr pourriture, qui cause les fievres intermittentes, & celle qui excite les continuës, appellées putrides. Mais elle ne paroît pas ce me semble par l'explication qu'en donnent les Medecins Galenistes: car ils confondent les unes avec les autres; puisqu'ils ne les distinguent que parce que leurs causes sont contenuës en divers lieux éloignez du cœur, & que cette opinion ne peut pas bien convenir, ni avec les accidens qu'elles causent, ni avec les remedes qui les

combattent : moins encore avec les loix irrevocables de la circulation du sang.

Ils tombent aussi en des semblables erreurs à l'égard de la chaleur & de la froideur qu'on remarque dans les fievres, & dans la pluspart des autres maladies. Car comme la chaleur les accompagne presque toûjours ; & qu'on la prend mal à propos pour leur cause essentielle, on lui oppose des remedes toûjours froids pour la combattre. Il faut donc examiner pour tâcher de corriger cette erreur, en quoi consistent la chaleur & la froideur : qui renferment d'ailleurs un grande partie des principaux phenomenes de la nature.

Je dirai pour les expliquer, que la chaleur est toûjours produite par le seul mouvement des atomes du soulfre; qu'elle devient plus grande, & qu'elle parvient au degré de feu, selon que les atomes sont plus nombreux, moins dispersez, & que le mouvement en est grand : j'ajoûterai que le feu en devient plus violent ; & qu'il consume davantage, suivant que les mêmes atomes du soulfre entraînent par la rapidité de leur mouvement, une plus grande quantité de ceux du sel ; qui d'ailleurs excitent aussi la chaleur, lors qu'ils dégagent les autres des matieres grossieres qui les retenoient fixez:

ce que j'ay ci-devant appellé chaleur accidentelle, excitée en la plufpart de nos indifpofitions.

Nous voyons pour confirmer cette verité, que fi les atomes du foulfre n'ont point de mouvement, ils ne produifent aucune chaleur; qu'ils font froids, & fe glacent auffi facilement que les corps qui ont plus de froideur. C'eft une chofe qui paroît tout à fait évidente, tant par l'experience de l'huile gelée, que par celle de la plufpart des autres corps fulphureux.

S'il eft cependant vrai que le feu confifte dans le mouvement & dans la quantité des atomes du foulfre ramaffez: & que fa chaleur dépende du même mouvement d'atomes: Il y a pourtant cette difference qu'ils font toûjours plus difperfez, & en moindre quantité dans la chaleur que dans le feu. Cela fait auffi que la matiere du feu, ayant par ce moyen plus de confiftance que celle de la chaleur, celle-ci eft invifible; bien que l'autre foit au contraire vifible. La même chofe arrive à peu prés aux atomes qui forment des exhalaifons, & qui fortent des entrailles de la terre, & de la bouche des animaux: car felon que les atomes en font plus ou moins nombreux, difperfez, ramaffez & agitez, ils frappent differemment nos orga-

nes, se rendent sensibles ou insensibles, visibles & invisibles, & forment les nuës, les vents, & la fumée; à proportion que la chaleur de l'Eté, & la froideur de l'Hiver y contribuent davantage à condanser les unes, & à rarefier les autres.

Pour ce qui concerne le froid, il faut considerer, que de même que la force de la chaleur & du feu consiste dans la grandeur du mouvement, & dans la quantité des atomes du soulfre moins dispersés; ainsi la force de la froideur qui lui est opposée, consistera en partie par les loix des contraires, ou par accident dans tous les corps, qui auront une moindre quantité d'atomes de soulfre plus dispersées, & dont les parties joüiront d'un plus parfait repos, d'une plus grande solidité, ou d'un moindre mouvement. C'est pour cette raison aussi, que l'eau possedant moins de soulfre qu'aucun des autres corps, & que ses particules étant propres & disposées pour embarrasser les atomes du feu, se fait sentir toûjours froide; bien qu'elle le soit d'ailleurs de sa nature.

C'est pour cette raison encore, qu'il n'y a point de corps qui approche de la froideur de l'eau glacée; parce qu'elle est augmentée par le repos, ou par la fixation de ses parties: & qu'elle est proprement froide, de même

que

que le feu eſt proprement chaud.

Ce n'eſt pas pourtant la ſeule fixation des particules de l'eau, qui augmente ſa froideûr, quand elle eſt glacée ; puis que les parties ſalines, qui y ont produit cet effect, en ſont la principale cauſe. Car elles ne contribuent pas ſeulement à rendre l'eau plus froide, parce qu'elles en fixent les particules ; & que par leur ſolidité elles reſiſtent tant au mouvement des autres, qu'à celui des atomes du ſoulfe, qui s'y rencontrent : mais parce qu'elles ſont jointes à un peu de matiere ſpiriteuſe, qui les rend plus actives, pour penetrer l'eau, pour ébranler les fibres de nos organes, & pour la faire ſentir par ce moyen beaucoup plus froide.

La nature nous fournit mille experiences pour juſtifier cette verité : car nous experimentons tous les jours, que l'eau rafroidit plus, & ſe glace plus facilement, ſi l'on meſle un peu de ſel avec la neige ou la glace qu'on employe pour la faire glacer. Nous experimentons encore, que les vents du Nort, où du Septentrion, en tranſportant de zones glaciales dans nos climats des atomes d'eau imperegnés de ſel nitreux & ſpriteus, produiſent les gelées ou les glaces durant l'Hyver : & la douceur d'un air frais pendant l'Eſté. Nous experimentons

enfin, par la même raison, que les sucs acides sont plus frais ou plus rafraichissans que les autres sucs. Car c'est à cause que l'esprit, qui se trouve toûjours joint à leur sel, contribuë de la maniere que je l'ay expliquée, à une plus grande fraischeur.

Il faut cependant que l'activité, que l'esprit procure à ces atomes froids, ne soit pas accompagnée d'une forte acrimonie; parce qu'elle donneroit occasion à l'exaltation du soulfre dans les corps ou il est abondant ou qui ont du raport avec la masse du sang; & quelle échauferoit ainsi plus, quelle ne rafraichiroit. C'est une verité que nous apprenons tous les jours, par l'experience de ceux qui prenent des acides, en trop grande quantité; puis qu'ils s'en trouvent beaucoup échaufez, par la raison que je viens d'en marquer.

Il paroît donc par ce que je viens de dire, que le froid consiste proprement dans l'ébranlement que les paticules de l'eau produisent sur les fibres de l'organe du tat; tout de même que le chaud consiste proprement dans celui qui est causé par le mouvement des atomes du soulfre, & que celui-cy excite la chaleur & l'autre la froideur, de même que la pointe d'une épée cause la douleur. Il paroit encore, que

comme la chaleur est excitée, & devient plus grande par accident, à l'occasion du sel, ainsi la froideur augmente par accident, quand le sel & l'esprit se sont joints aux particules de l'eau, pour les rendre plus roides, plus solides & plus actives. Mais il faut que dans ces occasions le soulfre & l'eau dominent toûjours sur le sel & sur l'esprit, pour produire ces differents effects: avec cette difference pourtant, que le sel excite plus souvent la chaleur par accident, que non pas la froideur.

Il paroit enfin, que tous les corps qui sont terrestres, fixes, solides, ou simplement liquides; & qui peuvent s'opposer au mouvement des atomes du soulfre, les diminuer, les embarrasser, ou les écarter, rafraichiront de même: mais ce sera par accident & de la maniere qui à été déja marquée.

Il est maintenant évident que par l'explication que j'ay donnée à la chaleur & à froideur, on peut rendre raison de tous les phenomenes qui regardent le chaud, & le froid, de leurs causes accidentelles cy-devant raportées, de la chaleur qui accompagne les maladies, & des remedes qui eschauffent ou qui rafraichissent; C'est ce que je ferai encore voir, quand l'occasion

s'en presentera dans la suite de ce traitté ; parce que cela est si important, qu'on ne sçauroit trop l'eclaircir, n'y asses faire remarquer en quelles occasions la chaleur s'excite plûtôt par des causes froides que par des causes chaudes.

Aprés avoir expliqué en general ce que c'est que la fievre, sa chaleur, & la froideur des remedes qu'on lui oppose : aprés avoir parlé de ses principales differences, & en avoir rapporté toutes les causes immediates & essentielles, il ne me sera pas difficille, pour venir à la quatriéme observation, d'en donner une deffinition claire & distinte : mais ce ne sera pas sans avoir fait auparavant une remarque sur ces choses en general; parce qu'elle est de la derniere consequence pour la pratique.

Elle consiste, à considerer avec attention, que de toutes les principales causes des fievres, qui ont été toutes cy-devant rapportées, il n'y à que celles des fieures propres, qui sont la putride, ou la synoche, & l'ephemere qui indiquent proprement l'usage des remedes rafraichissants; que ceux-ci, bien loin de combatre la principale cause des autres fievres, qui sont toutes accidenteles, ils l'augmentent souvent : & que si elles les indiquent neant-

moins quelquefois, ce n'est que par accident.

Cependant si ces remarques paroissent contraires à la pratique ordinaire des Medecins, qui ordonnent presque toûjours des remedes rafraichissants dans toute sorte de fievres, elles ne laissent pas d'étre veritables : & il ne faut qu'examiner les causes que j'en ay marquées, pour n'en pouvoir pas douter. Mais on en doutera moins encore, quand on aura examiné toutes les preuves que j'en rapporteray dans la suite; qu'on trouvera d'ailleurs tout à fait conformes aux passages d'Hypocrate, qui en ont été cy-devant rapportés.

Je reviens maintenant à la deffinition de la fievre, & dis que c'est par elle que j'aurois commencé ce Chapitre, selon la methode ordinaire, si je n'eusse preveu, qu'on ne peut pas bien definir une chose, si on ne l'a auparavant suffisament examinée & bien conceuë. Ce qu'ayant fait jusques ici, le mieux qu'il m'a été possible, je deffinis la fiévre en la maniere qui suit.

La fiévre est une effervescence de la masse du sang dans le cœur, qui surpasse sensiblement la naturelle, ou en grandeur ou en vitesse : produite par une trop grande exaltation du soulfre, du sel ou de l'esprit ; & souvent accompagnée d'une chaleur ardente,

& de symptomes divers, selon que la cause en est differente.

Bien qu'il n'y ait rien d'obscur dans cette deffinition, & que le tout ait été cy-devant asses clairement expliqué. Il faut neanmoins remarquer, pour rendre encore cette matiere plus claire dans la suite, & plus utile pour la pratique, que l'exaltation du sel est la cause, qui tout ensemble excite plus souvent que les autres la fiévre, & qui dure un plus long-tems; encore qu'elle soit impropre, ou accidentelle; que celle du soulfre au contraire passe plûtôt & ne revient pas si souvent, bien qu'elle soit propre, immediate & beaucoup plus violente: & que celle de l'esprit est moins frequente que les deux autres, & qu'elle n'est d'aucune consequence pour la pratique; puis qu'elle passe d'elle-même, & en tres-peu de tems, toute propre & immediate quelle est.

Il faut encore joindre à ces remarques, que quand j'ay dit que l'effervescence du sang devoit sensiblement surpasser la naturelle, ou en grandeur, ou en vitesse; cela n'empéche pas qu'elle ne soit souvent grande & frequente tout ensemble; de même qu'elle est en d'autres occasions ou fort grande; sans étre ny fort vîte, ny fort fre-

quente ; ou au contraire fort vîte, ſans étre fort grande. On diſtinguera cependant ces changemens, qui ne ſont pas toûjours faciles à connoître, en appliquant la main ſur les endroits auſquels le batement du cœur, & des arteres ſe fait ſentir : & en obſervant le mouvement de la reſpiration & du pouls.

On les connoîtra encore plus facilement, ſi l'on prend garde que cette effervescence eſt grande & frequente dans les fiévres ardentes ; qu'elle eſt frequente ſans étre ny grande, ny accompagnée de chaleur, tant dans le commencement des fiévres horrifiques, des ſyncopales & des epiales, que dans celui de la plus part de leurs redoublements, & des accés des intermittentes : mais qu'aucontraire elle ſe trouve rare & grande ſans être frequente, à l'égard des perſonnes avancées dans l'âge, dans les maladies du cerveau, & principalement dans l'apoplexie. La raiſon eſt que les eſprits animaux étant diſſipez embarraſſes ou engourdis en ces occaſions, ils ne coulent qu'en petite quantité dans le cœur, pour y produire une contraction qui réponde à la force de la dilation. De plus comme les principes de la fermentation y ſont pareillement, ou engourdis ou diſſipez, il s'en-

fuit que leur mouvement en est plus lent ; & qu'ils rendent la même dilatation plus longue & plus lente.

Pour ce qui concerne la frequence, la vitesse, la petitesse & la froideur, dont les fiévres sont ordinairement accompagnées dans leur commencement, & dans celui de leurs redoublements, ou de leurs paroxymes, ces accidents proviennent quelquefois de la foiblesse des esprits vitaux, d'autres-fois de la grosiereté, ou de la crudité des humeurs qui dominent pour quelque tems sur la chaleur, & presque toûjours de l'acrimonie, de l'acidité ou du piquotement des particules salines, qui prevalent dans ces occasions, sur la dilatation que les sulphureuses causent dans les ventricules du cœur : & c'est pour deux raisons.

La premiere est que les parties salines, qui s'y trouvent alors abondantes, diminuent pour quelque temps au commencement de ces maladies ou de leurs redoublemens, l'effervescence du sang dans le cœur & s'opposent à son mouvement, ou par leur solidité, ou par leur fixation, ou par leur acidité, ce qui fait que ces accidens y survienent souvent acompagnes du froid à la place du chaud.

La seconde raison consiste, en ce que, ces mêmes particules salines picotent si fort les ventricules du cœur, par leur acrimonie, que les esprits animaux y coulent en foule pour les serrer, les repousser par ce moyen à proportion qu'elles y entrent, & exciter ainsi les accidens cy-devant marqués. Mais parce que la même acrimonie dégage ou exalte peu à peu & en même tems, beaucoup des particules sulphureuses dans la masse du sang, celes-cy redoublent leurs forces, & prevalent enfin sur le picotement des salines. Cela fait aussi, que la chaleur, la grandeur & la force de l'effervescence prenent d'abord la place de la froideur, de la frequence & de la petitesse du pouls. Neanmoins comme quelquefois les parties salines se trouvent si abondantes, qu'elles contrebalancent la force des sulphureuses, la chaleur ne revient pas alors fort grande, mais bien l'acrimonie; ou si elle le devient, elle ne repond pas à l'effervescence de la fiévre, qui en est toûjours moindre.

C'est evenement est aussi une marque d'une maladie, ou longue, ou fâcheuse, à cause qu'il indique la grande abondance, & la forte resistence tant des particules saline que des sulphureuses. Car celles-cy,

doivent procurer par leur mouvement la dissipation & la mitigation des autres, selon que je le fairay voir plus au long dans le prochain, & dans le quatriéme Chapitre de ce livre.

Maintenant il est évident, par ce que je viens de dire; que l'essence de la fiévre ne consiste pas simplement; comme nos anciens l'ont pretendu, Hypocrate prés, dans une chaleur contre nature, allumée dans le cœur : puisque la fiévre est accompagnée, dans les occasions cy-devant marquées, plûtôt d'une froideur actuelle, que d'une chaleur sensible; & qu'elle s'y trouve encore beaucoup moindre que dans l'état naturel.

Qu'on ne réponde pas, comme l'on fait communement, que cette chaleur est alors fort grande dans le cœur, quoy qu'elle paroisse fort foible au dehors. Car cela ne peut pas étre, si la circulation du sang est veritable, dont personne de bon sens ne sçauroit douter, s'il veut prendre le soin de s'en instruire.

Peut-on d'ailleurs desavoüer, que le mouvement du sang dans les arteres ne ré-

* *Hyp. de vete. Medi calidum solum non est febris causa, &c.* addit infra, *certè omnium humorum acidus est maximè incommodus.*

ponde precisement à celuy du cœur ? Que la chaleur ne soit toûjours grande, quand ce mouvement est grand, qu'elle ne soit petite, quand il est petit, & naturelle, quand il est naturel ? Et qu'enfin, si le mouvement ou la chaleur du cœur est la cause de celle que les arteres répandent par tout le corps, comme tout le monde en convient, l'une puisse augmenter dans le temps que l'autre diminuë ? Non il n'y a point de milieu : il se faut rendre à ces raisons, ou démentir l'experience, la raison & le bon sens : puisque les uns & les autres nous apprenent d'une maniere incontestable, que la chaleur provient du mouvement ou de l'effervescence des parties sulphureuses du sang, qui commence dans le cœur, & qui s'étend par les arteres dans toutes les parties du corps. Ils nous montrent de plus, que cette chaleur est plûtôt l'effet, que la cause essentielle de la fiévre, ce qui nous develope beaucoup d'erreurs, que je ferai remarquer sur ce sujet à l'égard des principes de la Doctrine Galenique.

Il est juste cependant, avant que de finir ce Chapitre, de répondre aux objections principales, qu'on peut faire sur les matieres que j'y ay proposées. La premiere est, que je ne devois pas confondre les quatre

humeurs, qui compoſent la maſſe ſanguinaire, avec la differente nature des ſucs ou des ſels, & avec le divers mélange des principes que j'ay propoſez : mais que je me devois tenir aux termes de melancholie, de pituite, de bile & de ſang ; puis qu'on explique par leur moyen la nature de toutes les fiévres. La ſeconde objection confirme la premiere, en diſant qu'il n'étoit pas neceſſaire de changer de principes ; puiſque les remedes, dont on ſe ſert, ſont toûjours les mêmes ; & qu'ils ne font jamais changer la curation des maladies.

Je répons à la premiere objection, qu'il eſt vray que l'on explique la nature des fiévres, par le moyen des quatre humeurs: mais ſi obſcurement qu'il faut avoir recours à tout moment, ou aux vertus occultes, ou à des veritables galimatias. De plus l'explication qu'on en donne, eſt ſouvent contraire à la circulation du ſang ; & à beaucoup d'autres découvertes, qu'on ne ſçauroit conteſter. Mais il n'en eſt pas de même des principes que j'ay établis : puis qu'ils ſont plus clairs, que ceux de quatre humeurs elementaires, qu'ils ſuppoſent moins, & qu'ils expliquent beaucoup plus diſtinctement tous les ſecrets de la nature. Que ſi j'ay neanmoins dit ailleurs, qu'ils avoient quelque

rapport avec les quatre humeurs ; ce n'a été qu'afin de concilier, autant qu'il m'est possible, les sentimens des anciens, avec ceux des modernes : ce n'a été encore que pour faire voir, que si je m'en suis éloigné quelquefois, c'est que le bon sens, l'experience & la raison m'y ont obligé. Et cette conduite m'a si bien réüssi, qu'on trouvera dans ce livre l'explication de beaucoup de choses que nos anciens & nos modernes n'avoient pas du tout, ou suffisamment expliquées.

Mais pour confirmer encore cette réponse, il ne faut que faire reflexion sur les qualitez, sur les accidents & sur les diverses alterations que j'ay remarquées dans la masse du sang ; & que j'ay rapportées comme les causes ordinaires des fiévres. Je les ay renduës assez sensibles, puis qu'on les peut presque aussi bien appercevoir par le sens que par la raison. Je les ay pour cela établies sur les diverses consistences de la masse du sang, sur la difference des humeurs, sur leurs saveurs, sur leur subtilité, sur leur grossiereté, sur la fermentation qui provient de l'exaltation de leurs principes actifs; & enfin sur l'acrimonie de la difference nature des sels de diverse figure : qui sont toutes des choses assez sensibles & assez fa-

ciles à concevoir.

J'ay fait voir d'ailleurs ; & le ferai voir encore plus au long dans la suite, que la chaleur n'est pas de l'essence de la fievre, qu'elle y est produite aussi souvent par une cause froide, que par une chaude, & que d'ordinaire elle ne tient ni de l'une ni de l'autre ; puisque la diferente acrimonie des sels, l'indigestion, la foiblesse de l'estomach, les obstructions, les diverses consistences du sang, sa grossiereté ou sa viscosité ; qui ne sont proprement ni chaudes ni froides, produisent toutes les fievres accidentelles, ausquelles la chaleur ne survient jamais que par accident.

Je confirmerai encore toutes ces raisons par la pratique de nos anciens ; par laquelle je ferai voir qu'il ne faut pas s'attacher principalement à rafraîchir toutes les fois qu'on entreprend de guerir la fievre, comme font ceux qui ne raisonnent que sur les principes de la methode Galenique. Aussi ne s'accorde-t-elle pas alors, ni avec la raison, ni avec le bon sens : & ses Sectateurs pratiquent en cela ce qu'ils deffendent, puisqu'elle nous ordonne de nous regler plûtôt par les sens que par la raison, en disant. *Quod Medici debent esse sensibiles naturæ opifices* : ce qu'Aristote confirme par ces paroles ;

Ubi sensus fidem faciunt, ibi nulla est ratio. Maintenant toutes ces raisons prouvent si clairement qu'on ne peut pas si bien, ni expliquer, ni connoître la nature des maladies & des remedes avec les seuls principes des quatre humeurs élementaires, qu'avec ceux que j'ay ci-devant établis, que sans m'y arrêter davantage, je passe à la réponse de la seconde objection.

Elle consiste à dire que nos principes nouveaux, ou nos nouvelles experiences ne nous font jamais ; ni changer, ni inventer de nouveaux remedes.

Je réponds à cette question par la negative : & sans mettre en avant la satisfaction, que nous avons, de donner des raisons beaucoup plus claires, & plus positives des productions de la nature, que celles que nos adversaires donnent ; Je dis que nos principes nous font inventer des remedes & souvent changer ceux qu'on ordonne selon la methode Galenique.

Je pourrois rapporter ici un million d'exemples, s'il étoit necessaire, pour confirmer cette verité. La seule circulation du sang nous en fournit un nombre tres-considerable. En effet elle change, en beaucoup de rencontres, l'indication ordinaire des remedes, & elle donne même occasion d'en

inventer de nouveaux. C'eſt ce que je ferai voir en pluſieurs endroits de ce Livre, & principalement dans le traitté de la gangrene, & dans le 2. Chapitre du ſecond Livre : où je pretends prouver clairement qu'il n'y a point de maladie dans laquelle la circulation du ſang ne ſe trouve, ou interrompuë, ou trop augmentée, ou trop diminuée ; & qu'elle eſt ainſi une des principales cauſes,ou un des principaux effets de nos maladies,tant externes qu'internes : Cela ſe pourra même connoître par avance ſi l'on fait reflexion ſur la nature de chacune d'elles en particulier.

L'experience, l'Hiſtoire Sainte & profane, nous apprenent d'ailleurs que le nombre des années, augmente nos connoiſſances dans les découvertes des remedes ; & qu'on encherit tous les jours dans les manieres de les donner, en des occaſions nouvelles, Senec. l. *de natural. queſt. Pſal.* 18.

Auſſi autrefois on ne connoiſſoit pas le Quinquina ; & il n'y a que tres-peu de tems qu'on s'en ſert pour de nouveaux uſages. Il en eſt de même de la racine d'ipecacuana, auſſi efficace contre le flux de ſang, que l'autre l'eſt contre les fiévres intermittentes; de la ſaignée à la jugulaire, de l'eau ſtiptique, des divers uſages & des differentes preparations du laict, de l'antimoine, du

mercure, du tartre, du laudanum, du caffé, de diverses eaux minerales, & de plusieurs fortes d'acides & d'alkalis. Je pourrois encore rapporter l'exemple de quantité d'autres remedes dont on n'usoit pas du tout anciennement; ou si l'on le faisoit, l'occasion en étoit tres rare; & en plusieurs rencontres fort differente de la maniere qu'on en use aujourd'hui. Je n'en rapporterai pourtant qu'un seul, que je prendrai de ma nouvelle division des fievres; à cause qu'elle est de la derniere consequence pour la pratique, & qu'elle confirme les avantages & les lumieres qu'on peut tirer de nos principes nouveaux.

Pour cela il faut observer, que comme la fievre putride est la seule proprement produite par l'exaltation du soulfre, elle doit être aussi la seule, où il faut proprement & simplement rafraîchir, puisque sa cause est proprement & simplement chaude : au lieu que dans toutes les autres fièvres leur cause principale n'est nullement chaude ; & que celle de l'éphemere pres, qui n'est d'aucune consequence, elle ne produit la chaleur ou l'exaltation du soulfre que par accident. De là vient aussi, qu'elles sont avec raison appellées accidentelles.

Il ne faut pas donc aprés ces raisons, toû-

jours rafraîchir comme on le fait dans la pratique ordinaire, dans aucune sorte de fievre, la putride prés : mais il faut combattre leur cause principale ; puis qu'en la combattant, on combat entierement leur chaleur accidentelle : neanmoins comme la cause de la fievre putride se rencontre quelquefois avec celle des autres fievres, il faudra alors combatre l'une & l'autre en particulier. Aussi ces fievres ne sont plus alors simples, comme les autres, mais composées, & compliquées. Et bien que la cause de la fievre putride soit immediate,& que celles des autres fievres ne le soient pas, elles ne laissent pas d'être aussi principales & essentielles, puisque les autres en sont tout-à fait dépendantes, & que chacune produit son effet en particulier, d'une maniere qu'on ne peut pas ôter l'une sans emporter l'autre.

Il paroit maintenant par ce que je viens de dire, que cette nouvelle division des fievres est de la derniere consequence pour la pratique ; puis qu'elle change en mille occasions l'usage ordinaire des remedes, & sur tout celui des rafraîchissans : ce qui paroîtra encore plus sensiblement, par ce que j'en dirai dans les deux prochains Chapitres.

Mais sans me donner le tems de venir cette matiere, peut-être quelqu'un repli-

quera, que la fievre propre ou accidentelle étant toûjours accompagnée d'une grande chaleur; il faut principalement combatre l'excez de cette chaleur: puis qu'elle est la source des accidents les plus fâcheux de la fievre: & que d'ailleurs, si par ce moyen l'on n'en combat pas toûjours la cause; on en combatra du moins l'effet, qui est la chaleur.

Je réponds à ces objections, que l'effet est dans les fievres accidentelles tout-à-fait different de leur cause, parce que la fievre & la chaleur qui sont l'effet y sont excitées, non par une cause chaude, comme dans la fievre putride; mais par d'autres causes: ce qui fait que ce sera en vain qu'on la combatra, si l'on ne s'attache principalement à combatre leur cause. Aussi paroit il, par ce qui a été dit, & par ce que je dirai dans la suite, qu'elle n'est alors aucunement chaude, qu'elle ne produit la fievre ou la chaleur que par accident, en la maniere ci-devant expliquée; & qu'elle est proprement la source des symptomes les plus fâcheux qui y surviennent; puisqu'ils en dépendent en toutes manieres.

Je sçai bien neanmoins, qu'en combattant cette cause, par des remedes qui tiennent plus de la chaleur que de la froideur, la fievre en devient quelquefois, pendant

quelque tems, un peu plus grande que d'ordinaire. Je ſçai encore que cét évenement eſt confirmé par l'experience, & qu'il n'eſt pas même du tout oppoſé à mes principes : mais je ſçai auſſi, & l'experience & le raiſonnement que je viens de faire le confirment, que cette chaleur ou cette fiévre, qui s'augmente pour lors quelques heures, ne dure pas long-tems. Je ſçai d'ailleurs, & il paroit par ce qui a été dit, qu'elle tend à la deſtruction de ſa cauſe ; & qu'elle ne s'excite que pour la cuire & la diſſiper plûtôt. Cela eſt même confirmé en ce qu'il arrive un pareil effet dans les criſes, & dans les purgatifs donnez dans la fiévre, lorſque la cauſe en eſt cuite & preparée : puiſqu'alors la chaleur s'excite davantage pour quelques heures, bien que peu de tems aprés ils en calment entierement le mouvement.

Ce ſont les raiſons qui ont auſſi obligé le grand Hypocrate de dire trés à propos ſur ce ſujet ; en parlant de la fiévre quarte, que la chaleur guerit les fiévres ou les autres maladies excitées par une cauſe froide. *Calor eſt morborum frigidorum vindex.* Et cela eſt encore confirmé par Galien, en traitant de la ſaignée, ou il conſeille de ne ſaigner, qu'avec de grandes precautions ceux qui ſont remplis de crudités auparavent d'étre

malades ; & qu'il défend de leur tirer absolument du sang, s'ils ont la fiévre. *Cruis humoribus caute evacuandum, antequam ægrotet, si febriciter nequaquam.*

Qu'on ne dise donc plus, apres ces raisons qu'il ne faut jamais donner dans la fiévre, des remedes qui tiennent de la chaleur, de peur de trop échaufer ? Qu'on n'en condamne plus si legerement l'usage à l'avenir, comme on le fait communement ? Et que la secte des Medecins Galenistes corrige l'erreur, qu'elle a faite glisser sur ce sujet depuis tant de siecles parmi toute sorte de gens ! funeste préjugé ? pratique pernicieuse ; puisque toute préjudiciable qu'elle est, la preoccupation des uns, la presomption, l'interest, ou l'amour propre des autres la fairont encore vieillir dans le monde : & c'est à cause, que la pluspart de ceux qui professent la Medecine dans les Universités de la plus grande partie de l'Heurope, étant prevenus de cette methode, l'ispirent, l'enseignent & en preocupent tous ceux qui les écoutent. Cela fait aussi que les jeunes Medecins, que les chyrurgiens, que les Apoticaires, & qu'enfin tout le monde suit aveuglement leur sentiment. Et il ne faut pas s'en étonner, puisque c'est la premiere chose qu'on leur aprend, & qu'ils n'ont pas as-

ſes d'experience, de connoiſſance & de principes pour former des opinions contraires à celles de ceux qui ont été êtablis pour enſeigner & profeſſer publiquement les ſciences.

Pour tacher maintenant à corriger des erreurs ſi generalement receües, il faut que dans toutes les occaſions que je viens de marquer, & que je marquerai dans la ſuite, chaque Medecin & tel autre qui exercera la medecine s'atache principalement à combatre les cauſes que j'ay raportées des maladies ; & non la chaleur, puiſqu'elles ne la produiſent que par accident. Il ne doit pas par conſequent, ſelon la pratique ordinaire, toûjours, ou rafraichir, ou évacuer le ſang & les humeurs, toutes les fois & durant tout le tems, que l'on reſent quelque chaleur un peu grande, ou qu'on a le pouls plus plain, ou plus frequent que d'ordinaire. Il ne le faut faire, que dans la plenitude; & lorſque le ſoulfre eſt fort exalté ou par ſa trop grande abondance, ou par ſa trop grande ſubtilité : ce qui n'arrive que rarement, & ſeulement dans les flévres putrides ; qui ne durent que quatorze ou vingt jours : Et preſque jamais dans les longues maladies. On ne combat neanmoins ordinairement cette longueur, que

par des ſaignées & par des rafraichiſſans au grand préjudice du pauvre malade. Tant qu'il a quelques forces, quelques eſprits, ou quelque chaleur; on continüe de luy ordonner ces remedes, ſans prendre garde que celle-cy, toute naturelle & foible qu'elle eſt, ne laiſſe pas de s'exciter par les raiſons que j'en ay données, juſques à ce qu'elle eſt, ou entierement conſumée, ou qu'elle a enfin conſumé la cauſe de ſa maladie.

Que tous ceux qui ſe mêlent d'ordonner, & de deſcider la nature des maladies faſſent donc reflexion, qu'on s'eſt laiſſé prevenir en faveur des remedes rafraichiſſans: à cauſe qu'on ne s'eſt pas aviſé, que s'ils combatent en quelque maniere l'effet de la maladie, ils en augmentent la cauſe: & que ſi l'on en reſent du ſoulagement pour quelque peu de temps, ce ſoulagement eſt trompeur; puis qu'en augmentant, par ce moyen, la cauſe de la maladie, on la rend plus longue & plus dangereuſe? qu'on prene garde, que c'eſt à cauſe de cette preocupation, qu'en même tems que quelqu'un ſe plaint de quelque incommodité, on juge d'abord qu'elle provient, ou de la chaleur des entrailles, ou d'une bille trop exaltée; & qu'il ne faut que rafraichir pour

temperer tous les deux : qu'on ſçache que ce n'eſt que la coûtume, la routine, la prevention & l'ignorence qui nous font faire des jugements ſi frivoles & tomber dans des erreurs ſi prejudiciables à la ſanté & à la vie des hommes. Tout cela fait ainſi que depuis environ mille ans on eſt prevenu de telles opinions ; dont Hypocrate, dans le Livre cy-devant cité, nous auroit détrompez, ſi nous avions voulu profiter des preceptes qu'il nous a laiſſez : & ſi Galien avec ſa ſecte ne nous avoit preſque toûjours inſpiré des ſentimens contraires.

On profitera pourtant, des ſages conſeils du Grand Hypocrate ; on évitera ces erreurs, & on reviendra de la prevention, où l'on eſt en faveur des frequentes ſaignées & du frequent uſage des remedes rafraichiſſans, ſi l'on examine avec atention les cauſes que j'ay rapportées des fiévres, celles de la chaleur & de la froideur : & ſi l'on fait reflexion ſur quelques remarques que je vais faire encore ſur ce ſujet.

Une des premieres & des plus principales eſt, que ſi nous examinons dans le détail la difference des ſentimens des hommes, ou de même ou de different païs, ſur toutes les choſes qu'ils connoiſſent qu'ils pratiquent ; & ſur leſquelles ils raiſonent :

ſi nous

si nous faisons encore reflexion sur la diversité de leurs loix, de leur politique, & de leur genre de vie: nous n'aurons pas peine à juger, que cette grande difference de sentimens & de pratique, ne provient pas tant de la diverse nature des choses, des differents temperaments, ou des divers climats, que des idées & des connoissences qu'ont les hommes, vrayes ou fauses, des choses qui entrent les premieres dans leur esprit, & qui y demeurent imprimées quelque tems. En effet ce sont elles, qui à l'avenir, reglent principalement leur jugement, & qui determinent leur volonté & leurs actions: Elles s'impriment ordinairement si avant dans l'esprit, que quelques efforts qu'on fasse, l'on ne peut plus les en effacer. De là vient aussi, qu'on se preocupe toûjours en faveur des premieres choses, bonnes ou mauvaises, qui entrent dans nôtre immagination, sur tout en matiere de sciences.

Il est vrai que la plupart des hommes sçavans ont connu, que les premieres idées étoient les plus fortes: mais ils n'ont pas fait asses de reflection, sur le grand nombre des erreurs qu'elles causent: ils n'ont pas pris garde, ou ils ne nous ont pas du moins avertis, que la preocupation en est la principale

ſource ; & que les autres cauſes qui vont de concert avec elle provienent de l'interêt de l'amour propre, & du different temperament.

C'eſt pour cette raiſon auſſi que la pluſpart des Medecins du Nort excedent, ce me ſemble, dans la pratique des remedes échaufans ; de même que nous excedons dans celle des rafraichiſſans. Il y en a pourtant parmi eux, de même que parmi nous, qui conſeillent de menager un temperament entre ces deux extremités ; qu'ils reglent fort à propos par les climats des habitant, par leurs temperaments, par les saiſons de de l'année, & par la nature & la cauſe de la maladie ; & non par la preocupation, ou l'on eſt communement, tantôt en faveur des uns & tantôt en faveur des autres de ces remedes. Mais ces derniers Medecins, auſſi bien que la pluſpart des autres ſçavans, ſe ſont contentés de connoître l'erreur ou les autres étoient ſur ce ſujet, & d'en profiter eux mêmes ; ſans la découvrir ; & ſans tâcherde la leur faire econnoître comme je tâche de la faire, & le tâcherai toutes les fois que l'occaſion s'en preſentera ; à cauſe qu'elle eſt d'une conſequence importante pour la pratique.

Tout ce que je viens de dire ſe confirme,

en ce qu'il en arrive en ces occasions, comme il en arrivoit, il y a trente ans, à l'égard de la circulation du sang. Car de même qu'on ignoroit auparavant tout à fait celle-cy; bien qu'elle parut évidente, par la ligature qu'on a toûjours faite dans l'ouverture des veines & des arteres: & comme on ne s'en est pas neanmoins aperceu que depuis peu de tems; à cause qu'étant prevenu du contraire, personne n'y faisoit reflexion. Ainsi parce que tout ce que la masse du sang renferme de fort contraire excite ordinairement la chaleur ou la fiévre, de soi même ou par accident; c'est à dire pour être ou trop chaud, ou trop froid, ou trop acre, ou trop subtil, ou trop grossier, en la maniere qui a été expliquée: & parce qu'on est dans la prevention qu'il faut rafraichir, quand on ressent de la chaleur, on ne fait pas reflexion, que cette chaleur provient plus souvent des causes froides, que des chaudes, ou de celles, qui n'ont d'elles mêmes, ny chaleur, ny froideur: Et on ordonne ainsi mal à propos & sans distinction des rafraichissans en toutes ces occasions; sans qu'on se soit encore détrompé de cette erreur; bien qu'elle soit aussi évidente, que celle où l'on étoit autrefois à l'égard de la circulation du sang, à l'égard de la découverte des vaisseaux

lymphatiques & des salivaires, des reservoirs de pequet, & de plusieurs autres parties nouvellement connües.

On sera encore plus convaincu de toutes ces choses, si l'on considere que la plûspart, les plus fâcheuses & les plus frequentes maladies, dont l'homme soit atteint, provienent principalement de la diverse alteration des humeurs : & si l'on fait reflexion, qu'à la reserve de la bile, & du sang, toutes les autres sont froides ; & que par consequant elles ne peuvent jamais exciter que par accident la chaleur, de quelle nature que puisse être l'incommodité qu'elles causent. On se fortifiera même davantage dans cette opinion ; si l'on prend garde, qu'encore que la bile excite la chaleur proprement, c'est à dire comme chaude, elle ne laisse pas de l'exciter souvent comme les autres humeurs par accident ; c'est à dire, ou à cause qu'elle renferme trop d'acrimonie, selon que je le ferai voir dans le sixiéme Chapitre, ou à cause qu'elle est fort crasse & qu'elle n'a pas asses de chaleur selon que je vais le montrer.

Pour cela il faut remarquer, que personne ne dispute que la jaunisse, par exemple, ne proviene de la bile. On ne pût pas non plus disputer, que les remedes qui

combatent cette maladie ne soient chauds; puis qu'ils consistent principalement dans plusieurs purgatifs, dans l'absinthe, la petite centaurée, la chelidoine, le safran, le marrubium, la canelle, & les excremens d'oye & de poule: mais on disputera moins encore, que l'indisposition que la bile produit alors proviene de sa chaleur, parce que ces remedes l'augmenteroient au lieu de la diminuer. C'est donc quelqu'autre cause qui la produit; qui ne pût étre que la grossiereté de la même humeur bilieuse, qui l'excite en la maniere qui suit.

La jaunisse survient ordinairement, lors que la bille, à cause de sa trop grande viscosité, ou grossiereté, & pour n'avoir pas assez de chaleur, de subtilité ou d'acrimonie, ne pût pas se filtrer dans le foye, & s'évacuer dans sa vessie avec ses excremens. Cela fait aussi qu'elle regorge sur toute la peau & dans toute la masse du sang; qu'elle s'y épaissit d'avantage, parce qu'elle ne pût pas couler dans son reservoir pour y recouvrer sa premiere activité; qu'elle excite par accident la fiévre en la maniere cy-devant expliquée; & que les remedes chauds & penetrans sont par consequent les plus efficaces pour guerir cette maladie

On sera encore plus convaincu de ces raisons, si l'on considere que de même que la bile produit proprement la chaleur, parce qu'elle est chaude ; & qu'elle l'excite neanmoins plusieurs fois par accident ; c'est à dire, ou pour être trop acre, ou pour n'avoir pas assez de chaleur : à cause qu'elle est alors trop crasse, trop grossiere, ou trop grasse, selon qu'il a été plus au long expliqué : ainsi les autres humeurs qui sont de leur nature froides & non chaudes, exciteroient proprement la froideur, si par accident elles n'excitoient ordinairement la chaleur. Et c'est aussi, parce qu'elles ne nous nuisent que quand elles deviennent ou trop froides, trop indigestes, trop grossieres, trop acres, ou trop crasses. La raison est qu'elles produisent pour lors la chaleur, ou par leur acrimonie de la maniere cy-devant expliquée, ou parce que leur crudité ou leur grossiereté les empéchant de circuler, elles croupissent & s'échauffent par le defaut de la transpiration ; & par les raisons cy-devant raportées & que je raporterai plus au long dans le Traité de la gangrene.

Nous remarquons aussi tous les jours de pareils effets dans les autres mixtes, & dans les autres liqueurs. Car l'experience

nous enseigne que c'est a peu pres par les mêmes raisons que la froideur de l'Hyver fait qu'un charbon ardent échauffe plus & conserve davantage son feu, que durant les chaleurs de l'Esté; que les sources des fontaines sont dans cette premiere saison moins froides, & les estomachs plus chauds; que l'esprit de nitre & de vitriol s'échauffent & boüillonent beaucoup, lors qu'on les méle avec la pluspart des metaux : & que l'eau commune produit un semblable effet avec la chaux; & l'esprit de sel, avec celuy de vitriol.

Je pourrois raporter un infinité d'autres exemples, pour confirmer la même chose, & faire remarquer, que beaucoup de mixtes ou de liqueurs excitent aussi-bien la chaleur; lors qu'elles sont froides, que lors qu'elles sont chaudes; c'est à dire, & propement & par accident : mais cela paroit assez par ceux que j'ay déja raportez; dont les effets ont été cy-devant expliqués; & le seront encore dans la suite de ce livre.

Il ne sera pas neanmoins inutille, pour confirmer la même matiere, de remarquer auparavant de finir ce Chapitre; que la plus part de ceux qui ne font point d'excercice ou qui menent une vie sedentaire se trouvent tout-à-fait bien de prendre une

ou deux cueillers d'eau de vie presque tous les matins. Le frequent usage qu'en font premierement les artisans des grandes villes en Europe, & les voyageurs sur mer, nous confirme cette verité : puisque ces gens êtant ordinairement mal nourris & asses mal vétus ; & que ne faisant pas d'excercice, ils devroint étre fort souvent malades ; ils le sont pourtant moins souvent que les autres. La raison est que l'eau de vie consume leurs amas, qu'elle cuit leurs crudités, qu'elle fortifie leur chaleur naturelle, fait transpirer les mauvaises humeurs, conserve leur circulation ; & combat par ce moyen les causes chaudes ou froides, des maladies qui se forment dans ces occasions.

De la vient aussi que ceux qui ont l'estomach froid ou rempli de crudites, santant ordinairement une grande chaleur aux entrailles, aux paumes des mains ou par tout le corps, craignent mal apropos aussi bien que la plus part des medecins, que les remedes qui échauffent leur estomach, n'enflamment les autres parties ; puisque cette chaleur n'est excitée que par accident, de la maniere cy-devant expliquée ; c'est à dire afin de cuire les cruditez, & de échauffer l'estomach. Cependant l'action de cette chaleur dure jusques à ce qu'elle a empor-

té, ou consumé ces causes, ou qu'elle s'est enfin consumée, en consumant nôtre principe de vie. Car si dans les occasions des maladies, elle ne s'excitoit pas, selon qu'il a été marqué, pour en combatre la cause, ou les humeurs seroient la pluspart du tems privées tout à coup de leur circulation & de leur fermentation naturelle, où elles deviendroient d'abord si acres, si épaisses, si concentrées, ou si foibles, que nous en perdrions soudain la vie : & le plus souvent sans avoir le tems ny de faire des remedes, ny de connoître la maladie, comme il n'arrive que trop souvent à ceux qu'un sincope ou qu'une apoplexie fait d'abord passer de ce monde dans l'autre.

Enfin les maladies accompagnées de chaleur, & produites par des causes froides sont si frequentes, qu'il paroît par ce que je viens de dire, que de cent à peine s'en trouve-t'il deux qui soient excitées simplement par une cause chaude. Ce n'est pas cependant que je pretende par cette conclusion banir de la Medecine la saignée & les remedes rafraîchissans. Je sçay qu'ils sont necessaires, & d'un grand secours en plusieurs occasions, & pour d'autres raisons que j'ay marquées ailleurs : mais je sçay aussi, qu'on les ordonne trop frequam-

ment & sans distinction, & qu'on neglige beaucoup les autres remedes. Cela paroit évident par les raisons que j'en ay déja données, & que j'en donneray dans le quatriéme Chapitre de ce livre & dans celuy qui suit. Neanmoins, comme le tout est de la derniere consequence pour la vie, que ces cas surviennent souvent dans la pratique; & qu'on ny a pas encore fait assés de reflexion, je le confirmerai par l'experience de nos anciens, & par plusieurs raisons que je raporterai en traitant du frequent usage de la saignée dans le 2. livre.

CHAPITRE TROISIE'ME.

Des causes du retour des fiévres intermittentes, de leurs signes, & de leurs remedes en general.

APrés avoir donné en general une idée assés claire de la diverse nature des fiévres, & de celle de leurs differentes causes; aprés les avoir examinées dans leur état le plus simple, il faut les considerer dans

un autre plus particulier, & monter par degrés; jusques au plus composé. Je commenceray, par les fiévres intermittentes; à cause que leur explication servira d'éclairciſſement dans la suite pour celle des continuës.

Cependant comme les intermittentes renferment une des plus curieuses & des plus importantes difficultez de la Medecine, par le retour de leurs paroxismes à certaines heures & à certains jours, je parleray de toutes les causes de ces retours dans ce Chapitre. J'examineray ensuite tous les febrifuges des Anciens & des modernes, dans le prochain : & par la connoissance que nous tirerons des uns, j'établirai la nature des autres. Tout cela se prouvera encore, par quantité d'experiences, & par plusieurs remarques particulieres, que j'ay faites sur les maladies de cette nature; parce qu'elles sont plus frequentes dans ce climat que dans ceux du reste du Royaume. Je confirmerai enfin ces choses, par toutes les causes qui produisent ces fiévres, par tous les signes qui les accompagnent, & par les remedes les plus efficaces, qu'on employe pour leur guerison.

Mais avant que d'examiner les causes du retour des fiévres intermittentes, il faut

dire de combien demanieres revienent leurs paroxismes, en expliquer les differences, faire remarquer les raports qu'ils ont ensemble; & repeter la division que j'en ay donnée dans le second Chapitre.

Pour cela je diray d'abord, que ces fiévres reviennent, ou tous les jours, ou chaque troisiéme, ou chaque quatriéme jour. J'ajoûteray, qu'on appelle les premieres quotidienes; les secondes tierces, & les troisiémes quartes: & que ces deux dernieres sont souvent doubles, & la quarte quelquefois triple. Cela supposé, on remarquera, que la triple quarte à ses paroxismes seulement égaux de quatre en quatre jours inclusivement; c'est à dire, que le premier répond au quatriéme, le second au cinquiéme, & le troisiéme; au sixiéme; & que les autres gardent le méme ordre dans la suite. Il en est de même à proportion de la double quarte: Car le premier répond au quatriéme, & le second au cinquiéme. Elle laisse aprés cela un jour franc, & réprend ensuite comme devant. Pour la double tierce, elle excite aussi bien que les autres, ses paroxismes consecutivement inégaux, mais de deux en deux jours égaux; c'est à dire que le premier répond au troisiéme, le second au quatriéme; & que les

autres gardent à peu prés le même ordre dans la suite.

Il faut encore observer, que quand ces fiévres deviennent, de simples, doubles ou tribles, cela arrive ordinairement en certaines heures reglées. Ainsi l'accez de la double quarte ne vient jamais que 48. heures aprés que la simple a commencé, & l'accez de la triple, aussi 48. heures aprés le commencement de la double, la simple se trouvant toûjours placée entre les deux. De même l'accez de la double tierce survient vingt-quatre heures aprés que celuy de la simple est arrivé. Et si ces accez laissent d'intervelale entre eux, le plus grand se trouve presque toûjours sur la fin de ceux qui ont doublé ou triplé, à l'égard de la fiévre quarte; & au contraire sur la fin de l'accés de la simple, à l'égard de la double tierce.

Toutes ces remarques sont asses considerables; non seulement à cause qu'il y en a plusieurs, qui n'ont été observées par personne; mais parce qu'elles font clairement voir, que les fiévres doubles tierces, & les doubles & triples quartes ne proviennent pas d'un double ou d'un triple degré de pourriture ou de chaleur des humeurs qui les excite. Elles sont

voir encore, que ces fiévres ne proviennent pas non plus des seuls divers foyers, ou leurs causes sont renfermées; bien que la plus part des Medecins, qui en ont écrit jusques icy, les ayent expliquées de l'une, ou de l'autre de ces deux manieres.

Cela est confirmé en ce qu'il s'ensuit de ces observations, que les causes de ces fiévres sont tout à fait differentes les unes des autres, que chaque fiévre quarte, soit qu'elle soit simple, double ou trible; & que chaque tierce, soit qu'elle soit aussi simple, ou double, ont leurs causes particulieres, leurs signes & leurs accidens differens. Cette raison fait aussi, que de méme que la double tierce n'est autre chose que deux fiévres tierces compliquées ensemble, differantes dans leurs causes, & dans leur nature : ainsi la double, ou la triple quarte ne consiste pareillement, que dans deux, ou dans trois quartes; qui ont chacune une cause, & une nature tout à fait distincte.

Bien que je doive faire voir toutes ces choses au long dans les Chapitres, ou je traiterai de chacune de ces fiévres en particulier, cela n'empéchera pas, que je n'en raporte ici une preuve asses convaincante, que je prendray de l'explication que

tous les Medecins donnent à la fiévre hæmitritée, & à la quotidiene.

Pour cela je diray, que de même qu'ils ne prennent la fiévre hæmitritée, que pour la complication d'une fiévre quotidiene continuë avec une tierce; à cause qu'elles ont les signes & les paroxismes répondans à l'une & à l'autre de ces deux fiévres: & de même qu'aucontraire la quotidiene est censée simple & sans complication, parce que ses accez sont semblables tous les jours de suite: ainsi châque fiévre double tierce, ne doit étre autre chose que la complication de deux tierces differentes, l'une & l'autre produite par une differente cause; puisque leurs signes & leurs paroxismes sont tout à fait differens; & qu'ils répondent pourtant tous les uns aux autres regulierement chaque troisiéme jour, selon l'ordre & les veritables signes des accez de deux diverses tierces. Il faut entendre la même chose de la double & de la triple quarte; puisqu'elles ont pareillement leurs accez, ou leurs accidens chaque quatriéme jour seulement semblables; & qu'ils répondent aux deux, ou aux trois differentes quartes; comme je le feray voir au long, quand je traiteray de chacune en particulier.

Pour confirmer encore l'explication que je viens de donner de ces fiévres, il faut remarquer, que si elle n'étoit pas veritable, leurs accez & leurs accidens ne se devroient jamais trouver differens, mais toûjours à peu prés semblables. En effet si les divers endroits, ou leurs causes sont contenuës, étoient suffisans pour changer leurs intervales, à cause qu'elles sont éloignées du cœur, ils ne pourroient du moins jamais changer leur forme & leur nature; jamais ils ne pourront regler leurs paroxismes plûtôt en certaines heures, qu'en d'autres. Et ils le pourroient moins encore, si la circulation de la masse du sang se trouve veritable, comme personne n'en peut douter.

A l'objection qu'on pourroit faire, en disant, que ces fiévres compliquées sont d'une même nature; puis qu'elles reviennent regulierement de trois en trois, ou de quatre en quatre jours inclusivement: je répons qu'encore qu'elles reviennent en de semblables intervales, elles ne laissent pas d'avoir leurs essences, & leurs causes bien differentes: tout de même que la fiévre quotidienne, n'est pas de même nature avec la double tierce, & que la cause de l'une & de l'autre est differente; bien qu'elles reviennent aussi dans le mê-

me jour, & souvent dans les mêmes intervales. Mais si l'on n'est pas satisfait de cette reponse, & qu'on adjoûte, que dans les fiévres putrides continuës, il y a souvent châque troisiéme jour de redoublemens bien differents, sans qu'elles soient pourtant composées de deux fiévres de diverse nature. Ie répons que les causes de ces redoublemens sont differentes de celles qui produisent la fiévre continuë, qu'elles sont même bien souvent diverses entre elles; & qu'il ne faut pas s'étonner aprés cela, si ces redoublemens ne sont pas d'ordinaire semblables consecutivement, mais seulement alternativement de deux jours l'un; comme je le ferai voir au long, quand je traiterai des fiévres continuës en particulier.

Aprés avoir montré, que la fiévre double tierce n'est autre chose qu'une complication de deux fiévres tierces differentes, la double quarte celle de deux diverses quartes, & la trible quarte celle de trois differentes qurrtes; Il me reste à faire voir, qu'elle est la nature, & qu'elle est la cause de ces deux differentes tierces, de ces deux, & de ces trois diverses quartes. Il me faut encore expliquer les autres fiévres intermittentes, telles que sont les

quotidiennes, & les hemitritées; & rendre principalement raiſon de la regularité tant du retour des accés des unes que de celuy des autres; ſoit qu'elles ſoient ſimples, où qu'elles ſoient doubles, tribles, intermittentes ou continuës.

Pour ſuivre l'ordre que j'ay propoſé, je commenceray par l'explication du retour des accez des fiévres intermittentes; ou je ſatisfairay en même-temps aux chefs que je viens de propoſer; parce que je ne ſçaurois jamais bien expliquer la regularité de ces retours, ſans parler auſſi de la cauſe, & de la nature de chacune de ces fiévres.

Pour cela il faut ſe ſouvenir, de ce que j'ay dit dans le commencement du 2. Chapitre; qui eſt que l'élevation trop forte du ſoulfre produiſoit les fiévres putrides continuës, que celle du ſel trop exalté en divers endroits, cauſoit les intermittentes, & que leur difference provenoit de la diverſe nature de ce ſel. La raiſon eſt, que c'eſt luy ſeul, qui produit toûjours l'acrimonie; & qu'elle agit diverſement aproportion que le ſel eſt different, pour en exciter les fivres accidentelles, en la maniere cy-devant expliquée.

Il faut encore rapeller icy, ce que ay dit ailleurs des humeurs, qui com-osent la masse du sang; où j'ay fait voir u'elles abondoient en sel; que la salive, ui sert de dissolvant dans la bouche & ans l'estomach, aprochoit du salé tirant ar l'acide; que le suc pancreatique tenoit lus où moins de l'accide, la bile du lexi-ieux ou de alkali tenant de l'amer, & a melancholie de l'acerbe fixe. Si l'on a onservé aprés cela, quelque teinture de a veritable anathomie, on ne pourra pas louter que ces humeurs ne coulent con-inuellement vers leurs reservoirs, où elles ont conduittes à l'occasion de leur circu-ation naturelle. On doutera moins encore, que la salive, aprés avoir été filtrée par es glandes, ne coule & ne s'épanche in-ensiblement dans l'estomach : que la bile n'en fasse de même dans la vessie du fiel, e suc pancreatique dans le pancreas, & e melancolique dans la rate; ou selon le entiment tant de Galien que des autres Anathomistes, ces humeurs sejournent quelque temps sans être mélées avec le ang. C'est aussi en cet endroit que leur el acquiert la nature de levain, en y de-venant plus acre & plus fort qu'il ne l'é-oit auparavant; à cause qu'il y sejourne

quelque temps, qu'il s'y échaufe par le défaut de sa circulation ou de la transpiration; & qu'il n'est pas temperé par le mélange de la masse du sang, mais plûtôt exalté par le reste des humeurs, qui y avoient auparavant coulé. Et cela ne se fait pas sans raison, puis qu'il n'aquiert cette force & cette nature, qu'afin de fermenter, autant que la nature l'exige, le chyle & le sang, à proportion qu'il vient à s'y méler de rechef; ce qui arrive insensiblement dans l'état naturel, & sans que les reservoirs se vuident entierement.

Mais si le sel de ces humeurs a été plus exalté, qu'il ne faut dans la masse du sang, soit par des causes externes; soit par des internes, il s'exalte beaucoup davantage à proportion qu'il revient, & qu'il demeure dans les reservoirs; car il y acquiert une activité & une acrimonie si grande qu'il en picôte le fond avec tant de force, qu'il les oblige à regorger en même temps presque toute l'humeur saline, qui y étoit contenuë. Et cette humeur venant à se méler avec le sang, le fermante, non pas naturellement, comme auparavant : mais avec assez de force pour y exciter la fiévre, jusques à ce que

Diamorb. lib. de anatat. p. 77. & p. 89.

la matiere en soit entierement consumée, par le mouvement qu'elle excite. Cependant les reservoirs se remplissent comme auparavant ; & l'humeur qui y coule incessament ayant toûjours la même élevation dans le sang, elle y contracte la premiere acrimonie, pour en produire comme devant la fiévre, & c'est à peu prez dans le même temps, qu'elle l'y avoit contractée l'autrefois; parce que les causes, c'est à dire les levains si trouvent toûjours les mêmes. De la vient aussi que tout cela se maintient dans cette proportion, jusques à ce que ces humeurs se soient tout a fait temperées & adoucies, tant dans la masse du sang, qui en est la source, que dans leurs reservoirs, qui en sont les occasions.

Si quelqu'un repliquoit maintenant, que l'estomach n'a pas de reservoir particulier, n'y la rate non plus, qui soit du moins sensible pour contenir ces humeurs. Je répons que la cavité * profonde qui se trouve dans le fond du premier luy sert pour cela, aussi bien qu'à la rate le nombre infini de petites glandes, dont elle est admirablement composée. J'ad-

* *Malpig. lib. de liene. c. 5. M. diamorb. l. de anat. p. 89.*

joûte encore, que quand ils n'auroient pas de reſervoir ; il ſuffiroit que les ſucs, ou les levains, qui y ſont contenus, contractaſſent cette acrimoinie, par le ſejour qu'ils y font un certain tems ; pour en fermenter le chile & la maſſe du ſang, avec laquelle ils ſe mêlent enſuite par le moyen de leur circulation.

Il eſt preſentement queſtion de faire voir dans combien de tems chacune de ces quatre humeurs à contracté cette acrimonie contre nature. Si l'on ſe ſouvient de ce que j'ay dit dans le commencement de ce Traité, on conviendra que le ſel, qui eſt contenu dans ces humeurs, doit devenir acre, à proportion qu'il eſt plus pûr, plus abondant, plus degagé de la terre ; & qu'il eſt joint à plus de principes actifs. De telle ſorte que ſelon ce qui a été déja prouvé, la ſalive qui tient de l'acide & du ſalé, ayant le ſel plus pur & plus abondant que les autres humeurs, & joint avec aſſez d'eſprit, devra ſe fermenter plûtôt qu'elles, & y contracter aſſez d'acrimonie dans 24. heures pour produire les accés de la fiévre quotidiene ; en fermentant contre nature le chyle & tout enſemble la maſſe du ſang. On avoüera de même, que la bile, & le ſuc

pancreatique n'ont pas leurs sels si purs ny si abondans que la salive ; bien qu'ils soint joints à une assez grande quantité de principes actifs ; & qu'il faut ainsi le double plus de tems, qui est 48. heures pour les élever au point de l'autre ; & pour exciter, par leur moyen, une ou deux tierces à la fois, suivant qu'ils s'élevent tous deux conjointement ou separement. Il faut donc au double plus de tems à ces deux humeurs, qu'à l'autre, soit que ce retardement vienne encore de ce que les principes actifs se trouvent embarrassez parmy les parties grasses & huileuses de la bile, ou que ceux du suc pancreatique soient pareillement engagez dans la partie aqueuse & fibreuse du flegme : Mais il en faut beaucoup d'avantage à l'humeur melancholique ; à cause que son sel & ses principes volatiles sont plus concentrez que ceux des autres humeurs ; & que les parties grossieres & terrestres y étant plus abondantes, en retardent pendant 72. heures l'élevation du sel. C'est aussi ce retardement de 24. heures plus grand que celuy des humeurs bilieuses & pancreatiques ; qui fait que le paroxisme de la fiévre arrive de quatre en quatre jours inclusivement, & qu'il produit ainsi la fiévre quarte.

La fermentation qu'on observe apres certains jours, dans un nombre infini des sucs tirez & separez, tant des corps des vegetaux, que de ceux des animaux, prouve évidement celle qni survient à ces differentes humeurs, dans le tems que je l'ay marqué, c'est à dire apres qu'elles sont separées de leur masse sanguinaire. Celle du laict, du vin, de la biere, des fruits; & en un mot toutes celles des liqueurs, qui abondent en quantité de principes actifs, ; nous confirment si sensiblement la même chose, qu'il seroit inutile de la confirmer par d'autres exemples.

Maintenant comme on ne peut pas raisonnablement douter de ce que je viens d'établir à l'égard de ces fiévres; il est aisé de juger que la fiévre quotidienne, qui revient tous les jours, doit être excitée par la salive, qui se trouve dans l'estomach; quand elle a contracté l'acrimonie cy-devant marquée dans la masse du sang. On jugera encore, que la bile ou le suc bilieus de la vessie produira, par la méme raison, une fiévre tierce, quand il sera devenu assez acre;&que le suc pancreatique en causera une autre, qui gardera bien les mêmes intervales; mais qui aura une cause diverse & des signes tout à fait differens

reus, comme je le feray voir au long, quand je traiteray de chacune en particulier. On comprendra enfin que l'acrimonie, que le sel de la melancholie aura acquise, produira, de même que les autres, la fiévre quarte, qui reviendra de quatre en quatre jours inclusivement, de la maniere qui a été cy-devant marquée.

Pour ce qui concerne la production de la double & de la trible quarte, comme j'ay déja fait voir qu'elle n'étoit autre chose, que la complication, ou de deux, ou de trois quartes: il s'ensuit que l'une est produite par l'acrimonie du suc bilieux; & l'autre par celle du suc pancreatique. Mais quelqu'un repliquera d'abord, que si cela étoit, chacune de ces deux fievres quartes devroit revenir chaque troisiéme jour inclusivement, suivant qu'il a été cy-devant expliqué, & non pas chaque quatriéme, comme je viens de le dire.

Je répons à cette difficulté, qu'en cette occasion, les parties de l'humeur melancholique terrestres, grossieres, salines & fixes retardent de 24. heures la fievre, que ces deux sucs excitent alors dans la masse du sang; à cause qu'elles s'y trouvent fort dominantes pour resister durant ce tems au mouvement de leur fermenta-

tion, & qu'elles produiſent la cauſe de la fievre quarte, qui precede ordinairement la double & la trible quarte.

Nous voyons auſſi, qu'il n'y a rien qui puiſſe tant retarder l'action & l'acrimonie du ſel, que ces parties terreſtres & fixes, avec leſquelles il s'unit & ſe concentre ſi étroitement, qu'elles luy font perdre quelquefois toute ſon acrimonie, & qu'il eſt preſque impoſſible de l'en plus ſeparer. L'union qui ſe forme dans le verre du ſel appellé proprement kali, ou de celuy de fougere avec le ſable ou la pierre, eſt une preuve inconteſtable de cette verité. Nous voyons encore, par la même raiſon, que la ſeule fiévre quarte guerit ſouvent des maladies incurables, telles que ſont l'epilepſie, la convulſion, & les hæmorroïdes. Et c'eſt par le changement conſiderable que ſa cauſe produit dans les parties acres ſalines volatiles & ſulphureuſes des humeurs, qui ſont les ſources ordinaires de ces maladies. Auſſi la fievre quarte eſt la ſeule entre toutes les indiſpoſitions, qui produit des effets ſi extraordinaires, & qui fait quelque fois beaucoup plus de bien qu'elle ne cauſe du mal.

Mais pour faire voir encore plus clairement, que ces deux quartes ſont pro-

duites par l'acrimonie de ces deux ſucs. Il ne faut que conſiderer leurs ſignes, leurs accidents, & les nouvelles obſervations, que j'en ay cy-devant faites; & l'on conviendra que chacune de ces deux quartes eſt accompagnée des mêmes ſignes ou accidents, que ces deux ſucs excitent quand ils produiſent l'une ou l'autre fievre tierce.

On pourroit encore confirmer cette verité, s'il étoit neceſſaire, en faiſant voir, que ces deux mêmes ſucs ne peuvent pas s'élever, ou ſe fermenter, que de quatre en quatre jours, quand leur exaltation ſurvient ou ſe trouve compliquée avec celle de la fievre quarte. En effet s'ils produiſoient la fievre chaque troiſiéme jour, auſſi bien quand leur élevation ſe trouve compliquée avec celle de l'humeur qui cauſe la quarte, que quand elle ne l'eſt pas; il s'enſuivroit neceſſairement que dans chaque complication on obſerveroit ſix paroxiſmes dans tous les quatre jours; à ſçavoir quatre de la double tierce, & deux de la quarte, ce que perſonne n'a obſervé juſques ici. Il s'enſuivroit auſſi, que quand la quarte ſeroit compliquée avec une ſeule tierce, il faudroit que dans tous les quatre jours il y en eût un, qui fut franc de fievre; & qu'il ſe trouvat ordinairement quatre accez dans

les autres trois : ce que personne n'a non plus remarqué.

On observe seulement quelquefois, parmi un grand nombre de maladies, des accez de quinte, de triple tierce, ou quelques autres de cette nature. Mais comme ce sont des cas extraordinaires, qui n'arrivent que tres-rarement * & par accident, j'ay creu que je ne devois pas perdre le tems pour en donner l'explication. Tous les Philosophes tombent d'ailleurs d'accord, qu'il ne faut pas établir des causes positives & regulieres, pour des phœnomenes tres-rares, & qui provienent, ou du déreglement du malade, ou de quelque monstre de la nature. Je sçay bien, que ce même déreglement arrive aussi quelquefois à l'ordre des paroxismes, que j'ay cy-devant marqué; mais c'est une chose, qui est toûjours precedée par quelque nouvelle cause accidentelle, qui a fait naître ce dereglement.

Ainsi l'on observe quelquefois, par exemple, que la fievre tierce ne revient pas toûjours precisement de trois en trois jours; c'est à dire de 48. en 48. heures, mais qu'elle recule ou avance de quelque heure. On remarque aussi que si les accez de cette fiévre durent ordinairement 12. heures, ils

* *Rara non sunt ex arte.*

ne laiſſent pas d'étre quelquefois plus longs, & d'autres plus courts. Toutes ces remarque ſe font à proportion de méme dans la double tierce, dans la double, la triple, ou la ſimple quarte. Et cét effet provient tant de la grandeur ou de la foibleſſe de leurs cauſes prochaines que de celles qui ſont plus éloignées, & de leur complication avec des maladies de differente nature.

C'eſt auſſi par la même raiſon, que les accez de double tierce reculent ou avancent, s'accourciſſent ou s'alongent de quelque heure, ſelon l'abondance ou la diverſe diſpoſition de la bile, & celle du ſuc pancreatique. C'eſt par la même raiſon, que les accez de la fievre quotidienne changent pareillement, à proportion qu'elle ſe trouve compliquée avec la tierce. C'eſt par la même raiſon enfin, que ceux de la double & de la triple quarte, qui ſelon leur nature devroient venir chaque troiſiéme jour ne reviennent que chaque quatriéme; lors qu'elles ſont compliquées avec la ſimple querte: ſoit que cela provienne, comme il a été dit, de la groſſiereté que le ſang contracte, quand la fievre quarte y ſurvient, ou bien que cela arrive, à l'ocaſion de la force du mouvement que la même fievre produit dans le ſang, qui emporte ou recu-

le d'un jour l'élevation ou le mouvement de l'une & de l'autre de ces deux fievres. En effet si les fievres intermittentes, composées ou compliquées ne se regloient pas de la maniere que je viens de le marquer, bien que leurs accez fussent produits regulierement par leurs causes de 24 en 24. de 48 en 48. & de 72. en 72. heures, ils ne laisseroient pas de venir les uns dans les autres en des differentes heures, sans revenir precisement, comme ils le font, dans le plus grand intervale qu'ils donnent. Et cét ordre est aussi une preuve évidente de l'explication, que je viens de donner du retour reglé de ces fievres.

Mais ce qui confirme encore davantage cette regularité d'accez, est qu'on observe aussi le même ordre dans les redoublemens des fievres qu'on appelle putrides & intermittentes continuës : car celles-cy sont produites de la même maniere que les simples intermittentes ; & n'en sont differentes qu'en ce qu'elles deviennent continuës; à cause que l'acrimonie des differens sels, qui en est la cause, se trouve assez forte & assés abondante dans la masse du sang, pour y axalter continuellement le soulfre. Pour ce qui regarde les redoublemens des fievres putrides qui sont toûjours conti-

nuës, ils provienent aussi de la méme cause, que les accez des intermittentes : c'est à dire, que l'acrimonie des mêmes sels, exaltés par la chaleur de la fievre, devient encore plus forte à proportion qu'ils se separent du sang, & qu'ils s'arrétent sans circuler dans leurs reservoirs, ce qui fait que quand ils viennent à se méler de nouveau avec la masse sanguinaire, ils y redoublent l'exaltation du soulfre ; & y produisent la regularité de leurs redoublemens, de la même maniere qu'ils y causent celle des accés des intermittentes. Il y a neanmoins cette difference, que la depravation du chile contribuë plus à la production des premiers, qu'à celle de ces derniers.

Qu'elle est la principale cause des fievres intermittentes ? Quels sont leurs principaux signes, & leurs principaux remedes.

APrés avoir expliqué la cause du retour des accez des fievres intermittentes, celle des redoublemens des intermittentes continuës, & rendu raison de leur diverse complication ; il me reste à faire voir que l'acrimonie saline des humeurs est la cause principale de ces fievres. C'est ce que je

vais aussi prouver, tant par les causes les plus sensibles, qui concourent à leur production, que par tous les signes ou accidens qui les accompagnent, & par les plus efficaces remedes qu'on met en usage pour les guerir.

Il faut remarquer, pour l'éclaircissement de la premiere de ces trois preuves, que les habitans de la Gaule Narbonoise, & des côtes de la Mer Mediterranée, sont plus sujets aux fiévres intermittentes, que ceux des autres païs du reste de l'Europe. Je ne raporteray pas des preuves particulieres pour confirmer cette verité; à cause que ceux qui ont voyagé, & demeuré quelque tems en ces lieux, ont fait aussi bien que moy, ces observations & ces experiences; même trop souvent au préjudice de leur santé.

Cela est d'ailleurs confirmé par quelques-unes de leurs relations: & ce fut le motif qui obligea Monsieur le Comte de Grignan Gouverneur de Provence, de donner une Ordonnance, en l'année 1684. par laquelle il commandoit aux Consuls de toutes les Villes & Villages de sa Province, de faire afficher publiquement, un memoire qui contenoit la maniere de preparer le quinquina; & qu'il avoit fait impri-

mer, à l'instar de l'ordre que le Roy en avoit donné dans Paris. Il leur enjoignoit dans cette Ordonnance d'en garder exactement des exemplaires dans leurs Maisons communes ; afin d'en fournir à tous ceux qui voudroient se servir de ce remede. Et il ajoûtoit que les motifs qui l'avoient obligé a la donner, avoient été, non seulement le grand nombre des fievres intermittentes, qui affligeoient tres-souvent les habitans de sa Province, comme frontiere de la Mer Mediterranée ; mais les remarques qu'on avoit faites, que le Quinquina étoit d'un tres-grand secours pour combattre ces fievres.

Aprés avoir prouvé que les fievres intermittentes regnent trés souvent, & sont plus frequentes le long de la coste de la Mer Mediterranée, qu'en aucun autre lieu de l'Europe ; Il me reste a en marquer la cause. On n'aura pas peine à la connoître, si l'on considere qu'il voltige dans l'air un grand nombre d'atomes de sel marin le long de cette coste à huit ou dix lieuës à la ronde ; & que les rayons du Soleil, qui tombent assez perpendiculairement sur ces atomes, dissouts par les vapeurs de l'eau, les exaltent & les rendent tellement acres, qu'ils ne corrodent pas seulement peu à peu

les murailles les plus dures, situées dans cette distance de Mer; mais qu'ils y produisent la plus part des herbes, des plantes & des arbrisseaux les plus piquants & les plus salez qu'on puisse trouver ailleurs. Cela fait qu'ils excitent, par leur acrimonie, une grande quantité de fievres intermittentes. Bien plus comme il voltige un plus grand nombre de ces atomes de sel dans certaines saisons & en certains temps, plûtôt que dans d'autres, selon qu'il pleut, plus ou moins; c'est dans ce temps, que j'ay toûjours observé, que ces fievres arrivoient plus frequemment.

Tout cela est confirmé en ce que nous experimentons, que les autres mers, exposées au midy, produisent un pareil effet, à l'égard de ceux qui en habitent les côtes: & qu'il n'en arrive pas de méme concernant les mers du Septentrion. Et c'est à cause que le soleil n'y d'arde pas ses rayons ny si perpendiculairement, ny en si grand nombre, pour en exalter le sel & le rendre aussi corrosif qu'est l'autre. Mais pour confirmer encore ce que je viens de dire, c'est que les fievres sont plus frequentes en ces derniers clymats, que dans les autres lieux éloignez des Mers: à cause que la terre & l'air n'y sont pas si acres, ou si impregnez

de ſel, pour y exciter ces fievres, de même qu'ils les excitent ſur les coſtes des Mers, principalement lors qu'elles ſont meridionales.

Bien que ces obſervations nous prouvent évidemment, que la cauſe des fiévres intermittentes provient de l'acrimonie du ſel, je ne laiſſerai pas de le prouver encore en faiſant remarquer que de même que les plantes, les pierres & les choſes les plus inſenſibles tiennent & ſe reſſentent, dans ces lieux, de cette acrimonie, à plus forte raiſon devons-nous la reſſentir. Auſſi l'y reſſentons nous effectivement, par le grand nombre des fievres intermittentes qu'elle excite dans nos humeurs; parce que le ſel s'y trouvant & plus abondant & plus exalté, en la maniere qui vient d'étre expliquée, il fermente & corrode pour ainſi dire la maſſe du ſang: mais comme il eſt au contraire beaucoup plus foible dans les autres lieux éloignez de la Mer, ces fievres y ſurviennent à proportion beaucoup moins ſouvent.

Cette verité eſt d'ailleurs confirmée d'une maniere tout à fait ſinguliere & fort convaincante, en ce que j'ay obſervé tres-exactement; que de tous les lieux également prés de la mer mediterranée, il y en a certains, où ces fievres deviennent par la

même raiſon beaucoup plus frequentes que dans les autres. Et ces lieux ſont tous ceux où l'on fait du ſel commun, & où les terres ſe trouvent ſi acres & ſi ſalées qu'elles ne produiſent que d'herbe, dont on fait le ſel kali, vulgairement appellé ſalikor; qui eſt le plus ſalé & le plus acre de tous les ſels, & qui abonde plus dans cette plante que dans toutes les autres.

Ces terres ſe trouvent même ſi empreignées de ſel, qu'elles en ſont toutes couvertes durant l'été; ſur tout quelques jours aprés avoir pleu. La raiſon eſt, que la pluye y étant enlevée & évaporée par les ardeurs du Soleil; elle laiſſe tomber ſur la ſurface de la terre le ſel qu'elle y avoit diſſout; ce qui fait qu'elle en eſt enſuite blanchie comme s'il y avoit legerement negé. Et c'eſt auſſi la cauſe qui rend, dans ce tems, les fievres fort frequentes & populaires en ces pays; car les habitans y reſpirant un air, qui eſt pour lors fort chargé d'atomes de ſel, élevés avec les vapeurs de la pluye, par la chaleur du Soleil, la maſſe de leur ſang en contracte tant d'acrimonie, qu'elle excite, dans la conſtitution de la plus part cette ſorte de fievres.

Les terres où les lieux de cette nature, & ou ces fievres regnent plus ſouvent, ſont

en ce païs, Narbonne, Aigues Mortes, Capstan, Peros, l'Espignan, Sales, Coursan, Polies, & Peyriac. De telle maniere que si par exemple quelques habitans de Beziers, & de Montpelier, où les terres ne sont pas tant salées (quoy qu'elles soient aussi proches de la mer) se changent durant un Esté & une Automne en ces autres lieux, de dix, à peine s'en trouvera-t'il deux, qui n'y soient attaquez de ces fievres; bien qu'ils n'y fussent pas auparavant sujets. Et cela arrive principalement si la recolte du salikor se rencontre bonne : à cause qu'il s'éleve pour lors plus d'atomes de sel dans la sphere de l'air, à l'occasion des pluyes, en ont rendu l'année fertile.

Je sçay qu'il y a plusieurs personnes, qui répondront, que les habitans de Narbonne sont plus sujets aux fievres intermittentes que ceux de Montpelier; à cause que cette derniere Ville est plus élevée, & moins environnée de marécages que l'autre; & que cela fait que l'air en est moins crasse, & moins échaufé, pour y produire une moindre quantité de fievres. Mais cette raison est nulle, puisque ces marécages sont maintenant desechés, & que l'experience nous apprend, que le climat de Montpelier est plus chaud que celuy de

Narbonne; parce que celuy-cy se trouve beaucoup plus exposé que l'autre à l'impetuosité des vents, qui regnent sur cette coste de mer; sans qu'ils puissent pourtant la preserver des frequentes attaques des fievres.

Il n'y a point d'ailleurs de lieu en France, pour si entouré qu'il puisse être de marécages d'eau douce, où les habitans soient plus sujets, que dans les autres endroits, aux fievres intermittentes; bien qu'ils y soient plus exposez à plusieurs autres maladies. Et cela fait voir, que ce n'est pas la simple chaleur, ou la corruption des eaux simplement croupissantes, qui produisent ces fievres, mais plûtôt l'acrimonie des eaux salées; sur tout si elles sont consumées par la secheresse. De là vient aussi, que les lieux où elles ont été une fois évaporées ou écoulées ne sont pas moins fertiles en salikor qu'en ces maladies; tels que sont ceux que j'ay cy-devant raportés; & qu'on trouve en esté tous couverts de sel..

C'est aussi la frequence des fievres intermittentes qui fait passer pour mal-sain l'air de Narbone; bien que dans le fond il soit preferable à beaucoup d'autres. Car les Medecins du païs experimentent tous les jours; que s'il excite souvent ces sortes de

maladies, qui ne ſont pas ordinairement dangereuſes, il preſerve en même-tems de beaucoup d'autres, comme des inflammations, des catarrhes & de pluſieurs fievres tant putrides que malignes; qui ſont au contraire fort dangereuſes.

Tout ce que je viens de dire ſe confirme encore, par les obſervations que j'ay faites, en ce que pluſieurs perſonnes attaquées des fievres intermittentes dans les lieux cy-devant marqués, tomboient frequemment en recheute durant l'Automne & durant l'Hyver, ſans pouvoir ſe remettre juſques au Printemps, ou à l'Eſté prochain. Mais il en arrivoit tout autrement, par la raiſon qui en a été donnée, s'ils changeoient d'air en des lieux éloignez de dix ou douze lieuës de la mer; puis qu'ils y recouvroient d'abord une parfaite ſanté. Et c'eſt à cauſe que l'air y eſt beaucoup plus temperé. Auſſi comme les fievres ne ſont pas ſi frequentes dans ces derniers lieux, ils ne produiſent pas des arbriſſeaux ou des plantes fort acres ou huileuſes, comme ſont les oliviers, le ſalikor, & ſemblables, que nous trouvons ſur les coſtes des mers meridionales.

On ne s'étonera pas aprés cela, ſi les habitans de ces premiers lieux ſont plus voraces que ceux des autres. Car comme l'on

y respire un air acre & salé, il penetre & débarrasse aisement les nerfs de la langue il digere plus facilement, & excite davan, tage l'appetit. C'est de là que vient aussi que les habitans de Narbonne passent pour gens de bonne chere, & qu'il se consume à proportion plus d'aliments & de viandes dans cette Ville, que dans les autres.

S'il étoit necessaire de rapporter encore quelques exemples, pour justifier davantage toutes ces choses, d'autres circonstances, d'autres lieux & les saisons dans lesquelles ces fiévres arrivent plus souvent & avec plus de danger & de longueur, nous en fournirions de nouveaux. Car ne voyons-nous pas que c'est principalement en Esté & en Automne qu'elles sont plus frequentes. Ne voyons-nous pas qu'elles surviennent plus souvent dans les endroits où il y a quantité d'arbres fruitiers, que dans ceux où il n'y en a pas. Et c'est à cause que d'une part la chaleur de ces deux saisons fait facilement exalter ou aigrir dans l'estomach le sel, qui abonde toûjours dans les fruits, à proportion qu'elle éleve, de l'autre, les parties salines de l'air & des alimens, pour en produire les fiévres intermittentes, à l'occasion de leur acrimonie, en la maniere qui a été cydevant expliquée.

Nous voyons enfin, par la même raison, que ces fiévres sont beaucoup plus frequentes, qu'elles sont même populaires ou epidemiques dans le même Esté & dans la même Automne ; lorsque ces deux saisons se rencontrent accompagnées de grandes pluyes, ou lorsque le Printemps, qui a precedé, a été extremement humide. Mais nous remarquons qu'elles ne surviennent que rarement quand ces mêmes saisons se trouvent seches & arides.

La raison est, que l'air êtant dans le premier cas, rempli de beaucoup de particules salines, qui sont détrempées par l'abondance des vapeurs, que la chaleur de l'Esté éleve d'une terre fort salée & fort humectée par les pluyes qui ont precedé, ces atomes de sel fermentent la masse du sang de ceux qui y sont, & y produisent un nombre infini de fiévres intermittentes, principalement si les affaires ne leur permetent pas d'aller respirer l'air en des lieux éloignez de la mer.

J'ay toûjours observé en ces occasions un pareil effet en ce païs ou j'ay autrefois excercé la Medecine : Les Troupes du Roy l'y éprouverent aussi en l'année 1674. & elles l'y ont encore éprouvé en l'année 1684. de même que toutes les fois qu'elles ont

porté les armes en Catalogne, ou en Italie dans de semblables rencontres, ou en de pareilles saisons. Une des plus considerables qu'on ait remarqué, fut celle qui arriva sous le regne de Philippe second Roy de France ; lors qu'il assiegea Girone avec une Armée de cent mille hommes, qui y perirent presque tous.

De telle maniere que pour éviter ces maladies populaires, qui ravagent & détruisent les armées de France en Roussillon, en Catalogne, en Italie, & sur toutes les costes de la Mer Mediterranée : il faut que les Officiers Generaux observent & prenent garde, si la fin du printemps a été fort humide ; c'est à dire si elle a été accompagnée de grandes pluyes ; & si elles continuent de tems en tems dans l'Esté prochain : car si cela arrive, même quand le Printemps n'auroit pas été fort humide, ils doivent prendre leurs mesures d'une maniere, qu'ils puissent retirer leurs troupes de ces païs ; & les faire camper dans les montagnes, ou loin de la Mer, avant que les grandes chaleurs de l'Esté n'ayent beaucoup échaufé l'air & la surface de la terre : autrement les maladies ravageront infailliblement leur Armée, & feront perir la pluspart de ceux qui la composeront. Ceux

neanmoins qui feront nais ou habitués dans ces climats chauds & maritimes ne s'y trouveront pas de beaucoup si exposés que les autres. De là vient aussi que les gens du païs n'en sont jamais, ny si generalement, ny si fortement frapés, que les étrangers.

Bien plus, tout ce qui arrive dans ces occasions, à l'égard des hommes, arrive souvent de même, à l'égard de la pluspart des chevaux & des autres bêtes qui servent dans les Armées. De telle maniere qu'il faut prendre, s'il est possible, de semblables precautions, pour les uns que pour les autres. Aussi s'ensuit-il de ces observations & des raisonemens cy-devant marqués; qu'il est à souhaiter pour lors; ou qu'on prene des troupes, autant que les raisons de l'Etat le pouront permettre, qui soient naturelles ou habituées dans ces païs, pour y porter les armes: ou qu'on les en tire avant les grandes chaleurs de l'Esté, sur tout si le cas que je viens de marquer arrive; pour les faire camper dans les lieux cy-devant marqués. Il n'est pas maintenant necessaire de rendre raison de ces évenemens: elle paroît assés, de ce que j'ay cy-devant dit & établi touchant la cause principale des fié-

vres intermittentes. Car j'ay fait clairement voir, que c'eſt principalement l'acrimonie du ſel, qui les produit; que cette acrimonie étoit beaucoup plus grande dans les lieux & dans les circonſtances que je viens de marquer, que par tout ailleurs; & qu'elle y excitoit toûjours, en la maniere qui a été expliquée, ces ſortes de maladies populaires,

Ce ſont elles auſſi, qui ont ſouvent fait croire, à quelques-uns, que nos Armées n'étoient pas ordinairement auſſi heureuſes en Italie & en Catalogne que par tout ailleurs. Car comme on n'en connoiſſoit pas la cauſe, telle qu'eſt celle que j'en ay maintenant découverte, on attribuoit cela, par un motif d'ignorence & de ſuperſtition, plûtôt à un effet du ſort & du malheur de nôtre nation, qu'à la cauſe que j'en ay donnée; qui ſeroit auſſi commune aux autres nations Septentrionales, qu'à la nôtre, ſi elles portoient les armes dans les circonſtances & dans les occaſions cy-devant marquées.

Il paroît cependant, par ce que je viens de dire, que ces remarques ne ſont pas ſeulement avantageuſes pour découvrir les veritables cauſes des fiévres intermittentes; mais qu'elles nous découvrent enco-

re des moyens pour prevenir, en plusieur occasions, les maladies dans les Armées du Roy. Et l'on pourroit méme, s'il étoit necessaire, mieux proportioner ces moyens aux diverses conjonctures de l'Estat : ce que je n'entreprendray pas neanmoins ici ; parce que cette matiere me porteroit trop loin, & qu'elle n'a rien de commun avec mon sujet.

Si pour revenir maintenant au détail des causes des fievres intermittentes, nous passons de celles qui sont generales aux particulieres, l'experience nous apprend, que tout ce qui peut augmenter la quantité ou l'exaltation des particules salines, dans la masse du sang, produira par la raison qui en a été donnée, ces fiévres. Ainsi tout ce qui est piquant, poivré, salé, ou fort chaud, & tout ce qui est acre, acide aigre, ou propre à le devenir, comme sont les fruits, le lait, & les choses douces, causeront ordinairement un semblable effet; qu'on évitera par consequent si l'on peut éviter toutes ces causes.

Les signes ou les accidens qui accompagnent ces fiévres, justifient de même que leurs causes, l'explication que j'en ay donnée. C'est ce que je vais faire voir, aprés que je les auray divisés en antecedens & en conjoints.

Les ſignes antecedens conſiſtent dans la chaleur de la paulme des mains, ou de la plante des pieds de ceux qui y ſont ſujets, dans l'inſomnie, la douleur ou le tournement de teſte, la palleur des ongles, les baaillements, les extentions des bras & des autres parties, la ſoif, la froideur des extremitez du corps, la rareté du pouls, & dans une eſpece de diſſurie ou deſtrangurie, qui les accompagnent quelque fois.

Quand aux ſignes conjoints, ils ſurvienent, ou dans le commencement des paroxiſmes, ou dans leur augment, ou dans leur declin. Ceux du commencement ſont la douleur d'eſtomach, celle des reins, des épaules, des jambes & quelquefois de toutes les parties du corps. La ſoif augmente ſouvent dans ce tems le froid auſſi avec des douleurs entre les deux épaules, des friſſons, des tremblements ou des ardeurs d'urine. Ces derniers accidens ſont ordinairement ſuivis des inquietudes, des nauſées ou des vomiſſemens de matieres ameres, quelque fois aigres, & d'autres fois acerbes ou inſipides, leſquelles excitent auſſi le flux de ventre, quand elles prenent leur cours en bas. Dans toutes ces occaſions le pouls eſt concentré, petit ou frequent, & quelquefois plein & rare. Mais

tous ces signes disparoissent d'ordinaire vers la fin de l'augment, & la chaleur & la fievre prenent toûjours leur place; toûjours elles augmentent jusques à l'état, accompagnées d'une acrimonie ordinairement plus grande que celle de la fiévre continuë, quelquefois d'assoupissement, d'autrefois d'un petit delire, & fort souvent de douleur de tête.

Tous ces accidents diminuent enfin, & se terminent entierement dans le declin de l'accez, ou par un flux d'urine assez haute en couleur, & tirant sur celle de lexive, quelquefois par des sueurs, & d'autres fois par l'insensible transpiration. Mais ces évacuations ne font souvent que finir le paroxisme, sans terminer la maladie: à moins qu'il surviene quelques pustules accompagnées des croutes aux levres, ou au dedans du nez. Neantmoins si les accez ne finissent pas aprés qu'elles ont une fois paru, ou s'ils ne deviennent pas beaucoup moindres qu'auparavant, ils sont toûjours ou plus longs, ou plus facheux dans la suite.

Les premiers signes, que j'ay rapportez, marquent si évidement l'acrimonie des humeurs salines, leur fermentation, les fumées qui s'en élevent, les routes qu'el-

les prenent, & leur exaltation dans la masse du sang, qu'il seroit fort inutile de les examiner, chacun dans le détail. Cela fait aussi que je donneray seulement l'explication des plus considerables, & de ceux qu'on a jusques-ici le moins developez. Et bien que les divers changemens du pouls soient de ce nombre, je n'en parleray que succintement, à cause qu'ils ont été suffisamment expliquez sur la fin du second Chapitre. Car j'y ay montré que sa frequence, sa vitesse, & sa concentration dépendoient presque toûjours du picotement & de la domination du sél, que la froideur des extremitez, qui produit souvent la palleur des ongles, provenoit du même changement du pouls; & que neanmoins l'élevation des fumées acres en pouvoient augmenter l'effet. Les insomnies, les frissons, la rareté du pouls, les tremblemens, les baaillemens, les extentions de tout le corps, & les douleurs sont excitées par les mêmes fumées acres & souvent acides; qui s'élevent de la premiere fermentation des humeurs, sensible ou insensible que la chaleur de la fiévre dissipe ensuite dans peu de tems.

La raison est, que quand le sel commence à exalter le soulfre; celuy-cy, qui se trouve

trouve alors en petite quantité, dans cette exaltation, enleve avec luy plusieurs parties salines, lesquelles estant ainsi plus abondantes, prevalent sur l'autre; picotent par ce moyen les membranes, & causent tous ces accidens. Mais elles excitent encore principalement la concentration du pouls, les tremblemens, les frissons & la froideur des extremitez; parce que l'acidité, la solidité, ou la fixation du sel s'opposent au mouvement du soufre, qui est la cause de la chaleur

Les mêmes particules salines produisent enfin la rareté du poulx, quand leur picotement n'est pas assez fort pour y faire survenir la frequence & les tremblemens; qui passent ensuite à proportion que la partie sulphureuse prevaut sur la saline; parce que celle-ci dilate avec force le cœur, qu'elle produit ainsi la chaleur, & tempere l'acrimonie de l'autre. cela n'empêche pas neanmoins que la contraction du cœur n'en soit ordinairement plus longue que sa dilation; à cause de la resistance que la grande quantité du sel fait à celle du soulfre.

C'est encore l'acrimonie saline des humeurs, qui produit principalement les nausées, le vomissement, le flux de ventre, la disurie, & l'estrangurie dans le commencement des accez: parce qu'elle se trouve alors

plus forte, & qu'elle n'est pas encore radoucie, ni à l'occasion de son mêlange avec la masse du sang, ni par le mouvement de la forte circulation, qu'elle acquiert bientôt aprés. Car quand elle a circulé quelque tems considerable, elle émousse si fort ses pointes, se subtilise & s'exalte à ce point avec le soulfre, que tous ces accidens se dissipent, & qu'il survient à leur place la violance ou l'ardeur de la fiévre, dont les fumées chaudes excitent souvent le delire & la douleur de teste.

Ces accidens sont même quelquefois accompagnez d'une chaleur plus acre que n'est celle de la fiévre continuë : ce qui provient de ce que les particules salines se trouvent en ce cas si abondantes que les sulphureuses ne peuvent pas suffisament émousser leurs pointes pour les temperer, ou les dissiper par le mouvement qu'elles leur procurent ; d'où vient qu'elles rendent alors la maladie toûjours longue, & fâcheuse. Ce n'est pas pourtant qu'on ne remarque d'ordinaire cette acrimonie dans l'entrée de la chaleur des paroxismes plus grande que dans la fiévre continuë, à cause qu'elle y est excitée par le sel ; mais elle ne dure pas long-tems, comme dans le premier cas, par la raison que je viens d'en donner.

Les pustules qui terminent la fiévre, la soif, les évacuations des matieres acres, les douleurs de reins, & l'ardeur des urines, dont la pluspart arrive dans le commencement des paroxismes; & enfin les sueurs, ou le flux d'urine, qui surviennent sur leur declin, marquent aussi l'acrimonie, ou l'abondance des mémes particules salines: qui estant dissoutes par les humeurs aqueuses & huilleuses de la masse du sang relâchent & picotent en méme-tems les parties membraneuses dans les premieres voyes, dans la vessie, & dans les reins, pour se procurer par ce moyen leur sortie. Que si elles sont plus ou moins retenuës au dedans sans pouvoir sortir, elles s'adoucissent par le mouvement, qui leur survient dans chaque accez de fiévre; au declin duquel elles s'évacuent enfin avec les sulphureuses par les sueurs, par les moiteurs, par l'insensible transpiration, ou par le flux d'urine: aussi la rendent-ils souvent teinte d'une couleur, qui ressemble celle des lexives.

Pour ce qui regarde la soif, c'est fort mal à propos qu'on pretend qu'elle est simplement excitée par la chaleur de la fiévre, puis qu'elle survient plus souvent, & qu'elle paroît plus forte dans les fiévres intermittentes, que dans les continuës; qu'on la sent

méme plus grande avec le froid de l'accez, qu'avec le chaud, & que Galien nous enseigne, qu'elle provient de la salure de la pituite.

Nous experimentons d'ailleurs tous les jours en nous-mémes, qu'il n'y a rien qui excite tant la soif que le salé: qu'elle est plus grande, & qu'elle survient plus frequemment pendant le froid, & dans le commencement de la fiévre, que durant le chaud, & que pendant son augment ou son estat.

Que si neanmoins elle se trouve quelquefois aussi forte dans la chaleur que dans la froideur, cela arrive tant parce que les particules salines sont trop abondantes pour estre temperées, qu'à cause que le chaud de la fiévre consume trop la salive ou la limphe; qui doit abreuver incessamment la langue, trop échaufée & dessechée par la fumée de la respiration. Cela fait aussi qu'étant transportée hors de ses vaisseaux dans les hydropiques, ils meurent de soif dans la source des eaux; & que ne coulant pas assez abondament, pour arrouser le gosier dans le commencement des accez des fiévres, à cause que le mouvement circulaire de toute la masse y est ralenti, il se trouve desseché, & par consequent disposé à exciter la soif.

Bien qu'il n'en soit pas de même de la cause des sueurs, que de celle de la soif; puis qu'elles proviennent plutost des particules sulphureuses que des salines: cela n'empêche pas que ces dernieres ne soient souvent la cause des premieres. Car celles-cy se trouvant dégagées par le moyen des autres, reprenent d'abord leur mouvement naturel, & fermentent avec plus de force le sang, à proportion qu'elles se trouvent plus débarassées par l'acrimonie du sel. Mais comme la fermentation de ces parties sulphureuses n'est qu'accidentelle; puis qu'elle dépend de l'acrimonie des salines; qui rompent les liens qui tenoient les autres enchaînées, & qui êtoient d'ailleurs dans leur êtat naturel; il s'ensuit que la force de leur mouvement cesse à proportion que les autres s'adoucissent, ou se dissipent. Il s'ensuit encore que les particules sulphureuses, qui ont assez de mouvement pour passer hors des vaisseaux, y produisent une sueur abondante; lors qu'elles entraînent avec elles jusques à la superficie de la peau, plusieurs des salines & aqueuses, qui s'estoient fermentées ensemble. Que si un pareil effet n'arrive pas si tôt, ni si facilement dans les fiévres continuës; c'est à cause que les particules sulphureuses y sont trop abondantes & trop

casses pour estre suffisamment subtilisées par les salines;que leurs causes se trouvent d'ailleurs totalement contenuës dans la masse du sang, & qu'elles ne peuvent pas s'en separer sans estre auparavant suffisamment cuites & temperées. Outre que les particules les plus huileuses ou grossieres du soulfre s'excitent dans ces fiévres, & que les plus subtiles ou susceptibles du mouvement s'exaltent au contraire dans les intermittentes, ce qui fait qu'elles sont plus disposées à produire les sueurs.

Cependant si les parties sulphureuses n'entraînent ou ne temperent pas seulement les salines,qui ont causé ensemble le paroxisme; mais qu'elles emportent encore, ou radoucissent suffisemment celles qui sont d'ailleurs contenuës dans la masse du sang,& qui fournissent la matiere aux reservoirs pour de nouveaux paroxismes, elles terminent alors comme dans les continuës, aussi bien la maladie que le paroxisme. Mais ces parties salines ne s'enlevent,ou ne se temperent pas ordinairement, sans qu'elles laissent des marques de leur acrimonie, dans les endroits les plus tendres par où elles sortent; tels que sont les lévres & les narines; où elles produisent les petites pustules cy-devant marquées. Que s'il arriva neanmoins,

comme on l'obſerve pluſieurs fois, que la maſſe ſanguinaire ne ſe dégage pas tout-à-fait de ces parties ſalines; celles qui ſont retenuës en deviennent plus exaltées; à cauſe du grand effort que les autres ont fait; ſans les pouvoir, ou temperer, ou diſſiper;& alors bien loin de guerir la maladie, elles la rendent plus longue & plus facheuſe.

Le Prognoſtic confirme encore les cauſes que j'ay établies à l'égard des fiévres intermittentes dans le Diagnoſtic : Car puis qu'elles ne deviennent ordinairement ni violentes ni dangereuſes, ſi le ſujet eſt raiſonnablement bon; il y a apparence que leur cauſe eſt plutoſt accidentelle que propre. En effet, l'élevation du ſoulfre, qui produit la fiévre intermittente, dépend toûjours en cette occaſion, de l'acrimonie du ſel : ce qui fait que la fiévre en eſt moins dangereuſe & moins violente: mais plus longue, parce qu'elle provient d'un principe plus lent, & moins propre que n'eſt le ſoulfre pour détruire dans peu de tems la ſanté. Ce n'eſt pas pourtant, que quelquefois cette fiévre ne produiſe, le moins qu'on s'y attend, des accidens funeſtes dans le cerveau; tels que ſont la létargie, le ſubec, ou les mouvemens convulſifs; parce qu'ils proviennent de l'acrimonie, & de la precipitation qui ſe fait

des particules salines en cette partie ; qui par son humidité, ou par sa foiblesse naturelle, se trouve fort disposée à les recevoir. Ces accidens n'arrivent neanmoins presque jamais, aprés qu'on a passé, sans aucune de leurs atteintes, les premiers quinze jours de la maladie. La raison est, que les parties salines ont fait leurs plus grands efforts durant cét intervale de tems.

Le grand Hypocrate nous a laissé dans ses Aphorismes, sec. 1. & 4. une regle admirable pour juger de l'évenement de ces fiévres : il dit que pour bien connoître la nature & l'estat de ces maladies, il ne faut qu'examiner la saison, la difference, ou le raport qui se trouve entre leurs paroxismes; & considerer s'ils augmentent, ou s'ils diminuent ; s'ils reviennent à la même heure, chaque jour, plutôt ou plus tard; s'il y a coction dans les humeurs qui les produisent ; & si toutes ces choses arrivent dans un grand, ou dans un petit intervale de tems.

Aussi est-il vray, que nous connoissons principalement la nature de ces fiévres, par celle de leurs paroxismes, ou par la saison où ils ont accoûtumé de venir. Ainsi les accés de l'Automne durent plus long-tems que ceux des autres saisons: & ceux du Printems au contraire beaucoup moins que tous

les autres : ainsi les accés qui reviennent chaque jour sont plus fâcheux que ceux qui n'arrivent que chaque troisiéme jour ; & ceux-cy établissent la fiévre tierce, & les autres la double tierce. Nous connoissons pareillement l'état de ces fiévres, si elles seront courtes ou longues, dangereuses, grandes ou petites, par l'augmentation ou par la diminution de leurs accez, par les heures de leur retour, & par la coction des humeurs. Car si les urines, les sueurs ou les autres signes marquent à bonne heure que les humeurs qui les produisent, sont benignes, cuites & preparées : ou qu'ils commencent d'ailleurs à diminuer, ou à anticiper l'heure qu'ils ont accoûtumé de venir, c'est une marque infaillible qu'ils finiront bien-tôt. Que si au contraire il ne paroit point de coction dans les excremens, si les accez augmentent, s'ils reculent sans diminuer, ou s'ils reviennent précisément à la même heure, c'est une marque assûrée que leur cause est grande, opiniâtre, grossiere, ou abondante ; ce qui rend toûjours la fiévre longue, & quelquefois dangereuse, principalement si le sujet se trouve mauvais.

Je finirai ce Prognostic par une remarque aussi importante pour la pratique, qu'elle l'est pour confirmer la cause que j'ay alle-

guée des fiévres intermittentes. Elle consiste à remarquer, que la recheute de ces fiévres est beaucoup plus frequente que celle des autres maladies ; ce qui ne peut provenir que de la nature de leur cause. En effet, comme j'ay fait cy-devant voir qu'elle depend absolument de l'acrimonie du sel, on ne peut que difficilement l'emporter ou la détruire tout-à-fait. Il est neanmoins vray que son acrimonie s'adoucit avec assés de facilité, & souvent en peu de tems: mais comme l'on ne fait alors qu'émousser ou adoucir legerement le sel, en absorbant ou écornant les pointes, en la maniere que je l'expliqueray dans la suite; qu'il en reste toûjours la même quantité, à cause de la resistance qu'il fait par sa solidité naturelle; & qu'il est d'ailleurs acre de sa nature: il conserve souvent sa premiere disposition, & acquiert par ce moyen, dans la moindre occasion qui se presente, la même acrimonie qu'il avoit auparavant pour en exciter la fiévre, comme devant, & en produire la recheute.

Aprés avoir prouvé & établi la nature des fiévres intermittentes, tant par les causes qui les produisent, que par les signes & les accidens qui les accompagnent; il me reste à faire voir la même chose, par les remedes les plus efficaces, qui en procurent la gue-

rison. Et cela s'appelle prouver *à priori & à posteriori*; c'est à dire par les causes & par les effets, par l'experience & par la raison.

Il faut pour cela observer, que ces remedes sont alterans, vomitifs, ou purgatifs; ausquels il faut joindre la seignée, sous le genre de ceux-cy, & les specifiques ou febrifuges sous celuy des alterans; & remarquer que les uns ou les autres comprennent tous ceux qu'on a mis en usage jusqu'à ce jour, pour la guerison de ces fiévres.

Si l'on examine la nature de ces remedes, on connoîtra facilement, qu'encore qu'ils soient de differente espece, ils ne laissent pas de combattre les causes que j'ay rapportées des fiévres intermittentes. Pour justifier cette verité, il ne faut que se ressouvenir de la difference que j'ay établie entre leurs causes; qu'elles prennent leur premiere source dans la masse du sang, que cette source en produit une seconde, dans les premieres voyes ou dans les entrailles: & qu'aprés avoir suffisemment augmenté son acrimonie dans celles-cy, elle repasse dans la masse sanguinaire, pour y exciter la fiévre.

Aprés ces reflexions, on comprendra clairement, comme chacune de ces causes a son different, & son specifique remede; que d'une part les febrifuges temperent l'acri-

monie d'où emanent toutes ces causes, selon que je le prouveray au long dans le prochain Chapitre ; que les saignées de l'autre, emportent une bonne partie de leur premiere source ; que les vomitifs en enlevent ordinairement toute la seconde, & quelquefois une partie de la premiere : & que les purgatifs épuisent plus ou moins l'une & l'autre de ces deux sources ; selon qu'on les donne forts, ou foibles, & bien proportionnez à la matiere disposée à s'évacuer.

C'est aussi de cette disposition que depend principalement le bon effet des purgatifs, comme je le feray voir au long dans le Chapitre, où je dois parler de la maniere, & en quel tems il faut purger dans les fiévres continuës.

Il faut neanmoins presentement anticiper un peu cette matiere, en faveur des intermittentes : & remarquer que les Medecins divisent les purgatifs en erradicatifs, & en minoratifs. Ils veulent que ceux-cy purgent les premieres voyes, comme sont l'estomach, la vessie du fiel, les boyaux, & le pancreas; & que les autres n'évacuent pas seulement ces parties, mais toutes les autres les plus éloignées jusques à l'habitude du corps.

On remarquera sur ce sujet, qu'il ne

faut jamais ordonner ces derniers remedes, que quand les mauvaises humeurs sont cuites & preparées : mais bien les premiers presque en tout tems, sur tout quand les premieres routes se trouvent fort pleines & embarrassées de la cacochimie des mauvaises humeurs. Et comme ce cas arrive d'ordinaire dans les fievres intermittentes, les minoratifs y seroient avantageux, avant même la coction des humeurs, s'il ne se presentoit d'autres indications qui s'y opposent. Les principales sont la plenitude & l'acrimonie de la masse du sang ; qui indiquent si fort la saignée, que si l'on ne la fait pas, on court grand risque d'exciter des accidens tres-fâcheux. Il faut donc preferer alors la saignée aux minoratifs. C'est aussi le conseil que nous donne Vallesius dans le Livre de sa methode, où il dit qu'on doit toûjours commencer la curation d'une maladie par la premiere de ses causes. De plus ces Minoratifs agitant toûjours plus ou moins la masse du sang, si elle se trouve d'ailleurs fort impure ou dépravée; le purgatif excitera la fievre continuë : cela fait que la sagesse & la prudence qu'un sage Medecin doit avoir, l'oblige à commencer les évacuations par les saignées, à moins qu'il ne se presente des indications contraires, qui sont ordinai-

rement tres-difficiles à bien diſtinguer.

On a en effet grande peine à juger juſte, ſi par exemple, dans le commencement de la maladie, il y a de la plenitude dans la maſſe du ſang, & s'il y a beaucoup d'impureté ou de pourriture dans les premieres voyes, ou non: bien qu'il y ait des marques de l'un & de l'autre, comme je le ferai voir ailleurs. Je ſçai bien neanmoins, que dans le Printemps les fievres intermittentes ne ſont pas ordinairement fomentées par une grande cacochimie; & qu'ainſi le premier remede qu'on ordonne, purgatif, ou ſaignée, les guerit tres-ſouvent. Mais je ſçay auſſi, que cette methode trompe ordinairement dans l'Eſté, ou dans l'Automne; à cauſe que la matiere ſe trouve ſouvent plus dépravée, & plus augmentée dans toute la maſſe ſanguinaire. Et cela me fait auſſi conclurre qu'il s'en faut tenir à la methode que je viens de propoſer.

Tout ce que j'ay avancé des purgatifs, convient à proportion aux vomitifs: & comme les uns ſont violens, & les autres benins, il faudra ſe ſervir des derniers, quand l'indication s'en preſentera à la place des Minoratifs, & quelquefois des premiers à la place des erradicatis. Ce n'eſt pas neanmoins, que s'il faut purger à fond dans

le commencement, la violence des vomitifs ne doive être toûjours preferée à celle des purgatifs : ce qui est assez conforme à ce que j'ay ci-devant dit, touchant la diverse source des causes ; qui produit les fievres intermittentes.

Il ne suffira pas cependant d'ordonner ces remedes à propos : il faudra encore choisir les vomitifs ou les purgatifs, qui seront les plus propres contre ces fievres. Il ne faut pas douter, que ceux qui tiendront de la nature des febrifuges, que j'expliquerai dans la suite, ne soient les meilleurs ; parce qu'ils tempereront d'une part l'acrimonie des humeurs, à proportion que de l'autre ils en évacueront la matiere.

Ces remedes sont les feüilles de cabaret, la rheubarbe, la manne, le sel essentiel de chicorée, du petit chene, & de la petite centaurée ; l'eau des neuf infusions des roses pâles, le syrop de chicorée composé avec la rheubarbe, celui des fleurs des péches, & le tartre vitriolé mêlé avec le crême de tartre, la casse & les tamarins.

Quelques praticiens ont observé, principalement du côté du Nort, que les sudorifiques, guerissoient aussi souvent que ces autres remedes, les fievres intermittentes. Et c'est sans doute pour deux raisons : La

premiere eſt la même, que celle que j'ay donnée à l'égard des purgatifs & de la ſaignée. Et pour la ſeconde, elle conſiſte, en ce que la cauſe des maladies des peuples Septentrionaux, dépend ordinairement du deffaut de la tranſpiration, de l'abondance des eaux, ou d'un flegme trop acide & trop gluant. Auſſi arrive-t-il de là, que les ſueurs leur ſont ordinairement avantageuſes, ſur tout ſi elles ſont excitées aprés la coction des humeurs : & qu'elles ſont au contraire ſouvent nuiſibles aux peuples Meridionaux ; à cauſe qu'ils tranſpirent plus facilement ; & que leurs temperamens ſe trouvent tout-à fait differens, & ſouvent oppoſez à ceux des Septentrionaux.

On pourroit encore joindre, à tous ces remedes, pluſieurs autres purgatifs & vomitifs, qui combatent principalement les fiévres intermittentes ; tels que ſont la décoction des feüilles, ou de l'écorce du ſureau ; l'eau arſenicale ; & diverſes preparations du vitriol, de l'antimoine & du mercure : mais parce que tous ces remedes ſont violens, qu'ils ſont d'ailleurs plus dangereux ou plus nuiſibles que ceux que j'ay ci-devant propoſez, & qu'un grand nombre d'Auteurs parlent de leurs preparations ; je n'en parlerai pas ici en particulier. Je dirai

ſeulement qu'ils gueriſſent ſouvent les fievres intermittentes ; à cauſe qu'ils purgent par haut & par bas, d'une maniere aſſez efficace le ſuc pancreatique, la melancolie, la lymphe, & la bile ; qui produiſent ces maladies, lorſque leur ſel devient fort acre & fort exalté.

Je finirai maintenant ce Chapitre par une difficulté qu'on pourroit avoir ſur ce que j'ay dit, que les fievres intermittentes étoient excitées par l'acrimonie des humeurs. On n'auroit qu'à dire, par exemple, que le vomiſſement & le flux de ventre provenant de la même acrimonie, ils devroient toûjours accompagner ces fievres. Je réponds à cette objection, que ces évacüations ne proviennent pas toûjours ſimplement de l'acrimonie des humeurs, & qu'il y a ſouvent d'autres cauſes qui y concourent en même-tems : & entr'autres diverſes fermentations, & pluſieurs précipitations qui ſe font à l'occaſion des ſels dans la maſſe du ſang, des matieres trop fixes, trop cruës, trop liquides, ou trop groſſieres. La foibleſſe ou le relâchement des parties qui les contiennent, produiſent encore le même effet ; qui ſont cauſées, ou par la diſſipation de l'eſprit, ou par l'abondance des humiditez ſuperfluës, & huileuſes, qui

ſurviennent aux parties ſujettes à ces évacüations.

Cette réponſe eſt confirmée par l'experience ; puiſqu'elle nous apprend que les remedes ne purgent pas ſimplement, parce qu'ils ſont acres ; mais parce qu'ils ont un ſel eſſentiel ; qui a la vertu de fermenter, de precipiter, de fondre ou de diſſoudre les humeurs, dont la maſſe ſanguinaire eſt compoſée. Comme ce ſel eſt d'ailleurs huileux, il relâche les parties dans leſquelles les humeurs ſont contenuës à proportion qu'il les picote, pour en procurer l'évacüation. C'eſt auſſi ce picotement qui eſt la cauſe du flux de ventre, & du vomiſſement frequent, qui ſurviennent au commencement des fievres intermittentes ; ſelon que je l'ay ci-devant expliqué de telle maniere qu'il s'enſuit maintenant de ce que je viens de dire, que cette objection confirme nôtre hypotheſe au lieu de la détruire. Mais la matiere du Chapitre que je vais commencer la confirmera davantage.



CHAPITRE QUATRIE'ME.

Qui contient une Dissertation singuliere sur le Quinquina, sur tous les febrifuges en general, & sur quelques autres des plus efficaces en particulier.

BIEN que la recherche des fievres ait de tout tems plus occupé les Medecins, que celle de toutes les autres maladies ensemble ; ils n'ont pas pour cela fait jusques ici un grand progrez dans les découvertes que leur nature nous cache. Elle est toûjours tres-difficile à penetrer : quoi que sa connoissance soit de la derniere consequence, à cause du frequent danger où elle nous expose.

Pour tâcher donc d'en avoir une idée plus claire, je diray, que comme l'on n'a pas peu jusques ici la découvrir à fond, ni

par la recherche de ses causes, ni par l'examen de ses signes : on ne sçauroit, ce me semble mieux parvenir à cette fin, qu'en l'examinant, & dans les symptomes qu'elle produit, & dans les remedes qu'on lui oppose. Le Quinquina nous fournit nouvellement une occasion merveilleuse pour y réüssir ; puisque c'est le remede le plus souverain, le plus prompt & le plus innocent qu'on puisse mettre en usage pour la guerison des fievres.

Il y a apparence aprés cela, que si nous n'oublions rien pour tâcher à bien connoître ce remede, nous pourrons avoir des lumieres plus parfaites que celles que nous avons des fievres ; & trouver des moyens tous nouveaux : non seulement pour découvrir d'autres remedes aussi efficaces qu'il l'est lui-même ; mais pour déveloper des maladies, qui nous ont été jusqu'es à present inconnuës.

Il faut neanmoins remarquer, avant que d'examiner la vertu & la nature de ce remede, qu'un des premiers qui en a écrit, est Jean Jâques Chiffletius Chevalier, & premier Medecin de Guillaume Leopol Archiduc d'Austriche, & Vice-Roi de Flandres. Il dit dans un Traité qu'il a fait des febrifuges, que le Quinquina est une

écorce d'un arbre qui croit dans le Perou, que les naturels appellent *Ganna na peride*, ou *china febris*; & que les Espagnols qui possedent le Perou, la nomment *Palo de calenturas*, qui signifie bois des fiévres. Le même Auteur ajoûte, qu'il n'y avoit que tres-peu de tems que les Espagnols, avant les Reverends Peres Jesuites, en avoient apporté les premiers en Espagne & en Italie chez le Cardinal Jean de Lugo. Cela obligea aussi les Italiens à en faire imprimer la suivante recepte; qui fut ensuite receuë des Medecins & des Apoticaires dans Rome, & autorisée par les soins & la recommandation de ce Cardinal.

Le china febris *est l'écorce d'un arbre du Perou, qui guerit les fievres tierces & quartes, qui viennent avec froid, & qui durent fort long-tems. Il faut reduire cette écorce en poudre, en faire infuser deux dragmes dans du vin, & les prendre dés que l'accez commencera. L'experience a fait connoître que presque tous les febricitans qui ont pris de cette poudre, en sont gueris, pourveu qu'ils ayent été bien purgez auparavant, & qu'ils n'ayent pris ensuite de quatre jours aucun autre remede.* La recepte n'ajoûte rien plus, si ce n'est qu'il ne faut pas user de ce febrifuge sans le conseil du Medecin.

Voilà ce qu'on remarqua de la vertu de ce remede, dés qu'il commença de passer en Europe, dont on en méprisa neanmoins peu de tems aprés l'usage; parce que plusieurs Medecins des plus accreditez, ayant negligé la recherche de sa nature, se préocuperent mal à propos contre sa nouveauté; & se firent un plaisir singulier de le décrediter ouvertement aprés la mort du Cardinal de Lugo. Mais à present que nous sommes détrompez de ces fausses préocupations, par quantité d'experiences convaincantes, examinons celles qu'on y a nouvellement faites, pour nous en procurer une plus parfaite connoissance.

Je parlerai maintenant des miennes, tant pour en pouvoir raisonner plus juste, que parce qu'elles sont assez surprenantes & fort nombreuses. Si j'avois fait mistere de ce remede, elles auroient asscurement répandu un plus grand bruit qu'elles n'ont fait. C'est de la maniere que les Charlatans s'accreditent: C'est de la maniere qu'ils debitent leur Orvietan. Ils ne découvrent jamais la nature de leurs remedes. Ils font mistere de la moindre chose; & s'autorisent ordinairement si fort, par cette trompeuse maxime, qu'ils gagnent facilement l'esprit du peuple, & bien souvent celui des gens les plus distinguez.

Quel malheur ! qu'on ne puiſſe jamais prevenir de fineſſes ſi groſſieres ; & ſe détromper des erreurs ſi préjudiciables ! quel malheur qu'on admire toûjours les choſes qu'on ne connoit pas, & qu'on les mépriſe dés qu'on commence à les connoître. Tant qu'on a ignoré la compoſition de la poudre cornachine, celle des pillules Angeliques, des dygbianes, & d'un nombre infini de ſemblables remedes, tous ceux qui avoient des maladies fâcheuſes, ont deſiré d'en guerir par leur ſecours : Mais dés que la compoſition en a été découverte, on les a d'abord mépriſez ; & on en a ſouhaité en même-tems de nouveaux, dans l'eſperance de trouver la gueriſon dans la vertu de quelque remede caché.

La raiſon eſt, que nôtre imagination ſe flate & ſe repreſente toûjours le bien plus grand qu'il n'eſt pas, lorſque nous en ignorons la nature. Auſſi arrive-t-il qu'aprés avoir bien connu celle de ces remedes, on n'en a fait plus aucun cas ; à cauſe qu'on a pris garde qu'ils n'étoient pas dans le fond differens, ou meilleurs que ceux qu'on met communement en uſage ; & qu'on s'étoit ainſi préocupé mal à propos en leur faveur.

Mais cette farfanterie encherit bien davantage ſur la foibleſſe & l'ignorance des

hommes ; lorſque, ſous le maſque de la charité, on debite adroitement ces faux myſteres & ces pretendus ſecrets. C'eſt ſous ce voile ſpecieux, que les Farfans enchantent tellement les petits & les grands, qu'ils ont autant de veneration pour leur pretendu remede, que pour leur fauſſe vertu. Tout le monde court aveuglement à eux, ſans s'aviſer que la plus part ſe trouve ſans butin à la fin de la courſe ; & que la charité qu'ils font de leur remede, ſert plus pour l'acrediter, & pour vuider adroitement la bourſe, qu'à ſoulager les ſouffrances des malades & la miſere des pauvres.

La nature eſt ſi cachée;il y a par malheur ſi peu de gens qui en connoiſſent les ſecrets, & un ſi grand nombre de perſonnes de toute condition ſe trompe tellement dans cette farfanterie, qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'on exterminât entierement la race des Charlatans, qui ſont ennemis de la verité ; & qui n'aſpirent qu'à la vanité & au bien de la fortune. Il ſeroit à ſouhaiter encore pour le bien public, pour l'utilité de la ſanté, pour le repos de l'eſprit, & pour les progrez dans les ſciences naturelles, que tous les Potentats de la terre baniſſent pour jamais de leurs Eſtats tous ceux qui feroient profeſſion des ſecrets, principalement quand ils regardent

dent la Medecine : puis qu'en cachant & obſcurciſſant cette ſcience, que toute la connoiſſance des hommes enſemble ne pourra jamais bien penetrer, ils nous oſtent des moyens pour mieux connoître la nature, & pour mieux conſerver & remettre la ſanté ; qui ſont, aprés nôtre ſalut, les biens les plus conſiderables qu'on puiſſe deſirer.

Ennemi juré de cette race de gens, je vais raporter ingenuement, comme je l'ay toûjours pratiqué, toutes les preparations que j'ay faites du Quinquina, & toutes les vertus que j'y ay obſervées. Pour cela je dis que je l'ay donné une infinité de fois avec un heureux ſuccez, non ſeulement dans toute ſorte de fiévres intermittentes ; mais dans les continuës, accompagnées au commencement de leurs redoublemens, ou des friſſons ou de la froideur des extremitez du corps.

Je l'ay encore donné preſque avec un pareil ſuccez au commencement des hectiques & des lentes, dans les catarrhales, & dans les malignes; principalement quand les unes ou les autres eſtoient auſſi accompagnées de repriſes avec friſſon ou tremblement. Et ſi ce remede n'a pas toujours emporté la continuité de ces fiévres, il a du moins arreſté ou diminué leurs redouble-

mens;& il les a toûjours gueries lors qu'elles n'ont esté qu'intermittentes. Mais tout cela n'a esté souvent executé qu'aprés avoir fait preceder la saignée, & qnelquefois un purgatif ou minoratif, selon l'indication de la maladie. Neanmoins lors que la violence des accidens n'a pas donné le tems de mettre ces remedes en execution, je n'ay pas laissé de le faire prendre, en satisfaisant, ou en même-tems, ou devant, ou aprés, à la plus urgente indication des autres symptomes.

Je l'ay ordinairement fait prendre un peu auparavant le commencement du redoublement des fiévres : mais indifferemment en tout tems; lors qu'elles ont esté dangereuses & urgentes.

J'ay observé qu'il fortifioit, qu'il remettoit le pouls concentré, qu'il le regloit lors qu'il estoit intermittent, & qu'il combatoit le flux de ventre, les nausées, le vomissement, la faim canine. le dégoust, l'indigestion, la foiblesse d'estomach; & en un mot toutes les maladies produites par l'acrimonie des humeurs.

Les enfans à la mammelle, les femmes grosses, les foibles, ou les vieux, l'ont pris dans une dose proportionnée, & avec autant de succez que les jeunes & les plus robustes

J'ay neanmoins souvent remarqué que son operation a esté plus efficace dans les vieillards, qu'ils s'en sont mieux trouvez, & qu'ils ne sont pas tombez si frequemment en recheute que les autres. Et c'est sans doute à cause que cet âge est ordinairement dominé par une pituite qui tempere un peu leur acrimonie saline. C'est le sentiment de Crato; & c'est ce que je confirmeray dans la methode que j'ay donnée pour conserver la santé.

La preparation de ce remede a toûjours esté fort simple. Car estant bien pulverisé, je l'ay fait seulement infuser avec une eau distillée, propre pour la maladie à laquelle il devoit servir. Et cette infusion se preparoit dans un vaisseau bien bouché, & placé sur des cendres un peu chaudes pendant l'espace de deux ou trois jours; durant lesquels on remuoit de tems en tems la poudre. Neanmoins toutes les fois que l'indication en a été pressante, il n'a infusé que quelque heure; mais avec un peu plus de chaleur qu'auparavant.

J'ay toûjours remarqué, qu'en faisant prendre la poudre de ce remede avec son infusion, son éfet étoit incomparablement plus prompt, plus efficace, & aussi bon qu'en donnant la seule infusion. Cela m'a

aussi obligé à donner presque toûjours les deux ensemble ; d'autant plus que divers Auteurs ont fait les mémes remarques concernant ce febrifuge.

La plus part des personnes, qui l'ont pris quelquefois avec du vin, & d'autres fois avec une eau rafraichissante, se sont ordinairement mieux trouvées de cette derniere preparation, que de la premiere : à cause de la chaleur, sans doute, que le vin leur excitoit dans l'estomach & dans la masse du sang. C'est aussi la raison, qui a obligé Monsieur le Chevalier Talbot Medecin Anglois ; qui n'en donne que la seule infusion avec du vin, à la faire prendre plûtôt sur la fin du redoublement de la fievre que dans son commencement : ce que je croy pourtant assez indifferent, quand on le donne de la maniere que je viens de le marquer.

Je le fais infuser, pour toutes les fiévres intermittentes, dans l'eau de chicorée, avec laquelle je mêle ordinairement une troisiéme partie de celle de borrache ou des roses. J'ajoûte pour les fiévres malignes parties égales de la premiere eau avec celle de chardon benit ; pour les fiévres putrides, je prens de l'une ou de l'autre des deux premieres eaux, & la mêle avec une pareille quantité

de celle de plantain ou de pourpier ; & pour les lentes ou les hectiques je me sers des parties égales de l'eau de fleurs de pavot rouge sauvage ; & de celle des roses. J'en fais de méme à l'égard du flux de ventre & du vomissement, en y ajoûtant seulement par prise, un scrupule de la poudre de roses rouges. Et quand les enfans ou les personnes grandes ne veulent pas prendre le Quinquina preparé de ces manieres ; à cause qu'elles sont un peu dégoûtantes, je leur donne la seule poudre, ou en forme de tabletes, ou de boles, méme avec la confiture qu'ils trouvent le plus de leur goût.

Aussi toute la vertu de ce remede consiste principalement dans sa substance : de telle maniere que ce qu'il y a de plus considerable, est de la prendre, soit qu'on la donne seule ou mêlée avec quelque chose.

La dose & la maniere de s'en servir, sont depuis une dragme jusques à deux, une ou plusieurs fois par jour, entre deux bouillons, ou loin des alimens. On ne prendra donc rien une ou deux heures devant, ny une ou deux heures aprés chaque prise ; & on continuera la méme chose trois, ou quatre jours de suite en se tenant d'ordinaire au boüillon : on en donnera neanmoins quelque fois plus, quelque fois moins, se-

lon que la maladie sera urgente. Car si la fievre ou les accidens qu'elle excite sont dangereux, il en faudra prendre une dragme entre deux bouillons de quatre en quatre heures, dix ou douze fois de suite : & cela doit être observé à proportion dans les autres occasions plus ou moins urgentes.

De toutes les fiévres qui en ont esté gueries, la recheute de la fiévre quarte est la plus frequente, principalement sur la fin de l'Automne, ou au commencement de l'Hyver : mais quand les autres en ont esté une fois emportées, elles ne reviennent pas ordinairement, si l'on garde le regime de vie que je marqueray dans la suite, & si l'on a fait preceder auparavant les evacuations necessaires. Que s'il arrive quelquefois le contraire, ces fiévres sont beaucoup moindres, & il ne faut, pour les guerir à fond, que reiterer comme devant le méme febrifuge. Son effet n'est pas neanmoins infaillible dans l'Automne ; car elles reviennent quelquefois, aprés avoir executé tout cela : Et c'est à cause que les recheutes des fiévres intermittentes sont par la raison qui en a esté donnée, plus frequentes que celles des autres maladies, sur tout dans cette saison. On les évitera pourtant, si l'on choisit un climat, tel que j'ay marqué dans le prece-

dent Chapitre, & si l'on prend la teinture du Quinquina environ un mois selon la preparation du Chevalier Talbot, que je raporterai sur la fin de ce Chapitre.

Je connois plusieurs Medecins, qui pretendent empêcher la recheute en purgeant de tems en tems ceux qui ont esté gueris par l'usage du Quinquina : mais l'experience m'a fait observer, que si l'on ne reiteroit en même tems plusieurs fois ce febrifuge, cette methode nuisoit beaucoup plus qu'elle ne profitoit. Cela fait aussi que j'ay tres-souvent remarqué, que ceux qui ont esté simplement repurgez, aprés avoir pris ce remede, tomboient plus frequemment en recheute que ceux qui ne l'avoient pas esté. Outre que quand on aura examiné la cause & la nature des fiévres, & celle du Quinquina, on ne pourra pas desavoüer, que la raison & l'experience ne condamnent cette pratique, de même que celle de ceux qui suivent une methode tout-à-fait contraire, en faisant comme le Chevalier Talbot, toûjours prendre ce remede sans purger en aucune maniere.

Je ne disconviens donc pas qu'il ne faille se servir de la purgation : mais j'estime que pour prevenir la recheute, il faut toûjours reprendre du Quinquina aprés qu'on a esté

purgé & qu'on est gueri par cette voie. C'est la methode la plus asseurée; qui exige neanmoins aussi bien que les autres, à garder un regime de vie convenable & assez exact.

Pour bien observer ce regime, il faut éviter autant qu'il sera possible, les causes qui ont accoûtumé de produire les fievres cy-devant rapportées, se tenir une partie du tems au boüillon, & ne prendre rien qui soit, ou qui devient facilement acre, ou acide; comme sont, le lait, les fruits, & les choses cruës, ou douces; il faut encore souvent reiterer quelque prise de ce febrifuge. Car il n'éloignera pas seulement la cause de la maladie; mais il la combatra & fortifiera l'estomach, & la masse du sang: qui par ce moien cuiront & digereront si bien l'aliment, qu'il ne fournira plus, comme il fait ordinairement en cette occasion, une nouvelle matiere cruë ou acre, pour causer la recheute.

Il importe maintenant d'observer qu'il s'ensuit de ce que je viens de dire, que quand les fievres ont long-tems duré, ou que le malade a été atteint de frequentes recheutes, ce remede profitera davantage, si l'on le donne avec du vin, ou selon la preparation du Chevalier Tablot, que preparé de toute autre maniere. Mais afin qu'il ait

toûjours une bonne issuë, de quelle façon qu'on le puisse donner, il faut que la fievre soit intermittente; qu'elle l'ait du moins été dans son commencement, ou que si elle est continuë ses redoublemens commencent par des frissons, ou par la froideur des extremitez.

C'est dans ces occasions seulement que ce febrifuge guerit toûjours la fievre, pourveu qu'elle ne soit pas accompagnée de quelqu'autre maladie, & qu'on le donne durant le tems, & en la quantité ci-devant marquée; c'est-à-dire, qu'il en faut continuer l'usage jusques à ce que la maladie & les symptomes qui restent quelquefois aprés elle soient calmez. car il arrive de tems en tems qu'une mediocre quantité de Quinquina suffit pour adoucir l'acrimonie des humeurs, d'une maniere qu'elle ne sera pas assez forte pour exciter la fermentation de la fievre; mais bien pour causer d'autres symptomes, qui restent aprés que la fievre a passé, & qui sont emportés si l'on continuë de prendre ce remede jusques à ce que l'acrité des humeurs soit entierement adoucie & temperée, & que les cruditez qui l'accompagnent ordinairement dans cette occasion, soient cuites & digerées.

Toutes ces raisons m'obligent aussi d'en

faire prendre pour lors 2. ou 3. dragmes par jour, pendant 10. ou 15. jours de suite; & environ la moitié moins, durant à peu prés un pareil intervale de tems, plus ou moins pourtant selon la longueur, l'opiniâtreté & la violence, tant de la maladie que de ses accidens.

Si la fievre est continuë, je tiens le malade au bouillon: que si neanmoins elle est fort longue, je lui permets l'usage moderé des alimens solides & du vin, selon que je l'expliquerai plus au long sur la fin de ce Chapitre.

Cependant comme il y a peu de Medecins dans nos Provinces, qui ordonnent une si grande quantité de Quinquina; & que je sçai que l'on est persuadé que ce remede échause considerablement, je ne doute pas, qu'on ne craigne, que cette grande quantité n'excite trop la chaleur. Il est pourtant vrai, que j'ay toûjours veu arriver que ceux qui en ont pris beaucoup moins, ont resté plus échaufez, ou plus incommodez que ceux qui en ont pris davantage; c'est-à-dire la dose que je viens d'en marquer.

La raison est, qu'une petite dose ne fait que calmer à demy le mouvement de la fievre, lors que la cause en est considerable: au lieu qu'une grande & suffisante dose la

calme entierement en achevant de digerer sa cause. Je ferai d'ailleurs voir dans la suite, que le Quinquina n'agit ni par sa chaleur, ni par sa froideur ; ce qui fait qu'on ne doit pas tant craindre, qu'il échaufe trop : d'autant plus que la chaleur n'est jamais fort nuisible, si elle n'exite la fievre ; que l'on previent & guerit par ce remede, pris dans une suffisante quantité.

La plus part des observations que je viens de faire, sont méme confirmées par l'experience du Chevalier Talbot; bien que la preparation qu'il fait de ce remede soit un peu differente de la mienne, comme je l'ay cy-devant observé. Ce n'est pas aussi proprement la preparation, qui emporte les fievres ; mais c'est la seule poudre du Quinquina de quelle maniere qu'on la prenne, soit en forme d'opiate, de potion, de boles, ou de tabletes : c'est elle qui les guerit, pourveu qu'on la donne dans la quantité, & dans les conditions qui en ont esté marquées.

Il est pourtant vrai qu'il est avantageux de faire bien digerer l'écorce de ce bois, reduite en poudre, dans quelque eau penetrante, avant que de la prendre, afin qu'elle se puisse mieux dissoudre dans l'estomach ; & que sa dissolution ou sa teinture

se distribuë plus facilement dans la masse du sang. D'autant plus qu'on rend la poudre avec les autres excrémens. Et c'est aussi de la seule maniere, que le vin contribuë à augmenter sa vertu. Mais comme les eaux distillées, cy-devant proposées, produisent le méme effet, elles seront souvent meilleures que le vin ; parce qu'il augmente par sa chaleur, la fievre au lieu de la diminuer : & que les autres au contraire la diminuent au lieu de l'augmenter.

J'avouë cependant qu'on peut aussi bien guerir avec la seule infusion, qu'avec la poudre, & qu'elle est méme plus facile à avaler : mais comme la preparation & l'operation en sont plus longues qu'il faut plus de poudre, & que l'éfet en est plus foible : ce n'est pas sans raison qu'il y a peu de gens qui en veuillent prendre de cette maniere. Ces difficultez, & les raisons cy-devant marquées, m'ont aussi obligé à me servir plûtôt de la preparation que j'ay marquée, que de celle du Medecin Anglois.

Il m'auroit esté autrement difficile de le donner, en cette Province, au grand nombre des malades, qui en ont esté gueris tres-souvent dans trois ou quatre jours au plus. Aussi est-ce le tems dont ce remede a ordinairement besoin, pour achever de

faire son operation, sur tout si la cause de la maladie n'est pas fort abondante.

Mais ce qu'il y a encore de fort admirable en ce remede, est qu'il opere d'ordinaire sans produire aucune sorte d'évacuation. Que s'il provoque quelque fois la sueur, ou le flux de ventre; cela arrive par accident; c'est à dire ou parce que ne concistant qu'en l'écorce d'un bois, elle ne peut se digerer: mais precipiter ou entrainer avec elle en dehors les excremens, qui se trouvent dans les premiers conduits, ou à cause que les humeurs y étant d'ailleurs disposées, elles s'évacuent par ces voyes à proportion que la fievre diminuë, qui les en empêchoit, & les entrainoit au dedans par le mouvement d'une trop forte circulation. La preparation que le Medecin Anglois luy donne, confirme cette verité. Car elle fait souvent suer: mais c'est aussi par accident que cela arrive, puisque la sueur est plûtôt un effet du vin, que du Quinquina; & qu'elle ne survient pas ordinairement quand on le donne avec des choses qui ne sont aucunement sudorifiques. Aussi permet-il de manger à ceux qui le prenent de cette maniere; à cause sans doute, que les alimens solides abatent la force du vin.

C'eſt pour cette raiſon ſans doute que pluſieurs ſuivent aprés luy la methode de faire manger dabord ou peu de tems aprés avoir pris ce febrifuge ; ils le font même quelque fois ſans le mêler avec du vin ; car comme ils pretendent qu'il échauffe , ils conſeillent de manger afin de conſumer ou de concentrer en quelque façon ſa chaleur par le moien des alimens ſolides.

Je ne decideray pas icy s'il échauffe ou s'il rafraichit, devant prouver dans la ſuite de ce Chapitre qu'il n'agit, ni par ſa chaleur ; ni par ſa froideur, je diray ſeulement que j'ay toujours remarqué que ſon operation étoit plus éficace, plus aſſeurée & plus prompte en ne le mêlant pas avec des alimens ſolides, qu'en l'y mêlant : & qu'en ce dernier cas il en faloit prendre une quantité incomparablement plus grande, & durant un plus long tems pour en recevoir la gueriſon. De telle maniere qu'il eſt certain que cette methode n'eſt pas ſi aſſeurée, ſi courte, ni par conſequent ſi bonne que l'autre; ſur tout ſi la fievre eſt continuë, forte ou violente : à cauſe que les alimens ſolides ſont alors nuiſibles & pernicieux , à moins qu'elle n'ait déja traîné en longueur ; quelle n'ait conſiderablement diminué, ou que le malade ne ſoit ſujet à de frequentes recheutes.

Cependant comme le Quinquina est toûjours fort desagreable au goût de quelle maniere qu'on le prenne, bien de gens ont essaié s'il ne produiroit pas un aussi bon éfet, donné avec des lavemens que pris par la bouche. De là vient aussi que quelques-uns se sont persuadez qu'il est presque également éficace de quelle de ces deux manieres qu'on le prenne. On donne pour cela quatre lavemens par jour, aprés avoir dilayé dans chacune de leurs decoctions & y avoir fait infuser chaudement une once de Quinquina bien pulverisé; & on en continuë l'usage jusqu'à ce que la fievre est calmée.

Il est vrai que si la fievre n'est pas considerable, ou si elle est d'ailleurs dans son declin, ce remede produit presque un aussi bon effet en le donnant en lavement qu'en le prenant par la bouche: mais comme il n'en arrive pas de même dans les autres circonstances de la fievre: qu'il est d'ailleurs dificile d'empêcher qu'une partie de la poudre du Quinquina ne reste au fonds de la seringue en donnant le lavement: & que son operation n'en peut être que plus lente & moins efficace; on ne doit pas avec raison preferer cette maniere de le prendre, à celle que je viens de proposer.

Comme néanmoins ce remede est fort dégoutant, & que cela fait qu'il y a des gens qui ont une tres-grande repugnance pour l'avaler, ceux-la doivent essaier si par la longueur du tems, & par la quantité de ce febrifuge souvent rejetté dans les lavemens, on ne pourroit pas supléer aux avantages qu'on en retire en le prenant par la bouche.

Il seroit pourtant ce me semble, beaucoup mieux de se servir en ce cas de l'extrait du Quinquina qui agit plus puissament que quand on le donne en lavement; & qui est même plus facile à prendre qu'en aucune des manieres cy-devant proposées, bien qu'il n'en soit pas toûjours si efficace dans sa vertu. La raison est que l'extrait ne renfermant que la partie la plus raisineuse du Quinquina, elle ne peut pas si bien absorber ou adoucir l'acrimoinie des humeurs comme quand il est donné en substance: de même que j'ay cy-devant fait voir qu'il estoit beaucoup plus foible pris simplement en infusion.

De plus comme l'extrait se tire d'ordinaire avec de l'eau de vie, ou avec quelqu'autre eau spiritueuse & sulphureuse, comme est l'eau de noix, celles-cy augmentent l'exaltation ou l'acrimonie des sels presque à proportion que l'autre les dimi-

nuë. Neanmoins parce quelles contribuent à la digeſtion & à la coction des cruditez, ceux qui auront eſté long-tems malades, & qui ne ſeront pas d'un temperament fort bilieux en pourront uſer favorablement. Ils le pourront encore dans les occaſions, auſquelles on le donne en infuſion avec du vin; que j'ay cy devant marquées, & que je marquerai plus au long à la fin de ce chapitre.

La doſe de cet extrait eſt depuis demi dragme juſques à une, & quelque-fois juſques à une & demi. On le peut donner une ou deux fois par jour entre deux boüillons continuant deux ou trois jours de ſuite, & on doit garder pour le ſurplus les autres regles cy-devant marquées à l'égard de ce febrifuge.

On le prepare en la maniere qui ſuit: & c'eſt ſelon la recepte qu'en donne l'Academie Royale des Sciences, dans leur Journal du 31. May *1692*.

Il faut prendre une livre de bon Quinquina reduit en poudre, & deux pintes de bon eſprit de vin; les mettre dans un grand matras dont un tiers ou environ demeure vuide, & les mêler enſemble en les agitant, en ſorte que l'eſprit de vin penetre bien toute la poudre. Bouchez le matras

avec du liege, placez-le au bain de sable modérement chaud, agités-le de tems en tems, & lorsque l'esprit du vin paroîtra chargé d'une couleur rouge tirant sur le pourpré, (ce qui marquera que toute la partie resineuse la plus fine y est dissoute) augmentez un peu le feu du bain, ensuite passez les matieres à trois ou quatre reprises par un morceau de toile bien serrée, les exprimant d'abord à la main tandis qu'elles sont chaudes, & employant ensuite la presse pour ne rien perdre de la liqueur, & mettez toute cette liqueur dans une bouteille.

Aprés cela remettez le marc dans le matras, versez par dessus deux pintes de vin blanc bien meur, mettez derechef le matras au bain de sable, observant le même procedé qu'auparavant, & lorsque par la couleur & par le goût, vous jugerez que le vin est suffisament chargé des parties salines & spiritueuses de la poudre, coulés & pressez le tout de même que la premiere fois. Si la toile est fine & bien serrée, & que l'on ait doucement coulé & exprimé les matieres; on trouvera que les parties terrestres de la poudre étant ligneuses & rameuses, resteront toutes dans la toile, & que toutes les parties pures auront été dis-

ſoutes dans l'eſprit de vin & dans le vin, ſans qu'il ſoit neceſſaire de les refiltrer ; & même on ne le doit pas faire, parceque la partie réſineuſe ſe refroidiſſant demeureroit dans le filtre.

Il ſuffit donc alors de remettre cette ſeconde liqueur avec la premiere dans une cucurbite de verre ſuffiſament grande ou dans une terrine bien vernie par dedans, & d'en faire évaporer au bain de ſable modérement chaud l'eſprit de vin & l'humidité ſuperfluë, raclant de tems en tems les parties reſineuſes que l'on verra ſe figer aux bords du vaiſſeau, & les faiſant tomber dans la liqueur. Lorſque la plus grande partie de l'humidité ſera conſumée, verſés dans un vaiſſeau plus petit, ce qui reſte au fond de la cucurbite ou de la terrine, & faiſant diſſoudre avec un peu d'eſprit de vin ce qui ſera attaché de la partie reſineuſe au fond & aux côtez, ramaſſez-le, & le mêlez avec le reſte dans le petit vaiſſeau.

Enſuite il faut mettre ce petit vaiſſeau dans le même bain de ſable, y verſer & dilayer trois onces du meilleur ſyrop de kermés qui ſe pourra trouver, rémüer doucement ce mélange, & ménageant bien le feu du bain, faire évaporer ce qui reſtoit d'humidité ſuperfluë; juſqu'à ce que le mélan-

ge soit reduit en consistance d'extrait, pour le garder dans un pot de fayance bien couvert. On pourroit profiter d'une bonne partie de l'esprit de vin en distillant ce mêlange au bain aprés avoir couvert la cucurbite de son chapiteau, & en avoir bien luté les jointures, & ensuite ôtant le chapiteau, & faisant évaporer l'humidité superfluë, comme on vient de le dire.

Explication de la nature du Quinquina, de ses proprietez, & de celles des autres febrifuges, appellez specifiques.

APrés avoir marqué les vertus, les effets, la preparation & la dose du Quinquina, il me reste à expliquer de quelle maniere il agir; en quoy consiste sa nature, & la proprieté qu'il a de guerir les maladies cy-devant rapportées. Je commenceray par l'explication de celle-cy, & viendray ensuite à l'autre, pour suivre l'ordre que je me suis proposé.

Je diray donc que la proprieté du Quinquina ne dépend pas de quelqu'une des quatre premieres qualités ; puisquelle consiste en ce que sa substance n'étant pas du tout acre, mais poruse, amere, astringeante, & plûtôt fixe que volatille, elle tempere & adoucit

l'acrimonioe des causes des maladies, décrites dans les deux precedens Chapitres. Car c'est dans l'un & dans l'autre, que j'ay fait clairement voir, qu'elles étoient toûjours dépendenetas de cette accrimonie, & qu'elle produisoit toutes les especes des fiévres intermittentes.

Cette verité se confirme évidement, par les experiences que j'ay faites sur le Quinquina, & sur les autres febrifuges alterans; qui sont tous, comme luy, fort amers, point acres, un peu astingens, poreus, & plûtôt fixes que volatiles. Mais avant que de rapporter ces experiences dans le détail, il faut pour les mieux comprendre, r'appeller ici, comme j'ay dit ailleurs, que l'acrimonie de tous les mixtes, & sur tout des liquides, estoit toûjours produite par la pointe, par le tranchant & par la solidité des particules salines; & que dans cét état, les plus acres tenoient plus ou moins de l'acide, du salé, du lexivieux, ou de l'alkali, à la nature desquels sont principalement reduites les differentes especes du sel.

Cela supposé, je reviens aux experiences, & dis que cette raison m'a obligé à dissoudre separement la poudre du Quinquina dans plusieurs liqueurs, qui tenoient chacune de la nature d'un de ces differens sels;

telles qu'ont été l'esprit de vitriol, ou de vinaigre, la lexive du salikor, & celle du sel commun; & j'ay observé que toutes ces liqueurs extremement acres adoucissoient leur acrimonie à proportion que l'amertume & l'astriction du Quinquina se dissipoient. J'ay observé encore, que plus l'acrimonie des autres estoit forte, plus l'amertume de celuy-cy se temperoit, & que plus elle estoit foible, plus celle-cy resistoit.

J'ay fait les mémes experiences avec les autres febrifuges, qui comme je feray voir dans la suite, sont tous à peu-prez de la méme nature que le Quinquina. J'ay choisi pour cela, les meilleurs; tels que sont la petite centaurée, le petit absinthe & la gentiane; & j'y ay presque observé la méme chose que dans l'autre. J'ay neanmoins remarqué cette difference entr'eux, que l'acrimonie des unes & des autres liqueurs n'a pas esté si bien radoucie, par le mélange de ces febrifuges, comme par celuy du Quinquina; & qu'ensuite la petite centaurée a plus approché de son effet, qu'aucun des autres. Et c'est à cause sans doute, qu'elle aproche plus que ne font eux, de la vertu & de la nature de ce febrifuge, par son amertume, denuée de toute acrimonie & par sa legere astriction; ce qui se confirme

encore par le bon effet qu'elle produit pour la guerison des fiévres, & pour celle des autres maladies emportées par le Quinquina.

Il en est de méme de tous les autres febrifuges alterans, que de la petite centaurée; c'est à dire qu'ils sont plus efficaces, & qu'ils adoucissent davantage l'acrimonie des humeurs ou des liqueurs, à proportion qu'ils sont plus amers, moins acres, plus fixes & legerement astringens.

Toutes ces experiences nous font clairement voir, que la vertu du Quinquina, pour la guerison des fiévres, consiste dans les qualitez que je viens de marquer. Pour confirmer neanmoins davantage cette verité, il ne faut que faire reflexion sur les diverses preparations qu'on fait aux olives, aux capres & aux queuës des artichaux, pour les rendre agreables au goust. Et l'on remarquera, que la forte amertume des uns & des autres s'adoucit, par le mélange de diverses lexives fort acres, acides, ou salées; quand on les y fait tremper durant quelque tems.

Il n'est rien aussi de plus commun, dans le Païs où il y a des oliviers, que les preparations des olives; que quelques-uns font avec la lexive du savon ou du salikor, & d'autres avec celle du sel commun; & où

l'on joint sur la fin le vinaigre, s'il leur demeure quelque amertume, pour achever de l'emporter. Mais ce qu'il y a de fort remarquable ici, est que ces lexives perdent, tour à tour, toute leur acrimonie, pour si forte qu'elle soit, à proportion qu'elles adoucissent l'amertume des autres: & que où plus elles sont acres & salées, plûtôt leur amertume & leur astriction en est emportée, selon ce qui a esté de méme observé à l'égard du Quinquina, & des autres febrifuges.

Il se presente maintenant trois remarques considerables à faire, sur ce que je viens de dire. La premiere fait voir, que tous les remedes acres doivent estre contraires dans les maladies que le Quinquina guerit; puisqu'elles sont produites par l'acrimonie: & qu'ainsi l'esprit de vitriol & celuy de soulfre, qui sont de cette nature, y nuisent beaucoup plus qu'ils n'y profitent; bien qu'on les ordonne communement dans ces occasions.

La seconde remarque est, que l'acrimonie des mêmes liqueurs, ne se tempere pas souvent, si tôt que celle des humeurs; à cause qu'elle se trouve ordinairement plus forte, & qu'elle n'est pas accompagnée de tant de principes valatiles & actifs, pour reduire

duire la vertu des autres de puiſſance en acte. Et la troiſiéme, que la méme acrimonie s'adoucit par le mélange de ces corps amers d'une maniere imperceptible. Car on n'y obſerve point de mouvement, point de chaleur, ni de froideur ; qui ſoient du moins ſenſibles : comme on en remarque, lors que des acides tem perent de ſels alkalis ou lexivieux.

Cette derniere obſervation me paroit fort conſiderable, puis qu'elle fait voir qu'encore que les febrifuges de cette nature ſoient tous amers, ils ne ſont proprement ni chauds, ni froids, ni acides, ni alkalis ; & que par conſequent, bien loin de produire une nouvelle chaleur, ou une nouvelle fermentation dans la maſſe du ſang, ils en arreſtent le principe. La raiſon eſt, que l'une & l'autre provienent de l'exaltation du ſoulfre, ſeulement cauſée par l'acrimonie du ſél, dans toutes les fiévres accidentelles : qui ſont les ſeules où ces febrifuges profitent ; non parce qu'ils rafraichiſſent ou qu'ils échaufent ; mais à cauſe qu'ils temperent cette acrimonie.

De plus ſi ces febrifuges eſtoient chauds, parce qu'ils ſont amers, comme pluſieurs le pretendent, au lieu de temperer l'acrimonie, & la chaleur des lexives cy-devant mar-

quées, ils en augmenteroient davantage l'activité. Mais ceux-là se trompent, en ce qu'ils confondent avec ces febrifuges les autres corps amers, acres, & volatiles, qui sont fort chauds, ou par accident, ou par eux-mêmes; & qui augmentent ainsi la fiévre, au lieu de la combatre. Et c'est ce qu'on concevra plus distinctement, si l'on se souvient de l'explication que j'ay donnée à la chaleur & à la froideur.

Aprés ce que je viens d'établir, on ne pût pas non plus dire, que ces remedes agissent par leur froideur; puisque ceux qui sont simplement fort froids ne sont d'aucun secours contre ces fiévres; & que les experiences & les raisonemens que j'ay faits, & que je feray dans la suite, confirment cette verité. Et cela fait par consequent voir, que ce ne sont pas les seuls rafraichissans, qui combatent les fiévres; bien que ce soit dans ce siecle le sentiment de la plus part des Medecins.

Il me reste maintenant à expliquer de quelle maniere ces diverses lexives, & ces liqueurs acres & salines, mêlées avec ces corps amers, ou avec ces febrifuges, perdent les uns & les autres reciproquement leur force & leur vertu. Pour éclaircir cette matiere importante, il faut dire en quoy

consiste la nature du Quinquina, celle de tous les febrifuges alterans; & marquer à peu prés de quels principes ils sont composez, sans parler de ceux des liqueurs salines: parcequ'elles ont esté expliquées asses au long dans le premier Chapitre.

Si l'on separe les parties dont ces febrifuges sont composés, & qu'on en fasse l'analise, on trouvera que la terre y tient le premier rang, l'esprit le second, le soulfre le troisiéme, le sel fixe le quatriéme; & qu'il n'y a que tres-peu d'eau. Et si l'on les examine avant que les separer, outre les qualitez que j'en ay cy-devant rapportées, on remarquera que leur substance;mais principalement celle du Quinquina, est fort poreuse ou spongieuse; ce qu'on distinguera plus facilement, par le moyen du microscope; & qu'on justifiera encore, si on la mêle avec des corps odoriferans; puis qu'elle s'ymperegne d'abord de leurs odeurs.

Ces observations jointes aux experiences, par lesquelles j'ay fait voir, que les febrifuges adoucissoient l'acrimonie de tous les sels, nous montrent évidemment que ceux-cy sont temperez, parce qu'ils engagent leurs pointes ou leurs tranchants dans la substance spongieuse ou poreuse de ces febrifuges; qui les retiennent ensuite fixez &

concentrez dans la grossiereté de leur matiere terrestre. Elles nous montrent encore, que le soulfre, l'esprit & le sel, qui s'y rencontrent aussi fixez, ne contribuent pas peu à cette fixation, & à cette concentration ; à cause qu'ils se joignent facilement à ces sels acres ; dautant plus que le soulfre leur a fort dilaté les pores, pour leur procurer une entrée plus facile. Joignez à ces raisons que celuy-cy étant d'une part proprement chaud, & de l'autre fixe & par consequent anodin ; il n'adoucit pas seulement l'acrimonie des humeurs : mais il cuit & digere en même tems leurs crudités ; qui donnent tres-souvent occasion aux fiévres intermittentes, en la maniere cy-devant expliquée, & que je l'expliqueray dans la suite.

Nous voyons chaque jour de semblables effets dans le mêlange des liqueurs acres & salines, avec des corps ou des mixtes de cette nature. Car nous remarquons, que quand on mêle quelque sel, comme celui de fougere de salikor ou de soude avec l'esprit de vitriol, de soulfre ou de tartre : ou ceux-cy avec leurs terres appellées teste morte, avec du bol, la terre sigillée, même avec quelques alkalis temperez, ou enfin avec la pierre & le sable calcinez ; nous remarquons danstoutes ces accasions, que ces sels ou ces

liqueurs ſalines ſe concentrent, s'adouciſſent, & s'uniſſent ſi parfaittement avec ces terres ou avec ces autres corps, qu'elles diminuent ou perdent entierement toute leur force, toute leur action & toute leur acrimonie; dont il y en a même quelques-unes qui ne peuvent jamais plus les recouvrer. Et cette union ou concentration eſt faite à l'occaſion des parties ſulfureuſes, qui avoient auparavant dilaté les pores des terreſtres, ou elles s'eſtoient fixées par le moyen des ſalines; & des plus groſſieres qui engagent d'ordinaire les unes & les autres.

On pourroit encore dire quauparavant cette union, ou concentration, il s'éxcite un eſpece de mouvement inſenſible entre les parties qui compoſent ces liqueurs acres, & celles du Quinquina ou des autres febrifuges, qui fait émouſſer ou eſcorner les pointes de leurs ſels : ce qui les rend doux, ſans acrimonie & ſans amertume; parceque ce ſont elles, qui excitent l'une & l'autre de ces deux ſaveurs.

Toutes ces raiſons & tous ces exemples nous montrent évidemment, que le Quinquina radoucit l'acrimonie ſaline des humeurs, tant en la maniere que je viens de le dire; que parceque ſa ſubſtance terreſtre & poreuſe engage facilement les pointes de

toute ſorte de ſels ; ſecondée par ſon aſtriction, par ſa ſechereſſe, & par les atomes du ſoulfre, de l'eſprit,& du ſel, qui s'y trouvent d'ailleurs fixés. Ils nous montrent encore, que tous les febrifuges fort amers, un peu aſtringens ſans eſtre ni acres, ni volatiles, ſont à peu prés compoſez des ſubſtances ſemblables à celle du Quinquina; ſelon que je le prouveray plus au long, quand je parleray de ces febrifuges en particulier. Il nous montrent enfin, que le Quinquina donné en ſubſtance doit eſtre plus efficace que ſa ſeule infuſion;& qu'ainſi Monſieur Daquin a grande raiſon de dire, dans les remarques qu'il a faites ſur ce remede, qu'il guerit ſouvent de cette maniere, des fiévres qu'il n'avoit pû guerir de l'autre.

Mais ce qui confirme davantage toutes ces choſes, eſt que j'ay imaginé, ſur ce fondement, un remede tres-efficace pour les fiévres intermittentes ; & tout enſemble tres- commun, & d'aucune valeur. Il a même reüſſi en pluſieurs rencontres, où le Quinquina avoit échoüé ; bien que j'avouë qu'il ne ſoit pas dans le general, ſi efficace que luy : la compoſition eſt en la maniere qui ſuit.

Prenés trois dragmes des ſommités de pe-

tite centaurée, une dragme de celles de petit chesne, & deux dragmes de sel essentiel de chicorée : reduisez le tout en poudre, & partagez-le en six parties égales ; pour en prendre une soir & matin de la même maniere que j'ay proposé de donner le Quinquina.

J'ay souvent ajoûté dans ce remede, avec un heureux succez, une dragme de rheubarbe, & autant de boutons de roses pâles ; quand il a fallu lâcher le ventre : Mais au contraire, lorsque je l'ay voulu serrer, procurer le sommeil, ou empêcher le vomissement, j'y ay substitué à la place de ceux-cy, une dragme & demi de theriaque reformée, quatre grains de laudanum, & en ay retranché le sel de chicorée.

Il n'y a que peu de tems, que je me sers de ce remede : je pretens m'en servir de plusieurs manieres à l'avenir, pour voir si avec cette methode, je pourrois reduire sa bonté sur le pied de celle du Quinquina : afin que comme il n'est d'aucune valeur, les pauvres puissent en estre aussi bien secourus que les riches. D'ailleurs le Quinquina devient de tems en tems si rare en Province, qu'on a peine d'en trouver à prix d'argent ; & que même les effets ne sont pas toûjours infaillibles ; * bien qu'ils soient plus effica-

* *Nihil in rebus Physicis perpetuum.*

ces & plus prompts que tous ceux des autres remedes. Cependant pour en continuer l'explication, je reviens aux autres febrifuges.

Je dis donc qu'aprés avoir montré par plusieurs experiences, de quelle maniere le Quinquina radoucit l'acrimonie des humeurs; & qu'aprés avoir expliqué en quoy consiste cette proprieté admirable, il me reste à faire voir, comme je l'ay supposé, que tous les autres febrifuges alterans, tant des anciens que des modernes, participent à peu prés d'une méme nature; c'est à dire qu'ils sont, comme luy, fort amers, point acres, un peu astringens & plûtôt fixes que volatilles. J'ay déja justifié cette verité de la nature de quelques-uns: Il ne faut que rapporter ici les autres; & l'on jugera facilement s'ils renferment les mêmes qualitez.

„ Ces febrifuges sont, le bois des colubres, „ l'escorce du cassia caryofillata, les feüilles „ du chardon étoilé, le petit chesne, la ve- „ ronique, la carline, les racines de dent de „ lion, de cichorée sauvage, les endives, „ les sommitez d'houblon, la verbene, l'es- „ colependre, les roses palles, le febrifu- „ ge de Crolius, le laudanum, la racine „ daunée; le caffé selon quelques-uns, & „ la quinte-feüille, selon quelques-autres, „ mais particulierement selon le sentiment „ d'Hypocrate.

Ces remedes comprenent tous les simples alterans, les meilleurs & les plus usitez que nos Anciens & nos Modernes ont ordonnez pour les fiévres intermittentes ; dont il n'y en a aucun, qui n'ayt les qualitez que j'en ay cy-devant marquées ; comme qui que ce soit pourra le juger, s'il prend la peine d'examiner la nature de chacun en particulier. Cependant ceux, qui approchent le plus de la nature du Quinquina, sont les meilleurs; c'est à dire ceux qui ont tout ensemble le plus d'amertume, le moins d'acrimonie, le plus d'astriction, & qui sont plûtôt fixes que volatiles. J'ay déja dit, que la petite centaurée tenoit le premier rang, aprés le Quinquina, la Gentiane ou le cassia caryofillata le second, l'Absinthe ou le petit Chésne le troisiéme : Et que tous les autres ont ensuite à peu prez une égale vertu ; bien qu'ils ayent d'autres qualitez ; ce qui fait qu'on les employe utilement en des differentes occasions.

Il s'ensuit maintenant de tout ce que je viens de dire, que tous ces remedes ne sont pas seulement bons pour les fiévres intermittentes ; mais pour toutes les maladies cy-devant marquées, produites par l'acrimonie des humeurs, ou l'usage du Quinquina est avantageux. Il s'ensuit encore,

que ce febrifuge, ni les autres ne profitent pas du tout dans les maladies, ou dans les fiévres, ausquelles l'acrimonie des humeurs n'a aucune part; telles que sont les simples putrides, les synoques, & les éphemeres;mais qu'ils sont ordinairement favorables aux constitutions salines,&aux viellards; parceque leur temperament se trouve naturelement acre & salin. Ils 'ensuit enfin, que leur vertu principale consiste à temperer l'acrimonie de la masse du sang, de la maniere que je l'ay expliquée; puisque la nature de tous ces remedes, & celle des causes des fiévres intermittentes le confirment également; & que cette conclusion n'est tirée, qu'aprés avoir cy-devant examiné & justifié au long toutes ces choses, tant par les causes que par les effets.

Personne ne pourra contester aprés cela, que comme ces argumens sont des plus forts, dont on puisse se servir dans les matieres de Physique, ils ne soient une preuve autentique & convaincante de tout ce que j'ay établi à l'égard de cette matiere, & de ce que j'ay dit touchant la nature, & les causes de l'hypotese que j'ay formée des fiévres. Je confirmeray neanmoins plus au long ces choses, par l'examen que je vais faire de tous les autres febrifuges alterans,

nouvellement ou anciennement découverts; desquels on se sert, comme les plus specifiques, pour les fiévres putrides, & pour les malignes.

Mais il faut remarquer, avant que de rechercher la nature de ces febrifuges, que si j'ai dit que le Quinquina n'étoit d'aucun secours pour les fiévres putrides continuës : à cause qu'elles sont produites par l'exaltation du soulfre ; il est du moins utile contre leurs redoublemens, parce que l'exaltation ou l'acrimonie du sel en est la principale cause, & qu'ils produisent ordinairement les symptomes les plus dangereux, qui accompagnent ces maladies. Il profite aussi par la même raison, dans les redoublemens de toutes les autres fiévres, étant toûjours produits par la même acrimonie du sel, selon que je l'ai démontré par les experiences, & par les raisonnemens que j'ai ci-devant faits:qui s'accordent parfaitement bien ensemble ; & que je confirmerai plus amplement dans la suite de ce Livre.

Il paroît maintenant par toutes ces remarques, que le Quinquina ne combat pas, à proprement parler, les fiévres en fixant; mais en la maniere ci-devant expliquée : & que par consequent, il ne cause pas diverses indispositions que plusieurs Medecins ont

attribuées à la fixation de ce remede, pour en avoir pris une trop grande quantité; puis que j'ai ci-devant fait voir qu'elles survenoient au contraire pour n'en prendre pas assez. En effet c'est le remede le plus efficace & le moins nuisible qu'on puisse donner contre les fiévres: avec cette difference pourtant qu'il est incomparablement meilleur contre celles qui sont intermittentes que contre la plûpart des continuës; & qu'on aura beaucoup de peine à découvrir un remede aussi souverain pour les putrides & pour les malignes. Car les causes de celles-ci, étant beaucoup plus subtiles ou volatiles que celles des autres, il est beaucoup plus difficile à en arrêter le cours, & à en temperer la violence.

Je vais néanmoins proposer, comme je l'ai promis, les remedes les plus especifiques, qu'on a observez jusques ici, pour combattre la fiévre maligne & la putride, je commence par ceux de celles-ci, que j'ay divisé en trois differentes especes.

„ Ceux de la premiere sont le pourpier, „ la laictuë, la borrache, la buglose, l'oseil- „ le avec ses especes, le plantain, la jou- „ barbe, & les semences froides majeures „ & mineures. Il faut joindre encore à „ ces plantes les fleurs cordiales, celles de

„ nenuphar, & de pavot rouge sauvage ;
„ & les sucs de citron, de grenade, ou
„ d'espine, vinete, avec l'esprit de vitriol
„ d'alum & de soulfre.

Mais le flegme qu'on tire de l'alum est beaucoup plus efficace que l'esprit ; car comme par son astriction austere, il a une singuliere vertu pour fixer les soulfres des vegetaux ; elle n'est pas moindre pour calmer l'exaltation de ceux des animaux.

„ Les remedes de la seconde espece sont
„ la cichorée sauvage, l'endive, les racines
„ de dents de lion, l'escolependre, & le fe-
„ brifuge de Crolus : et ceux de la troisiéme,
„ les racines de gramen & d'asperges, l'ai-
„ gremoine, le capillaire, la pinpinelle, la
„ mauve, la violette, les somitez d'houblon,
„ les roses palles, les fleurs de violettes, la
„ matricaire, & la tartre vitriolé.

Si l'on considere la nature des remedes de la premiere espece, on jugera d'abord qu'ils rafraichissent, parce qu'ils humectent parce qu'ils incrassent, qu'ils fixent ou qu'ils precipitent. Aussi les ordonne-t'on, ou les doit-on ordonner principalement depuis le commencement de la fiévre, jusques à ce que sa violence commence à relâcher. La raison est, que sa forte effervescence provenant de la trop grande exaltation du soulfre,

qui produit toûjours la chaleur ; il n'y a rien qui soit si propre pour arrêter la rapidité de son mouvement, que les remedes, qui, comme ceux-là, peuvent s'y opposer par leur substance terrestre, saline, acide, austere, humide, ou aqueuse. C'est aussi par ce moyen qu'ils incrassent, qu'ils fixent, qu'ils rafraichissent, qu'ils precipitent, qu'ils écartent les atomes du soulfre, & qu'ils en diminuent le mouvement. * C'est aussi ce qu'on doit appeller, proprement rafraichir ou temperer la chaleur ; selon qu'il a été expliqué plus au long, sur la fin du 2. Chapitre.

On jugera encore, que les remedes de la seconde espece, étant amers, & de la nature des premiers febrifuges, ils seront d'un grand secours en tout tems dans ces fiévres, pour temperer les redoublemens, qui proviennent, comme il a été dit, de l'acrimonie des humeurs. On connoîtra enfin, que ceux de la troisiéme espece, ne profiteront pas moins que les autres, si l'on prend garde, qu'on les ordonne principalement dans l'état, ou sur la fin de l'augment de la maladie. Car n'est-ce pas dans ce tems, qu'il faut dégager peu à peu la masse du sang des excremens qui y flottent

* *Hyp. Aph. 16. victus humidus omnibus febricitatibus utilis.*

ſouvent à l'occaſion de la préparation, de la ſéparation, & de l'évacuation qu'il s'en fait, par le moyen du mouvement que la fiévre produit dans les humeurs; à cauſe qu'elle tend, comme je l'ai déja marqué, à une parfaite depuration de toute leur maſſe.

C'eſt pour ces raiſons auſſi, qu'on doit ſeulement, dans le commencement & dans l'augment des fiévres, faire les boüillons du malade avec le veau & les poulets : & au contraire dans leur état & leur declin, avec le mouton & les chapons. Bien qu'on ordonne communement, & par conſequent mal à propos, les uns & les autres indifferemment en tout tems ; & ſans qu'on faſſe réflexion ſur une faute auſſi conſiderable que je l'ai faite remarquer ailleurs, & qu'on peut inferer de ce que je viens de dire.

On ne peut pas douter aprés ces raiſons, que les trois ſortes de remedes ſpecifiques que je viens de marquer, ne confirment la nature que j'ai établie à l'égard des fiévres putrides & continuës, tout de même que la premiére eſpece de febrifuges, confirme celle des intermittentes.

Il en eſt de même des remedes alterans, & ſpecifiques des fiévres malignes, que de ceux des putrides & des intermittentes;

puis qu'ils confirment auſſi bien que les autres, la nature de ces maladies.

Pour prouver cette verité, je dis qu'ils ſont ou incraſſans, fixes & aſtringens; ou au contraire attenuans, aperitifs, diaphoretiques & volatiles.

„ Les premiers conſiſtent principalement „ dans la terre ſigillée, dans le bol d'armenie, la biſtorte, la tormentille, l'oſeille, la „ quinte-feuïlle, & dans les ſucs qui tiennent „ de la nature des acides, ci-devant marqués. „ Et les ſeconds dans la contrahyerba, leſcordium, le chardon benit, l'eſcabieuſe, „ l'eſcorzonere, l'eringium, le zedoaria, „ l'imperatoire, la barbe de bouc, l'angelique, la ſemence de citron, la corne de „ cerf, le bezoard animal ou mineral, & le „ ſel volatile des viperes. Mais parce que „ cette maladie eſt ſouvent accompagnée „ d'une pourriture propre, & toûjours de „ redoublemens, de même que la fiévre putride, on joint pour les combatre à ces remedes, une partie de ceux qui ont été „ ordonnez à celle-ci, compris dans leur „ ſeconde & troiſiéme eſpèce.

Si l'on conſidere la nature des remedes eſpecifiques, que j'ai propoſez contre la malignité; on jugera facilement que les aſtringens & les incraſſans ſe doivent ordon-

ner principalement dans le commencement de cette maladie; & les autres sur la fin de l'augment, dans l'état, ou sur le declin. On jugera encore, que ceux-ci incisent, subtilisent, & resolvent le sang qui s'y coagule dans ce tems, par le moyen de l'union de la précipitation, qu'il s'y fait de l'acide avec l'alkali, qui causent immediatement la malignité. On jugera enfin, que les autres épaississent ou incrassent au contraire les mêmes acides ou alkalis; à cause qu'étant trop volatilles dans le commencement, ils produisent d'une part la fiévre par leur pénétration, & s'unissent plus facilement de l'autre, par leur subtilité, pour former ensuite les coagulations ou les précipitations; qui sont les causes de tous les accidens les plus funestes de la malignité; ce qui conclud & justifie évidamment la nature, que j'ai établie à l'égard des fiévres malignes. Et cette conclusion avec celle des autres fiévres, fait voir qu'il ne faut proprement rafraîchir que dans la fiévre putride: & que les remedes rafraîchissans ne combattent pas la cause principale des autres fiévres.

Aprés avoir prouvé la nature des fiévres intermittentes, celle des putrides & des malignes, par les remedes les plus efficaces

ou les plus specifiques pour les guerir, il me resteroit à prouver la même chose des hetiques, des synoches, des ephemeres, & des catarrhales ; mais comme elles tiennent en partie de la nature des autres ; & qu'elles ne sont pas si essentielles, si frequentes & si dangereuses, j'en remets l'explication ou la preuve dans leurs Chapitres particuliers. Ce sera aussi pour donner en même-tems lieu à quelques difficultez qu'on peut former sur ce que j'ai ci-devant dit à l'égard des fiévres intermittentes & du Quinquina Et pour marquer ensuite de la maniere qu'il faut se détromper, quand on vend ce remede falsifié ; parce qu'on pratique impunement tous les jours cette supercherie.

La premiere de ces difficultez consiste à dire, que si l'acrimonie saline des humeurs excitoit les fiévres intermittentes, en excitant une trop forte exaltation du soulfre, selon qu'il a été marqué dans le precedent Chapitre, il ne faudroit pas seulement temperer cette acrimonie par des febrifuges, selon que je viens de le dire dans celui-ci ; mais incrasser & rafraîchir pour diminuer l'exaltation du soulfre. Je répons que les remedes ci-devant décrits contre la fiévre putride, produiront cét effet

ſi l'on en mêle quelques-uns avec les febrifuges des fiévres intermittentes, ſur tout lors qu'elles ſeront accompagnées de beaucoup de chaleur, ou de quelque pourriture : mais cela n'arrive que tres-rarement : parce que la fiévre doit être en ce cas putride & continuë, & non pas intermittente. Que ſi je n'ai pas fait mention de ces remedes rafraîchiſſans dans le precedent Chapitre, c'eſt que j'ai ſuppoſé qu'il n'y avoit point de pourriture propre ; c'eſt à dire que l'exaltation du ſoulfre dépendant alors entierement de celle du ſel, on ne peut pas temperer celle-ci, ſans calmer en même-tems l'autre. Outre que je rapporterai ces remedes, quand je traitterai de chacune de ces fiévres en particulier.

La ſeconde difficulté eſt, que j'ai dit auſſi dans le précedent Chapitre que le mouvement de la fiévre temperoit l'acrimonie du ſel en émouſſant ſes pointes; bien que j'aye au contraire en pluſieurs endroits avancé, qu'il l'excitoit davantage. Je répons, que l'un & l'autre cas arrive, mais en des tems differens. Car il eſt vrai que le mouvement que le ſoulfre ou l'eſprit communiquent au ſel, le rendent premierement fort acre & fort actif, en la maniere ci-devant expliquée : mais ſi aprés un certain tems ce

mouvement continuë, il l'adoucit & le tempere : à cause que la longue agitation dissipe une partie de ses atomes ou en émousse si fort les pointes, qu'ils ne sont plus capables que d'une legere acrimonie proportionnée à la nature de l'animal, que si j'ai dit que les longues fiévres étoient ordinairement accompagnées d'acrimonie ; c'est que celle qui s'y forme incessamment des cruditez ou des aciditez du chyle prevaut sur celle qui est temperée par la durée du mouvement de la fiévre.

Elle peut être néanmoins si longue, & le sang si foible, qu'enfin les esprits s'y dissiperont si fort qu'ils n'y domineront plus ; mais bien l'acidité & l'acrimonie : de même qu'elles dominent dans le vin lors qu'il boüillit, & se fermente durant un tres-long-tems, ou qu'il est d'ailleurs foible & delicat.

Les autres difficultez, sont, que si le Quinquina étoit un remede si souverain, que je l'ai marqué ; pourquoi ne l'ordonner pas toûjours dans le commencement de la fiévre ? qu'il n'est pas d'ailleurs si souverain ; puis qu'on tombe souvent en rechûte, aprês en avoir été gueri : & que la poudre de ce febrifuge, étant grossiere & terrestre, comme je l'ai supposé, elle

doit causer des obstructions dans les entrailles ; qui sont plus nuisibles que les maladies qu'elle guerit.

Je répons à la premiére de ces trois difficultez, qu'il ne faut pas ordinairement donner le Quinquina dans le commencement des fiévres ; à moins qu'elles ne causent d'abord quelque danger : parce que ; comme je l'ai fait voir dans le second Chapitre, elles tendent à la depuration du sang, & ne font jamais courir risque que par accident. Je répons à la seconde, qu'on tombe rarement en rechûte, pourveu qu'on le done avec les conditions que j'en ai marquées, & que j'en marquerai à l'égard de la fiévre quarte. J'ajoûte d'ailleurs, que quand ony tomberoit plus souvent qu'on ne fait, il ne faudroit pas laisser de le prendre ; parce qu'il faut toûjours prévenir & reculer le danger d'un mal autant qu'on le peut, & qu'en gagnant du tems, on gagne aussi-bien sa cause dans les matieres de Physique, que dans les affaires criminelles ; *Cunctando restituimus rem.* Je répons enfin, que les fiévres intermittentes sont plus frequentes, & qu'elles reviennent plus souvent que les autres maladies ; parce qu'il y a beaucoup plus de causes qui concourent à leur production, & qu'elles ne se dissi-

pent pas si facilement, à cause de la fixation, de l'acrimonie, & de la solidité naturelle du sel, qui en sont la source. Cela fait aussi qu'elles s'excitent, ou repullent frequemment d'elles-mêmes, encore qu'on n'ait pas pris du Quinquina.

Je répons à peu prés la même chose à la troisiéme difficulté; en niant néanmoins que les obstructions, que le Quinquina pourroit causer, puissent être si grandes & si nuisibles qu'on le suppose. Je croi qu'il n'en produit pas même du tout, si la poudre est bien penetrée & digerée par quelque eau distillée, selon qu'il a été marqué. Cela paroît d'ailleurs vrai-semblable, puisqu'on rend cette poudre comme l'on l'a prise, en rendant les excremens, sur tout si l'on l'a donnée sans aucune préparation. Mais il n'est pas seulement question de bien préparer ce remede, il faut encore le bien connoître, pour n'être pas la duppe de ceux qui le vendent.

Monsieur Blegny nous a donné dans son Journal extraordinaire du mois de Janvier 1682. plusieurs marques pour distinguer le veritable Quinquina d'avec le falsifié. „ Il dit que ce remede n'est autre chose que „ l'écorce qu'on tire d'un arbre qui se trou- „ ve dans le Perou, que la surpeau est en-

trecoupée transversalement par des lignes «
assez profondes, & longitudinalement par «
des lignes tres-superficieles; que quand «
il est nouveau la plûpart des quarrez ou «
interlignes de la pellicule ont leur superfi «
cie d'un blanc argentin; qu'il est d'ailleurs «
d'un rougeâtre assez clair, peu compacte «
& considerablement amer; qu'il donne «
aux boëtes où on le renferme une odeur «
douce & agreable; & qu'il est pourtant «
beaucoup moins aromatique que l'écorce «
du *Cassia Cariophillata*, qui lui ressemble, «
& que les trompeurs vendent pour le «
veritable Quinquina.

Il est vrai que cette tromperie se pratiquoit il y a quelque-tems presque dans toutes les Villes du Royaume : à cause sans doute, qu'il y avoit beaucoup à profiter. Le grand préjudice que cela fait au bien public, m'oblige maintenant à joindre les suivantes remarques à celles de Monsieur de Blegny, pour s'en détromper plus facilement : Bien qu'étant dévenu depuis quelques années à tres-bon marché, on ne le falcifie plus que rarement.

Ces remarques sont, que la surpeau de l'écorce du *Cassia Cariophillata*, est un peu moins argentine & plus adherante que celle du Quinquina; que la couleur de celle-

ci, eſt d'ailleurs d'un rougeâtre ſemblable à celui de la canelle, que dans le grand jour il paroît au dedans entrecoupé de divers points argentins, & qu'il eſt plus monté en couleur, & moins compacte que l'autre. On remarquera encore que quand on pile le *Caſſia Cariophillata*, pour ſi ſeche que ſoit ſon écorce, elle paroît fort huilleuſe & oingcteuſe, & qu'elle eſt d'un goût fort piquant, qui eſt ſemblable à celui du poivre, & du gingembre. Mais on trouvera que l'écorce du Quinquina eſt au contraire, ſimplement fort amere, qu'elle ne pique preſque pas, & n'a aucun rapport avec le goût du poivre ni du gingembre. On trouvera enfin qu'en la pilant, bien loin qu'elle paroiſſe fort huilleuſe quand elle eſt bien ſeche, qu'elle ſe ſubtiliſe, s'evapore facilement, ſi l'on n'a ſoin d'y mêler quelque goutte d'huille d'amendes douces pour l'incraſſer.

On vend encore ou l'on vendoit ſouvent pour du Quinquina, deux autres écorces qui lui reſſemblent. On les diſtinguera néanmoins ſi l'on prend garde, qu'elles n'exhalent pas comme luy, une odeur douce; que l'une eſt plus amere, que l'autre l'eſt au contraire beaucoup moins, que leur couleur n'eſt pas d'un rougeâtre ſi vif que le ſien, & qu'on n'y remarque pas les autres ſignes que j'en

j'en ai rapportez. On n'en pouvoit avoir il y a quelque tems que de cette nature, de Marſeille, & de celle du *Caſſia Cariophillata*, de Bordeaux. On vendoit ſouvent les deux premieres mêlées enſemble, dont l'une reſſemble à l'écorce de l'arbre blanc, & l'autre à celle du ceriſier, qu'on y trouvoit auſſi ſouvent mêlée. Toutes ces écorces étoient pourtant ſi bien déguiſées, qu'à moins d'un ſoin & d'une experience toute ſinguliere, on avoit autant de peine à ſe garantir des artifices d'une ſi pernicieuſe avarice, que des plus fortes attaques des fiévres.

Je vais cependant traitter, comme je l'ai promis, de chacune en particulier, pour tacher d'en guerir, tant par le ſecours de ce remede, que par celui des autres. Mais ce ne ſera pas ſans avoir auparavant rapporté quelques préparations du Quinquina, & principalement celle du Chevalier Talbot, imprimée par ordre du Roy, ayant ci-devant décrit toutes les autres, qui m'ont paru les meilleures.



L'USAGE DU QUINQUINA, OU REMEDE CONTRE TOUTES SORTES DE FIE'VRES.

TAndis qu'on n'a parlé du Quinquina que dans les Livres, & qu'on n'a décrit ſon uſage qu'avec grand nombre d'obſervations & de remarques ſur ſes vertus ou ſur ſa nature : on en a laiſſé la connoiſſance aux Medecins ; & les particuliers ne ſe ſont gueres mis en peine d'en tirer par leurs propres mains, les avantages qu'ils auroient pû ſe procurer eux-mêmes pour la gueriſon des fiévres. C'eſt ce qui a obligé le Roy, dont la bonté ſçait royalement & ſi genereuſement prévenir les beſoins de ſes Sujets, d'ordonner qu'on en dreſſât l'uſage de telle maniere, que chaque particulier pût ſans embarras & ſans autre étude, préparer lui-même dans ſa famille un remede, qui ne ſeroit pas plus connu qu'autre-fois dans ſon Royaume, ſi ſa magnificence n'eut trouvé le moyen d'apprendre le ſecret de le rendre

immanquable. Il a voulu même qu'on l'imprimât : & c'est selon cét ordre que nous le donnons ici mot pour mot, suivant ce qui nous a été communiqué.

IL faut prendre quatre pintes de vin rouge le plus rosé que l'on pourra trouver ; & le mettre dans une cruche de terre ou coquemard, qui ait été bien échaudé.

Mettre dans lesdites quatre pintes de vin deux onces de Quinquina pulverisé, de maniere qu'il soit impalpable. Comme cette poudre nage sur le vin, il faudra la mettre à cinq ou six fois : & pour la faire enfoncer, remuer le vin avec un bêton en forme de spatule assez long, pour toucher au fond du vaisseau, dans lequel il infusera.

Quand le Quinquina sera bien mêlé avec le vin, boucher la cruche ou vaisseau, & la mettre en un lieu ni chaud ni froid : & comme la poudre va dans la suite au fond, il faut toutes les cinq ou les six heures le remuer de nouveau, jusqu'à ce qu'on ne sente plus de poudre au fond, ce qu'il faut continuer pendant trois jours ; aprés quoi ayant été quatre ou cinq heures sans le remuer, on versera le vin par

inclination, en sorte que le marc demeure au fond.

Il ne faut pas jetter le marc, mais en remettant une once du Quinquina dessus, on en peut faire encore quatre pintes pour donner à ceux ausquels la fiévre a manqué, & ainsi toûjours continuer. On peut aussi aprés en avoir fait quatre ou cinq fois de la maniere, mettre du vin sur le marc; & en le remuant, auparavant que de le verser dans un verre, le faire boire à de pauvres gens, ausquels cela pourra faire perdre la fiévre; ce qui n'est pas néanmoins si assuré.

Ceux qui auront la fiévre tierce, double tierce, quarte, double quarte, ou triple quarte, ou qui ayant des fiévres continuës, sans fluxion sur la poitrine, auront des redoublemens, qui commenceront par froid, peuvent prendre de ce remede aprés avoir été seignez & purgez une fois si le mal le permet; que si le mal presse beaucoup, on peut en prendre dans les maladies ci-dessus, sans avoir été ni seigné ni purgé. Il faut le prendre à la fin de l'accez, & continuer nuit & jour de trois heures en trois heures, jusqu'à ce que la fiévre ait manqué; aprés quoi on en prendra pendant cinq jours quatre fois par jour;

pendant huit les jours ſuivans deux fois, & une autre ſemaine une fois par jour. Si l'on veut ſe purger aprés en avoir pris vingt jours, on le peut; mais il faut en prendre trois fois par jour pendant huit jours aprés la purgation, & commencer à la prendre dés le ſoir du jour qu'on ſera purgé.

Il faut prendre ce remede deux heures avant que l'on mange, ou une heure aprés avoir mangé. Dés que l'on commence à en prendre, il faut que les boüillons ſoient plus forts, & dés que la fiévre aura quitté, on peut manger ſuivant ſon appetit, pourveu que ce ſoit moderement, & que ce que l'on mange ſoit bon.

Chaque priſe doit être à peu prés un plein verre moyen, dont les huit font environ la pinte de Paris.

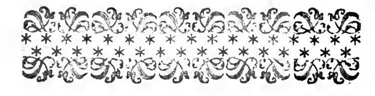
Pour les pauvres gens, on pourra leur en donner ſeulement deux bouteilles du premier, & une ou deux du ſecond, & ſi la fiévre leur reprend, on leur en donnera encore deux bouteilles.

Il faut cependant remarquer qu'encore que cette maniere de préparer & de prendre le Quinquina ſoit tres-bonne, principalement dans les occaſions ci-devant marquées. On ne doit pas néanmoins s'en ſervir, lors que la fiévre ſera conti-

nuë ou violente ; à moins qu'elle ait duré trois ou quatre semaines, ou qu'elle ait trainé plus long-tems à l'occasion de diverses rechûtes. On ne doit pas non plus s'en servir, lors que la chaleur paroîtra fort acre ; & que la tête, la poitrine ou les entrailles seront fort échauffées, atteintes de quelque fluxion ou disposées à une inflammation interne.

Il sera par consequent beaucoup mieux si dans ces occasions on à recours à ce febrifuge de le prendre en quelqu'une des manieres qui ont étté ci-devant décrites, que d'en user comme nous venons de le dire. Et c'est tant à-cause des raisons qui ont été marquées, que parce qu'il paroît impossible, qu'une si grande quantité de vin n'augmente en ce cas la fiévre & ses symptomes ; & qu'il ne rende par ce moyen sa vertu beaucoup moindre qu'elle ne le seroit si l'on le prenoit en substance avec une liqueur plus temperéee.





CHAPITRE CINQUIE'ME.

De la Fiévre quotidiene produite par l'acrimonie saline de la salive.

JE convieus avec tous les Medecins, que la fiévre quotidiene est assez rare, que ses paroxismes revienent regulierement tous les jours, & qu'elle est en ceci semblable à la double tierce & à la triple quarte:mais je disconviens avec eux de sa cause; & en partie dans la difference qu'ils établissent entre ses signes, & ceux des autres deux fiévres. En effet j'ai déja dit que la fiévre quotidienne avoit tous les jours ses paroxismes regulierement egaux; & qu'ils diminuent ou augmentent à proportion seulement que la fiévre passe dans son augment, en son état & dans son declin. Mais il en arrive tout autrement dans les autres deux fiévres; puis que la double tierce n'a ses paroxismes

égaux, que chaque troisiéme jour, & la triple quarte chaque quatriéme: ce que j'expliquerai plus au long dans leurs Chapitres, où j'en parlerai en particulier.

J'ai ci-devant prouvé que la cause de la fiévre quotidienne consistoit dans l'acrimonie de la salive, qui a coulé, de la masse du sang, dans l'estomach; qu'elle tenoit plus que la lymphe, de l'acide tirant sur le salé, & que les glandes conglomerées, qui font la séparation de ces deux humeurs, ne filtrent pas seulement les particules acides de la même lymphe; mais beaucoup plus les salées, pour en former la salive. C'est ce qui la rend aussi beaucoup plus dissolvante, & fort differente de l'autre. J'ai ajoûté encore, que cette liqueur augmentoit davantage son activité, par le séjour qu'elle faisoit dans l'estomach; où elle devenoit quelque-fois si acre & si active, par l'acrimonie qu'elle avoit commencé de contracter dans la masse du sang; qu'elle fermentoit le chyle & la même masse avec violence, à proportion qu'elle s'y méloit; & qu'elle y produisoit ainsi un accez, ou de seize, ou de vingt heures, selon la quantité & l'exaltation de sa matiere. J'ai enfin conclu que cét accez, fini ou non dans l'intervalle de ce tems, étoit toûjours suivi par

un autre, qui revenoit précisement dans vingt-quatre heures, aprés le commencement du premier; & que tous les autres gardoient exactement le même ordre dans la suite.

La raison est, que cette humeur acquiert sueffisimment d'acrimonie dans l'estomach, en l'espace de vingt-quatre heures, pour fermenter avec violence ou contre nature la masse du sang; pour y produire par ce moyen un accez de vingt-quatre en vingt-quatre heures: ce que je n'expliquerai pas ici plus au long, ayant été suffisemment éclairci dans le second & dans le troisiéme Chapitre de ce Traité.

J'établirai néanmoins encore la nature de cette fiévre, tant par ses autres causes les plus sensibles, que les plus considerables de ses signes, & par les plus efficaces de ses remedes.

Pour commencer par les premieres, je dis que toutes les causes qui peuvent augmenter la saleure, l'acidité, & l'acrimonie de la salive contribuent à la production de cette fiévre. Cela est confirmé en ce que nous exprimentons que tous les alimens fort acides & salez, les ragoûts, l'épisserie, la trop grande abstinence, les ardeurs du soleil, le grand usage des fruits faciles à

ſe corrompre, la foibleſſe de l'eſtomach, la retention des excremens & l'interruption de la circulation de la ſalive, cauſée par les obſtructions des glandes conglomerées excitent cette fiévre, parce qu'elles augmentent l'acrimonie de la même ſalive.

Toutes ces cauſes ne produiſent néanmoins que rarement leur effet : parce que les alimens que nous prenons tous les jours pour nôtre nourriture, temperent l'acrimonie de la ſalive en ſe mêlant avec elle. Auſſi s'enſuit-il de là, qu'elle n'eſt pas aſſez forte pour cauſer cette fiévre, que dans les cas rares & extraordinaires. Cela n'a pas pourtant empêché, que je n'aye commencé par ſon explication celle des fiévres en particulier : & c'eſt à cauſe que tenant preſque autant de la nature des fiévres continuës, que de celle des intermittentes, toutes les obſervations que j'y ferai, qui regarderont principalement le divers uſage des remedes en general, ſerviront pour toutes les autres fiévres. Auſſi ni repeterai-je pas ces obſervations, quand elles ſe trouveront ſemblables à celles-ci.

Les ſignes qui accompagnent cette fiévre, juſtifient ſa nature auſſi bien que ſes cauſes ; car nous voyons que ceux qui en ſont attaquez, ont ordinairement l'eſtomach mau-

vais, & les dents, ou gâtées, ou couvertes de gravié. Ils crachent souvent ; ils sentent quelque-fois la saleure à la bouche, & leur temperament & leur habitude marquent d'ordinaire l'abondance du flegme. De telle maniere que cela prouve évidemment le vice que j'ai rapporté de la salive.

Les autres signes qui accompagnent ou precedent les accez de cette fiévre, le prouvent de même ; principalement, si l'on considere le rapport qu'elle a avec leur nature. Elle consiste en ce qu'ils commencent souvent en excitant une grande soif, des grands vomissemens, ou de grandes envies de vomir ; des longs frissons, & des inflations d'estomach ou d'entrailles, sans laisser presque jamais le malade bien quitte de fiévre. Enfin les urines blanches & claires au commencement de la maladie ; & assez épaisses & colorées dans la suite, la moderation de la chaleur des paroxismes, leur durée d'un ou de plusieurs mois ; & leur terminaison frequente en l'hidropisie ; en la letargie, au marasme, ou en la fiévre hectique, nous confirment la même chose.

La raison est, que la salive ou le flegme étant la cause ordinaire de ces maladies ; mais principalement du marasme, & de la

fiévre hectique, leur nature & leurs signes doivent être fort semblables à ceux de la quotidiene. Aussi s'augmente-t'elle toûjours, comme l'autre, quelque tems aprés avoir pris de nourriture: & c'est à cause que l'aliment entraîne avec lui la salive de l'estomach dans la masse du sang, pour y augmenter la fiévre, par le moyen de son acrimonie, & l'y entretenir grande ou petite.

Je n'établirai pas un pronostic en particulier des fiévres quotidiennes; à cause qu'il paroît assez, par ce que je viens de dire, qu'elles deviennent fort facheuses par les accidens qui les accompagnent, par leur grande longueur; & par les dangereuses maladies, en la nature desquelles, elles degenerent tres-souvent. Et de cette espece sont celles que je viens de marquer, dont le danger & la longueur sont si fort à craindre, que Razes assure, que l'un & l'autre se trouvent ordinairement suivis de la mort.

Pour tacher d'éviter ce danger, & justifier en même-tems, tout ce que je viens de dire par la nature des remedes qui combatent cette fiévre, il faut se ressouvenir, comme j'ai fait remarquer, que la cause des fiévres intermittentes étoit contenuë dans les

premieres voyes, & dans la masse du sang ; qu'elle avoit contracté son acrimonie dans celle-ci, & qu'elle l'augmentoit suffisment dans l'autre, pour en produire les fiévres intermittentes. J'ai ajoûté qu'il arrivoit de là, que leurs paroxismes revenoient toutes les fois que ces causes passoient & repassoient des premieres voyes dans la masse du sang, & de la masse du sang dans les premieres voyes.

Aprés ces réflexions, il paroît évidemment qu'il faut saigner plusieurs fois pour guerir cette fiévre, selon sa violence & celle de ses symptomes, selon la plenitude & selon que les forces & le temperament du malade le permettront On connoîtra encore, qu'il faut aussi,tôt ou tard purger, & même donner quelque-fois des vomitifs, sans jamais oublier les remedes alterans, les febrifuges ou les specifiques : parce que ceux ci combattent la principale cause de la fiévre ; à sçavoir, l'acrimonie de l'humeur à proportion qu'elle est évacuée par les autres. On connoîtra enfin, que pour achever de remplir toutes les indications qui nous sont marquées par les causes de la maladie ; il faudra joindre à ces remedes ceux qui fortifient l'estomach, & qui temperent l'acidité & la saleure de la même

humeur, lesquels je marquerai dans le détail, aprés avoir marqué celui des febrifuges.

S'il étoit necessaire de confirmer d'avantage ces choses, il ne faudroit que faire réflexion sur l'experience de nos Anciens, qui confirme l'usage de ces remedes. Car bien qu'ils n'en ayent pas toûjours connu la raison; à cause qu'ils ont souvent ignoré la principale cause, ou la veritable origine de cette fiévre, ils n'ont pas laissé d'ordonner les choses les plus especifiques & les plus propres à l'estomach.

Maintenant pour ordonner tous ces remedes dans un ordre methodique, il faut se proposer un malade attaqué d'une fiévre de cette nature, qui ait une constitution assez bonne; & supposer que le Medecin soit appelllé dans le commencement pour le traiter. Il observera en premier lieu avec soin tous les accidens de la maladie, la constitution du malade, & toutes les autres particularitez, qui sont marquées dans plusieurs traitez de la methode pour la guerison des maladies, entre lesquels celui de Vallesius est un des meilleurs. Il ordonnera ensuite un regime de vie fort exact, qu'on pourra tirer de celui que je proposerai dans le Chapitre de la double tierce;

& prendra ses indications en la maniere qui suit.

Si dans le commencement de la fiévre, le malade est fort tourmenté de grandes envies de vomir, sans pouvoir rien rendre, le Medecin lui aidera d'abord à vuider son estomach avec quelque vomitif tout à fait bening. L'eau chaude seule ou mêlée avec un peu d'huile, sera utile en ce cas: & si elle n'excite pas le vomissement, on y dissoudra, ou vingt grains de feuïlles de cabaret reduites en poudre, ou on en fera boüillir une dragme dans un boüillon, sans passer à des remedes plus violens; bien qu'ils operent quelque-fois avec un succez assez heureux.

Que si néanmoins, selon le conseil de Galien, * on pouvoit bien discerner, que l'abondance de l'humeur n'étoit contenuë que dans l'estomach, sans que sa mauvaise qualité s'étendit fort avant dans la masse du sang, sans qu'elle fut compliquée avec la plenitude des vaisseaux; & que le malade eut d'ailleurs une assez bonne complexion; Je ne doute pas que dans ces conditions, le tartre emetique ou d'autres vomitifs aussi violens ne fussent fort salutaires; & qu'ils ne diminuassent beaucoup la maladie, s'ils

* *Con. 4. sanit. tuent.*

ne l'emportoit entierement. Mais on est si incertain dans cette connoissance, qu'il est ordinairement plus seur de supprimer un remede de cette nature, que de le hazarder. Je sçai bien que le même Autheur dit, que la lassitude de tout le corps, la couleur du visage, & celle des excremens peuvent nous éclaircir ce doute ; mais tout cela ne suffit pas bien souvent : puis qu'il ajoûte dans le même endroit, que si l'on donne des vomitifs un peu violens; lors que la cacochimie & l'abondance des humeurs superfluës s'étendent jusques à la masse du sang, ou à l'habitude du corps, on risque beaucoup de les faire décharger sur quelque partie noble : à cause qu'on les secouë, & qu'on les trouble par ce moyen, beaucoup plus qu'on ne les purge. Ainsi je conclus de là, qu'on ne doit ordonner que rarement ces remedes, même les plus temperez : & presque jamais les uns ni les autres, lors que les indications ci-devant marquées s'y opposent.

Tout ce que je viens de dire des vomitifs, au sujet de ce malade, se doit entendre des purgatifs, même doux & benings. Il y a cette difference pourtant, que les premiers s'ordonnent principalement dans le commencement de la maladie ; & les

autres au contraire dans l'état ou dans le declin,& rarement dans le commencement, ou dans l'augment, ſelon que je le marquerai plus au long dans le quatriéme Chapitre du ſecond Livre. Que ſi ces purgatifs n'évacuent pas les premieres voyes, ſi bien que les vomitifs, leur operation eſt en échange beaucoup plus douce, plus benigne, & plus aſſurée.

Aprés que le Medecin aura meurement conſideré toutes ces choſes, il doit remarquer en quel tems le malade ſe trouve le plus quitte de fiévre; ce qui arrive toûjours entre l'accez qui finit & celui qui revient, pour prendre cette heure pour le faire ſeigner au bras aprés le ſecond accez. C'eſt le conſeil de Galien, * & de Septalius:c'eſt ce que l'experience & la raiſon nous confirment; car comme la cauſe antecedante des fiévres intermittentes commence toûjours dans la maſſe du ſang, & que les forces ſont toûjours meilleures dans leur commencement, il s'enſuit que la ſaignée ſera plus avantageuſe, à proportion qu'elle ſera plûtôt faite, ſuppoſé qu'elle ſoit d'ailleurs neceſſaire.

Mais il ne faut pas ſeulement faire une ſaignée dans le commencement; il faut

* *Ad gla. 1. con.*

encore la réïterer plusieurs fois, selon la violence de la fiévre, selon celle de ses accidens, & selon que les forces, l'âge & le temperamment le permettront. On faira cependant ouvrir la veine du pied, aprés avoir ouvert une ou deux fois celle du bras. La raison est, que la veine du pied est plus prés que l'autre des premieres voyes, qui renferment une des principales causes des fiévres intermittentes, & que les particules salines qui les produisent, tendent plus d'elles-mêmes, vers les parties basses, que vers les hautes. D'où il s'ensuit, qu'une partie de saignées se doit toûjours faire au pied, aussi-bien dans toutes les autres fiévres intermittentes que dans celle-ci.

Il faudra pareillement bien prendre garde, de n'ordonner jamais de saignée au commencement des accez; & examiner pour cela, si ceux qui ont procedé avancent ou reculent, s'ils sont longs ou courts; afin que dans les suivans, qui répondront aux autres, on puisse se servir du tems le plus favorable & le plus libre pour cette operation.

On prendra aussi garde de faire preceder d'ordinaire le lavement que je vais decrire à chaque saignée, d'ordonner les juleps &

la tisane, qui suivent, & de n'oublier pas que la plûpart de ces remarques, & de celles que je ferai dans ce Chapitre, sont aussi necessaires pour toutes les autres fiévres intermittentes que pour celle-ci ; ausquelles on aura par consequent recours, quand l'occasion s'en trouvera semblable.

« Prenez une livre de decoction emolliante & rafraîchissante, dans laquelle on aura fait bouïllir auparavant deux poignées de feuïlles de cicorée, autant d'absinthe, & de petite centaurée : coulez ensuite le tout, & dissolvez dans cette decoction de catholicum fin & delectuaire lenitif une once de chacun, avec deux onces de miel violat, pour en faire un lavement, & le donner dans le tems qu'il a été marqué.

« Prenez racines de chicorée sauvage, de de dent de lion, & de l'écorce du rosier sauvage une once de chacune, feuïlles de petit absinthe, de toutes les especes chicorées & des capillaires, de borache, d'aigremoine & de carline, une poignée de chacun ; des trois fleurs cordiales, & des sommites de petite centaurée demi poignée de chacune l'écorce de la moitié d'une limone, & une dragme de sel d'absinthe dulcifié avec le suc d'un citron. Il faut

„ faire boüillir le tout ensemble à petit feu
„ durant une heure avec deux livres d'eau
„ commune dans un vaisseau bien fermé.
„ Cela fait, coulez cette decoction pour y
„ dissoudre ou un peu de sucre, ou quelque
„ bon syrop, afin de la rendre agreable,
„ faites-en trois prises de juleps, & en don-
„ nez une soir & matin.

Il faudra en même-tems mêler avec les herbes de la decoction de ces juleps, celles qui abondent en un sel volatile, doux & amer; afin qu'elles adoucissent par ce moyen aussi-bien l'acidité, que la saleure de la salive.

„ Les plantes de cette nature, sont les ra-
„ cines d'asperges, de buglose, & de quinte-
„ feuïlle, les sommitez du houblon, de men-
„ te; les mauves, les guimaugues, la reglisse
„ la langue de cerf, la pimpinelle, les fleurs
„ d'œillets & de chamomile.

„ Prenez racines de chicorée sauvage,
„ d'asperges & de l'écorce de rosier sauvage
„ deux onces de chacun, de santal citrin
„ rapé deux dragmes. Faites boüillir le tout
„ une heure dans un vaisseau bien fermé
„ avec la quantité d'un quarteron d'eau
„ commune; coulez-le ensuite, & gar-
„ dez cette tisanne pour la boisson ordi-
„ naire.

Si l'on veut la rendre un peu agreable au goût du malade, on y pourra infuser un peu de reglisse, ou quelques grains de coriandre. On pourra aussi ajoûter utilement aux bouïllons quelques-unes des herbes & des racines ci-devant marquées, si elles ne les rendent pas beaucoup plus dégoûtans.

Quant à l'usage de la tisanne, il y a plusieurs Medecins, principalement en Italie & dans l'Espagne, qui défendent de boire pendant tout le tems que chaque accez de fiévre dure. Il y en a d'autres en France qui laissent aucontraire boire tant qu'on veut dans la chaleur des accez. Ces deux sentimens me paroissent aussi opposez à la raison qu'ils le sont entr'eux-mêmes. Il faut ménager, ce me semble, un temperament entre ces deux opinions contraires; c'est à dire qu'il faut bien permettre que le malade boive pendant la chaleur de l'accez, & non durant le froid; mais d'une maniere moderée; afin que l'eau par sa grande quantité n'affoiblisse pas la chaleur naturelle, & n'abbreuve plus qu'il ne faut la masse du sang.

Je conviens néanmoins avec les premiers Medecins, que la boisson que l'on prend durant un accez de fiévre le rend plus long;

parce qu'elle diminuë le mouvement de ſa cauſe, qui le termine plôtôt à proportion qu'il eſt plus grand. Mais en échange, je tombe d'acord avec les ſeconds que l'on rend moindre la chaleur de la fiévre, & les accidens qui en proviennent. Cette raiſon m'oblige auſſi à conſeiller de tenir un milieu entre ces deux extrêmitez, qui ſoit proportionné tant à la longueur de l'accez, & à la violence de ſa chaleur que celle des autres accidens qui y ſurviennent.

Aprés que les cauſes de cette maladie ſeront ſuffiſamment temperées & évacuées par ces ſaignées, par ces lavemens par ces juleps, & par ces tiſannes ; on purgera le malade dans le plus grand intervale de la fiévre ; & on faira en ſorte de donner ce purgatif dans un tems que ſon operation ait paſſé avant le retour de l'accez prochain. Que ſi les accez ſont ſi longs, que nonobſtant tous les remedes déja ordonnez, la fievre ne diſcontinuë pas tout à fait, on ne laiſſera pas de le purger lors qu'elle relâchera le plus avec le ſuivant minoratif, ce qu'on executera pourtant avec plus de ſeureté aprês que le quatorze de la maladie aura paſſé. Il faut d'ailleurs aprés ce terme ſelon le ſentiment d'Hypocrate purger pour le plus tard, du moins avec le memoratif qui

ſuit, tant dans les fievres continuës, que dans les intermittantes; pour tacher en méme-tems de les calmer, par le moyen du Quinquina, ſi elles n'ont été calmées par l'operation du purgatif.

Prenez deux onces de manne, & demi « dragme de rubarbe bien pulveriſée, faites « boüillir le tout legerement dans un « boüilon; coulez-le enſuite, & y diſſolvez « deux onces & demi de leau des neuf infu- « ſions des roſes pâles & une dragme de ſel « eſſentiel de chicorée. Il faut faire pren- « dre ce minoratif au malade dans le tems « marqué; & enſuite le Quinquina, ſi la « fiévre continuë aprés la purgation.

J'ay fait voir dans le troiſiéme Chapitre, comme ce remede eſt un purgatif ſpecifique pour les fiévres intermittentes. Il évacuë toûjours les premiers conduits, & même les autres, ſi les humeurs y ſont ſuffiſamment cuites & preparées. Il s'enſuit auſſi de là, qu'il eſt toûjours mieux de le donner plûtôt aprés que devant leur caction. Neanmoins parcequ'il y a quelquefois de matieres flotantes dans les premieres voyes; ou qu'il ſurvient des accidens fâcheux, qui nous font craindre pour la vie du malade, avant que la coction des humeurs ne ſoit faite. Il faut principalement alors avoir recours à

ce minoratif, ſans attendre la coction, pour donner le Quinquina dés que l'autre aura operé, ſelon que je le marquerai plus au long dans le troiſiéme Chapitre du ſecond Livre.

Que ſi la violence de la maladie, celle de ſes accidens, ceux qu'on pourroit craindre, ou la foibleſſe du malade ne donnent pas le tems, ou ne permettent pas de faire preceder ce minoratif, ni même la ſaignée, comme je l'ai veu arriver ſouvent, il ne faudra pas laiſſer d'avoir d'abord recours à ce puiſſant febrifuge; car il n'empêchera pas de mettre en execution les autres deux remedes, quand les indications s'en preſenteront favorables: ce qui eſt même conforme à l'experience, à la raiſon & aux principes que j'ai ci-devant établis.

Mais s'il y a des occaſions où la violence de la fievre ne permet pas de purger dans l'état de la madie, il y en a d'autres, où aprés avoir fait preceder durant quelques jours la ſaignée, le regime de vie & les autres remedes alterans, elle donne conſiderablement de relache, & où elle eſt même accompagnée de la coction des humeurs. Auſſi en ce cas, on pourra ajoûter au minoratif ci-devant marqué deux dragmes de ſenné, une du ſel eſſentiel de petit cheſne, avec

avec un peu d'anis, & un bout absinte ; en faisant l'infusion, & la dissolution des uns & des autres, ou dans l'eau de chicorée, ou dans la decoction faite avec cette plante.

Je me serts dans cette seule occasion du senné: bien que beaucoup de Medecins s'en servent dans toutes les fievres, ausquelles ils veulent purger, sans craindre ni l'ardeur ni l'acrimonie qu'il cause, principalement dans la fievre continuë ; encore moins craignent-ils les inflammations & les mouvemens convulsifs, qu'il exite assez souvent, particulierement si la masse du sang se trouve alterée par beaucoup de pourriture, & si elle n'a pas été auparavant suffisamment temperée. aussi un long usage, fondé sur la raison & sur l'experience, m'a appris que l'effet de remedes minoratifs ci-devant proposez est est incomparablement plus assuré, & plus benin que celui du senné, & que si la fievre en devient quelque-fois plus grande, ils n'excitent pas du moins jamais de si funestes accidens, que l'autre, donné en forme de tisanne, ou autrement, comme je le ferai voir plus au long, quand je parlerai de la maniere, & du tems auquel il faut purger dans les fievres continuës.

Cependant dés que le remede purgatif, petit ou grand, aura achevé son operation,

& qu'il n'en aura pas emporté la fievre, on donnera deux dragmes de Quinquina avec ſon infuſion, faite de la maniere qu'elle a été marquée dans le precedent Chapitre : Et environ douze heures aprés, on en prendra une ou deux dragmes ſoir & matin, preparées comme les autres, qu'on continuera deux ou trois jours de ſuite. On en pourra même encore prendre durant un plus longtems, & plus ou moins ſelon la longueur & la violence de la maladie.

Si le malade tombe en recheute aprés avoir été gueri par le ſecours de ce remede ; Il le reprendra comme devant. Il faudra neanmoins faire preceder la ſaignée, & ſur tout la purgation, s'ils ſont indiquez par la fievre, par la pourriture ; & ſi les forces ſont aſſez bonnes pour en ſupporter l'évacution. Que ſi le malade ne peut pas bien ſe remettre, ou que l'on ait peine à trouver du Quinquina, on aura d'abord recours au febrifuge, que j'ai propoſé ſur la fin du Chapitre precedent, qui combat principalement la nature de la fievre.

Le ſyrop aperitif & cacheſtique decrit par Monſieur Charras dans ſa pharmacopée eſt quelquefois en ce cas d'un grand ſecours à la place des autres purgatifs. On en pourra même prendre utilement à la place des

autres remedes alterans, lors que la maladie trainera en longueur, pourveu qu'on en retranche les purgatifs. Sa dose est depuis une once jusques à deux, & sa composition en la maniere qui suit.

Syrupus apperiens & cachecticus.

Acc. radicum apii, feniculi, petroselini, rubiæ tinctorum, aristolochiæ tenuis ana, unc. ij. Mundentur & contundantur, vaseque fictili vitreato exceptæ aceto scillitico irrorentur, & cooperto vase tæpidè macerentur horis viginti quatuor: deinde in aquæ chalybeatæ libris octo lento igne coquantur, ad quartæ partis consumptionem. Postea Acc. foliorum artemisiæ, absinthi, agrimoniæ, pulegi. chamedryos an. m. j. ruthæ m. semis. incisæ herbæ cum reliquis per horæ quadrantem bulliant, deinde injicè, epitymi, florum matricariæ, chamomillæ, hyperici an, p. ij. Post aliquot ebullitiones decoctum ab igne remove, cola & exprimè; colaturam cum sacchari libris quinque clarifica & coque, in syrupum quem si purgantem cupias. Acc. rhubarbari electi minutim incisi, filiorum orientalium sennæ mundatorum an. unc. ij. radicum jalapæ mechoacanæ, hermodactilorum, & brioniæ albæ contusarum, an. unc. semis. tartari drag.

vi. infundantur horis 24. in vase fictili vitreato angusti orificii rectè cooperto, in aqua melisæ libris iij. deinde tantisper buliant, colentur & exprimantur, clarificatusque liquor, priori syrupo, ad electuari mellis consistentiam cocto, permixtus, lento igne ad debitam syrupi consistentiam percoquatur; cui refrigerato elosacchari cinnamoni & tintura croci an. unc. semis. addatur.

Bien que les remedes externes ne soient pas ordinairement si efficaces, que les internes, on ne les negligera pas dans cette maladie. On les appliquera principalement sur l'estomach; à cause que c'est la partie qui souffre le plus dans cette occasion. Et on se servira du suivant cataplasme, aprés avoir fait preceder quelques - uns des lavemens ci-devant marquez.

Prenez feuïlles d'absinthe, de menthe, du bec d'hoye, de ruë, & des roses rouges deux poignées de chacun; d'aloës & de camphre deux dragmes de chacun, de graine de coloquinte demi dragme, & six cloux de gerofle: pilez bien le tout separement, & le broyez aprés cela ensemble avec quelques jaunes d'œufs, pour en faire un cataplâme, & l'appliquer chaudement sur l'estomach, dans le commencement de chaque accez pendant quelques jours de suite.

On peut encore l'appliquer utilement ſur les poignets des bras, & à la plante des pieds ; ou faire, des herbes qui y ſont compriſes, avec celles de la decoction des juleps, une fomentation ſur l'eſtomach, en y ajoûtant un peu de vinaigre, ſi le malade y ſent beaucoup de chaleur. On ſe ſert auſſi quelquefois aſſez heureuſement des ligatures ou compreſſions des arteres du bras, & des doigts ; deſquelles je parlerai plus au long dans le chapitre qui ſuit.



CHAPITRE SIXIE'ME.

De la Fièvre tierce produite par l'acrimonie ſaline de l'humeur bilieuſe.

Comme je n'ai pas expliqué aſſez au long la nature de la fievre double tierce, & comme elle conſiſte dans la complication de deux tierces differentes dans leur eſſence, & dans leur cauſe ; je traiterai preſentement de chacune en particulier, afin qu'on en puiſſe plus facilement connoître la

difference, tant par les signes, que par les diverses causes que j'en rapporterai dans ce Chapitre.

J'appellerai l'une de ces fievres pancreatique, & l'autre bilieuse ; parce que celle-ci est produite par l'acrimonie de la bile, & celle-là par celle du suc pancreatique. Je commencerai par la premiere, à cause qu'elle est plus frequente que la seconde. Cela fait aussi, que quand elles survienent toutes deux ensemble, comme il arrive presque toûjours sur la fin de l'Esté, & durant l'Automne, la fievre double tierce commence d'ordinaire plûtôt par l'accez de tierce bilieuse, que par celui de la tierce pancreatique. Cét ordre est même si reglé, que de trente malades attaquez de ces fievres en ces deux saisons, à peine s'en trouve-t'il un, à qui les accez ne commencent, ou par la seule tierce bilieuse, ou par toutes les deux ensemble : ce qui fait que le premier est presque toûjours produit en Esté par la bile, & le second par le suc pancreatique ; & qu'ils repondent alternativement les uns aux autres, chaque troisiéme jour, comme je le ferai voir au long dans le prochain Chapitre.

Que si la fievre ne commence pas par la double tierce en ces deux Saisons, aprés

que le malade a enduré quatre ou cinq accez de la premiere tierce, quelquefois plus, quelquefois moins, la seconde y survient presque toûjours, soit qu'on y fasse des remedes, ou qu'on n'en y fasse pàs, soit qu'on garde regime de vie, ou qu'on n'en garde pas. Mais il n'en arrive pas de même dans les autres Saisons,puis que la fievre tierce y survient souvent seule & simple ; c'est à dire que celle qui est produite par le suc pancreatique s'excite ordinairement durant l'Hyver : au lieu que celle qui est causée par le suc bilieux revient plus frequemment durant le Printems ou au commencement de l'Esté:& c'est à cause du raport que leurs causes ont avec la temperarure de ces deux Saisons.

Personne que je sçache n'a mis au jour ces observations ; bien qu'elles soient assez importantes pour la pratique ; & personne n'a par consequent rendu raison de la regularité des evenemens, que j'y ai observez ; ce qui m'oblige presentement d'en faire la recherche , avant que d'entrer plus avant en matiere.

Pour cela il faut remarquer,que les ardeurs du soleil,de même que celles du feu,rendent aussi bien le sel qui tient de l'acide, que celui qui tient du lexivieux, fort acres & fort

exaltez durant l'Esté, & durant l'Automne; & que neanmoins le lexivieux, par le rapport qu'il a avec la chaleur, contracte plûtôt & plus facilement cette qualité, que ne fait l'autre. Cela supposé, il s'ensuit que durant ces deux Saisons, la fievre double ou simple tierce commence ordinairement par l'exaltation produite par la bile, à cause qu'elle tient du sel lexivieux: mais comme le suc pancreatique, qui tient au contraire de l'acide, se trouve aussi exalté; & que son exaltation s'augmente encore par celle du sel lexivieux, il produit ordinairement l'autre fievre excitée par le suc du pancreas, aprés un ou plusieurs accez de la fievre bilieuse, selon qu'il s'y trouve plus ou moins disposé. C'est aussi par la même raison, que tout de même que la fiévre tierce bilieuse, vient souvent seule dans le Printems, celle qui est produite par le suc pancreatique, vient d'ordinaire pareillement seule en Hyver.

Si quelqu'un objecte maintenant que l'exaltation du sel lexivieux, ne peut pas augmenter celle de l'acide, puis que j'ai dit ailleurs, que ces deux sels joints ensemble diminuent reciproquement leur force, au lieu de l'augmenter. Je répons à cette objection; que cette diminution arrive quand

des veritables acides sont mêlez dans une juste proportion avec des vrais lexivieux. Mais que s'il se trouve une considerable disproportion dans leur mélange, ou si leur nature ne tient pas parfaitement de l'acide, & du lexivieux, telle qu'est celle de la bile, & du suc pancreatique trop exaltez, bien loin de se détruire alors, comme contraires, ils augmentent reciproquement leurs forces. Et c'est, ou parce qu'ils se trouvent semblables dans leur acrimonie, ou parce que leur force est si disproportionnée, que le plus fort se fortifie dans la foiblesse de son contraire; ou enfin de plusieurs autres manieres accidantelles, dont je vais en rapporter quelques-unes; Bien que j'en aye rapporté quelques autres dans le premier Chapitre.

Elles consistent en ce que, par exemple, un peu d'eau jettée dans le feu, toute contraire qu'elle lui est, augmente son activité, au lieu de la diminuer, de même que l'esprit de nitre, qui est un acide imparfait, se mêlant dans le sublimé avec le mercure, qui est au contraire un alkali imparfait, augmentent tous deux reciproquement leur force. D'ailleurs, la composition de l'eau forte, & tant d'autres exemples confirment si clairement la même chose, qu'il ne faut pas

s'étonner, si la bile n'étant pas un parfait alkali, non plus que le suc pancreatique un parfait acide, augmentent si fort tous deux leur acrimonie, quand ils se mêlent ensemble, qu'ils n'en produisent pas seulement la fievre double tierce; mais bien souvent latrabile, qui est plus acre & plus maligne que toutes les autres humeurs.

Il faut par la même raison s'étonner moins encore de ce que j'ai dit, que l'acide s'augmente, & devient plus acre, avec le chaud qu'avec le froid: puis que nous voyons que le laict s'aigrit, & se coagule plûtôt dans l'Esté que dans l'Hyver, que la même chose arrive à toutes les liqueurs douces, que le feu & les sources des eaux sont plus chaudes dans cette saison que dans l'autre, & que le vin se rend plûtôt aigre ou trouble avec la chaleur qu'avec la froideur. La raison est, que la chaleur exalte dans le lait, dans le vin, & dans les autres liqueurs douces aussi bien les particules spiritueses qui y sont abondantes, que les sulphureuses; & que les premieres y dégagent & élevent par ce moyen les parties salines, plûtôt acides que lexivieuses, qui s'y trouvent aussi en quantité, pour rendre ces liqueurs aigres, troubles ou coagulées.

Pour ce qui regarde l'augmention de

l'activité du feu, & la chaleur des sources, qu'on observe plûtôt en Hyver qu'en Esté, personne n'ignore que cét effet ne proviene du deffaut de la transpiration des particules ou sulphureuses, ou spiriteuses, dont je viens de parler.

Je ne marquerai pas aprés l'explication de ces choses, d'où vient qu'un peu d'eau augmenté l'activité du feu, l'esprit du nitre, celle du mercure, la bile, celle du suc pancreatique, & tour à tour celui-ci, celle de l'autre. Tout cela paroît assez éclairci, par ce que je viens de dire, & par ce que j'ai ci-devant dit, en expliquant d'autres matieres d'une semblable nature.

Il n'y a d'ailleurs personne qui ne puisse juger que dans ces occasions, la bile est exaltée par les acides; parce qu'ils en détachent le soulfre par leur acrimonie. On peut aussi juger que ceux-ci étant joints dans le sublimé corrosif, avec une mediocre quantité de mercure deviennent beaucoup plus acres & plus actifs. Car j'ai fait ci-devant voir que celui-ci exalte ou volatilise davantage les acides par sa subtilité, à proportion qu'ils ne les domine pas: & qu'aucontraire il les adoucit dans le sublimé doux: à cause qu'il domine entierement sur eux, de même que l'esprit qui est d'une semblable nature,

tempere par sa domination l'acrimonie des sels, & qu'il l'augmente au contraire lors qu'il en est dominé.

Aprés avoir suffisament éclairci les observations ci-devant faites par ces exemples, & par ces raisonnemens qui ne sont pas inutiles pour l'intelligence des causes de la fievre tierce & double tierce ; je reviendrai à l'explication de la fievre tierce bilieuse, sans parler de la triple tierce; à cause qu'elle n'arrive que tres-rarement, que c'est comme un monstre qui n'a point de cause reglée, & qu'elle est plûtôt produite par un effet du hazard, que par un effet de la nature.

Je dirai donc, que la fievre tierce bilieuse est excitée immediatement par l'acrimonie saline de la bile, contractée premierement dans la masse sanguinaire ; ce qui fait que coulant toûjours & insensiblement vers son reservoir, elle s'y augmente davantage ; parce qu'elle y séjourne quelque tems toute seule, sans y être temperée par la douceur du sang. C'est aussi de cette maniere que venant ensuite à se mêler dérechef avec la même masse, en l'espace de quarante-huit heures ; elle y excite par la trop forte acrimonie, qu'elle a contractée, le mouvement ou la fermentation de la fievre.

La raison est, que le soulfre s'exalte par

accident beaucoup plus qu'il ne faut ; & qu'il redouble ainsi son mouvement dans la masse du sang ; à cause que l'acrimonie saline de la bile en subtilise les parties grossieres, ou fibreuses, qui le tenoient concentré selon l'état naturel : d'où il s'ensuit qu'il reprend avec beaucoup plus de force son mouvement, & qu'il produit par ce moyen l'effervescence d'un accez de fievre, tant que cette acrimonie dure.

La même chose arrive à proportion dans toutes les autres fievres intermittentes, selon qu'il a été expliqué assez au long dans le second & dans le troisiéme chapitre ; où bien que j'aye dit que l'acrimonie du sel y exaltoit l'esprit aussi bien que le soulfre, je n'en parlerai neanmoins que dans le Chapitre de la fievre éphemere ; à cause que son exaltation passe à peu prés dans le premier paroxisme.

Maintenant on voit assez clairement par ce que je viens de dire, que les causes moins immediates de cette fievre, consistent dans toutes celles qui peuvent augmenter l'acrimonie ou l'exaltation du sel lexivieux, qui se trouve dans l'humeur bilieuse, & en celles qui en augmentent la quantité.

De la nature des premieres sont les tem-

peramens bilieux, la jeuneſſe, les exceſſives chaleurs, les veilles, les ſoins, l'abſtinence, la colere, & les mouvemens violens du corps ou de l'eſprit. Et les ſecondes conſiſtent dans l'uſage des alimens acres, chauds, ou abondans en ſoulfre & en ſel lexivieux; & dans la reſpiration d'un air chargé d'athomes de ſoulfre & de ſel, ſemblable à celui du voiſinage de la mer Mediteranée. En un mot tout ce qui peut par ſoi, ou par accident multiplier, exalter, ou retenir trop l'humeur bilieuſe, la rendra par ce moyen trop acre, & produira en même-tems la fievre tierce.

Quant aux ſignes qui l'accompagnent, ils ſeront facilement diſtinguez, ou par ce que j'en ay ci devant marqué, ou par les cauſes que je viens d'en raporter: car ils conſiſtent en l'ordre reglé qui ſe trouve dans les intervalles, & les paroxiſmes de cette fievre, qui arrivent toûjours chaque troiſiéme jour incluſivement. Ils commencent ordinairement avec ſoif, avec douleur des reins, ou des épaules, & avec des tremblemens, ou des friſſons; qui à cauſe de l'acrimonie, & de la ſubtilité de l'humeur bilieuſe ſe trouvent ſouvent plus forts; mais auſſi plus courts que tous ceux des autres fiévres intermittentes. Ces tremblemens &

ces friſſons ſont même ſuivis, ou du vomiſſement, ou des nauſées, & bien-tôt aprés d'une chaleur acre & mordicante ; ſans que la ſoif ſoit la pluſpart du tems éteinte : La reſpiration devient enfin grande & frequente ; la douleur de tête, tantôt les veilles, tantôt l'aſſoupiſſement, & quelquefois le délire y ſurviennent auſſi.

Tous ſes accidens ſont pourtant terminez, de même que le paroxiſme de la fievre, par une ſueur copieuſe, qui arrive à peu prés dans dix ou douze heures aprés que l'accez a commencé: mais avec tant de regularité, qu'il n'y a point de fievre intermittente, qui finiſſe ſi frequemment ſes paroxiſmes que celle-ci par l'abondance des ſueurs. Et c'eſt ſans doute, à cauſe que l'humeur bilieuſe, comme la plus ardente & une des plus volatiles, ſe diſſipe plus facilement que les autres, par cette ſorte d'évacüation.

Mais ce qu'il y a encore de plus remarquable en cette fievre, eſt que ces ſueurs & les accez qui les produiſent, ſont preſque toûjours accompagnez d'un ſommeil aſſez tranquille, qui arrive principalement, lors que ceux-ci commencent à decliner. Neanmoins ſi le ſommeil ſurvient auſſi bien dans leur commencement que dans leur declin,

ce qui est assez rare, il devient souvent alors letargique dangereux & malin : mais cela n'arrive d'ordinaire que quand la fievre bilieuse est accompagnée de la pancreatique, & seulement dans les accez de la tierce bilieuse; selon que je l'expliquerai plus au long dans quelques reflexions que je dois faire sur la fin du prochain Chapitre.

Personne n'ignore pour venir au prognostic, que cette fievre ne cause aucun danger, qu'elle est toûjours fort courte dans le Printemps, principalement si ses accez ne durent pas plus de douze heures; & que selon le sentiment d'Hipocrate, * elle se termine dans sept paroxismes. Mais comme en Eté & en Automne, elle se trouve presque toûjours accompagnée de la fievre tierce pancreatique, qui donne souvent occasion à la continuë : il ne la faut pas negliger principalement en ce cas. Il la faut encore moins negliger si le malade est d'une mauvaise constitution, s'il est atteint de quelqu'autre maladie, ou s'il n'observe pas un regime de vie qui lui soit conforme.

Tous les signes, & toutes les causes que j'ay rapportées de cette fiévre; ensemble tous les remedes que je vais en raporter, prouvent évidement l'explication que

* *Aph.* 59. *s.* 4. *op.* 43, *l.* 4.

j'en ay donnée. On en sera d'ailleurs convaincu si l'on fait reflexion sur le raport qui se trouve entre la nature que j'ay établie à l'égard de cette maladie, & entre les causes qui la produisent, entre les signes qui l'accompagnent, & entre les remedes que je prescrirai pour sa guerison. C'est ce que j'ay déja fait voir assez au long dans les trois Chapitres precedens, & principalement dans le troisiéme; afin qu'on puisse se servir de la methode que j'y ay observée, comme d'un exemple, pour en tirer avec plus de facilité la justification des preuves, & des raports que j'en ay marquez. Cela fait aussi que je ne repeterai pas ces choses dans ce Chapitre, ni dans ceux qui suivent, & que je passerai à la curation & aux remedes.

Comme je viens de dire, que cette maladie n'est nullement dangereuse d'elle-même, & qu'elle se guerit principalement dans le Printemps, avec le seul regime de vie, ou avec de tres petits remedes: je ne traitterai que succintement de la maniere qu'il faut la guerir. Pour cela je dirai qu'elle consiste à vuider l'humeur bilieuse, à temperer en même tems son ardeur ou son acrimonie lexivieuse, & à incrasser sa trop grande subtilité. J'ajoûterai que ces trois

indications seront remplies par l'usage des lavemens, des saignées, des purgatifs, ou vomitifs, des febrifuges, des raffraîchissans, & des incrassans : Les uns ou les autres pris dans une dose mediocre, & peu souvent réïterez.

L'ordre & la methode qu'il faudra garder pour mettre ces remedes en execution, seront à peu prés les mêmes que j'ay établis pour la curation de la fiévre quotidiene : Comme neanmoins elle n'est pas de beaucoup si longue, ni si fâcheuse que l'autre, il n'y faudra pas réïterer si souvent les remedes.

On fera cependant toûjours prendre ceux qui évacüent durant le plus grand intervalle qui se trouvera entre les accez, & les autres indifferemment en tout tems. Et si aprés avoir pris plusieurs lavemens, saigné une ou deux fois, & purgé ensuite quelqu'autre, la fiévre ne passe, ou ne relâche pas considerablement, on prendra le Quinquina de la maniere ordonnée dans les deux precedens Chap. Mais cela ne s'executera d'ordinaire qu'aprés avoir eu recours aux
„ autres febrifuges, tels que sont la chicorée
„ sauvage, la dent de lyon, l'endive, la pe-
„ tite centaurée, le petit absinthe, la carli-
„ ne, les roses pâles, & le febrifuge des
„ Crolins.

On joindra encore à ces febrifuges les « quatre ſemences froides, la laituë, l'he- « patique, le plantain, toutes les eſpeces « d'oſeille, le pourpier, le ſuc de citron, « de grenade ou de verberis. La raiſon eſt, « que ceux-ci fixent la ſubtilité, rafraîchiſ- « ſent & temperent l'ardeur lexivieuſe de « la bile à proportion que les autres adouciſſent ſon acrimonie : que ſi les uns ni les autres ne ſuffiſent pas, on aura d'abord recours au febrifuge, que j'ay ci-devant proposé, & dont on retranchera la moitié de la doſe du petit chêne.

La forme des remedes alterans ſera preſque reglée par l'inclination du malade ; car on pourra les donner en forme de juleps, de boüillons, ou de tiſanes; ſelon qu'il trouvera les uns ou les autres plus agreable. à ſon goût. Et pour ce qui regarde leur formule, on la prendra du Chapitre precedent, ou de celui qui ſuit, & on ſe ſervira, s'il eſt beſoin, de l'exemple du malade que j'y ay propoſé, pour ordonner les remedes dans une methode plus exacte.

Les lavemens ſeront compoſez de la décoction d'une partie des herbes, que je viens de marquer, avec leſquelles on ajoûtera quelques-unes des emollientes, pour en faire une livre de décoction; où l'on diſ-

ſoudra du vinaigre, du catholicum fin, & de poulpe de caſſe une once de chacun, & deux de miel violat.

Pour ce qui concerne la potion purgative, on la compoſera en la maniere ſuivante.

„ Prenez deux dragmes de ſené, demi
„ dragme de rheubarbe, d'anis, & de ſan-
„ talcitrin rapé une pincée de chacun, avec
„ deux bouts du petit abſinthe; faites in-
„ fuſer le tout ſur des cendres chaudes en
„ ſix onces d'eau de chicorée, dans un vaiſ-
„ ſeau bien fermé, pendant quelques heu-
„ res. Coulez enſuite cette infuſion, & y
„ diſſoudrez une once & demi de manne,
„ qu'il faut derechef couler, & y dilayer
„ une ou deux onces de l'eau des neuf infu-
„ ſions des roſes pâles: pour prendre ce re-
„ mede dans le tems, & ſelon les condi-
„ tions qui ont été marquées au troiſiéme,
„ & au cinquiéme Chapitre de ce Traité.

On propoſe divers remedes externes contre cette fiévre. Les uns pendent au col un noüet de camphre; les autres apliquent ſur l'eſtomach, ou ſur les poignets des cataplaſmes, ou des fomentations, faites avec les herbes & les drogues qui ſont ordonnées pour la fievre quotidiene. Quelques-uns y ajoûtent le vinaigre, la bourſe de

pasteur, la suye, lumbilic de venus, la joubarbe, la toile d'araignée, le sel commun, & le mastic: Et d'autres compriment autant qu'ils peuvent l'artere du poignet & des doigts.

J'ay veu réüssir plus souvent ce dernier remede que les premiers; bien qu'ils soient tous assez inutiles, si les accez sont fâcheux & rebelles. Ceux qui surviennent aux personnes d'une constitution seche & saline, sont quelquefois de cette nature. Et en ce cas l'usage des demi-bains d'eau douce est souvent avantageux; pourveu qu'il n'y ait pas des indications contraires, & qu'on ait fait preceder auparavant les remedes generaux, ci-devant marquez.

Il ne me reste maintenant qu'une observation à faire avant que de passer au Chapitre de la fievre pancreatique. Elle consiste à remarquer à l'égard de la purgation ci-devant composée avec du senné, que je n'y ordonne presque jamais ce purgatif, sans y joindre la manne; & c'est à cause qu'elle corrige & calme les trenchées ou douleurs de ventre, dont ceux qui se purgent avec ce remede sont ordinairement tourmentez.

CHAPITRE VII.

De la Fiévre tierce, produite par l'acrimonie saline du suc pancreatique, & de la double tierce.

LEs accez de cette Fiévre, durent ordinairement prés de vingt-quatre heures : Ils reviennent chaque troisiéme jour, & sont presque toûjours accompagnez de ceux de la tierce bilieuse, principalement en Automne & sur la fin de l'Esté, par la raison que j'en ay donnée dans le precedent Chapitre. Elle vient neanmoins quelque fois toute seule en Hiver, & même sur la fin de l'Automne. Et elle est pour lors ordinairement beaucoup plus longue, tant dans la durée de ses accez, que dans celle de sa guerison. Cependant quand elle survient à la tierce bilieuse, son accez commence d'ordinaire vingt - quatre heures

avant le retour de celui de l'autre : Ce qui n'empêche pas qu'elles ne finissent presque toûjours toutes deux à la fois. Mais lors que l'une se termine plûtôt que l'autre, c'est la bilieuse qui disparoit la premiere : & quand cela arrive, celle qui demeure est souvent fort longue, selon que je le ferai voir dans la suite de ce Chapitre.

Comme les Medecins qui ont écrit jusques ici de la fievre tierce, & de la double tierce, n'ont pas fait la pluspart de ces observations, ni celles que je dois marquer sur la difference de leur nature ; sur celle de leurs causes, de leurs signes, & de leurs remedes : ils ont souvent confondu l'une avec l'autre. En effet nos anciens ont toûjours crû que la bile excitoit la fievre tierce vraye, & la pituite jointe à la bile la fausse : ils ont encore crû que la fievre double tierce étoit causée, ou par la même humeur bilieuse mêlée avec la pituiteuse, ou par un degré de pourriture au double plus grand que celui de la simple tierce vraye. Aussi cela les a obligez à ordonner les mêmes remedes pour les deux fievres qui composent la double tierce ; bien qu'ils doivent être differens, comme je le ferai voir dans la suite de ce Chapitre.

On se détrompera de ces opinions,

non seulement si l'on considere les observations que j'ay ci-devant faites sur ce sujet ; mais si l'on fait reflexion que ni la bile mêlée avec la pituite, ni l'augmentation de la pourriture, ne peuvent produire la double tierce. Car si cela étoit possible, tous ses accez provenant toûjours de la même cause, comme ceux de la quotidiene, seroient consecutivement semblables, & non alternativement de deux jours l'un, selon qu'ils le sont, par ce qui en a été observé. Et cet ordre vient de ce que leur nature consistant dans la complication de deux fievres tierces differentes dans leur cause, & dans leur espece, elles produisent chaque troisiéme jour seulement des accez, & des accidens tout à fait semblables & conformes à leur nature, & à leurs causes. Mais ceci se comprendra plus facilement si l'on compare ce que j'ai dit de l'une de ces tierces dans le precedent Chapitre, avec ce que je dirai de l'autre dans celui ci.

Pour concevoir mieux tout ce que je viens d'avancer, & accommoder en même tems les sentimens de nos anciens avec les nôtres ; nous pouvons dire que la fievre tierce qu'ils ont appellée vraye, & dont les accez ne durent ordinairement que douze heures, consiste en celle qui est proprement,

ment produite par l'acrimonie de la bile, dont j'ay traité dans le precedent Chapitre. Nous pouvons dire aussi que celle qu'ils ont appellée fausse, est au contraire produite par l'acrimonie du suc pancreatique ou pituiteux, de laquelle les accez durent souvent environ vingt-quatre heures, & dont je traite presentement. Ajoûtons à tout cela, que de ces deux tierces compliquées ensemble, se fait la double tierce; dont l'accez qui répond à la tierce bilieuse, ne dure que douze heures, étant accompagnée des signes, que j'en ay marquez dans le precedent Chap. & que celui qui répond à la pancreatique, dure souvent environ vingt-quatre heures, dont je raporterai tous les signes dans la suite de ce Chapitre.

Il n'y a presque point de fievre double tierce, où l'on ne puisse observer toutes ces choses; mais d'une maniere si évidente, qu'on ne peut pas raisonnablement les contester. Cependant pour en expliquer la cause d'une maniere qui soit claire & distincte; il faut rapeller ici ce que j'ay dit dans le second & dans le troisiéme Chapitre de la nature du suc pancreatique, & se ressouvenir que son sel tient de l'acide plûtôt volatile que fixe. Il faut joindre encore à ces

remarques, que les arteres aportent ce ſuc dans les glandes du pancreas ; qu'il en fait la ſeparation des parties les plus acides, pour ſervir à la diſtribution du chyle, & qu'il renvoye les autres par les veines,dans la maſſe ſanguinaire.

Il s'enſuit maintenant de ces obſervations, que le ſuc pancreatique tenant de l'acide, doit plus s'embarraſſer que la bile avec les parties fibreuſes du ſang, quand il vient à s'y mêler. La raiſon eſt, que les figures des atomes qui compoſent ce ſuc, ſont comme il a été dit, longues, pointuës, crocheuës & diſſoutes avec du flegme ; ce qui les rend faciles à s'embarraſſer : au lieu que celles qui forment la bile, ſont au contraire plûtôt rondes, & plus volatiles ; & ainſi faciles à ſe dégager. Cette raiſon fait auſſi qu'encore que ces deux humeurs fermentent chacune par leur acrimonie ſaline, la maſſe du ſang en l'eſpace de quarante-huit heures : neanmoins la fermentation du ſuc pancreatique dure ſouvent environ vingt-quatre heures ſans être fort violente ; au lieu que l'autre, qui eſt au contraire fort violente, ne dure qu'environ douze heures. Que ſi quelquefois celle-ci ſe trouve plus petite que celle-là, c'eſt à cauſe qu'elle arrive dans ſon augment, & dans ſon état en

peu de jours, & que l'autre n'y parvient que long tems aprés.

Il ne sera pas difficile aprés cela d'expliquer, pourquoi cette fievre, qui survient à la bilieuse, commence toûjours vingt-quatre heures, avant que l'accez de l'autre ne revienne? Pourquoi il n'y a point souvent d'intermission dans ces vingt-quatre heures? Pourquoi il y en a ordinairement dix ou douze heures sur la fin des vingt-quatre heures suivantes? Pourquoi cela arrive alternativement chaque troisiéme jour? Et pourquoi enfin, quand la double tierce se change en la seule tierce pancreatique; celle-ci est longue & difficile à guerir.

Tout cela s'expliquera clairement par les observations que je viens de faire sur la nature & les qualitez de la bile, & du suc pancreatique. Car il est évident que dans la double tierce, l'accez de la tierce pancreatique durant ordinairement vingt-quatre heures, il ne finira pas que celui de la bilieuse ne commence, & qu'il n'y aura pas d'intermission dans ce jour; mais bien dans l'autre. La raison est, que l'accez de celle-cy ne durant d'ordinaire que douze heures, il laissera aprés lui douze heures d'intermission; aprés lesquelles les quarante-huit heures que l'autre avoit commencé

ayant passé, elle recommencera comme devant; Et sera ainsi suivie de la tierce bilieuse, comme elle l'avoit déja été; ce qui continuera à peu prés de même, jusques à ce qu'elles auront toutes deux fini. Que si neanmoins l'accez de la tierce pancreatique ne dure pas quelquefois tout le tems que je viens de marquer, c'est qu'alors ce suc sera assez subtil, assez volatile, ou moins abondant pour le terminer plûtôt qu'il n'a accoûtumé. Il arrive aussi de tems en tems que la double tierce commence en Automne par la tierce pancreatique, à cause de la froideur de cette saison: & elle change pour lors à proportion l'ordre & l'intervale que j'en ay ci-devant prescrit, en excitant par accident la fievre bilieuse, de même que celle-ci excite la pancreatique dans les occasions ci-devant marquées.

On concevra de même, à l'occasion des observations ci-devant faites, que si l'accez de la fievre tierce pancreatique ne survient ordinairement que vingt-quatre heures aprés que l'autre a commencé; c'est qu'elle y est déterminée par sa nature, & par l'accez de la tierce bilieuse qui l'a precede, & qui l'oblige à commencer plûtôt à cette heure qu'à toute autre; parce qu'elle se rencontre par ce moyen dans le milieu

de l'intervale que l'autre donne. En effet quand l'accez de la fievre pancreatique viendroit à quelqu'autre heure, ce seroit, ou plûtôt, ou plus tard. S'il venoit plûtôt, l'accez de la bilieuse qui est le premier en possession, & le plus fort, le reculeroit pour le faire venir à peu prés à l'heure ci-devant marquée, de même que la fievre quarte fait reculer à proportion de vingt-quatre heures l'accez de la double ou de la triple quarte. Il ne pourroit pas non plus venir plus tard; à cause que le même accez de la tierce bilieuse, qui surviendroit en même-tems que celui-ci, le feroit encore reculer, par la raison que j'en ay donnée, jusques au premier intervale. Ceci se confirme, en ce que nous observons assez souvent, que la fievre tierce pancreatique ne survient que vingt-six ou vingt-huit heures aprés que la bilieuse a commencé. Et c'est à cause que le mouvement de celle-ci consume ou dissipe alors la matiere de celui de l'autre pour trois ou quatre heures de tems; puis qu'elle devroit autrement survenir précisement vingt-quatre heures aprés le commencement de la bilieuse, selon qu'il a été ci-devant marqué.

Nous voyons aussi tres-souvent, & c'est par la même raison, qu'à proportion que la

fievre tierce bilieuse avance ou recule, la pancreatique avance & recule de même, comme il paroît par les observations que j'ay faites dans le troisiéme Chapitre. Que s'il arrive quelquefois le contraire, c'est principalement dans le commencement de la maladie; parce que la complication, ou la violence de plusieurs causes interrompent alors pour quelque tems la regularité de cet ordre; puis qu'elles l'observent enfin avant qu'elles ne finissent.

Maintenant que j'ay expliqué la nature de la fievre double tierce, je reviendrai à l'explication de la seule tierce pancreatique. Pour cela je dirai d'abord, que la cause de cette fievre ayant acquis suffisament d'acrimonie, en l'espace de quarante-huit heures, elle fermente la masse du sang à proportion qu'elle s'y mêle, pour y produire par ce moyen l'accez de la fievre pancreatique, de même que la bile y produit le sien.

Il paroît par là, que la cause immediate de cette fiévre consiste dans la seule acrimonie du suc pancreatique, qui tient d'un acide plûtôt volatile que fixe; & que les autres causes moins prochaines, sont par consequent toutes celles qui peuvent augmenter ou exalter cet acide, & le rendre plus

acre ou plus dissolvant. Je justifierai tout cela par les causes les plus sensibles de cette fievre, par ses signes, & par ses remedes. Et j'établirai ensuite la curation de la double tierce, sans pourtant rapporter ses causes ni ses signes; parce qu'ils sont les mêmes que ceux de la fiévre tierce pancreatique, & de la fievre tierce bilieuse.

Je dis donc que les causes qui rendent le suc pancreatique trop acre, & trop dissolvant par son acidité saline, consistent dans la tendre jeunesse, dans la grande vieillesse, dans le grand ou frequent usage des alimens indigestes, fort acres, fort acides, fort chauds, ou fort doux; dans l'usage du lait, des fruits cruds, ou faciles à se corrompre; & dans toute sorte de confiture, soit au sucre, au miel, ou au vin cuit. La raison est que toutes ces choses s'échauffant ou s'aigrissant souvent d'elles-mêmes, contractent facilement de l'acrimonie dans l'estomach, & la communiquent d'abord au suc pancreatique, qui tient de cette nature. Et cela arrive principalement dans l'Esté ou durant l'Automne; non seulement, parce que toutes les causes qui peuvent échauffer, comme il a été dit dans le precedent chapitre, augmentent par accident l'acrimonie du suc pancreatique,

de même que celle des autres acides ; mais à cause que les fruits doux ou aigres se mangent & se consument, principalement en ces deux saisons.

Il paroît donc par ce que je viens de dire, que toutes les causes de la fievre bilieuse ; c'est à-dire, toutes celles qui peuvent échauffer, augmentent par accident celles de la fievre pancreatique ; & qu'il faut ainsi que l'une soit souvent suivie ou accompagnée de l'autre ; mais principalement dans l'Esté & dans l'Automne, comme nous l'experimentons tous les ans, & qu'il s'ensuit des raisons que j'en ay données.

Si quelqu'un replique maintenant, que les choses douces ne deviennent pas acides, comme je l'ay supose ; mais plûtôt ameres, & plûtôt chaudes que froides, selon cet axiome de Galien tant applaudi par les Medecins, *Dulcia facilè bilescunt*. Je réponds, que de tous les corps doux, il n'y a que les seuls inflammables, où le soulfre se trouve extraordinairement abondant, qui se convertissent en bile, & qui deviennent plûtôt amers, rances ou chauds, qu'acides, austeres, acerbes, ou froids ; qu'il paroît par l'induction de tous les corps doux, que ces derniers se trouvent incomparablement plus

nombreux que les premiers, & que par consequent, puisque selon le sentiment des Philosophes, la plus grande partie doit toûjours donner le nom au tout, il faut plûtôt dire *dulcia acescunt*, que non pas *bilescunt*. Cela fait donc évidemment voir que les choses douces se convertissent plus souvent en flegme qu'en bile ; c'est à dire, plûtôt en la nature de l'acide, qu'en celle de l'amer.

S'il étoit même necessaire de justifier, par l'induction des corps doux, que la plûpart de ces choses deviennent plûtôt aigres que rances, ou ameres ; il ne faudroit que les examiner les unes aprés les autres. Car étant principalement comprises dans toutes les especes des fruits, des laits, des miels, des syrops, des confitures, des sucres, des vins, des sucs des vegetaux, & des animaux ; on ne trouvera que ceux qui renfermeront quantité d'huile, de graisse, ou de soulfre, qui sont en tres-petite quantité, à l'égard des autres, qui ne s'aigrissent, dés qu'ils commencent à s'alterer, à se fermenter, ou à se pourrir : soit que cela arrive dans l'estomach par l'indigestion ou la corruption de ces choses, ou que cela provienne de quelqu'autre maniere que ce puisse être.

Si quelqu'un replique aprés cela, que la plûpart des choses douces excitent de l'amertume dans la bouche,& qu'elles se convertissent par consequent en bile. Je réponds que cela n'arrive que par accident ; c'est-à-dire, lorsque les alimens doux, en se corrompant dans l'estomach deviennent aigres & acres ; & que par ce moyen cette acrimonie excite si fort la bile qu'elle produit l'amertume, qu'on sent alors dans la bouche.

Cela supposé, je reviens aux signes de cette fievre : & dis, que nous experimentons environ demi heure avant qu'elle ne commence, qu'elle produit un grand abatement par tout le corps, avec une douleur assommante dans les jambes, qui leur est particuliere, & qui dure jusques à ce que la fievre a bien fait dilater la chaleur par toutes les parties du corps. Cet accident marque aussi évidemment l'acrimonie ou l'exaltation du sel, qui se trouve dans la lymphe, d'où le suc pancreatique prend son origine ; puisque la dépravation de cette humeur se fait sentir la premiere, en la maniere que je viens de le dire, dans les parties qu'elle arrose ; à sçavoir, aux os, aux nerfs, ou aux membranes,qui sont tres-considerables dans les jambes.

Aprés que la fiévre a commencé, elle continuë souvent, sans exciter de tremblement ni de frisson, du moins dans les saisons chaudes : Mais non pas sans causer un froid insensible, qui dure fort long-tems, accompagné d'un pouls lent ou retiré. Les baaillemens, le vomissement, & la soif n'y sont pas si forts, ni si ordinaires que dans les autres fiévres intermittentes : Mais le flux de ventre y est beaucoup plus frequent. Elle est encore toûjours precedée, ou accompagnée d'une grande insomnie qui lui est particuliere : & la chaleur ni la fiévre n'en sont pas fort grands ; bien qu'elle dure environ vingt-quatre heures ; cela fait qu'elle finit ordinairement sans sueur ; & qu'elle revient regulierement dans l'espace de quarante-huit heures. Cependant sa cause se trouve quelquefois si acre & si abondante, que l'ardeur, ou la fiévre en augmentent beaucoup ; & qu'ils produisent souvent d'autres accidens qui sont funestes, & que je vais marquer dans son pronostic.

Cette fiévre est toûjours longue ou fâcheuse ; ses accez deviennent pourtant quelquefois plus courts que d'ordinaire dans cette longueur : & elle se change de tems en tems, ou en quotidienne, ou en

hectique; à cause du raport qui se trouve entre sa cause & celles de ces fiévres. Mais cela n'arrive pas ordinairement, qu'aprés avoir été auparavant compliquée quelque tems avec la fievre tierce bilieuse, qui l'a fait souvent finir avant son terme ordinaire : parce qu'en augmentant le mouvement de l'autre, elle emporte quelque partie de la matiere qui excite la fievre pancreatique, & donne ainsi occasion à la dissipation de sa cause, à proportion qu'elle consume la sienne.

Que si dans cette complication les accez de la fievre tierce bilieuse, sont aussi longs que ceux de la pancreatique ; ce qui arrive assez souvent sur la fin de l'Esté, & sur le commencement de l'Automne, la fievre sera alors continuë, & par consequent dangereuse ; tant par elle même, qu'à cause des accidens fâcheux qui arrivent quelquefois en cette occasion. Et ceux de cette nature sont d'ordinaire, la lethargie, les mouvemens convulsifs, & la phrenesie.

La raison est, que de même que l'une de ces fievres donne souvent occasion à la dissipation de l'autre, si les deux humeurs, qui y produisent la fievre double tierce, ne sont pas trop acres, ni trop abondantes : ainsi tout au contraire, quand leur acrimo-

nie, & leur abondance s'y rencontrent fort excessives, l'une augmente reciproquement l'activité de l'autre. Aussi causent-elles souvent, de cette maniere, des accidens funestes, principalement dans le cerveau; parce que les glandes, & les nerfs, y rendent la lymphe si abondante, que nos Anciens y ont établi avec raison le siege de la pituite.

Il y a trois indications à remplir, aussi bien dans la curation de cette fievre, que dans celle des précedentes. Elles consistent à vuider l'humeur qui la cause, telle qu'est le suc pancreatique, à radoucir son acrimonie, & à temperer son acidité. On remplira la premiere indication de la maniere, qui a été marquée dans les deux precedens Chapitres, à l'égad des causes des fievres qui y ont été décrites. On y observera la même methode, les mêmes circonstances, & les mêmes conditions pour les lavemens, pour les saignées, pour les vomitifs & les purgatifs: à la reserve qu'on y ménagera un peu plus ces deux derniers remedes; à cause que le suc pancreatique ne s'évacuë pas si facilement que le bilieux. On en fera de même à l'égard des febrifuges, des alterans, ou specifiques, que je vais rapporter; qu'on donnera sous la forme qui paroîtra la plus agrea-

agreable au malade, & dont on prendra la formule du Chapitre de la fievre quotidiene; en se servant aussi du Quinquina aux mêmes conditions qui y ont été marquées.

„ Les lavemens seront composez d'une „ livre de decoction emoliente, aprés y avoir „ fait auparavant boüillir durant une heure „ des feuilles d'aigremoine, d'absinthe, de „ gremil, de vervene, & du petit chesne, „ une grande poignée de chacune. Et on „ coulera ensuite le tout pour y dissoudre „ une once de catholicum fin, autant de „ diaphœnic, & deux onces d'huille „ violat.

La matiere des juleps sera une decoction „ des racines de gentiane, & de toutes les „ especes des chicorées, avec les feüilles de „ borache, de carline, d'absinthe, de petit „ chesne, de petite centaurée, & des sommi„ tez d'houblon.

„ On ajoûtera à cette decoction les her„ bes ou les drogues, qui combattent par „ le moyen de leur amertume, & de leur „ sel alkali, l'acidité du suc pancreatîque, & „ qui incrassent un peu sa subtilité. Et bien „ que la plus grande partie de celles que „ j'ai raportées, soient de cette nature, on „ ne laissera pas d'y joindre la buglose,

l'aigremoine, la fougere, le gramen, la «
betoine, les fleurs du pavot rouge, & la «
graine de gremil.

On pourra encore composer pour remplir la même indication, une poudre des coreaux, des perles, & des yeux d'écrevisse de riviere, en en prenant un scrupule soir & matin dans le boüillon ordinaire.

La Medecine sera composée de la même maniere, que celle qui est marquée tout au long dans le precedent Chapitre, en ajoûtant seulement dans son infusion deux dragmes de racines d'iris de ce païs coupées à tranches. Que si la fievre continuë aprés l'operation de ce remede, on donnera le Quinquina; & à son deffaut nôtre febrifuge ci-devant marqué, qui est tres-efficace pour la guerison de cette fievre, en gardant pour l'usage des uns & des autres la methode qui en a été indiquée au même endroit.

Quant aux remedes externes, ils seront les mêmes que j'ai ordonnées dans le Chapitre de la fievre quotidiene. On ajoûtera seulement dans les cataplasmes, ou dans la decoction des fomentations, la verbene, la pariétaire, le persil, l'ache & l'herbe à foulon.

Aprés avoir donné la methode pour trai-

ter la fievre tierce pancreatique, il me reste à donner celle de la double tierce, qui étant composée de la fievre tierce bilieuse, & de la pancreatique, il ne faudra pour la guerir, que se servir des mêmes remedes, observer exactement le même ordre, & garder toutes les regles qui ont été proposés pour la curation de ces deux fievres. On executera même tout cela sans beaucoup de peine, si l'on prend garde aux principales observations que j'y ai faites.

On se souviendra cependant, que dans cette fievre il y a plus de relache, ou d'intermission chaque 3. jour en certaines heures, qu'en tout autre tems. Et c'est pour que dans cét intervalle, on mette en execution les remedes qui fatiguent le plus la nature; tels que sont les saignées, les purgatifs, ou les vomitifs, dont on usera, selon l'ordre & les circonstances, qui ont été marquées dans le Chapitre de la fievre quotidiene.

Pour ce qui concerne les lavemens, les febrifuges, ou les autres remedes alterans; on ordonnera pour chaque accez de la fievre bilieuse, ceux qui ont été ordonnez dans le precedent Chapitre; & pour chaque accez de la fievre pancreatique, ceux qui ont été decrits dans celui-ci. Mais comme

cette fievre est autant frequente que facheuse, il faut se proposer, pour une plus grande intelligence de toutes ces choses, un malade qui en soit atteint.

Si le Medecin qui sera apellé pour voir ce malade, fait réflexion sur tous les signes & sur toutes les causes de cette maladie, il la connoîtra dés qu'on lui en aura fait un juste recit. Et en cas qu'on ne le lui fasse pas, il y doit suppléér par les demandes qu'il fera au malade, & à tous ceux qui en auront pris soin. Cela fait, il établira un regime de vie exact à son febricitant; il le mettra à la tisane, & au boüillon, & lui défendra d'en prendre, ni dans le commencement de l'accez, ni durant son augmentation. Il ne faudra pas pourtant lui défendre l'usage moderé de la tisane, dés que la chaleur de la fievre se sera bien allumée par tout le corps, & dés que le pouls ne paroîtra plus concentré; pourveu toutefois qu'il ne soit pas accablé par le vomissement; car en ce cas il doit s'abstenir du boire autant qu'il lui sera possible. Mais lors que l'accez commencera à relacher, on aura recours au boüillon en petite quantité, qu'on réïterera de trois en trois heures, en augmentant insensiblement la dose, à proportion que la fievre diminuera; ou qu'elle parviendra à l'intermission.

Le regime de vie reglé, il faut ordonner, ou tous les jours, ou du moins chaque troisiéme jour un lavement, qu'on prendra de ceux que j'ai ordonnez ci-devant pour les deux fievres tierces. On en fera de même à l'égard des febrifuges & des autres alterans; & on se servira de ces remedes dans l'heure, & dans le tems le plus propre pour combattre la cause de chacune à son tour, selon les regles que j'en ai ci-devant données.

On fera cependant saigner le malade au bras, dans le premier intervalle ou relache de la fievre; qui se rencontre toûjours le troisiéme jour inclusivement; c'est à dire aprés que le second accez de la fiévre bilieuse se sera fini, en comptant depuis que la double tierce aura commencé. On réïterera cette saignée de l'autre bras dans le sixiéme jour, qui répondra au premier intervalle. Et si aprés ces deux évacutions la fievre ne diminuë pas considerablement, il faudra par la raison qui en a été ci-devant donnée, saigner le malade au pied dans le neuviéme, en faisant toûjours preceder un lavement à chaque saignée. Dans le douziéme, ou aprés le quatorziéme on le purgera avec le minoratif qui a été ordonné au Chapitre de la fievre quotidiene; Et on se gouvernera par les regles que j'y ai marquées, tant pour le

choix du remede, que pour le jour auquel il faudra le purger. Que si ce remede purgatif ne guerit pas la maladie, on aura dabord recours au Quinquina en la maniere & aux conditions ci-devant marquées.

Toutes ces choses s'executeront dans cét ordre : supposé que l'opiniâtreté ou la durée de la fievre l'exige; car autrement à proportion qu'elle cessera, on discontinuera ces remedes, à la reserve du purgatif, qui se doit toûjours donner à la fin de la maladie, pour en prevenir la recheute. Que si au contraire la fievre augmente au lieu de diminuer, qu'elle devienne continuë, ou qu'elle menasse de quelque inflammation, de quelque picotement, irritation ou décharge sur le principe des nefs, il faudra venir en même-tems au Quinquina, sans faire preceder ni la purgation, ni toutes les saignées que je viens de proposer.

Pour ce qui regarde les autres remedes, on se conduira, selon la methode qui en a été donnée en de semblables occasions, dans le chapitre de la fiévre quotidiene, où elles sont toutes specifiées en particulier. S'il ne se trouvoit pas cependant du Quinquina, ou qu'il manquât son effet ordinaire, on se serviroit, sans balancer, de nôtre febrifuge de la maniere qu'il a été ordonné dans les pre-

cedens Chapitres. Aussi produit-il bien souvent des admirables effets dans cette maladie, principalement lors qu'elle devient facheuse par sa longueur.

Pour ce qui concerne la boisson ordinaire, que le malade doit prendre pendant l'usage de tous ces remedes, il pourra user de la tisane faite avec la decoction des racines de chicorée & de gramen ; qui ne sera pas d'un mauvais goût, si on la met à la glace, ou si l'on la mêle avec quelque once de syrop de capillaire ou de violettes. La vertu de cette tisanne est même aussi efficace contre les fievres continuës, que contre les intermittentes.

Je ne rapporterai pas ici les remedes externes, dont on pût se servir à l'égard de cette fievre ; parce qu'il est aisé de les prendre tant de ceux que j'ai déja proposez dans ce Chapitre, que de ceux qui ont été ordonnez, dans la même occasion, sur la fin du precedent ; & qu'on pourra s'en servir avec la même methode, & y prendre la même formule.

Il me reste maintenant à parler de la fievre quarte ; mais ce ne sera pas, sans avoir auparavant fait plusieurs observations assez particulieres, touchant quelques accidens, qui arrivent à la fievre double ou simple

tierce. J'en fairai aussi quelques-autres sur quelques-uns des remedes qu'on leur opose. Et c'est à cause qu'elles nous découvriront plusieurs choses tres-importantes pour la curation des fievres, & pour celle de plusieurs autres maladies tres-facheuses.

Réflexions singulieres sur quelques accidens & sur quelques remedes, qui regardent la simple & la double tierce.

LEs remarques que j'ai faites à l'égard de ces fievres, qui sont la pancreatique & la bilieuse, consistent en ce que celle-ci, toute produite qu'elle est par la bile, ne laisse pas d'être presque toûjours accompagnée de sommeil; & l'autre au contraire d'imsomnie; bien qu'elle soit excitée par le suc pancreatique, & qu'il ne tire son origine que du flegme.

Il paroît ainsi, que la fermentation de la bile, toute chaude & ardente qu'elle est, excite plûtôt le sommeil que la veille; & qu'au contraire le suc pancreatique ou flegmatique, tout froid & humide qu'il est, produit plûtôt la veille, que le sommeil. Ainsi, bien que cette observation combatte l'opinion commune de la plûpart des Medecins, puis qu'ils sont d'un sentiment contraire, elle ne

laiſſe pas d'être veritable ; ſelon qu'un chacun s'en pourra convaincre par l'experience, s'il prend la peine d'examiner, & de traitter pluſieurs fievres de cette nature. Il en ſera neanmoins plus convaincu,s'il fait réflexion que c'eſt par la même raiſon , qu'en Eſté & dans les Saiſons chaudes,on a plus de diſpoſition pour le ſommeil,& qu'on dort effectivement davantage, qu'en Hyver & que dans les Saiſons froides.

Ce n'eſt pas donc particulierement le froid , qui produit ordinairement le ſommeil (comme pluſieurs l'ont crû juſques ici) mais plûtôt le chaud ; principalement lors qu'il provient d'une ſubſtance , qui la fait ſentir amere , & qui eſt ſemblable à la bile, à l'opium , & à preſque tous les autres narcortiques , qu'on eſtime par conſequent mal à propos plûtôt froids que chauds. Ce ne ſont donc pas non plus les acides , qui ſont proprement narcotiques ; bien que pluſieurs Chimiſtes ayent été de ce ſentiment ; à cauſe, diſent-ils, qu'ils rafraichiſſent & qu'ils coagulent. Il eſt vrai pourtant, qu'ils peuvent produire cét effet, lors qu'ils ſont fixes ; mais s'ils ſont plus volatiles que fixes, tel qu'eſt le ſuc pancreatique, ils produiront plûtôt la veille que le ſommeil. Et c'eſt à cauſe du mouvement, & du

ſentiment que leurs tranchants pointus & afilez excitent par leur acrimonie & par leur grande penetration.

Mais ces choſes nous develöpent encore la nature des remedes narcotiques; que tant d'habiles Medecins ont recherchée avec empreſſement, ſans la pouvoir ce me ſemble, bien rencontrer. Car fondé ſur ces obſervations; on peut du moins l'expliquer en la maniere qui ſuit.

Il faut pour cela remarquer, que la plûpart, les meilleurs & les plus exprimentez de ces remedes tiennent de l'amer; & que leur ſubſtance ſe trouvant chaude, oingteuſe, douce, reſineuſe & volatile, elle produit le ſommeil; parce qu'étant exaltée par la chaleur naturelle, elle s'embarraſſe ou s'unit facilement avec les eſprits animaux; ce qui fait que leurs atomes deviennent par ce moyen trop gros ou trop peſans, pour penetrer juſques aux organes externes, & pour y exciter leurs ſenſations ordinaires; dont la privation eſt ordinairement ſuivie du ſommeil.

Les autres remarques conſiſtent en ce que j'ai particulierement obſervé, que la fievre pancreatique étoit ordinairement accompagnée de langueur, de grandes in-

quietudes, de petits & fort longs frissons, & d'un flux de ventre aqueux ou flegmatique; mais que la fievre tierce bilieuse au contraire étoit suivie du vomissement, des grands & des courts frissons sans langueur : qu'elle étoit beaucoup plus courte que l'autre;bien que sa chaleur fût plus grande, & qu'elle finissoit ordinairement par la sueur, & l'autre tout au contraire par l'insensible transpiration.

On doit maintenant observer que ces remarques ne confirment pas seulement la cause,que j'ai ci-devant rapportée de ces 2. fievres,par le raport qu'elle a avec la nature de ces accidens:mais qu'elles nous font connoître laquelle des humeurs il faut combattre ; lors que ces mêmes accidens accompagnent durant long tems quelque maladie. Je sçai bien que ces symptomes sont souvent, par accident, produits par plusieurs autres humeurs: mais je sçai aussi,que s'ils sont longs ou violens , c'est une marque infaillible qu'ils proviennent du principe, que j'en ai marqué, qui domine sur toutes les autres causes de la maladie , telle qu'elle soit. Cela fait aussi,qu'il faut en toutes ces occasions, s'attacher plûtôt à combattre les causes que je viens de décrire, que la chaleur ; qui est néanmoins la seule qu'on combat toûjours

toûjours dans la curation ordinaire des maladies.

Je finis enfin ces remarques, en faisant observer que les remedes qui abondent en une substance volatile, profitent souvent à ceux qui s'en trouvent atteints; tels que sont, entre autres, la theriaque, l'orvietan, l'eau de melisse, l'ache, la mente,& semblables. Et cette observation fait voir, que la cause de ces fievres n'est pas toûjours fort volatile pour être facilement dissipée; ou qu'elle est du moins souvent embarrassée ou fomentée par les crudites. Aussi ne s'en faut-il pas étonner:puis que selon qu'il a été dit, elle consiste dans l'acrimonie saline du suc pancreatique, provenant souvent de l'indigestion; & dans celle de la bile, qui d'elles-mêmes se trouvent plûtôt fixes que volatiles. Mais ces remedes sont encore favorables,non seulement,parce qu'ils combattent le défaut de la transpiration & de la circulation du sang, qui donne occasion à ces fievres & à quantité d'autres maladies; mais à cause qu'ils abondent en une substance volatile; qui adoucit toûjours l'acrimonie des sels, en la maniere ci-devant expliquée, & qui cuit & meurit les cruditez, qui en est aussi une des principales causes.

Nous exprimentons d'ailleurs tres-sou-

vent,que la foibleſſe de l'eſtomach,celle des entrailles, & de la maſſe du ſang produiſent des indigeſtions conſiderables,&que celles-ci,ſelon qu'il a été ci-devant expliqué,rendent les ſels acres, & donnent ainſi occaſion à la chaleur & à la fievre : ce qui fait que tous ces remedes, ayant une vertu ſinguliere pour aider à la digeſtion, & pour fortifier toutes ces parties, ils gueriſſent ſouvent de cette maniere ces ſortes de fievres. Delà vient auſſi, qu'on opere principalement ces guériſons, quoi que des plus difficiles, à l'égard des longues maladies,des frequentes rechûtes, ou des fievres qui ſont ou epiedmiques, ou excitées par des cruditez ; & c'eſt à cauſe que les humeurs & les entrailles ont alors toûjours été affoiblies ou raffroidies par l'itemperie de l'air, par la longueur, par les rechûtes, ou par l'indigeſtion.

Il paroît maintenant par ce que je viens de dire, que les unes & les autres de ces remarques nous découvrent d'une maniere aſſez ſinguliere,pluſieurs circonſtanceseſſentielles, pour mieux déveloper & diſtinguer les cauſes des fievres; pour bien choiſir les remedes les plus propres à leur curation ; & pour nous détromper du frequent uſage des raffraichiſſans. Comme j'ai fait voir

que cette pratique étoit tres-pernicieuſe, & ſur tout en France, pour y être trop commune ; j'en parlerai encore dans la ſuite de ce Livre, & dans le Chapitre qui ſuit.



CHAPITRE HUITIE'ME.

De la Fiévre quarte produite par l'acrimonie ſaline de l'humeur melancolique.

POur bien comprendre la nature de cette Fiévre, il faut demeurer d'accord avec la plûpart des habiles Medecins, que l'humeur melancolique eſt beaucoup plus groſſiere ou terreſtre que les autres ; & qu'elle abonde en un ſel, qui tient de l'acide tirant ſur l'acerbe. Il faut encore convenir qu'elle augmente ſon activité, de même que les autres humeurs, à l'occaſion de ſon ſel, à proportion qu'elle ſe ſépare avec ſon vehicule de la maſſe ſanguinaire par le moyen de la rate. Et cette augmentation d'activité,

fait que quand son sel devient trop acre ou trop exalté dans la masse du sang, il le devient encore davantage dans la rate; mais quelquefois avec tant de force, qu'il fermente toute cette masse à proportion qu'il y revient; pour y produire, par le moyen de cette acrimonie, la fievre quarte.

Je ne repeterai pas ici, pourquoi elle revient regulierement de quatre en quatre jours, ni pourquoi sa cause tient de la nature du sel acerbe, en ayant déja donné la raison, dans le troisiéme, & dans le second Chapitre; je ferai seulement remarquer six choses considerables dans la nature de cette fievre, avant que d'entrer dans le détail de ses causes.

La premiere, est qu'elle se divise en double, & en triple quarte. La seconde que ces trois fievres sont distinctes dans leur cause, & dans leur nature. La troisiéme, que la simple quarte commence presque toûjours la premiere. La quatriéme, que la double ne survient jamais que quarante-huit heures aprés que la simple a commencé; & que la triple survient au contraire vingt-quatre heures aprés celle ci. La cinquiéme, que si ces trois fievres donnent quelques heures de relache, c'est principalement aprés l'accez de la triple, ou de la

double, qu'elles s'observent. Et enfin la derniere, que quand la quarte se trouve seule, & que sa cause est considerable, ses accez durent souvent dans leur commencement prés de vingt ou trente heures, sur tout en l'Automne ou en Hyver.

Pour rendre raison de tous ces divers evenemens, que peu de Medecins ont si regulierement observez, il faut jetter les yeux sur ce que j'ai dit de la nature de cette fievre, dans le troisiéme Chapitre. Il faut encore se souvenir, que de même que j'y ai montré, qu'elle étoit produite par l'acrimonie du sel acerbe, qui se trouve dans l'humeur melancolique, j'y ai pareillement enseigné, que la double quarte est causée par l'acrimonie saline acide du suc pancreatique, & la triple par celle de la bile lexivieuse ou amere. Il faut de plus, rappeller ici les raisons que j'ai données dans le même Chapitra, pour expliquer les divers retours des accez de la double tierce, & les adapter à la double & à la triple quarte, d'une maniere qui leur soit proportionnée; & l'on trouvera en même-tems une explication, si claire de tous ces evenemens, qu'il feroit présentement inutile de la repeter. Elle est neanmoins si importante, qu'on ne sçauroit jamais bien éclaircir toutes ces matieres, si

l'on n'avoit recours qu'aux raisons qu'on en a données jusques ici.

Il paroit cependant par ce que je viens de dire, que les causes de cette fievre consistent dans toutes celles qui peuvent, de quelle maniere que ce soit, exalter, ou rendre fort acre & corrosif le sel de l'humeur melancolique; telles que sont les causes, qui ont du rapport avec ce sel, pour en augmenter la quantité, ou l'exaltation. Ainsi toutes les choses qui sont salées, terrestres, seches, grossieres, indigestes, & froides, produiront cét effet ; à cause qu'elles tiennent de la nature du sel acerbe. C'est aussi par la même raison, que l'Automne produit plûtôt que les autres Saisons, la fievre quarte ; & qu'elle est dans ce tems, ou dans l'Hyver plus longue, plus facheuse, & plus difficile à guerir que dans toute autre Saison. Car nous voyons que les fievres quartes qu'on traitte dans le Printems & dans l'Esté, ou qui surviennent en l'une de ces deux Saisons, guerissent assez facilement: au lieu que dans l'Automne ou dans l'Hyver, on n'en guerit que rarement, & avec beaucoup de peine.

Je passerai maintenant au diagnostic ; sans rapporter en particulier les autres causes, qui concourent à la production de cette

fievre, & à celle de ses deux autres especes. Car on n'a pour les connoître, qu'à examiner ce que j'en dirai dans la suite, & la nature saline de l'humeur melancolique, celle de l'humeur bilieuse, & celle de la pancreatique ci-devant expliquées.

Il ne sera pas difficile, aprés ce que j'ai établi de la fievre quarte, de la distinguer de toutes les autres. Il n'y a que la tri plequarte, qui peut se confondre facilement avec la quotidiene, & avec la bouble tierce. Mais si l'on se souvient que j'ai dit, que la triple quarte commence d'ordinaire aussi bien que la double, par la simple quarte; l'on n'aura nulle peine d'en reconnoître la difference. Neanmoins comme quelquefois, on ne prend pas garde à toutes les reprises d'une fievre continuë, ou intermittente, il se peut faire qu'elle devienne triple quarte, sans qu'on se soit apperçû de son premier commencement. Mais en ce cas, il ne faut pour la distinguer, que considerer si les signes & les autres accidens répondent inclusivement, de quatre en quatre jours, les uns aux autres; c'est à dire si l'accez, par exemple du Dimanche, répond à celui du Mercredi, celui du Lundi à l'accez qui arrive le Jeudi, & celui du Mardi à l'autre

qui ſurvient le Vendredi : Et ſi aprés cela ces accez recommencent le même ordre, puis qu'ils le conſervent tout autant que la triple quarte dure : Ce qui n'arrivant pas de même, ni dans la double tierce, ni dans la quotidiene ; il ne ſera pas difficile de les en diſtinguer.

O diſtinguera encore par ce moyen la fievre triple quarte,d'avec les autres fievres; & on connoîtra, quel des trois accez répond à la ſimple, à la double & à la triple quarte. Car l'accez qui ſurvient pour faire que la ſimple quarte ſoit double;& les deux accez qui ſurviennent pour la rendre triple, ne ſont pas differens de ceux qui compoſent la fievre tierce bilieuſe, & la fievre pancreatique. Puis qu'elles ont les mêmes ſignes ci-devant decrits dans leurs Chapitres, & qu'elles ſont produites par les mêmes cauſes, en la maniere qui a été expliquée dans le troiſiéme Chapitre.

Pour ce qui regarde les ſignes de la ſimple fievre quarte, ils conſiſtent en ce qu'elle commence d'ordinaire par des baillemens, par la peſanteur de tout le corps ; & par des extentions de toutes ſes parties. Ces ſignes ſont ſuivis d'un froid, ou aſſez grand, ou aſſez long, & d'une rigueur ou d'un tremblement, qui ſemble quelquefois

brifer & dénoüer les os. Ses accez durent d'ordinaire davantage que les autres accez, & ne reviennent que de quatre en quatre jours inclufivement. Le pouls eft plus rare ou plus tardif dans leur commencement, & il demeure plus long-tems dans cét état, que dans tous ceux des autres fievres. Il devient enfuite peu à peu grand & frequent, & fe conferve affez long-tems de cette maniere fans changer. Les urines font auffi fouvent, dans le commencement des accez, claires ; mais elles deviennent fur leur declin plus troubles & plus craffes que dans aucun des autres intermittentes. Comme tous ces fignes diftinguent clairement cette fievre d'avec les autres, & qu'ils confirment la caufe que j'en ai rapportée, je pafferai à fon prognoftic fans en parler davantage.

La fievre quarte, qui arrive dans l'Automne, ou dans l'Hyver eft ordinairement fort longue ; mais celle qui furvient en Efté eft fouvent courte. Dans le premier cas, elle devient dangereufe aux viellards, & aux perfonnes d'une foible, ou d'une tres-mauvaife complexion ; à caufe qu'elle diffipe leurs efprits, qu'elle les affoiblit, qu'elle precipite

* *Aph.* 25. S. 2.
* *Aph.* 76. S. 4.

differentes matieres dans la masse de leur sang, & qu'elle les fait souvent tomber dans l'hydrodosie : Mais elle est aussi tour à tour quelquefois avantageuse à ceux qui ont une constitution mediocrement bonne, puisqu'elle guerit souvent les maladies, qui seroient autrement incurables, telles que sont selon le sentiment d'Hypocrate, * l'epilepxie, la convulsion, & les hæmorroïdes.

Il s'ensuit de ce que je viens de dire, que la fievre quarte produit quelquefois de bons & quelquefois de mauvais effets. Il s'ensuit encore, que ceux-ci deviendroient plus frequens, si l'on ne l'accompagnoit d'un bon regime de vie; d'autant plus qu'elle se change souvent en double ou triple quarte, qu'elle devient quelquefois continuë, & que d'autres fois elle se convertit en une fievre catharrale ; ce qui arrive principalement si l'on neglige le secours des remedes, & celui du regime. Cette negligence est aussi souvent cause, qu'aprés avoir passé, elle laisse des incommoditez, qui sont plus facheuses dans leurs especes, que l'autre ne l'étoit dans la sienne.

Quand à sa curation, il se presente trois indications à remplir, aussi bien pour sa guerison, que pour celle des autres fievres

Intermittentes. La premiere consiste à emporter sa cause par le moyen des purgatifs, des vomitifs, ou de quelque saignée. La seconde à radoucir l'acrimonie de son sel par le secours des fébrifuges : & la troisiéme à temperer son âpreté acerbe,& sa grossiereté, par des apertifs ; qui tiennent d'un alkali temperé & volatile, & non d'aucune sorte d'acrimonie.

Il faut cependant toûjours accompagner ces remedes d'un bon regime de vie ; à cause que cette maladie est fort longue de sa nature, & qu'elle ne guerit pas si facilement par les remedes, que par le changement du clymat,par le retour du Printems, & de l'Esté, par la gayeté de l'esprit, & par l'usage des bons alimens ; que je vais rapporter dans le détail.

Je dis pour commencer, qu'on prendra bien garde, de ne faire aucon excez, ni dans le boire, ni dans le manger ; & qu'on s'abstiendra de toute sorte d'aliment, dont la substance soit fort grossiere, fort crasse, visqueuse, salée, acide, * âpre, austere, ou acerbe. Ainsi la chair de Bœuf, de lievre, d'oison, de cochon, & des oiseaux des marais sera tout à fait contraire : de même que

* *Hyp. de diæta in acutis, aciditas biliosis magis quam melancholicis confert.*

les gros poiſſons, les legumes, le pain trop levé, le laict, le fromage, les chatagnes, & les noix. On comprendra encore dans cét ordre, les fruits cruds, âpres, ou doux, les confitures au vinaigre, ou au vin cuit ; & enfin toutes les choſes ſimplement douces: parce qu'ellesdeviennent ordinairement aigres,ou acresdans l'eſtomach,auſſi bien qu'en tout autreendroit,dés qu'elles commencent à s'y alterer, & à s'y corrompre.

On mettra dans le pain, à la place du ſel, au double plus du tartre crud, bien pulveriſé & lavé, & on le diſſoudra dans l'eau preſque boüillante, qui ſervira à en faire la pâte. Si l'on fait infuſer dans la diſſolution de ce tartre,demi livre de limaille de fer roüillée, le pain en ſera encore plus ſain,bien qu'il en ſoit plus mauvais au goût. On pourra même ajoûter dans la decoction de cette même eau,quelques racines ſpecifiques, & des moins dégoûtantes ; telles que ſeront celles d'aſperges, de panicaut, avec l'écorce de tamaris, & du roſier ſauvage;car elles ne rendront pas le pain moins bon pour la nourriture, qu'il en ſera plus efficace pour la ſanté.

Bien que la maniere de préparer ce pain ſoit favorable contre la fievre quarte, celle qui ſuit l'eſt encore davantage, embarraſſe

moins, & conserve mieux la saveur du p ain. Elle consiste à dissoudre dans la pâte demi once de sel armoniac calybé, à la place d'une pareille dose du tartre crud, à y laisser le surplus du même tartre, & à retrancher de la décoction les racines qui y ont été ordonnées.

Pour ce qui concerne les herbes potageres, on se servira des endives, des chicorées, du persil, du cerfeuïl, du fenouïl, de la bourrache, de la buglose, des naveaux, du thym, de la marjolaine, & des sommitez des rejettons des raves.

Les viandes de table seront d'une substance suculente, volatile, & facile à digerer; telle qu'est celle de la plus grande partie des oiseaux, du mouton, & des petits poissons qui se prennent dans les torrens. On retranchera le sel & le poivre des ragoûts, en mettant à leur place la canelle, la muscade & le saffran. Et au dessert on usera, principalement des confitures preparées avec des écorces, des fleurs, ou des fruits qui tiendront de l'amer; tels que sont les citrons, les racines d'aunée, les oranges, & les roses pâles. Les vins foibles, doux ou aigrelets nuiront, & ceux qui seront d'une nature contraire profiteront. C'est ce qui fait aussi qu'on pourra quelquefois user d'hypocras, & du muscat, pour-

veu que ce soit en petite quantité, que la saison soit froide, & que le corps ne se trouve pas d'ailleurs mal disposé.

Il y en a même, qui par cette raison sont souvent dans un pareil cas, gueris de la fiévre quarte, en prennant deux onces d'eau de vie, avec autant d'eau rose, pendant quelques matins : & d'autres ont experimenté que l'eau de vie avec une dragme de theriaque à la place de l'eau rose, étoit meilleure : J'ay neanmoins souvent preferé à ces remedes la teinture du caffé ; parce qu'elle n'est pas inflammable comme eux, & qu'elle ne sera pas d'ailleurs moins efficace, si l'on la prend à jeun ; si l'on mêle avec sa poudre un noüet de limaille de fer rouïllé, & si l'on en continuë durant long-tems l'usage.

Aprés avoir ordonné ce regime de vie, on viendra aux remedes, dont j'ay ci-devant parlé ; mais ce ne sera qu'aprés que la fiévre quarte aura duré quelques semaines, n'étant pas ordinairement avantageux de la guerir dans son commencement. L'on choisira encore, autant qu'il sera possible, le Pritemps ou l'Esté, pour en entreprendre la guerison ; & on commencera les remedes par les purgatifs ; à moins que la masse du sang ne remplisse trop les vaisseaux ; car

en ce cas on doit faire preceder, du moins un lavement & une saignée, à la purgation.

Ces trois remedes ordonnez, il faut saigner par le pied, purguer ensuite comme devant, & faire couler les hemorroïdes, si elles sont apparentes. On ne mettra cependant en execution aucun des grands remedes, que dans le jour qui precede l'accez de la simple quarte; & durant celui-ci, on s'abstiendra du boire autant qu'il sera possible, selon le sage conseil de Crato.

Il y en a qui ont recours aux vomitifs, à la place des purgatifs. Je ne condamne pas tout-à-fait cette conduite : mais je croi qu'il faut les ménager, selon les regles qui ont été marquées, dans le Chapitre de la fievre quotidiene ; avec cette difference pourtant, qu'on pourra se servir plûtôt des vomitifs un peu plus violens dans cette occasion que dans l'autre.

Les purgatifs seront les mêmes que les minoratifs ordonnez dans les fievres precedentes; on y ajoûtera seulement à chaque prise, deux ou trois dragmes de senné & autant d'epythym. Je ne donne pas ici la formule de ce remede; à cause qu'on la pourra prendre des autres endroits où elle est marquée.

Les lavemens seront aussi composez de

la même maniere que ceux des fievres precedentes ; avec cette difference, qu'on ajoûtera à leur décoction quelques-unes des herbes, qui combatent l'acrimonie & l'âpreté de l'humeur melancolique ; telles que seront celles que je vais marquer.

Aprés avoir fait preceder ces remedes generaux, il faut venir à l'usage des febrifuges, qui ont été marquez pour les fievres intermittentes dans le quatriéme Chapitre. On les donnera en forme de juleps ; & on en prendra la formule du Chapitre de la fievre quotidienne.

On ajoûtera encore à ces febrifuges, les plantes, ou les drogues qui combatent l'âpreté & la grossiereté de l'humeur melancholique. Les remedes qui ont cette vertu, sont les racines d'asperges, d'aulnée, de bruscus, l'écorce de citron, de tamaris, les feuïlles de betoine, de chardon benit, de polium montanum, d'herbe daurade, d'hepatique, de melisse, de veronique. de vervene ; les fleurs d'hyacinte, d'œillets, & de narcisse, la chair la poudre, ou le sel de viperes, & le sel armoniac chalybé, qui sera toûjours d'un grand secours dans cette occasion.

On composera encore fort à propos d'une partie de ces remedes, & d'une autre

des febrifuges, des poudres, des pillules, des boles, ou des opiates.

Les poudres seront composées de la même matiere que celles de nôtre febrifuge; ausquelles on joindra seulement deux dragmes de racines daulnée bien pulverisées, autant de sel armoniac chalybé, & de sel de tamaris bien dulcifié avec le suc de citron. Et aprés avoir achevé de prendre ces poudres de la maniere qui a été marquée, on les reprendra encore une ou deux fois comme devant.

Les pillules & les boles se composeront aussi de la même poudre, en y ajoûtant deux dragmes de sagapenum, demi dragme de canelle, & de l'eau des neuf infusions des roses pâles la quantité qu'il en faudra pour former ces pillules ou ces boles de cette masse de poudre.

La dose sera depuis le poids d'une dragme jusques à deux, qu'on réïterera durant quelques matins de suite. Il sera cependant fort utile d'ajoûter à chacune de ces doses demi dragme de theriaque, composée sans agaric & sans calcitis; ou selon la description que j'en donnerai à la fin de ce Chapitre.

Bien que ces remedes soient fort efficaces, l'opiate qui suit le sera encore davanta-

ge; puis qu'elle eſt toût enſemble aſſez purgative, beaucoup febrifuge & ſpecifique.

Prenez la moitié moins de la maſſe des boles, ou pillules ci devant ordonnées, ſix dragmes de limaille de fer roüillé, & demi once de theriaque. Ajoûtez à ces choſes racines de gentiane, de coleuvrée, diris de „ ce païs, & de contra hyerva trois dra-„ gmes de chacune, conſerves de roſes pâ-„ les, & de l'écorce de citron une once „ de chacune, de rheubarbe & d'epythym „ deux dragmes de chacun, & de ſenné demi once. Le tout bien mêlé & pulveriſé, il en faut faire une opiate, avec la quantité ſuffiſante de ſyrop du Roi Sapor, & la compoſer ſelon l'art.

Sa doſe eſt depuis quatre dragmes juſques à ſix; aprés chaque priſe deſquelles, il ſera avantageux de boire un petit verre de la décoction de chicorée ſauvage, ſi c'eſt en Eſté; & de celle du *polium montanum*, ſi c'eſt au Printemps.

Si le Quinquina n'eſt pas plus efficace, que tous ces febrifuges, pour guerir à fond la fievre quarte, il eſt du moins plus aſſeuré pour calmer entierement ſes accez durant trois ou quatre ſemaines de ſuite: & même davantage, ou tout-à-fait, ſelon qu'on en

usera plus long-tems, qu'on se purgera à proportion, & qu'on le prendra en grande ou en petite quantité; mais il les guerit toûjours à fond dans le Printems ou dans l'Eté; pourveu qu'on ait fait preceder les remedes generaux ci-devant marquez; qu'ensuite on garde pendant quelque-tems un bon regime de vie; qu'on le donne en quantité, infusé avec du vin, & durant long-tems; qu'on se purge, & qu'on le prenne de loin en loin.

Comme quelquefois cette fievre est accompagnée & fomentée par de grandes obstructions dans le bas ventre; & qu'elles entretiennent souvent cette maladie, il sera fort avantageux en ce cas de prendre ou l'opiate ci-devant ordonnée, ou quelqu'un des trois puissans aperitifs proposez par Monsieur d'Aquin.

Le premier est son syrop aperitif & cachetique, lequel purge benignement, & emporte puissamment les obstructions. Le second consiste dans son electuaire aperitif cathartique, qui purge beaucoup plus que le premier: Et le troisiéme dans les pillules mesenteriques, aussi fort purgatives & aperitives.

Je ne donnerai pas ici la formule, ni la dose de ces remedes, parce qu'on pourra

les prendre des œuvres de Monſieur Charras, ou des autres Auteurs qui les ont raportez dans leurs ouvrages. J'ajoûterai neanmoins qu'il ſera avantageux d'y ménager les purgatifs, ſelon les regles que j'en donnerai dans le troiſiéme Chapitre du ſecond Livre. Mais je raporterai maintenant à leur place la compoſition de la theriaque reformée par le même Auteur; à cauſe qu'elle eſt tres-efficace, & que j'en ay parlé dans ce Chapitre & en pluſieurs autres endroits de ce Livre, comme d'un remede qui eſt d'un grand ſecours en pluſieurs ſortes de mxladies; mais principalement contre la fievre quarte.

Je ſçai neamoins que la pluſpart des Medecins ne l'ordonnent qu'exterieurement, & jamais interieurement; ſur tout dans la fiévre: & c'eſt à cauſe qu'ils craignent de trop échauffer. Mais que deviendra l'experience de nos anciens, & celle de la plûpart des modernes, qui aſſeurent qu'elle eſt preſque auſſi bonne contre les maladies chaudes, que contre les froides? Pourquoi l'ordonnent-ils en pluſieurs ſortes de fiévres, & contre un nombre infini d'autres indiſpoſitions accompagnées de chaleur, comme il paroît par les vertus qu'ils lui attribuent, & que je lui ay attri-

buées dans la methode pour conserver la santé ? N'est-ce pas sans doute que l'experience leur a fait connoître, comme je l'ay aussi connu, que bien souvent une cause froidre produit par accident un effet chaud: Et qu'ainsi la theriaque profite aussi bien dans les maladies chaudes que dans les froides ? Le frequent usage que les Empirics & les femeletes font en toutes ces occasions de ce remede, de l'orvietan, du semencontra, & d'un nombre infini d'autres plûtôt chauds que froids ? N'est-il pas une preuve évidente de cette verité : l'heureux succez avec lequel ils les donnent plusieurs jours de suite, ne la confirme-t-il pas évidamment ? Enfin les diverses causes des fiévres ci-devant décrites, plûtôt froides que chaudes ; & celles qui dependent de l'indigestion, du défaut de la transpiration, de la grossiereté des humeurs, des obstructions, & des autres causes produites par le froid, ne sont-elles pas, même selon la doctrine Galenique, des raisons convaincantes du bon usage de la theriaque, en des maladies ; ou pourtant la pluspart des Medecins n'osent jamais l'ordonner, de peur de trop échaufer ; ou s'ils l'ordonnent, c'est dans une si petite dose, & si peu souvent, qu'elle n'est d'aucun secours.

Il eſt cependant vrai qu'on en reſſent toûjours un effet tres-efficace, ſi l'on en prend pendant un aſſez long-tems ; c'eſt-à-dire, durant 5. 10. 15. ou 20. matins de ſuite : plus ou moins, ſelon la nature de la maladie, & celle du temperament du malade. Car il n'en eſt pas de la pluſpart des remedes alterans, digerans ou corroborans, comme de celui des évacüans ; puiſque ceux-ci operent dans tres-peu de tems ; au lieu que les autres n'agiſſent efficacement qu'en en faiſant un aſſez long uſage. Auſſi ceux-ci reparent les forces abatuës ; au lieu que les autres les épuiſent ; & qu'ainſi la nature de ces derniers remedes ne permet pas d'en uſer un long-tems, lorſque celle des premiers exige tout le contraire.

Il faut par conſequent prendre pendant un aſſez long-tems de la theriaque, ſi l'on veut en reſſentir un effet efficace, & non pas ſe contenter, comme l'on fait communement, d'en donner deux ou trois matins de ſuite : ce qui eſt encore ſeulement conſeillé par ceux qui n'exercent ni ne connoiſſent la medecine. Car pour les Medecins qui ſuivent la pratique des Galeniſtes, qui eſt maintenant la plus aplaudie en Europe ; ils ne l'ordonnent jamais, du moins pour la prendre par la bouche, de peur de trop échauffer.

Ce n'est pas neanmoins, que si l'on en fait usage en la maniere que je viens de le marquer, on n'experimente que c'est un des meilleurs, un des plus efficaces & des plus universaux remedes qu'on puisse ordonner. Il rafrîachit même par accident plus souvent qu'il n'échauffe de lui-même, selon la raison qui en a été ci-devant donnée; à quelle heure, & en quel tems qu'on en prenne, il produit dans la plusparc des maladies des effets miraculeux; Et si jusques ici on ne les a pas observez en ce païs, c'est pour n'en faire pas un assez grand, & un assez long usage.

Il n'en est pas de même de la confection de hyacinte: car on l'ordonne presque en toute sorte d'occasions, ausquelles nos anciens ordonnoient autrefois la theriaque. On a perdu maintenant toute la confiance qu'on avoit en celle-ci, parce qu'on pretend qu'elle échauffe: Et l'on n'a une foi vive, que pour le rafraîchissement de l'autre: bien que toute la Secte Galenique convienne, que sa principale vertu consiste à fortifier, & à combatre la melancolie & la malignité. Je ne pretends pas neanmoins condamner le frequent usage de la hyacinte: Je sçai qu'elle est bonne pour ces choses,& principalement lors qu'il faut émous-

ſer les pointes des acides : mais il paroît auſſi par les principales drogues qui entrent dans ſa compoſition, qu'elle n'eſt preſque d'aucune utilité dans la pluſpart des autres occaſions. On eſt pourtant aujourd'hui ſi fort prevenu en faveur des remedes rafraîchiſſans, que les raiſons que j'ay cidevant raportées, ne ſuffiront pas aparemment, pour ſi convaincantes qu'elles ſoient, pour remettre la theriaque dans ſon premier credit, à moins qu'on ſe ſerve des regles, & des argumens que j'ay ci-devant propoſez, pour ſe détromper dans ces occaſions.

C'eſt auſſi par une fauſſe préocupation qu'on a jugé depuis quelque tems, que le mal que la theriaque cauſoit en échauffant, étoit beaucoup plus conſiderable que le bien qu'elle faiſoit en corroborant, & en produiſant les bons effets que j'en ay cidevant marquez. Ils ſont ſi efficaces que j'ay crû en devoir donner au long la compoſition. Je la marquerai ſelon la reforme décrite dans la Pharmacopée de Monſieur Charras : à cauſe qu'elle eſt la meilleure, & qu'on la pût donner plus frequemment & en une plus grande doſe que celle d'Andromacus, qui eſt la ſeule que nos Apoticaires tiennent ordinairement dans leurs Boutiques. On

On n'ordonne communement celle-ci que jusques à une dragme ; bien qu'on puisse l'ordonner jusques à deux, & l'autre jusques à trois : à cause qu'elle est composée sans calcitis, & sans agaric ; qui excitent des accidens fâcheux, lorsqu'on en prend une si grande dose.

Theriaqua reformata.

Acc. Truncorum, cordum & hepatum viperinorum siccorum, *unc.* XXIV.
Trochiscorum scilliticorum.
Extracti opii thebacei ana, *unc.* XII.
Radicum contrahyerbæ.
Viperinæ virgineæ.
Angelicæ.
Valerianæ majoris.
Meu Athamantici.
Gentianæ.
Aristolochiæ tenuis.
Costi.
Nardi indicæ.
Nardi celticæ.
Cinamomi.
Olei nucis moscatæ per expressionem extracti.
Croci.
Dictamni cretici.

Foli Indi.
Scordi.
Calaminthæ montanæ.
Polii montani lutei.
Chamœpiteos.
Comarum centauri minoris & hyperici.
Florum stæcadis Arabicæ.
Granorum Amomi racemosi, & cardamomi minoris.
Seminis petroselini Macedonici.
Ameos.
Siseleos massiliensis.
Myrrhæ troglotidis ana. unc. VIII.
Resinæ stiracis electæ purissimæ.
Opoponacis.
Sagapeni.
Castorei ana, unc. IV.
Extracti mellaginei granorum juniperi; lib. LXXII. *& semis.*
Vini maluatici, lib. I. *semis.*
Fiat ex arte theriaca.

Pour ce qui regarde les remedes externes,on en ordonne une infinité pour la guerison de cette fiévre. Les uns font une onction chaude sur l'estomach,& tout du long de l'épine du dos, dans le commencement de l'accez. Et c'est avec de theriaque, d'eau de vie, d'huile de laurier mêlez avec l'a-

loës, & les semences concassées de ruë, de moûtarde, & le poivre; ce qui profite, principalement lors que la fiévre est accompagnée de frissons longs ou fâcheux. D'autres appliquent aux poignets, entre deux linges, parties égales de zingembre, de piretre, de noix muscade, de gerofle, de canelle, de sel, des trois especes de poivre, de mirrhe, & d'aloës. Et c'est aprés avoir plûtôt pulverisé, & dissout le tout, avec parties égales de vinaigre, du suc de ruë, de sauge, & de serpentaire: ce qui produit ordinairement un bon effet.

Pour ce qui concerne les remedes des accez de la double & de la triple quarte; on les prendra des Chapitres des deux fiévres tierces; puisqu'elles sont produites par les mêmes causes. Mais comme les accez de la simple quarte les accompagnent toûjours, qu'ils commencent les premiers, qu'ils finissent les derniers, & que leur cause domine, ou determine ainsi celles des autres deux, il faudra augmenter à proportion la dose des remedes, qui lui sont particuliers, plus que celle de ceux qui sont specifiques à ces autres deux fiévres.

On se souviendra cependant, que la cause de la double quarte se rapporte toûjours à celle de la tierce pancreatique, &

celle de la triple à celle de la tierce bilieuſe ; afin qu'on puiſſe facilement prendre des Chapitres où il en eſt traité, les remedes qui ſeront convenables à leurs cauſes, & à leur nature.

On ſe ſouviendra encore d'ordonner toûjours les ſaignées & les purgatifs, dans le plus grand intervalle de la fiévre. Celui-ci ſe trouve dans la double quarte, avant que ſon accez ne commence, & dans la triple quelques heures aprés, ou quelques heures avant que ſon paroxiſme ne ſurvienne. On ſe ſouviendra enfin de faire preceder d'ordinaire chacun de ces remedes par le lavement que j'ay ci-devant ordonné.



CHAPITRE IX.

De la fiévre hemitritée, produite par la complication de plusieurs fiévres.

APrés avoir traité de la nature des fiévres intermittentes ; & de la complication de celles qui produisent leurs accez, en un pareil intervalle de tems ; mais qui ne reviennent qu'une fois par jour ; il me reste à parler d'une autre complication de fiévres, qui ne sont pas seulement comme les precedentes, differentes dans leurs causes ; mais qui excitent souvent deux ou trois fois par jour leurs redoublemens : telles que sont plusieurs especes de fiévres, qui sont tantôt continuës, & tantôt intermittentes.

Je traitterai des premieres dans le prochain Chapitre : & pour les secondes, elles sont principalement comprises dans la nature de la fiévre hemittritée, de laquelle je vais traiter.

Je n'en parlerai cependant que succintement, à cause qu'elle n'est composée que de deux ou de trois fiévres, qui ont été déja expliquées, à sçavoir de la tierce bilieuse ou pancreatique, & de la quotidiene ; & qu'on trouvera dans leurs Chapitres les signes pour les connoître, les causes qui les produisent pour les combattre, & les remedes pour les guerir. Il y a pourtant cette remarque à faire, qu'il se rencontre ici deux fiévres ensemble ; au lieu qu'elles ne surviennent ailleurs que separément. Ce seul changement comprend toute la difference du diagnostic, du prognostic, & de la curation qu'il faut faire à l'égard de ces deux fiévres, quand elles sont compliquées ensemble, & quand elles ne le sont pas.

On connoîtra facilement cette difference, en ce que la fiévre sera toûjours accompagnée de deux redoublemens chaque troisiéme jour, & d'un seul tous les autres ; parce qu'ils seront excités tous les jours de suite par la quotidienne, & alternativement par la tierce. On connoîtra aussi, qu'aprés avoir dit ailleurs, que la fiévre quotidienne étoit fort fâcheuse de sa nature, elle le sera bien davantage, quand elle joindra ses forces avec celles de la tierce ; qui accableront par ce moyen plus facile-

ment la nature déja accablée par une autre maladie.

Les remedes qu'on mettra en usage, pour secourir le malade, seront ceux qui ont été proposez pour la guerison des 2. fiévres, dont cette maladie se trouve composée, en y observant pour les saignées, & pour les purgatifs, les mémes conditions qui y ont été marquées. Il y a pourtant cette remarque à faire, qu'on retranchera les vomitifs en cette occasion, & qu'on y augmentera le nombre des saignées, selon que les forces du malade le permettront, & que la violence, ou l'opiniâtreté des accidens l'exigera. Et parce que cette maladie est plus dangereuse, que toutes celles dont j'ay traitté jusques ici; on prendra en même-tems soin de disposer la malade à prendre le Quinquina, avant que les accidens n'ayent fait quelque ravage considerable. On augmentera, & on réïterera par consequent de plus en plus la dose de ce remede, à proportion que la maladie menacera d'un plus grand danger, & d'une plus prochaine ruine; en executant la même dose à l'égard des autres remedes alterans, ci-devant proposez.

CHAPITRE X.

Des fiévres continuës en general.

APrés avoir traité des fiévres intermittentes, tant simples que composées, il me reste à parler des continuës ; qui sont toutes composées, l'éphemere & la synoche prés ; à cause qu'elles se trouvent toûjours accompagnées d'un petit ou d'un grand redoublement, excité par de causes differentes de celle qui excite la fiévre continuë.

Je commencerai par l'explication de ces deux premieres fiévres simples, & ensuite je continuerai par celle des autres, que j'ay appellées composées, & que je reduirai en quatre Chapitres. Je traitterai dans le premier de la fiévre hectique, dans le second de la catharrale, dans le troisiéme de la putride, & dans le quatriéme de la maligne. Je ne parlerai pas au long de quelques autres fiévres, communement ap-

pellées symptomatiques, ou accidentelles; à cause qu'elles sont produites par des maladies distinctes de la fiévre qu'elles excitent; & qui par consequent ne doivent pas entrer dans mon sujet.

Mais avant que de donner l'explication de chacune de ces fiévres en particulier, il faut observer à leur égard deux choses en general. La premiere consiste à examiner la cause de leur continuité; Et la seconde à rendre raison de la nature des frequents, & des differens redoublemens, qui arrivent en un, ou plusieurs jours, & en certaines heures, dans les fiévres putrides, dans les malignes, dans les catharrales, les hectiques, les symptomatiques, & dans les intermittentes continuës; mais qui ne surviennent pas dans les synoches, ni dans les éphemeres. Il faut enfin expliquer, pourquoi ces redoublemens sont plus grands dans les fiévres putrides, que dans les autres fiévres continuës; & éclaircir à fond tous ces differens evenemens. Cette explication me paroît necessaire; parce qu'on en a negligé jusques ici la recherche: ou si on ne l'a pas negligée, on n'en a pas au moins donné encore une claire idée, ou une raison distincte; bien qu'elle soit tres importante pour la curation des fiévres.

Pour éclaircir la premiere de ces observations, il faut remarquer qu'il se trouve de deux sortes de soulfre dans la masse du sang, l'une qui est volatile, solaire, ou étherée: & l'autre qui est un peu crasse; mais ignée & huileuse. La premiere produit la fiévre synoche ou l'éphemere : Et la seconde la fiévre putride, qui n'est distincte, que du plus, ou du moins de celle que quelques-uns appellent synoche putride. Il faut encore, aprés ces remarques, r'appeller ici ce que j'ay dit dans le second Chapitre, touchant la cause & la nature de la fiévre continuë, que j'ay divisée en propre, & en accidentelle; & ensuite subdivisée celle-ci en maligne, en catharrale, & hectique; & l'autre en putride, éphemere, & synoche. J'ay ajoûté au même endroit, que la propre étoit produite immediatement par la seule exaltation, ou du soulfre, ou de l'esprit; & l'accidentelle par l'exaltation du sel; qui par son acrimonie, ou par sa penetration donnoit occasion au soulfre de s'exalter, tant qu'elle subsistoit dans cette force. Il s'ensuit ainsi de ces observations que le soulfre s'exalte dans l'une & dans l'autre occasion : mais d'une maniere fort differente ; c'est-à-dire, qu'il s'éleve de lui même, & pour être trop abondans

dans la premiere : & par accident dans la seconde; c'est à-dire, par le moyen d'une autre cause, qui est ordinairement le sel.

J'ay encore fait voir au même lieu, que la premiere de ces fiévres étoit toûjours continuë : parce que sa cause consiste dans la seule exaltation du soulfre ou de l'esprit, qui est toûjours permanente dans la masse du sang: Mais que la seconde étoit tantôt intermittente, & tantôt continuë, selon aussi que sa cause se rencontroit mélée ou separée de la masse sanguinaire, pour en exalter continuellement le soulfre. Ainsi la fiévre hectique & la catharrale sont toûjours continuës, quoi qu'accidentelles; parce que leur cause consiste dans l'élevation continuelle du sel, qui par le moyen de la lymphe, se trouve toûjours mélée avec la masse du sang. La même chose arrive, & par la même raison, à la fiévre maligne : mais non pas à celles qui sont simplement intermittentes; parce que, selon qu'il a été marqué, leurs causes ne se trouvent mélées avec le sang, qu'en certains jours, & en certaines heures.

Aprés avoir ainsi expliqué la premiere observation, on n'aura pas grande peine à concevoir la seconde. Il faudra neanmoins se ressouvenir, pour en avoir une plus clai-

re intelligence, de ce que j'ay dit dans le second Chapitre, qui est, que la chaleur de la fiévre continuë corrompt ou exalte presque toûjours la partie saline du chyle, aussi bien que celle des autres humeurs; & que par l'acrimonie qu'elle acquiert par ce moyen, elle y produit diverses reprises; c'est à-dire divers redoublemens de fiévre.

Ces observations supposées, on concevra facilement, que si la fiévre putride est souvent accompagnée de plus grands redoublemens que les autres fiévres; Ce n'est pas seulement à cause que la partie sulphureuse & bilieuse y est exaltée d'elle-même; mais, ou parce qu'elle éleve par son exaltation, tant la plus grande partie saline du chyle, que celle des humeurs; tantôt des unes, & tantôt des autres, selon la diverse disposition de leur sel.

Mais il arrive tout le contraire, par la même raison, dans la fiévre synoche, & dans l'éphemere: car la partie subtile du soulfre ou de l'esprit, qui les produit n'est pas assez forte, ou suffisemment exaltée pour y élever le sel. Outre qu'elles ne sont pas d'une assez longue durée pour y produire cet effet: ce qui fait aussi qu'elles n'excitent pas ordinairement de redoublemens: d'autant plus que l'acrimonie du sel qui

pourroit le causer, est dans cette occasion adoucie par l'abondance & par la domination de l'esprit.

Que si les autres fievres sont accompagnées de redoublemens, on les observe d'ordinaire moindres; à cause qu'elles sont toûjours produites par l'élevation du sel,qui exalte par accident le soulfre. Car il n'y a pour lors que l'exaltation de la partie saline du chyle, ou celle de quelqu'une des autres humeurs,qui puisse y causer leurs redoublemens, qui ne peuvent pas être fort grands : parce que le soulfre n'y étant pas exalté de lui-même, il ne sçauroit y produire une grande effervescence, ni par consequent une forte élevation de sel. Neanmoins comme la propre exaltation du soulfre se trouve concourir quelquefois avec celle du sel, de plusieurs manieres differentes, on remarque dans la complication de ces fievres propres & accidentelles, plusieurs autres sortes de fievres fort violentes, & dangereuses : qui ne sont pas pourtant distinctes de celles que je viens d'établir. En effet si on leur donne des noms differens, ce n'est qu'à cause de la grandeur des accidens ou des symptomes dont elles sont accompagnées, qu'elles changent de nom.

De telle maniere que quand la fievre putride, par exemple, eſt grande ; & qu'elle ſe trouve compliquée avec la tierce bilieuſe, qui en redouble la chaleur, & la ſoif, elle s'appelle *cauſus*, ou ardente. On nomme pareillement Epiale la même fievre putride, ſelon que Platerus l'a bien obſervé, quand elle ſe rencontre avec la quotidienne, ou avec la double tierce : qui nonobſtant la chaleur de l'autre y produiſent, par leur domination ſaline, de friſſons aſſez longs ; ce qui fait auſſi, qu'elle n'eſt diſtincte que du plus ou du moins de celle qu'on appelle *horrifique*.

On donne de même le nom de fievres *ſincopales* à celles qui font tomber ſouvent en ſincope ; *Delodes* à celles qui ſont accompagnées de grandes, & de pernicieuſes ſueurs ; *d'aſſodes* à celles qui cauſent des inquietudes tres-conſiderables, des *cardialgies*, ou des maux d'eſtomach inſuportables. On appelle enfin fievres *colliquantes* celles, qui dans tres-peu de tems conſument toute la graiſſe, & emportent tout l'embonpoint.

Les premieres appellées *ſincopales* proviennent de ce que la fievre putride eſt accompagnée de la foibleſſe des eſprits

vitaux, & de la malignité, ou de la pourriture des sucs trop acides & fixes; qui precipitent si fort la masse du sang & en dissipent les esprits, que le sincope s'ensuit. Les secondes sont produites par la partie sulphureuse de la même masse extrordinairement volatile, & fort dissoute avec la lymphe; qui ne sont que du plus ou du moins distinctes des colliquantes. Et les troisiémes sont enfin excitées, tant par la pourriture du sang, ou de quelque suc acide, que par celle d'une bile fort acre, & abondante; qui par son acrimonie saline picote incessamment les parties nerveuses de l'estomach.

Il y a des Medecins, qui joignent encore deux autres fievres à celles-là: dont l'une est appellée lente, & l'autre *lipiria*. La premiere est produite, ou par les obstructions, & les interruptions du mouvement circulaire de la masse du sang, ou par quelque alteration des parties internes: Et la seconde est excitée par l'inflammation de celles-ci, qui est telle qu'elles brûlent, pendant que les externes sont froides. Un effet si extraordinaire ne peut aussi provenir que de ce que la masse du sang, trop dominée par le soulfre & par le sel, est considerablement interrom-

puë dans sa circulation. La raison est, que d'une part elle donne occasion par sa coagulation,par la foiblesse ou par le défaut de son mouvement, à la froideur des extrêmitez : & que de l'autre elle produit une grande chaleur dans la partie affectée ; parce que la masse du sang cesse d'y circuler, qu'elle y est privée de la transpiration de ses fuliginositez qui y sont alors abondantes,& que par ce moyen elle produit une inflammati on considerable. Joignez à cette raison que les grandes inflammations sont ordinairement excitées ou accompagnées de l'abondance d'un sel austaire ou acide ; qui ne coagule ou ne precipite pas seulement la masse du sang pour y interrompre sa circulation, & y produire par ce moyen l'inflammation : mais qui par les irritations qu'elle cause dans les membranes, produit la froideur des parties externes ; à cause qu'elles sont plus dépourvûës que les internes d'esprits & de chaleur pour pouvoir resister à la froideur de l'acidité,& à l'impression de ce sel ; Et c'est ce que j'éclaircirai encore sur la fin de ce chap. & dans le traitté de la gangrene. J'y expliquerai aussi de quelle maniere la fievre lente dépend des obstructions, & y ferai voir comment dans ces occasions le sang cesse de circuler ; comment il s'échauffe

d'un côté, & qu'en même-tems il se raffroidit quelquefois de l'autre.

Pour les fievres intermittentes continuës je n'en parlerai pas ici en particulier ; parce que leurs causes, & leur nature ont été assez expliquées dans le troisiéme Chapitre de ce traitté. Et pour ce qui concerne leur curation, on la pourra prendre sans difficulté de celle que j'ai marquée pour la fievre double tierce, quand elle devient continuë ; où j'ai rapporté tous les remedes qui y sont necessaires ; mais il faudra prendre garde de choisir par exemple, plûtôt ceux de la tierce bilieuse, que ceux de la pancreatique, si la cause de l'intermittente continuë tient moins de celle-ci que de l'autre, & de garder à peu prés la même proportion pour toutes les autres fievres de cette nature.

Je finirois maintenant ce Chapitre, s'il ne me restoit à éclaircir une difficulté tres-considerable ; qui est envelopée dans les fievres continuës, qui regarde la seconde observation, & que personne, que je sache, n'a encore bien éclaircie. Elle consiste à expliquer le retour precis de leurs redoublemens, à dire pourquoi ils arrivent ordinairement plus grands dans les fievres putrides chaque 3. jour impair ? Pourquoi quelquefois

dans les autres fievres la même chose se remarque tous les jours pairs ? Pourquoi d'autres-fois, ils sont également grands dans les uns & dans les autres jours. Et pourquoi ces redoublemens surviennent en d'autres occasions plusieurs fois chaque jour.

Bien que ces choses ayent été en partie observées à peu prés de même dans les fievres intermittentes ; & que l'explication que j'en ay donnée puisse servir à celle des continuës ; cela n'empéche pas qu'on ne la conçoive plus distinctement si l'on se souvient comme j'ai ci-devant dit, que l'exaltation du souffre propre ou accidentelle n'éleve pas seulement dans la fievre putride & continuë la partie saline du chyle : mais celle des autres humeurs; tantôt les unes, tantôt les autres, ou toutes ensemble, selon leur differente disposition.

Ces choses supposées, on comprendra sans peine, que l'égalité des redoublemens provient de l'exaltation des parties salines du chyle, ou de la salive ; à cause qu'elles s'exaltent précisement de vingt-quatre en vingt-quatre heures. On connoîtra de même, que leur inegalité est produite au contraire, par l'élevation du sel de la bile; à cause qu'il ne s'éleve que dans l'espace de

quarante-huit en quarante-huit heures : & que comme ce sel ou cette humeur à plus de disposition que les autres, à cette élevation, & qu'elle produit la fievre putride, elle excitera ordinairement tous les jours impairs, un redoublement plus grand, que celui qu'on observe dans les pairs.

On concevra encore, que ces redoublemens seront neanmoins quelquefois plus grands dans les jours pairs, que dans les impairs de quarante-huit en quarante-huit heures ; à sçavoir, quand le sel de la pituite s'exaltera. Et lors que cette humeur dominera beaucoup plus que la bilieuse. Et c'est parce que, selon qu'il a été dit à l'égard de la double tierce ; la partie saline de la pituite ne s'éleve que dans les jours pairs ; c'est à dire aprés l'exaltation du sel de la bile, qui ne prevaut pas alors sur l'autre, parce qu'elle est plus abondante ; bien que d'ailleurs, il soit naturellement plus disposé à l'exaltation, & qu'il commence d'ordinaire le premier à s'exalter.

On observe encore souvent que ces redoublemens sont plus grands, plus longs, & qu'ils reviennent deux fois par jour, chaque troisiéme, ou chaque quatriéme jour. La raison est, que la partie saline de la melancolie, s'exalte de même que celle de la

salive, & de la pituite : non toutesfois si tôt, ni si souvent, à cause de sa grossiereté;mais assez regulierement, pour y produire tour à tour sa reprise chaque quatriéme jour; Comme les autres les produisent les autres jours ; & pour alonger ainsi, ou redoubler les fievres qui s'y rencontrent.

Pour ce qui est des redoublemens qui reviennent deux ou plusieurs fois chaque jour ou chaque troisiéme jour, ils provienent de ce que les parties salines de la bile, & de la pituite,ne s'exaltent pas seulement; mais ensemble celles du chyle, de la salive, ou de la lymphe, dont les diverses complications excitent regulierement à certaines heures les differens redoublemens, une ou deux fois tous les jours, ou chaque troisiéme jour seulement, selon la nature & le nombre des humeurs qui s'exaltent ; qui font que leur exaltation arrive une ou plusieurs fois à certains jours en la maniere cidevant expliquée, & que j'expliquerai plus au long dans le Chapitre des Crises.

Il me restoit encore à expliquer les fievres, qui proviennent de plusieurs autres maladies, dont je ne parlerai pas ; parce qu'elles ne les produisent qu'en faisant naître les causes que j'ai décrites, tant à l'égard des

fievres intermittentes, que des continuës. Ainsi comme il n'y a par exemple presque point de maladie longue ou violente, qui ne corrompe une partie des alimens que l'on prend, qui n'en subtilise trop quelques-uns, qui n'en épaississe trop quelques-autres, qui n'affoiblisse les entrailles, qui n'engendre des cruditez, qui n'excite de l'acrimonie, ou fasse des obstructions, & qui n'interrompe souvent la circulation naturelle des humeurs; ces causes produiront une differente fievre, selon que le soulfre, le sel ou l'esprit y domineront plus ou moins. Ainsi, si c'est par exemple, l'esprit qui se trouve pour lors impur & abondant, la fievre commencera par l'ephemere; si le soulfre y excede, elle continuera par la putride; & si c'est le sel qui abonde trop, il excitera la fievre lente, l'hectique, ou quelqu'une des intermittentes, selon la difference de sa nature, & selon l'explication qui en a été ci-devant donnée dans le second Chapitre.

Je ne laisserai pas neanmoins de marquer ici d'où vient que l'esprit, le soulfre & le sel s'exaltent trop dans la masse du sang, dés qu'elle cesse de circuler. Pour cela je dirai qu'un pareil effet arrive de même dans l'eau courante, & dans tous les sucs de vegetaux,

dés que leur circulation cesse. Et c'est pour deux raisons.

La premiere est, que le defaut de la circulation cause dans toutes ces occasions celui de la transpiration des fuliginositez, des vapeurs, & des autres matieres trop acres, trop subtiles ou sulphureuses, & propres à exciter la fermentation; Et la seconde consiste, en ce que le soulfre reprend son mouvement naturel, & se debarrasse des parties crasses de la masse du sang, si le mouvement de celles-ci ne tient l'autre embarrassé.

Ce sont aussi les differentes causes cidevant raportées, & celles que je viens de raporter de la fermentation des humeurs, qui par leur complication produisent ordinairement tant de differens accidens, dans presque toutes les maladies; & qui sont cause que le même remedé profite & nuit presque dans le même-tems,& dans la même maladie. Car comme les causes qui produisent le mouvement des humeurs se trouvent differentes ou contraires, & qu'elles s'excitent plusieurs fois dans la semaine, quelquefois dans le même jour, il s'ensuit que le remede qui diminuë le mouvement des unes, augmente souvent celui des autres.

Les remedes qu'on ordonne dans la goûte justifient cette verité, de même que beaucoup d'autres, ordonnez en diverses maladies, & en pareils rencontres, à cause qu'étant souvent excitées par differentes causes, s'ils en combatent les unes, ils en augmentent quelquefois les autres. C'est pourquoi il importe beaucoup de tacher à distinguer ces causes; ce que l'on fera si l'on considere qu'elles reviennent à certaines heures, en certain tems, & dans les occasions ci-devant marquées dans le troisiéme Chapitre, & dans celui-ci; où aprés avoir traité des fievres continuës en general, je vais traiter de chacune en particulier, dans ceux qui suivent.



CHAPITRE ONZIE'ME.

De la Fiévre Ephemere, & de la Sinoche produites par l'exaltation de l'esprit, ou par la partie sulphureuse la plus volatile du sang.

JE ne parlerai que succinctement de la nature de ces deux fievres : à cause qu'elles sont toutes deux faciles àconnoître, qu'elles ne durent pas long tems, & qu'elles guerissent sans donner beaucoup de soin. C'est aussi le grand rapport qu'elles ont ensemble, qui m'oblige à traiter de toutes deux, dans ce Chapitre ; & qui fait qu'elles se trouvent souvent la même chose. Car par exemple, la fievre de vingt-quatre heures, qui provient ou d'une fluxion, ou de la suppuration d'un eresipelle, est aussi-bien produite par la partie la plus volatile de l'esprit

prit que par celle du soulfre. Et elle tient par consequent aussi bien de la nature de la sinoche, que de l'ephemere : d'autant plus que j'ai déja fait voir que celle-ci étoit excitée par l'exaltation & par l'abondance de la partie impure de l'esprit ; & l'autre par l'élevation de la partie la plus volatile, & la plus sulphureuse du sang. Ces deux causes ne peuvent pas être d'ailleurs fort differentes ; puis que l'esprit ne devient impur qu'à proportion qu'il se trouve trop uni à cette partie sulphureuse, qui donne occasion à sa trop grande exaltation ; & qui est proprement la cause de la chaleur.

Nous voyons pour preuve de cette verité, que ces deux fievres sont produités par les mêmes causes externes, ou internes, prochaines ou éloignées ; qu'elles produisent la sinoche, quand elles sont fortes, & l'ephemere, quand elles sont foibles ; qu'elles ont les mêmes signes, & qu'on les guerit avec les mêmes remedes.

Nous voyons encore, pour la confirmation de la même preuve, que la fievre ephemere excite la sinoche, & celle-ci la putride. La raison est, que l'esprit étant plus disposé au mouvement, que la partie la plus volatile & la plus grasse du soulfre,

la moindre agitation exalte trop l'eſprit quand il eſt impur & trop abondant ; ce qui fait que celui-ci cauſe les autres deux fievres , quand elles y ſont diſpoſées ; par le rapport qu'elles ont enſemble.

Mais pour venir aux cauſes qui exaltent trop l'abondance de l'eſprit, ou la ſubtilité du ſoulfre, elles conſiſtent principalement dans tous les mouvemens violens , tant du corps que de l'eſprit. Ainſi la colere,le ſoin, le travail, la veille, la douleur, la famine, le long ſommeil, la triſteſſe, la débauche, la chaleur de l'air ou du Soleil, la boiſſon chaude ou acre, les bains chauds, les alimens de même nature : & en un mot tout ce qui pourra émouvoir , ou échauffer l'eſprit & les humeurs produira cét effet.

La même choſe arrivera par conſequent dans la retention des fuliginoſitez, & des autres excremens , dans le commencement des fluxions, & dans celui des ſuppurations.

Quand aux ſignes de la fievre ephemere, ils conſiſtent principalement dans la grandeur du pouls & de la reſpiration,dans une chalcur aſſez douce : qui eſt pourtant ſouvent accompagnée de douleur de tête;mais

non pas d'aucun autre facheux accident. La fievre ne dure pas ordinairement plus de vingt-quatre heures : elle s'étend neanmoins quelquefois jusques au troisiéme jour : Elle se termine souvent par la sueur : elle continuë quelquefois en augmentant ou en diminuant jusques à la fin ; & d'autresfois elle se maintient presque toûjours dans l'état. Et tout cela s'observe encore de même dans la fievre sinoche, si ce n'est qu'elle est d'ordinaire un peu plus longue.

Il en est aussi des signes de cette fievre, de même que des causes ; car ils sont semblables à ceux de l'ephemere, à la reserve qu'ils se font sentir avec un peu moins de force dans celle-ci, que dans l'autre : Mais parce que la partie sulphureuse & la plus volatile du sang se trouve exaltée dans la sinoche, on y observe souvent de la plenitude. Ainsi la lassitude de tout le corps, la pulsation des temples, l'oppression de poitrine, la difficulté de respirer, la rougeur du visage, & la plenitude des vaisseaux se remarquent souvent dans cette fievre. Elle dure jusques au quatriéme jour, & quelquefois jusques au septiéme ; & n'est ordinairement, de même que l'ephemere, accompagnée d'aucun redoublement, ni

ne cause aucun danger, à moins qu'elle ne dégenere en la nature de la fievre putride.

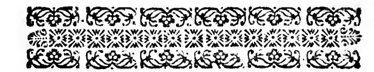
Pour une prompte guerison de ces deux fievres, il faut dabord travailler à dissiper, ou à éloigner leur cause; ce qui ne sera pas difficile, parce qu'elle est ordinairement externe, & d'ailleurs fort volatile. Que si elles continuent aprés cela, il faut tacher à diminuer le mouvement impetueux, que les esprits ou les humeurs sulphureuses ont acquis. Mais parce que l'alteration ou la plenitude du sang contribuë beaucoup à la production de cette fievre, principalement quand elle tient plus de la sinoche que de l'ephemere, il faudra alors saigner une ou plusieus fois, selon qu'elle durera plusieurs jours; non toutefois sans avoir fait preceder quelque lavement emolliant, raffraichissant & laxatif.

On joindra en même-tems à la saignée les remedes, qui fixent le mouvement des humeurs, qui les incrassent, ou qui temperent, par leur grossiereté & par leur humidité, la chaleur du soulfre & de l'esprit. Ceux de cette nature sont tous les esprits acides fixes, le suc des grenades, de verberis ou d'épinevinette; & celui du citron. Toutes les especes des oseilles, les roses

rouges, la bourrache, la laictuë, l'endivie, le plantain, le pourpier. Et enfin toutes les plantes qui sont décrites sur la fin du quatriéme Chapitre ont la même vertu.

On composera de cette matiere des juleps, de tisanes, de boüillons alterans & des fomentations en la forme qui sera la plus convenable, tant à la cause de la maladie; qu'à l'inclination du malade; & on le purgera sur le declin ou la fin de la fievre avec un remede ordinaire.

Il ne me reste maintenant qu'à faire remarquer, avant que de finir ce Chapitre, que si je n'ai pas parlé des causes qui exaltent par accident; c'est à dire par leur acrimonie, & des autres manieres ci-devant expliquées, l'esprit ou le souffre volatile du sang; ce n'est qu'à cause que ces fièvres se dissipent alors en tres-peu de tems d'elles-mêmes; à moins qu'elles ne dégenerent en la nature des accidentelles, ou des putrides. Et en ce cas leur curation n'en étant pas differente, je n'en parlerai pas ici, ayant déja parlé des unes; & devant parler des autres dans la suite de ce Livre.



CHAPITRE DOUZIE'ME.

De la Fiévre hectique produite par l'acrimonie lexivieuse de la lymphe.

AYant traité jusques ici des Fiévres simples continuës, il me reste à traiter des composées ; qui sont l'hectique , la catharhale , la maligne & la putride; dont la derniere est propre,& les autres sont accidentelles.

Je commence par la premiere des ces quatre , & dis que la fievre hectique est produite par l'acrimonie saline de la limphe;lors que par sa saleure,& par son acidité, elle devient assez acre,assez âpre & assez lexivieuse pour faire exalter d'une part le souffre par son acrimonie , & épaissir trop de l'autre toute la masse du sang, au moyen de la précipitation qu'elle y cause par son âpreté & par son astriction. La raison de cét

évenement eſt, que la limphe ne contracte cette qualité, qu'à cauſe que ſa ſaleure devenant trop lexivieuſe & trop fixe, elle s'unit ſi fortement avec l'acide, avec la terre, & avec l'eau, qui y eſt fort conſumée, & déſechée, qu'ils épaiſſiſſent, lient ou précipitent toute la maſſe du ſang d'une maniere tellement étroite, que ce ſel à bien aſſez de force pour y produire une petite exaltation de ſouffre, & non pour diſſoudre ou inciſer ſuffiſemment la même maſſe. C'eſt auſſi ce qui la rend trop viſqueuſe d'une part, à proportion qu'il excite une fievre preſque inſenſible de l'autre. Ce n'eſt pas pourtant qu'elle ne puiſſe provenir encore de l'interruption que cette viſcoſité produit dans la circulation de la maſſe ſanguinaire, en la maniere ci-devant expliquée.

Le maraſme, ou la maigreur univerſelle de toutes les parties du corps, dont cette fievre eſt toûjours accompagnée, provient auſſi de cette viſcoſité du ſang. Et c'eſt à cauſe qu'elle empêche que les parties, tant ſucculentes, que fibreuſes ne peuvent pas ſuffiſemment s'en ſeparer pour ſe convertir en leur nourriture. Cela fait auſſi qu'elle ſe rend à la fin irreparable; à ſçavoir, lors que ce défaut de nourriture a laiſſé conſu-

mer ou déſecher quelque portion du tiſſu des fibres,dont chaque partie eſt compoſée; & fait que leurs levains ſont détruits & les eſprits épuiſez.

On peut juger par ce que je viens de dire,que les cauſes de cette fievre conſiſtent principalement dans toutes celles qui rendent la ſaleure de la limphe,trop lexivieuſe, & trop fixe ; & qui peuvent l'exalter & conſumer en même-tems ſon humidité, pour la rendre par ce moyen âpre & viſqueuſe. Mais ces cauſes produiſent principalement cét effet dans la complexion de tous ceux qui ont le temperament ſalin, l'habitude du corps fort ouverte, le tiſſu de leurs parties extrêmement rare, ſur tout lors qu'une fievre, ou quelqu'autre cauſe, telle qu'elle puiſſe être y a agité, épuiſé, échauffé,ou déſeché trop les humeurs;entre leſquelles la limphe a toûjours la meilleure part, tant parce qu'elle abonde en ſel, que par ſa diſpoſition naturelle, & par celle de ſon ſujet. Je ne raporterai pas ici toutes ces cauſes dans le détail ; parce qu'on peut les connoître aſſez clairement de ce que j'en ai déja dit en general : Et qu'elles ſont d'ailleurs les mêmes que celles de la fievre ſinoche, décrites dans le précedent Chapitre.

Je dirai seulement que la fievre hectique survient presque toûjours aux abcez internes & incurables ; qu'elle arrive aussi souvent aux fievres & aux évacuations, quand les unes & les autres sont grandes ou longues ; & enfin dans les occasions ci-devant raportées, principalement lors que le corps s'y trouve disposé en la maniere déja marquée. Car les abcez, par exemple, produisent une petite fievre lente, au moyen du pus acre qui en coule insensiblement, qui se dissout dans le sang, & qui circule avec lui par toutes les parties du corps, tant que l'abcez ou l'ulcere subsiste : Et cette fievre lente dégenere enfin en hectique ; à cause que par sa longueur elle consume d'une part l'humidité de la limphe, & exalte de l'autre son sel, de la maniere qui a été marquée. La grandeur, ou la longueur des autres fievres produisent aussi par la même raison, un pareil effet. Mais elles l'excitent encore, parce qu'en affoiblissant les parties nobles, en dissipant considerablement les esprits, elles donnent occasion à une production continuelle de cruditez, qui lient trop le sang, le rendent visqueus ou inepte pour la nourriture, & propre à produire tous les accidens qui accompagnent ordinairement cette fievre. Pour les autres causes

ci-devant alleguées, qui vont de concert pour l'exciter, comme elles trouvent le corps déja diſpoſé à épuiſer l'humidité de la limphe, elles n'ont pas beaucoup de peine, pour ſi petites qu'elles ſoient, à achever d'y introduire la derniere diſpoſition de la fievre hectique.

Les Medecins diviſent ordinairement cette fievre en trois degrez. Le premier eſt fort difficile à connoître; à cauſe que ſon commencement paroît preſque inſenſible, ſur tout quand elle ſurvient ſeule: que ſi elle arrive accompagnée de quelque autre fievre, on à peine de l'en diſtinguer. On aura cependant toûjours ſujet d'en craindre quelque atteinte, quand le corps ſe trouvera diſpoſé de la maniere que je l'ai marqué; lors que la chaleur de la fievre deviendra douce, acre ou mordicante, le pouls de grand, petit, & frequent; que toutes les parties du corps deviendront ou fort peſantes, ou accablées de langueur, & que le malade commencera à paroître plus chagrin & plus inquiet que d'ordinaire.

Les ſignes du ſecond degré ſont plus manifeſtes, que ceux du premier: Car quoi que le malade ne s'aperçoive pas de la fiévre; il ne laiſſe pas de connoître la ſechereſſe, & la rudeſſe de ſa peau. D'ailleurs ſi

l'on examine son pouls,on le trouve plus dur, plus petit,& plus frequent qued'ordinaire; & si l'on prend garde à la digestion de son estomach,on s'apercevra aprés le répas d'une plus grande chaleur qu'il n'avoit accoûtumé d'en sentir. Il est vrai que la même chose arrive dans les autres fievres:mais non pas si sensiblement que dans celle-ci.Et cela lui est particulier;à cause de la viscosité, & que l'acrimonie de la salive tient de la limphe,dont elle prend son origine; qui corrompt par ce moyen la 1. digestion du chile dans l'estomach;& qui y cause les mêmes oppressions, & les mêmes pesanteurs que dans la fievre quotidienne. Mais cette indigestion devient quelquefois si grande , qu'elle donne occasion, de tems en tems, à un amas de pourriture , qui fait souvent survenir la fievre putride, ou quelqu'une des accidentelles, à l'hectique.

Le troisiéme degré de cette fievre,n'est ordinairement bien connu , que quand elle est devenuë tout à fait incurable; c'est à dire lors que le défaut de nourriture & la longue chaleur ont donné occasion à la consomption & à la dissolution de toute l'humidité , de l'embonpoint , & du tissu des parties fibreuses ou charnuës. C'est aussi alors qu'on s'aperçoit d'une maigreur universele,& d'u-

ne secheresse, qui tient la peau comme collée sur les os : On voit en même-tems des yeux enfoncez, décharnez, sans vivacité, & sans couleur. Il en est aussi de même de toutes les autres parties du corps ; car on a peine à y remarquer la chair sur les os, qui seuls se presentent par tout, comme dans une esquelete.

Pour la guerison de cette fievre, il faut premierement considerer, si la cause provient de quelqu'autre maladie : ou bien si elle en est independante. Dans le premier cas, il faut pour la guerir, tacher d'emporter la maladie dont elle dépend, sans negliger cette fievre en particulier. Et dans le second, il faut reparer le défaut de la limphe, combatre sa saleure lexivieuse, adoucir son âpreté, son acidité, & son acrimonie : Il faut encore inciser la viscosité, qui se forme par l'union de ces deux sels, & digerer les cruditez qui produisent ou accompagnent cette maladie.

Les remedes qui abondent en un sel alkali, volatile, doux, & temperé remplissent toutes ces indications. Car par la douceur de leur sel, ils temperent l'acrimonie, tant de l'acide que du lexivieux : Ils cuisent les cruditez, & incisent en même-tems, par leur subtilité volatile, la viscosité ; que

ces sels produisent dans la lymphe, & dans toute la masse du sang.

Les remedes doux, humectans, & rafraîchissans satisfont aussi à une partie des mêmes indications ; à cause qu'ils sont propres pour reparer le défaut de la lymphe, & même en quelque façon celui de la nourriture des parties solides. Cependant comme les autres remedes n'ont pas cette proprieté, il faudra les ordonner avec ceux-ci pour satisfaire à la fois à toutes les indications proposées.

Les premiers consistent en diverses preparations qu'on fait avec des écrevisses de riviere, avec la chair des tortuës, des grenoüilles, des limaçons, des viperes ou des serpens communs. Il faut distiller la chair de ces animaux, à la reserve de celle des deux derniers, & prendre durant longtems, soir & matin, deux onces de cette eau, avec une once de syrop de nenuphar, & quatre gouttes d'esprit de tartre dulcifié.

Cet esprit est tres-efficace pour cette maladie, à cause que par sa substance volatile, il cuit les cruditez, & incise la viscosité de la lymphe, à proportion qu'il adoucit son acrimonie, sa saleure lexivieuse, & son acidité ; car ces deux sels ne se détruisent pas en cette occasion ; bien qu'ils soient un peu

contraires: & c'eſt par la raiſon que j'en ay donnée dans le Chapitre de la double tierce.

On compoſera encore fort à propos de la matiere de ces remedes, ou des conſerves, ou des bouïllons avec un bon chapon, avec des perdris, des ſerpens ou des viperes. Et on y ajoûtera à proportion parties égales des yeux & des pieds des écreviſſes de riviere, de coraux, de perles, ou de leurs coquilles.

Il faut cependant remarquer que la chair des tortuës, des grenoüilles, ou des limaçons, dont j'ay ci-devant parlé, eſt fort viſqueuſe, & qu'il faut ainſi que la maniere dont on la preparera, emporte toûjours ſa viſcoſité ; car autrement elle augmenteroit celle de la maſſe ſanguinaire, au lieu de la corriger. Ce n'eſt pas que je ne ſçache que pluſieurs Medecins ſe ſont imaginez que cette viſcoſité étoit avantageuſe pour la nourriture des parties ſolides, à cauſe diſent-ils, qu'elle s'y attache plus facilement: mais je ſçay auſſi que l'experience fait voir le contraire. C'eſt même l'obſervation de pluſieurs habiles Praticiens ; ce qui fait qu'ils preparent toûjours ces chairs d'une maniere à leur faire entierement perdre cette qualité. Car ils diſtillent une ou deux

fois sur la tête morte;la premiere eau qu'ils en avoient auparavant distillée : & quelques-uns ajoûtent à cette distillation la conserve de roses, & le sucre candi; afin de la rendre en même-tems plus adoucissante, plus anodine, & plus digerante.

De plus, comme l'experience fait voir, que le sang & la salive des malades attaquez de cette fiévre, sont toûjours fort visqueux; il y a apparence que la cause de cette maladie est telle que je l'ay exposée; & qu'il faut par consequent preparer ces remedes de la maniere que je viens de le dire.

Quant aux remedes de la seconde espece, qui sont doux, humectans, & rafraîchissans, le lait de vache, ou de femme y tient le premier rang : mais si la fiévre est un peu plus grande que d'ordinaire, il faudra se contenter de celui d'anesse, ou du petit lait, si l'estomach en peut supporter l'usage. Il faudra même retrancher les uns & les autres, si la fiévre se trouve accompagnée de beaucoup de pourriture, de beaucoup de chaleur, ou de quantité de cruditez.

On suppléera au deffaut du lait par le moyen des remedes, qui produiront à peu prez le même effet. Ceux qui ont cette

vertu, sont les ptisanes & les juleps, qu'on
„ composera avec des racines de nenuphar,
„ de quinte-feuïlle, de borrache, de chico-
„ rée & de dent de lyon; avec des feuïlles
„ de mourron d'eau, d'oseille, de pour-
„ pier des marais, d'hepatique, de capillai-
„ re, de buglose, d'endive, & d'aigremoi-
„ ne; avec les quatre semences froides, pe-
„ tites & grandes, & avec les fleurs de ne-
„ nuphar, d'œillets, des roses & de borra-
„ che.

Il faudra toûjours ajoûter à ces herbes, l'hepatique en assez grande quantité; à cause qu'elle a une vertu specifique pour combattre cette fiévre.

Les eaux distillées de ces plantes & du lait, sont aussi fort efficaces; qu'on pourra mêler avec celles que j'ay déja marquées, si l'on n'aime mieux les distiller toutes ensemble.

J'ay veu experimenter avec un heureux succez, l'usage de l'eau de mille fleurs, qui se fait en distillant la fiante du bœuf. Je m'en suis même servi fort utilement, dans plusieurs occasions semblables à celle-ci. La raison qui m'y a déterminé est, que j'ay connu que les excremens de cet animal, abondent en une grande quantité de sel alkali, volatile, assez doux & temperé; &

qu'il étoit ainsi fort propre pour combattre la fixation, la saleure lexivieuse, les cruditez, & la viscosité de la cause de cette maladie. L'usage & la dose de cette eau consistent à en prendre environ un demi verre soir & matin, durant quelques semaines.

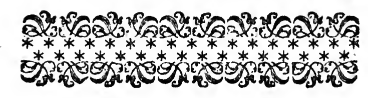
Bien que le Quinquina ne remplisse pas si bien toutes ces indications que les autres remedes, il ne laisse pas d'être plus efficace pour temperer l'acrimonie du sel, & cuire les cruditez qui causent ordinairement cette fiévre. Car pourveu qu'on puisse d'ailleurs emporter la viscosité de la masse du sang, remettre sa consistance naturelle, & reparer son humidité, le levain & la substance des parties dessechées, ce remede sera aussi bon pour la fiévre hectique, que pour les intermittentes. Et il paroit par cette raison qu'il l'a guerira souvent sans le secours d'aucun autre remede, si l'on le donne dans son commencement en quantité, & si l'on observe à proportion un regime de vie, qui soit tout à fait favorable.

Cependant lors que la fiévre putride surviendra à l'hectique, il faudra joindre à tous les remedes que j'ay proposez, ceux qui combattent la pourriture; qu'on prendra du Chapitre quatorziéme de ce livre. Et dans ce cas, on n'aura jamais recours

aux bains domeſtiques ; au lieu que dans tout autre, ils y ſont ordinairement avantageux. Il n'en ſera pas de même des fomentations émolliantes & rafraîchiſſantes, puis qu'on pourra les y ordonner utilement preſque en tout tems, & en toute occaſion.

Je finis ce Chapitre, ſans parler des ſaignées, ni des purgatifs ; parce qu'à peine cette maladie ſouffre-t-elle la ſaignée ; & que le commencement de la fiévre eſt le ſeul tems, où elle peut quelquefois profiter. On y doit auſſi uſer rarement des purgatifs. Neanmoins ſi l'indication s'en preſente, on purgera ſeulement avec la manne, la caſſe, & le ſyrop des roſes pâles, ou des violetes. Et lorſque la maladie ſera longue, on pourra joindre aux remedes ci-devant propoſez, ceux que je propoſerai dans le quatriéme Chapitre du 2. Livre, pour combattre l'acrimonie, & les cruditez qui ſurviennent toûjours dans la longueur des maladies.





CHAPITRE XIII.

De la fiévre catharrale, produite par l'acrimonie austere de la lymphe.

TRes-peu de Madecins ont recherché la nature de cette fiévre; bien qu'elle soit aussi considerable qu'elle est frequente. Et comme je n'en connois pas, qui en ayent encore traité à fond, j'ay entrepris d'en donner une explication assez particuliere, & assez longue.

Je dis pour commencer, que sa cause consiste dans l'acrimonie austere de la lymphe: qui au contraire de celle de l'hectique, tient plus de l'acide & du salé, que du lexivieux; & qui n'a pas neanmoins tant de saleure que la salive, quand elle produit la fiévre quotidiene; ce qui la distingue assez clairement de ces deux fiévres.

Cette disposition ne s'introduit neau-

moins presque jamais dans la lymphe, qu'elle ne produise en même-tems, & quelquefois plûtôt la fluxion que la fiévre. La raison est, que le sel austere de cette humeur coagule d'une part les particules grasses & fibreuses de la masse du sang, & separe en même-tems, & par même moyen de l'autre part, les plus liquides, qui fournissent la matiere, de la fluxion.

De plus celle-ci est augmentée par la coagulation des parties crasses, parce qu'elle produit de l'interruption dans la circulation du sang; qui en même-tems contribuë souvent à l'augmentation de la fiévre. Nous voyons pour preuve de cette verité, qu'un pareil sel produit un effet semblable dans le lait, & dans le chyle; parce qu'ils sont à peu prez de la même nature que le sang: car il y coagule les parties grasses & fibreuses d'une part, & en separe les plus liquides de l'autre.

Cette coagulation des parties grasses ou crasses de la masse du sang, provient aussi de l'astriction, de la fixation, ou precipitation que ce sel austere & salé produit dans toute cette masse: ce qui arrive principalement dans les saisons froides. Car l'acide, qui domine durant ce tems, produit à peu prez le même effet dans la masse san-

guinaire, que lorſqu'il forme les brouïllards ou les nuages dans l'air; puiſque ſelon qu'il a été marqué, il y coagule & congele les parties les plus fibreuſes, les plus aqueuſes, les plus maſſives, ou les plus craſſes, & laiſſe à part, de même que dans l'autre, les plus liquides, les plus ſubtiles, ou ethérées. C'eſt auſſi principalement dans les glandes conglobées, que ce ſel acquiert cette élevation à l'occaſion du froid; à cauſe que le ſel de la lymphe a du rapport avec ſa nature; & que c'eſt particulierement dans ces corps glanduleux, que ce ſel s'exalte davantage, tant par le ſéjour qu'il y fait, que parce qu'il s'y trouve ſeul & aſſez abondant.

C'eſt auſſi par la même raiſon, que les glandes s'enflent plus ſouvent durant l'Hyver, que durant les autres ſaiſons de l'année; c'eſt pour cela qu'elles diſtillent alors une plus grande quantité d'eaux. C'eſt enfin par cette raiſon, qu'elles produiſent tant de fluxions, tant de catharres, de douleurs differentes, ou diverſes inflammations; & qu'elles excitent la fiévre quand le ſel ſe trouve aſſez acre pour exalter la partie ſulphureuſe du ſang. Elle y peut neanmoins venir d'ailleurs, durant vingt-quatre heures; & c'eſt ou à l'occaſion du mouvement de la

fluxion, ou par l'interruption considerable de la circulation de la masse du sang : qui y survient principalement quand elle est accompagnée d'inflammation, & qui rend pour lors la fiévre plus longue & plus fâcheuse.

Bien que la pleuresie & la peripneumonie soient du nombre des inflammations ; elles ne survienent pourtant que rarement dans cette fiévre : & c'est pour deux raisons. La premiere est, que comme ces maladies sont internes, le froid ou les acides ne peuvent pas coaguler si avant, & avec tant de facilité le sang, pour y produire aussi souvent l'inflammation, que dans les parties sujettes aux catharres ; qui étant externes ou moins internes, s'y trouvent toûjours plus exposées que les autres. Et la 2. consiste en ce que ces maladies ne sont pas seulement produites par un sel austere ; mais accompagnées d'une grande exaltation de la partie sulphureuse & huileuse de la masse du sang, pour s'y coaguler d'une part, à proportion que de l'autre elle s'enflamme, elle s'exalte, & produit une fiévre tres-grande ; qui tient ainsi de la nature des fiéures putrides.

On peut encore, pour une plus grande intelligence, joindre à ces deux raisons

qu'il arrive en cette occaſion à l'égard de la maſſe du ſang, ce qu'on obſerve à l'égard du vin tourné; lorſqu'il eſt clairet, foible & petit : ou lorſqu'au contraire il eſt puiſſant, gros ou couvert. Car de même que celui-ci ſe fermente, s'aigrit, & ſe trouble tout enſemble; à cauſe qu'il abonde fort en ſoulfre, & en tartre, pour s'y fermenter, s'y dilayer, ou s'y precipiter, & troubler par ce moyen le vin : & que le ſoulfre étant au contraire moins abondant dans le vin clairet, il devient aigre ſans être trouble, & ſans ſe fermenter : ainſi le ſang excite de grandes inflammations, la pleureſie, & la peripneumonie, & une fievre encore plus grande; lorſqu'il abonde fort en ſoulfre & en matieres tartareuſes, qui tiennent de la nature des acides, pour le fermenter facilement, s'emflammer, troubler ou coaguler la maſſe du ſang, s'y dilayer, ou s'y precipiter tous enſemble : mais il excite au contraire une fiévre beaucoup moindre & catharrale, des inflammations moindres, & plûtôt externes qu'internes, lorſque le ſoulfre ne s'y trouve pas abondant pour s'y exalter beaucoup, s'y enflammer, s'y precipiter, & y dominer ſur l'acide. Cela fait auſſi que celui-ci étant encore excité par le froid externe, cauſe par

le raport qu'ils ont ensemble, des fluxions catharreuses, des precipitations, ou des coagulations, plûtôt dans les parties externes que dans les internes.

Il paroit maintenant, par ce que je viens de dire, en quoi consistent les principales causes des inflammations tant externes qu'internes, celles de la pleuresie, de la peripneumonie, & de la fiévre catharrale, appellée par quelques-uns rhumatisme. Il paroit encore que l'acide tirant sur l'austere produit cette maladie; & que par consequent toutes les choses qui tiendront de la nature de ces qualitez, l'exciteront ou en augmenteront la disposition. Cela fait aussi que le froid, la pluye, la glace, la neige, le serein, tout ce qui est aigre, austere, doux, fort humide, abstringeant, gluant, ou visqueux, causeront cette maladie, pour peu que le corps, la lymphe, ou la masse du sang, s'y trouvent disposez.

Cette fiévre est assez facile à connoître: elle n'est pas ordinairement fort violente; mais elle est fort longue, ses redoublemens sont pourtant assez grands: à cause qu'elle vient dans une saison qui y produit en même-tems de la pourriture, plus ou moins, selon que le temperament y est disposé. Aussi la constipation des pores causée

par

par le froid, l'y fait souvent survenir. Et c'est parce qu'elle repousse au dedans les fumées ou les fuliginositez qui s'y allument facilement à l'occasion de cette fiévre ; & qui y excitent quelquefois par même moyen la fiévre putride.

Il paroit par la nature établie à l'égard de cette fiévre, qu'elle doit être presque toûjours accompagnée, ou d'une petite, ou d'une grande toux, du crachat, & de quelques autres marques de fluxion sur une ou sur plusieurs parties, tantôt fixe, & tantôt vague. Aussi les douleurs en sont presque toûjours inseparables, & les inflammations ou les fluxions externes y surviennent assez souvent. Elle commence ordinairement par des lassitudes avec froid, ou par des frisons qui se font sentir de tems en tems, jusques à ce que la fluxion s'est arrêtée sur quelque partie. Les sueurs y surviennent encore assez frequemmment dans son état, pour peu que le corps y soit disposé ; lesquelles pour être souvent peu abondantes, ne laissent pas de profiter beaucoup dans la suite.

Aussi n'y-t-il point d'évacuation qui soit plus utile que celle-là à cette maladie ; parce qu'elle épuise la superfluité de la lymphe, & remet souvent la masse du sang dans sa consistence naturelle. Car si la lym-

phe ne s'évacuë, ou ne se dépure par ce moyen, il est à craindre qu'elle ne cause enfin l'hydropisie, la fiévre hectique, la pthysie, ou l'inflammation dans quelque partie noble.

On peut connoître facilement, par ces signes & par ces observations, que cette maladie sera ordinairement fort longue ; mais non pas fort dangereuse ; pourveu qu'on la traitte avec les remedes qui combatent d'une part l'acidité, la saleure, & la fluidité de la lymphe ; & de l'autre la coagulation du sang. Les alkalis temperez, tant fixes que volatiles, satisfairont par la raison que j'en ay ci-devant donnée à une partie de ces indications. La saignée souvent réïterée en remplira une autre : enfin tout ce qui pourra temperer l'acrimonie de ce sel ; tout ce qui pourra rendre la consistence naturelle à la masse du sang, & lui remettre sa fluidité, par le moyen de la dissolution que la lymphe en doit faire, sera fort efficace pour guerir cette maladie. On satisfaira largement à ces indications par le moyen des uns & des autres de ces remedes ; parce qu'à proportion que la saignée évacuera sa cause, les alkalis en adouciront l'acrimonie ou l'acidité ; & rendront par leur subtilité la consistence na-

turelle à la masse du sang.

On fera donc saigner le malade une fois le jour, tant que la maladie & ses accidens augmenteront; pourveu que les forces le permettent: Car ce remede ne satisfait pas seulement à une partie des indications marquées; mais il empêche par son évacuation, & par sa revulsion que l'inflammation ne se fasse dans les parties internes; qui est l'accident le plus fâcheux qui puisse arriver en cette fiévre.

On aura cependant recours en même-tems aux autres remedes specifiques que j'ay appellez alkalis; tels que seront la corne de cerf, la dent de sanglier, l'hyvoire, les yeux & les pieds des écrevisses de riviere, les coraux, les fragmens precieux, les perles, les coquilles luisantes, le nitre bien purifié, le carabé, le laudanum, l'antimoine diaphoretique, & l'esprit dulcifié du sel armoniac. Les remedes qui suivent, tirez des vegetaux, seront encore fort bons; tels que sont les racines de quinte-feuille, d'asperges, de chicorée sauvage, de dent de lyon; les feuilles de pimpinelle, d'aigremoine, de borrache, de buglose, de cinaglose, descorsonere, d'escabieuse, de chardon benit; les sommitez des grosses mauves, du hou-

„ blon, & du cresson, la reguelisse ; les „ fleurs d'œillets, de roses rouges, de bu- „ glose, de sambuc, du pavot rouge, & de „ nenuphar, avec la semence, ou le syrop „ du pavot blanc.

Toutes ces plantes seront fort bonnes ; parce qu'elles ont à peu prez une vertu semblable à celle des premiers remedes;& que la plus grande partie temperera l'acrimonie du sel, son acidité & sa saleure.

Il faudra ordonner les uns & les autres de ces remedes en divers tems, de diverses manieres, & soûs de differentes formes. Ainsi l'on composera des premiers, de poudres, ou de pillules ; & des seconds, de ptisanes,& de juleps de la maniere qu'ils ont été à peu prés décrits dans les Chapitres precedens. Mais on prendra bien garde d'y proportionner la dose des narcotiques, selon l'âge, & selon l'état de la maladie, le temperament, ou les forces du malade, & la disposition qu'il aura pour le sommeil. On prendra encore garde de n'y ajoûter pas les diaphoretiques, que quand la maladie sera parvenuë dans son état ; ou quand la coction commencera à paroître dans les urines, & dans les autres excremens.

Pour ce qui concerne la formule des

poudres, où des pillules, on les ordonnera de la maniere qui suit.

Prenez de raclure de corne de cerf, de « dent du sanglier, d'hyvoire, des yeux ; « c'est-à-dire, des pierres & des pieds des « écrevisses de riviere, des coraux, des fra- « gmens precieux, des perles, d'antimoine « diaphoretique, & du carabé, demi dra- « gme de chacun, de nitre bien purifié « une dragme, & six grains de laudanum. « Il faut reduire le tout en poudre autant finement qu'il se pourra, pour en faire prendre soir & matin demi dragme dans un bouillon.

On en pourra aussi former des pillules : mais il faudra se souvenir dans toutes ces occasions de diminuer ou d'augmenter la dose des narcotiques & des diaphoretiques, selon les circonstances qui en ont été marquées, & que j'en marquerai dans le Chapitre suivant. On remarquera cependant que la seule poudre des écrevisses entieres & legerement calcinées, sera encore tres-efficace, si l'on en prend une ou deux dragmes durant dix ou quinze jours de suite.

Il ne faudra pas avec ces remedes negliger l'usage des lavemens emollians & rafraîchissans ; moins encore celui des vesicatoires : Car ceux ci sont toûjours d'un

grand ſecours dans cette maladie ; parce qu'ils évacuent les humiditez ſuperfluës de la lymphe, à proportion qu'ils rendent par la penetration, & par la ſubtilité de leur ſel volatile, la conſiſtence naturelle au ſang coagulé.

Dés que la fiévre & les accidens auront diminué, que les humeurs paroîtront cuites, ou que les conditions que je marquerai dans le prochain Chapitre pour une pareille occaſion, s'y rencontreront, on purgera le malade, ou avec le remede qui ſuit, ou avec le minoratif ci-devant décrit dans le cinquiéme Chapitre.

„ Prenez de rheubarbe demi dragme, dix „ grains de ſublimé bien dulcifié, trois „ grains de dyagrede diſſout dans une gou„ te d'huile d'amendes douces, deux dra„ gmes de catholicum fin, & une de ſel po„ licreſte ; faites du tout une bole, ou des „ pillules pour les prendre dans le tems ci„ devant marqué.

Si la fiévre & les redoublemens continuent aprés avoir pris ce remede, il faudra ſans balancer avoir recours au Quinquina. Cela devra même ſe faire avant la purgation ſi la maladie menace de quelque danger, qui en faſſe craindre l'operation. On ſera infuſer ce febrifuge dans l'eau de char-

dõn benit ; & on gardera pour le surplus les autres circonstances qui sont marquées dans le quatriéme Chapitre, où j'en ay traitté en particulier.

Comme cette fiévre traîne quelquefois en longueur, qu'elle laisse diverses enfleures, & qu'elle excite de grandes douleurs en plusieurs parties du corps. On réïterera dans les deux premiers cas de tems en tems le Quinquina, les minoratifs, les diaphoretiques, les alkalis, & les corroborans cidevant ordonnez. Et pour calmer les douleurs excitées par des enfleures, accompagnées d'inflammation ou de beaucoup de fiévre ; on y appliquera des remedes anodins & propres à appaiser la douleur : tels que pourront être les cerats, les cataplasmes & les fomentations faites avec l'opium, avec le lait tiede, avec les pommes cuites, ou avec les courges boüillies dans le lait jusques à une consistence de miel.

Mais aprés que ces accidens auront passé, & que la fiévre sera calmée, on fortifiera les parties douloureuses ; sur tout si elles sont accompagnées de foiblesse, comme il arrive fort souvent. Pour cela on les fomentera avec l'eau de la Reine d'Hongrie où l'on aura fait digerer chaudement de sauge, du primulaveris, & de graines de

laurier : On prendra en même tems frequemment du caffé, selon la preparation que j'en ay donnée dans la methode singuliere que j'ay composée pour la prolongation de la vie ; & l'on aura recours aux eaux minerales sulphureuses & balzamiques ; telles que sont en ce païs, celles de Balaruc, d'Encause, de Bareges, & de Baigneres.

CHAPITRE XIV.

De la fiévre putride, produite par l'exaltation sulphureuse de la masse du sang.

J'ay déja parlé en plusieurs endroits de ce Livre, de la nature de cette fiévre ; parce que la connoissance en est tres importe ; ce qui fait que j'en repeterai ici ce que j'en aurai marqué de plus considerable. Je dirai pour cela que cette fiévre est la seule, la synoche prez, qui soit proprement produite par la trop forte exaltation de la partie

ſulphureuſe de la maſſe du ſang. J'ajoûterai qu'entre toutes les fiévres continuës, elle eſt, la maligne prez, la plus dangereuſe, la plus violente, & une des plus frequentes.

Cette frequence vient de ce que plusieurs humeurs, entre autres la bile ; & aprés elle la pituite & le ſang, ſont fort abondantes en ſoulfre, pour la produire avec facilité: mais pour la violence & le danger qu'elle cauſe; ils proviennent de la diſpoſition que ces humeurs ont à fermenter puiſſamment la maſſe ſanguinaire. C'eſt auſſi cette fermentation qui donne occaſion aux fâcheux accidens, & aux funeſtes ſymptomes que je vais en rapporter.

Ils conſiſtent dans la violente fermentation, ou le violent mouvement, que l'exaltation du ſoulfre produit dans le chyle, & dans toutes les humeurs, qui éleve d'abord toutes leurs parties ſalines qui y ſont le plus diſpoſées ; & fait qu'elles excitent chaque jour de redoublemens ſi forts, qu'ils produiſent divers accidens tres-fâcheux. Mais ces redoublemens diminuent ou augmentent d'ordinaire de deux en deux jours, & reviennent préciſement à certaines heures, & à certains tems.

Tout ceci ſe comprendra ſans peine, ſi l'on ſe ſouvient que j'ay ci-devant dit, que

l'exaltation trop forte du soulfre causoit toûjours celle du sel, par le moyen du mouvement que celui ci en reçoit : tout de même que la même chose arrive en une pareille occasion, dans toutes les operations & fermentations de la nature.

Tout cela fait aussi, qu'il est impossible que le soulfre s'exalte de lui-même, & avec violence durant long-tems, sans qu'il éleve à proportion le sel du chyle, & celui des autres humeurs : neanmoins plûtôt les uns que les autres, ou tous ensemble, selon qu'ils s'y trouvent plus ou moins disposez par leur abondance ou leur activité. Cela fait encore que ces sels devenant trop acres par ce moyen, ils redoublent tour à tour par leur acrimonie, la même exaltation du soulfre, & produisent en la maniere qui suit les accidens que je vais marquer.

Pour cela, je dis, que comme le sel de la bile se trouve de sa nature plus disposé que les autres à cette élevation, on observe tres-souvent, dans cette fiévre, chaque troisiéme jour impair un plus grand redoublement que dans les pairs. Et quand on les observe plus grands dans ceux-ci, cela provient de ce que le sel des autres humeurs, & principalement celui de la pitui-

te prévalent sur le sel de la bile. Que s'ils se trouvent tous les jours de suite également grands & semblables, c'est la domination de la partie saline du chyle, de la salive ou de la lymphe qui les produit par son élevation. J'ay déja rendu raison au long de tous ces divers évenemens dans le 10. Chapitre, dans ceux des fiévres intermittentes, & j'en parlerai encore dans celui des crises; qu'on pourra rapporter ici pour une plus claire intelligence; puisque le cas & les causes en sont tout-à-fait semblables.

Il ne sera pas difficile, aprés toutes ces remarques, d'expliquer clairement les principaux accidens ou symptomes qui arrivent dans la fiévre putride. Car on connoîtra sans peine, que si par exemple la partie sulphureuse & la saline de la bile y abonde, elle excitera à l'occasion de son acrimonie lexivieuse fort exaltée par le soulfre, une fiévre & une chaleur fort acre, & fort ardente, des inquietudes insuportables, des redoublemens plus grands chaque 3. jour impair, & souvent des nausées, des vomissemens, la secheresse ou la noirceur de la langue, la soif, le dégoût, ou l'amertume. On connoîtra encore que si la pituite ou le suc pancreatique s'y trouvent en quantité, & exaltez comme l'autre, ils y

produiront, par leur acrimonie ſaline tirant ſur l'acide, par l'exaltation de leur ſoulfre, ou par les precipitations qui ſe fera des uns & des autres, une chaleur acre, des diarrées, des abattemens, ou peſanteurs de toutes les parties du corps, des froideurs des extremitez, & de grands redoublemens alternativement dans tous les jours pairs : ou enfin des aſſoupiſſemens, & des douleurs univerſelles, ce qu'on ſentira principalement aux jambes & aux reins.

On connoîtra pareillement, que ſi la partie ſulphureuſe du ſang y excede, elle y excitera les accidens de la fiévre ſynoche ou éphemere ci-devant décrits, de même que celle de la bile ou des autres humeurs y excitent les leurs ; & pluſieurs differens ſymptomes, ſelon qu'elles s'y rencontrent exaltées en un même, ou en un tems different. Et c'eſt ce qu'on diſtinguera par les ſignes ou accidens que je viens d'en rapporter, & par ceux qui en ont été décrits dans les precedens Chapitres.

Il faut maintenant remarquer qu'il s'enſuit de ce que je viens de dire, ou de ce que j'ay dit ailleurs, que ſi le mouvement des redoublemens, qui eſt excité par les humeurs ſulphureuſes & ſalines, n'eſt pas ſuffiſant pour adoucir ces humeurs acres, pour

les faire exhaler, & pour les consumer ; ou qu'il ne les fasse pas d'ailleurs évacuer plus ou moins avec les autres excremens par les seles, par les urines, par les sueurs, ou par l'insensible transpiration, elles picoteront tantôt le principe des nerfs ; & causeront ainsi des mouvemens convulsifs ; tantôt elles s'arrêteront & se precipiteront dans le poulmon, dans le cerveau ou dans les entrailles; & en y interrompant le mouvement de la circulation, ou en y élevant quantité de fumées, elles y produiront des insomnies, des inflammations, l'opression de poitrine, la difficulté de la respiration ; le delire, la phrenesie, la douleur de tête, la convulsion, ou quelque affection saporeuse : quelquefois elles passeront à la superficie de la peau, où elles feront naître plusieurs tâches, ou des marques d'une ébulition : Et d'autres fois elles circuleront presque toutes ensemble avec la masse du sang. C'est aussi là qu'en redoublant le mouvement de la fiévre, elles redoubleront la violence des accidens ci-devant marquez, qu'elles oppimeront le cœur, enflammeront les entrailles, ou la poitrine, & rendront enfin les dents cirées, la langue seche, épaisse, blanchâtre. noire, ou tirant sur le noir.

Il paroît maintenant par ce que je viens de dire, que les causes de cette fiévre doivent consister dans tout ce qui peut, de quelle maniere que ce soit, trop exalter la partie sulpheureuse de la masse du sang. Et cette exaltation arrive principalement, ou par une substance qui lui est semblable, ou par le moyen de quelqu'autre qui en est differente. Si c'est par une semblable, il vient, ou de ce qu'elle en est trop augmentée, ou parce que celle qui s'en doit separer y demeure retenuë.

Dans le premier cas, tout ce qui est chaud & sulphureux produira cet effet ; & dans le second, tout ce qui pourra retenir trop long-tems l'évacuation ou la transpiration qui se doit faire de ces mêmes matieres. Que si la partie sulphureuse s'exalte par le moyen d'une substance qui en est differente ; c'est par accident, à sçavoir parce qu'elle lui donne occasion à reprendre son mouvement naturel, ou en lui en communiquant du sien, ou en rompant les chaînes qui l'attachoient ; c'est-à-dire, qu'elle dissout les corps grossiers ou visqueux, qui retenoient enfermez, & comme fixes les atomes du soulfre ; lesquelles recouvrant par ce moyen leur mouvement, fermentent avec violence toute la masse du sang.

Mais ces dernieres causes ne sont qu'accidentelles, & ne produisent par consequent que les fiévres qui sont aussi accidentelles; bien qu'elles excitent toûjours les redoublemens de la fiévre putride, & qu'elles l'augmentent par accident. C'est aussi la seule raison qui m'a obligé à les raporter ici; non comme propres & totales, mais seulement comme impropres & partieles; puisque les premieres causes sont les seules qui produisent proprement & immediatement cette fiévre, & sans lesquelles elle ne peut subsister.

Toutes les causes qui auront donc beaucoup de soulfre & de mouvement, & qui seront fort acres, fort chaudes, fort volatiles, ou trop épaisses, produiront ou augmenteront cette fiévre d'elles-mêmes, ou par accident. De cette nature sont aussi toutes celles que j'ay rapportées dans le détail au sujet de la fiévre synoche, ausquelles il faut joindre la constipation des pores, la retention des excremens, & les obstructions qui interrompent le mouvement de la circulation.

Il faut encore ajoûter à ces causes celle des redoublemens de cette fiévre; qui pour être produite par l'exaltation du soulfre qui éleve le sel, celui ci ne laisse pas d'e-

xalter davantage tour à tour le même foulfre ; ce qui fait, comme je le dirai dans l- cinquiéme Chapitre du fecond Livre, qu'e elle fe termine ordinairement par crife le jour qui répond au dernier, ou au plus grand de fes redoublemens. Cette raifon m'a obligé auffi à marquer ici leur caufe, à proportion que j'ay marquée celle de la continuité, & de la nature de cette fiévre.

On connoîtra maintenant cette maladie par les accidens, & par les fimptomes que j'en ai marquez:mais on la connoîtra encore mieux par les fignes fuivans : que j'ai divifez en antecedans & en conjoints.

Les antecedans confiftent dans une laffitude fans travail, dans la pefanteur ou la douleur de tête, dans l'infomnie, les reveries, l'inquietude ou le vertige. Ces fignes precedent fouvent la fievre, parce qu'ils font produits par la plenitude des vaiffeaux & par les fumées acres, qui proviennent de l'effervefcence infenfible qui commence à fe faire dans la maffe du fang. Ceux-ci font ordinairement fuivis des conjoints,à fçavoir d'un frifon par où la fiévre commence ; qui continuë de fuite,& qui eft toûjours accompagnée d'un ou de plufieurs redoublemens par jour,d'une chaleur forte, acre & piquante, & d'un pouls grand, frequent, & inegal,

Et cette inegalité provient de ce que l'action de la diastole est toûjours plus longue dans cette fievre, que celle de la sistole.

La raison de cette longueur, est que comme l'effervescence y est immediatement excitée par le soulfre, elle en doit être plus grande; & par consequent plus longue en la dilation qu'elle produit dans le cœur, & dans les arteres, qu'en leur contraction: mais il arrive tout le contraire aux fievres, qui sont excitées par l'acrimonie du sel; puis que l'action de la systole se trouve ordinairement plus longue, à proportion que celle de la diastole. Et c'est à cause que les parties salines picotant fortement, comme je l'ai fait voir ailleurs, les ventricules du cœur, elles donnent occasion aux esprits animaux d'y couler en quantité, pour les en repousser par la forte contraction qu'ils y produisent; qui est plus longue à proportion que l'effervescence du sang resiste moins par sa dilatation. Ces raisons & ces observations sont aussi une preuve convainquante de la nature que j'ai établie à l'égard de deux especes des fievres, ci-devant divisées en propres & en accidenteles.

Je pourrois rendre raison ici de tous les

autres ſignes, ou accidens, qui accompagnent cette fievre; mais parce qu'on peut la prendre, de ce que j'en ai déja dit: & que d'ailleurs, pluſieurs habiles Medecins * les ont clairement expliquez; je paſſerai au prognoſtic, ſans en parler davantage.

Que ſi j'ai expliqué au long l'inegalité du pouls qu'on obſerve dans cette fievre, & dans quelques autres, c'eſt parce que je n'avois lû aucun Autheur ancien ou moderne qui l'eut ce me ſemble ſuffiſamment éclaircie, de même qu'ils n'ont pas aſſez éclairci ſa contraction, ni le froid ou les friſons qui arrivent dans le commencement de cette fievre, & dans celui des accez des intermittantes. Je ſçai bien qu'ils ont d'abord recours à la comparaiſon de Galien, qui dit que de même que le bois ſuffoque le feu dans le commencement, quand il eſt vert, ainſi les matieres febriles, quand elles commencent à entrer dans le cœur, affoibliſſent ou ſuffoquent ſa chaleur; parce qu'elles ſont cruës: mais ce n'eſt pas tout dire; il faut encore expliquer en quoi conſiſte cette crudité de matieres.

Il y a de deux ſortes de cruditez ſelon

* *Vvillis de Febrib.* 116.

le ſentiment de Galien & d'Ariſtote,* dont l'une eſt celle qui n'eſt pas aſſez cuite, & l'autre qui l'eſt trop. Je conçois bien que la premiere produira l'effet du bois verd: mais je ne conçois pas que la ſeconde puiſſe produire le même effet; puis que ſi le bois eſt ſec, il ralume dabord le feu, au lieu de le ſuffoquer. Il n'en eſt pas neanmoins de même des matieres, qui ſont trop cuites, que du bois ſec, car celles-ci affoibliſſent ou ſuffoquent durant un certain tems, de même que celles qui ſont fort cruës, la chaeur naturelle du cœur, au lieu de l'allumer d'avantage. Nous voyons tous les jours pour cette raiſon, que les fievres putrides ſont accompagnées de friſons dans leurs premiers commencemens. Nous voyons auſſi qu'il en arrive de même au commencement des accez de la tierce bilieuſe: bien que leurs cauſes ſoient plûtôt trop cuites que trop cruës. Mais comme tout cela a été déja expliqué ſur la fin du ſecond, & du troiſiéme Chapitre, je n'en repeterai ici que ſuccinctement une ou deux raiſons.

Je dirai donc en peu de mots, qu'un tel effet provient de deux cauſes principales, conjointes ou ſeparées. La premiere, eſt que le ſoulfre ne peut pas s'exalter dans le

* L. 2. c. 2 *Meth.*

commencement, ſans agiter en même-tems les humeurs cruës ou groſſieres qui le tenoient engagé auparavant ſon exaltation, & ſans exciter pareillement les eſprits; qui élevent d'abord les particules ſalines, qui leur ſont jointes pour y produire les friſons ou les tremblemens, de même qu'elles les produiſent dans le commencement de la fiévre éphemere. La ſeconde eſt, que le ſoulfre ne pouvant pas non plus s'exalter beaucoup, ſans élever en même-tems le ſel, il s'enſuit que le mouvement que celui-ci reçoit, produit dans le commencement de la fiévre putride les tremblemens ou les friſons. Et c'eſt à cauſe que la nouvelle élevation qui ſe fait du ſel dans la maſſe ſanguinaire, diminuë pour quelque tems par ſa fixation, par ſa ſolidité, ou par ſon picotement l'efferveſcence dans le cœur; à ſçavoir juſques à ce que l'exaltation du ſoulfre prévaut ſur ſon action, ou qu'elle l'a rendu ſuffiſamment doux & volatile, pour n'être plus en état de tant reſiſter au mouvement de cetté fermentation. Il arrive pourtant quelquefois que la quantité du ſel reſiſte à l'activité du ſoulfre, & par conſequent au mouvement qu'elle lui peut procurer : & alors bien loin d'adoucir ou d'émouſſer les pointes du ſel, il les

afile davantage, en ne faisant que les agiter sans les mouvoir suffisamment. Car bien que le soulfre prévaille de cette maniere, sur l'acidité, sur la fixation, ou sur la solidité que le sel peut avoir pour empêcher les tremblemens, le froid, ou les frissons, il ne prévaut pas suffisamment pour briser ses pointes à l'occasion de son mouvement, & emporter par ce moyen son acrimonie ; qui est ordinairement la cause des convulsions de la chaleur acre, & de beaucoup d'autres accidens funestes, qui arrivent pour lors dans cette maladie, selon que je vais le montrer dans son prognostic.

Cette fiévre est toûjours dangereuse, parce qu'elle est de la nature des maladies aiguës, que les causes ; & les symptomes en sont ordinairement grands ou violens ; & qu'elle produit par ce moyen une grande dissipation d'esprit, un dépôt, une inflammation, une ardeur, un feu, une acrimonie, un relâchement, ou une irritation dans toutes les parties du corps. De telle maniere que si le délire & les mouvemens convulsifs y surviennent en même-tems, elle est ordinairement mortelle, selon le sentiment de Galien *: mais elle est encore plus dangereuse, lorsque ces accidens

* *Hyp. aph.* 17. *ap.* 2. 5. *Hyp. aph.* 3. 2.

sont suivis de la crudité des urines, de la se-cheresse ou de la noirceur de la langue, & d'un pouls fort inégal, petit, frequent ou concentré : enfin elle est tout-à fait desesperée, lorsque les narrines deviennent pointuës & afilées, les tempes enfoncez, les yeux creux & les oreilles froides. Ces accidens sont aussi des marques infaillibles d'une mort prochaine ; lesquelles arriuent souvent entre le sept & le quatorze ; parce que ordinairement aprés ce terme, si la maladie ne finit pas, elle diminuë du moins de sa violence.

Cependant si dans l'état de la fiévre les urines demeurent claires ou rouges, & qu'elles soient renduës en petite quantité, troubles ou sans hipostase, elles marquent aussi un danger considerable, à moins que la matiere en soit emportée par quelqu'autre évacuation. Car on aura autrrment grand sujet de craindre, ou que la masse du sang ne dépose ses excremens dans quelque partie interne, pour y produire l'inflammation;ou que la violence & la durée du mouvement de la fiévre, ne causent enfin, ou une totale dissipation de l'esprit vital, ou une precipitation des parties sulphureuses, salines, & balsamiques qui empêchent la dissolùtion, & qui conservent la fermenta-

tion, la circulation, & la structure de la consistence naturelle dans la masse du sang. Ce sont aussi ces trois differens symptomes, qui nous ravissent ordinairement la vie, quand ils surviennent à cette fievre, & qui sont les seuls qui la rendent presque toûjours mortelle : & dont les deux derniers s'observent à peu prez de même dans le vin ; lorsque les grandes chaleurs en dissipent l'esprit, & y precipitent ou en exaltent trop le soulfre & le tartre.

Il y encore quelques autres signes, qui nous marquent le danger de cette maladie ; que je ne rapporterai pas neanmoins ici, à cause qu'on les connoîtra assez, parce que j'en ay déja dit, & par ceux que je raporterai dans le prognostic de la fiévre maligne. Outre qu'on pourra les tirer de la Symiotique deMr. Riv. qui a donné une longue, & une juste explication de tous les accidens bons ou mauvais, qui arrivent dans cette maladie. Cela fait aussi que je passe aux remedes qu'il faut mettre en usage pour tâcher de la guerir.

Comme j'ay fait voir que la fiévre putride étoit toûjours produite par la trop grande exaltation de la partie sulphureuse de la masse du sang, qu'elle y éleve toûjours celle du sel, & que ces deux exaltations

diſſipent conſiderablement les eſprits, il faudra d'abord tâcher de temperer cette exaltation du ſoulfre, ſans negliger celle du ſel, ni la diſſipation des eſprits. Ce ſont elles auſſi qui produiſent la trop grande chaleur & la rarefaction du ſang, l'inflammation, la precipitation, la foibleſſe, & tous les autres accidens funeſtes qui ſurviennent dans cette fiévre.

On temperera l'exaltation ſulphureuſe de la maſſe du ſang en deux manieres; à ſçavoir par le moyen des remedes qui évacuent, & par l'uſage de ceux qui rafraîchiſſent & qui fixent. Les premiers conſiſtent dans les frequentes ſaignées, dans l'application des ſenſuës, des ventouſes, & des veſicatoires; dans les lavemens, les remedes aperitifs, les diuretiques, ou les ſudorifiques; & dans les purgatifs, erradicatifs, ou minoratifs. Mais on ne donnera ces derniers remedes, & ſur tout les aperitifs, les purgatifs, & les ſudorifiques, qu'en certains tems de la maladie; & ſelon que je le marquerai plus au long dans la ſuite de ce Chapitre, & dans le quatriéme du ſecond Livre.

Quant aux remedes qui rafraîchiſſent, ou qui fixent l'exaltation ſulphureuſe de la maſſe du ſang, ils conſiſtent en ceux qui peuvent

vent calmer, diminuer ou arrester la rapidité du mouvement des atomes sulphureux; soit qu'ils les embarrassent par leurs parties fibreuses, humides, froides, grossieres, pesantes, & terrestres; ou qu'ils les fixent par celles qui sont acides, salines, & fixes. Ainsi tous les corps simplement froids aqueux, & humides contribuent à cet effet, non pas seulement par leur froideur & leur humidité naturelle; mais en donnant occasion aux atomes du soulfre de passer de la masse sanguinaire, dans la fluidité de leur substance, où elle diminuë notablement leur mouvement; à cause que celuy qu'elle possede embarrasse ou affoiblit celui des atomes qui se trouvent engagés entre les particules de sa substance. Tout cecy se confirme encore par ce qui a esté dit dans le second Chapitre, où j'ay rendu raison de la nature, & de la vertu des corps chauds, froids, humides, & rafraîchissans.

Cependant comme ces derniers remedes seulement humides & froids, ne produisent pas si facilement des obstructions que les premiers; & qu'ils sont d'ailleurs plus convenables à nôtre nature, que ceux qui tiennent beaucoup de la terre, & du sel fixe, on les prefera aux autres.

Les premiers profiteront neanmoins de

même que les ſeconds, par la raiſon que j'en ay donnée, quand ils ne ſeront pas ſimplement humides ; mais qu'ils tiendront encore d'une ſubſtance mediocrement groſſiere, ſaline, peſante, fixe, ou acide.

„ Les remedes de cette nature conſiſtent
„ dans toutes les eſpeces d'oſeille, dans la
„ laituë, le pourpier, le plantain, la borrac-
„ he, la bugloſe, la joubarbe, les quatreſe-
„ mences froides, majeures, ou mineu-
„ res, les roſes rouges ; les fleurs de pa-
„ vot rouge ſauvage, de borrache & de ne-
„ nuphar avec ſes racines. On remarque
„ encore la même vertu dans le ſirop ou le
„ ſuc de citron, de grenade, depinevinete,
„ des pomes reinetes, des guines, de gro-
„ ſeile, & de limons; dans l'aigre de ce-
„ dre, l'eſprit de ſoulfre, la roſée du vi-
„ triol, & d'alum.

On uſura de ces remedes pendant tout le cours de la maladie: on en fera de même de ceux qui temperent l'exaltation, ou l'acrimonie du ſel, qui ſont les racines, & les feüilles de toutes les eſpeces des chicorées : & entre autres lendive, la dent de lion, & la chicorée ſauvage.

Mais comme je fairai voir dans le troiſiéme Chapitre du ſecond livre, que les fié-

vres & leurs redonblemens separent peu à peu les excremens de la masse du sang, & qu'il y en demeure, souvent une partie flotante ; il ne faut pas seulement temperer leur exaltation ; mais encore tâcher de les pouser doucement vers les conduits par lesquels la nature se degage : Et comme ces conduits sont principalement ceux des urines, ceux de la transpiration, & ceux du bas ventre : les remedes qui ouvriront, & relâcheront doucement ces voyes, ces routes, ou qui y feront couler insensiblement les excremens flotans, seront fort vtiles dans cette occasion. C'est ce qu'il ne faudra pas faire pourtant d'ordinaire dans le commencement de la maladie ; à cause que les matieres y sont encore trop cruës ou confuses; mais dans la fin de l'augment & principalent dans l'état & dans le declin.

Les remedes propres à produire cet effet, sont les aperitifs, les diuretiques, les diaphoretiques, &les émolians, ou laxatifs: pourveu que les uns & les autres soient fort temperez. Les premiers & les seconds consistent dans le tartre crû, ou vitriolé ; dans les racines d'asperges, de parelle, « & de gramen : & dans les feüilles d'aigre- « moine, de pimpinelle, & des capillai- « res. Les troisiémes sont le chardon be- «

„ nit & la corne de cerf : & les derni-
„ ers les racines de parelle, les sommitez
„ des mauves, de violetes, les prunes
„ noires, les tamarins, le sirop violat, ce-
„ lui des roses pâles, la casse confite, le
„ sel policreste, le sirop de chicorée com-
„ posée vec la rheubarbe, & le sel essentiel
„ tant de parele qne de chicorée.

De tous ces remedes, on composera de tisanes, de juleps, de boüillons, des émulsions ou des fomentations ; mais on n'y joindra les aperitifs, les laxatifs, les émolians, ou les diaphoretiques, que dens les circonstances que j'ay marquées ; c'est à dire selon le divers état de la maladie, & selon la diverse coction des humeurs, le divers cours des matieres, & la differente nature des simptomes ; en tachant de faire toûjours couler les matieres par les voyes, vers lesquelles la nature paroît la plus disposée.

Pour ordonner tous ces remedes à propos, il faut se proposer un malade qui soit atteint de cette fiévre. Aprés que le Medecin lui aura prescrit un regime de vie fort exact, qu'il l'aura reduit à la tisane, & au boüillon ; il prendra d'abord son tems pour le faire saigner dans le plus grand relâche de la fiévre une fois le jour, tant qu'elle

ſera fort violente. Mais cela ne doit s'executer qu'à condition que les forces ſeront ſuffiſantes, pour en ſupporter l'évacuation, pour pouſſer à fond une criſe ſalutaire le ſept, l'onze ou le quatorze; pour durer le tems neceſſaire pour faire une loüable coction, & pour ſoûtenir toutes les atteintes de la maladie. Il aura encore égard à l'âge, au temperament, & à la conſtitution du malade, à la longueur de la maladie, à la grandeur des vaiſſeaux, & aux jours critiques. Ainſi la foibleſſe, l'âge avancé, le temprament pituiteux, la conſtitution delicate, la longueur de la maladie, la petiteſſe des vaiſſeaux, & les jours critiques ſont des indications contraires aux ſaignées, aux grandes évacuations, & aux remedes beaucoup rafraîchiſſans: parceque les uns & les autres épuiſent trop les forces; qu'il faut toûjours conſerver, & principalement dans ces occaſions.

Pour ce qui regarde le choix de ſaigner par le pié ou par le bras, on ordnnnera la troiſiéme, la cinquiéme ou la ſixiéme ſaignée au pié, plûtôt ou plûtard, une ou pluſieurs fois, ſelon que la nature de la maladie, la revulſion, ou la derivation l'exigeront.

Les veſicatoires & les ventouſes ne s'ap-

pliqueront qu'aprés qu'on aura suffisament évacué la masse du sang par le moyen des saignées ; & lorsque le cerveau ou les parties nerveuses se trouveront attaquées. Les premiers sont plus efficaces que les seconds ; parce qu'ils font une plus grande évacuation de la serosité acre du sang, qui cause ordinairement les accidens qui y survienent ; mais les uns & les autres profitent également quand la pourriture de cette maladie provient de la constipation des pores, qui est souvent causée par l'entrée d'une saison fort chaude, à une fort froide.

Quant aux autres remedes, il faudra les ordonner selon qu'il a esté marqué, & commencer par les lavemens à peu prés composés en la maniere qui suit.

„ Prenez mauves, guimauves, violetes, „ pourpier, parietaire, oseille, plantain, „ laictuë, & de toutes les especes de chico- „ rées un manipule de chacune, prunes „ noires, roses rouges, & des fleurs de ne- „ nuphar, une poignée de chacune. Il faut „ faire boüillir le tout demi heure dans un „ vaisseau fermé, avec la quantité d'eau „ suffisante, pour en faire une livre de „ decoction. Il faut ensuite y dissoudre „ deux onces de miel, autant de vinaigre; „ une once de catholicum fin, & autant

d'electuaire lenitif. Ce lavement fait, on le donnera ou tous les jours, ou chaque troisiéme jour, selon que les indications cy-devant marquées l'exigeront.

La tisane, les juleps, les bouillons, les fomentations, ou epithemes, & les émulsions seront aussi composés à peu prés en la maniere qui suit.

Prenez racines de gramen, de dent " de lyon, de chicorée, d'asperges, de " parelle, & d'oseille une once de chacune, " feüilles d'endivie, de chicorée sauvage, " de plantain, de pourpier, de laictuë, " d'aigremoine, de violetes, & de capilai " re, une poignée de chacune; sommités " de mauves, d'oublon, de lapatum acu- " tum, autrement rheubarbe des moines ou " parelle; & de chardon benit une pareille " quantité; des quatre grandes semences " froides grossierement pilées une once, " trois dragmes de tartre cristallisé, dissout " avec l'esprit de soulfre, & des trois fleurs " cordiales une poignée de chacune. Il " faut faire bouïllir le tout environ une " grosse demi heure dans un vaisseau bien " fermé avec trois ou quatre livres d'eau " commune: Il le faut ensuite couler, & " y dissoudre trois onces de syrop de gre- " nades, ou de limon, & une once de celui "

„ des roses pâles ; pour en faire quatre pri-
„ ses de juleps, en prendre une soir & ma-
„ tin, & les reïterer tant qu'il sera neces-
„ saire.

On composera une tisane, pour le boire ordinaire, de quelque-unes de ces racines le moins dégoustantes, qu'on changera à proportion que les indications proposées changeront ; & l'on y dissoudra de la rosée d'alum ou de vitriol autant qu'il en faudra, pour lui procurer une acidité agreable.

Si la maladie est encore dans son commencement, on retranchera des juleps les aperitifs, les émollians, & les laxatifs ; à moins que la nature ne paroisse embarrassée, & disposée à se dégager de la pourriture, qu'elle renferme quelque fois dans les premieres voyes. car en ce cas, il ne faut pas seulement les y laisser ; mais y ajouster une once de tamarins, 1. poignée de poyrée, & deux onces du syrop de roses pâles, à la place de celuy des grenades. On augmentera encore la dose ou le nombre de ces remedes dans l'état de la maladie, & principalement dans son declin. Et on en fera à proportion de même à l'égard des diuretiques, des diaphoretiques, ou des aperitifs, selon que la nature paroîtra plus

disposée à s'évacuer par les sueurs ou par les urines. *

On doit garder, pour les émulsions, & pour les boüillons alterans, la même methode ; observer les mêmes indications, & les composer de la matiere qui a été cidevant proposée. Il ne faudra pas neanmoins user durant long tems des émulsions, selon la pratique ordinaire de la plus-part des Medecins ; à cause que l'estomach ne les digere qu'avec peine, & qu'elles produisent des cruditez.

Il faudra au contraire user en quantité, & se servir presque toûjours, dans les décoctions des juleps, des sommitez, des mauves, & des feuïlles, & des fleurs des violettes ; parce qu'elles adoucissent, qu'elles ramollissent, relâchent, & purgent par ce moyen insensiblement les humeurs, sans du tout les fermenter, les échauffer, ou les irriter, comme font les autres purgatifs : Aussi cela les rend toûjours contraires & nuisibles dans la fiévre, de quelle nature qu'elle puisse être ; au lieu que les autres y sont toûjours favorables & utiles ; quand ils ne seroient pas même doüez de la vertu qu'ils ont de relâcher ou de purger benignement : parce qu'ils ont d'ailleurs celle

* *Quo natura vergit eo ducere oportet.*

d'humecter, de rafraîchir, d'adoucir, & de temperer l'acrimonie des humeurs.

Pour ce qui regarde les autres remedes alterans, s'ils sont ordonnez en assez grand nombre dans la décoction des lavemens & des juleps ci-devant décrits; ce n'est que pour prescrire dans leur formule la plûspart de ceux qui sont le plus propres à remplir toutes les differentes indications de cette maladie, selon qu'on le peut facilement juger, par ce qui est allegué dans les remarques qui y ont été faites. Car j'y ay fait observer, qu'il ne falloit pas ordinairement les ordonner tous à la fois; mais tantôt les uns, tantôt les autres, à proportion que le tems & les symptomes de la maladie changent: & c'est ce que je ferai voir plus au long dans le quatriéme Chapitre du second Livre; à cause qu'on n'y fait pas ordinairement assez de reflexion.

Pour ce qui concerne les fomentations, on les composera de la même matiere que celle des autres remedes alterans; mais principalement de celle des lavemens, en dissolvant, dans quatre livres de leur décoction, quatre onces de vinaigre, quatre dragmes de nitre purifié, deux de sel armoniac, & autant de camphre. Cette fomentation se doit faire seulement, aprés que

ses évacuations generales auront precedé, pour en fomenter une ou deux fois le jour, pendant une heure tout le bas ventre, suivant la methode ordinaire. Cependant comme elle procure souvent le sommeil au malade, s'il a besoin de dormir, on la mettra en execution à une heure qui y soit convenable.

Dés que la fiévre aura passé, ou considerablement diminué; & que la coction paroîtra dans les urines, ou dans les autres excremens du malade; il faudra le purger à fond avec deux dragmes de senné, une de sel policreste, deux scrupules de rheubarbe, un peu d'anis, & du santal citrin rapé.

Pour cela on fera infuser le tout chau- «
dement durant quelques heures, avec six «
onces de la ptisanne ci-devant marquée, «
dans un vaisseau bien bouché; & on y dis- «
soudra, aprés l'avoir coulée, une once de «
manne, qu'on coulera derechef, pour y «
ajoûter deux onces de l'eau des neuf infu- «
sions des roses pâles; & prendre ensuite «
cette purgation avec le regime de vie or- «
dinaire. «

Il faut cependant remarquer qu'il sera toûjours avantageux, si l'on en retranche le senné toutes les fois que le malade ne sera pas quitte de fiévre; & si l'on y ajoûte

une autre once de manne à sa place ; selon que je l'ay ci-devant prouvé dans le cinquiéme Chapitre de ce Livre.

Je ne parlerai pas ici de plusieurs occasions, qui obligent souvent le Medecin à hazarder des purgatifs, ou des minoratifs, presque en tout tems, même avant que la fiévre ait diminué, parce que je pretends en traitter au long dans le troisiéme Chapitre du second Livre : mais je ferai seulement quelques remarques sur les redoublemens, sur la complication des causes de cette fiévre, & sur les principaux symptomes qui l'accompagnent.

Je dis pour commencer, que si on apprehende quelque atteinte des mouvemens convulsifs, ou que l'on craigne un *Colera morbus*, un flux de ventre excessif, une grande dissipation des forces, & d'autres symptomes de cette nature, qui sont ordinairemenr produits par l'acrimonie des humeurs,& par la violence,ou par le frequent retour des redoublemens. Il faudra dans toutes ces occasions donner deux ou trois dragmes de Quinquina soir & matin durant trois ou quatre jours de suite. Il faudra même les donner sans avoir fait preceder aucun purgatif, si les accidens, la grandeur de la fiévre, & le deffaut de la coction des

humeurs en font craindre l'operation. Car ce remede diminuera du moins les redoublemens, s'il ne les emporte entierement, & préviendra ainsi l'arrivée des accidens qui en dépendent, s'ils ne sont déja survenus, ou s'ils n'ont reduit le malade dans un état desesperé.

La raison est, que ces redoublemens provenant de l'acrimonie des humeurs, de même que ceux des fiévres intermittentes & ce febrifuge la temperant à proportion que l'exaltation du soulfre en produira l'élevation, il emportera ou diminuera par ce moyen tous les accidens qui en proviennent, & donnera ainsi le tems à la nature de cuire & digerer la pourriture, sans qu'ils puissent produire aucun ravage. Mais ce qu'il y a de merveilleux dans l'efficace du Quinquina est, qu'il ne retardera nullement l'execution d'aucun autre remede, quand l'indication s'en presentera ; & que s'il ne profite pas, il ne pourra du moins jamais nuire : pourveu qu'on le prepare, selon qu'il a été marqué dans le quatriéme Chapitre ; & qu'on ne le donne pas dans les occasions que j'en excepterai dans la suite.

Il paroit, par tout ce que je viens de dire, que ce remede sera encore absolument

necessaire, lorsque cette fiévre se trouvera compliquée avec quelqu'une des intermittentes, ou des accidentelles ; & sur tout avec des redoublemens precedez par quelque frison, ou par quelque froideur des extremitez ; ou enfin avec les autres symptomes qui peuvent provenir de l'acrimonie des humeurs. Ceux de cette nature sont d'ordinaire la toux, le vomissement, le flux de ventre, l'insomnie, & les mouvemens convulsifs ; qui se trouvent quelquefois suivis de plusieurs douleurs, de grandes inquietudes, de la soif, ou du hoquet : & en ce cas on rerranchera des remedes ci-devant marquez, l'esprit de soulfre, & le tartre ; à cause qu'ils sont trop acres, & trop piquans.

Il faut cependant remarquer qu'il y a quelqu'une de ces occasions, où le Quinquina est plûtôt nuisible que profitable. De cette nature sont les évacuations qui épuisent les forces, les esprits, & les humeurs acres, qui servent à la dissolution, & à la fermentation de la masse sanguinaire : Et ce remede est alors tout-à-fait contraire ; tant à cause qu'il acheve d'emporter le peu d'acrimonie ou d'exaltation qui reste aux humeurs, pour en produire l'effervescence naturelle dans le cœur, & la circulation

dans toutes les parties du corps ; qu'à cause que ces fonctions dépendent aussi bien de l'exaltation du sel, que de celle du soulfre ; selon que je l'ay montré dans le second Chapitre.

Car ces évacuations proviennent ordinairement de la precipitation ou de la coagulation des humeurs plûtôt bonnes que mauvaises ; & qui ne sont pas differentes de celles que le grand Hypocrate * declare extremement dangereuses, toutes les fois qu'on les rend noires, pures, ou non mêlées. C'est pour cette raison, qu'encore qu'elles ne soient pas abondantes, elles ne laissent pas d'affoiblir considerablement, & de nous ravir la vie en fort peu de tems. C'est aussi ce qui les distingue des évacuations qui sont critiques, ou moins dangereuses ; dont les matieres qui s'y trouvent mêlées, n'affoiblissent pas tant que les autres ; encore que celles-ci soient plus abondantes.

Bien que le Quinquina soit d'une grande utilité dans toutes les autres occasions ci-devant marquées ; il ne faudra pas laisser de favoriser son operation par le secours des autres remedes. De sorte que dans les grands maux de tête, dans les fortes veil-

* *Aph.* 22. 4. 4. *Aph.* 6. 7. 7.

les, dans la phrenesie, ou dans le délire; outre la saignée du pied, & celle de la jugulaire; outre les frequens lavemens, & l'application des ventouses, des sangsuës, ou des vesicatoires, on appliquera chaudement sur le front un cataplasme fait avec la jusquiame, la courge, & le sel commun fort calciné. On fera la même application à la plante des pieds, à la reserve qu'on y mettra de la joubarbe, & d'oxicrat à la place du sel commun. Et si ce remede ne produit pas quelque bon effet, on ajoûtera, ou sept ou huit dragmes de syrop de pavot blanc, ou un ou deux grains de laudanum, dans une prise des juleps ci-devant ordonnez, dont on ne prendra que la moitié si elle suffit, pour concilier le sommeil, & pour calmer les autres symptomes.

Il faut cependant remarquer, que le laudanum se prend plus commodement en pillules; & qu'on doit principalement user des narcotiques dans le commencement ou dans l'augment de la maladie: mais rarement dans l'état, & jamais lorsque les forces sont épuisées, ni lors qu'on est atteint de quelque affection saporeuse. Mais c'est en ce dernier cas que les vesicatoires, la saignée à la jugulaire, & quelquefois les purgatifs, ou le vin emetique, sont d'un grand secours.

Tous ces remedes alterans se trouvent de même fort bons pour les convulsions, en y ajoûtant quelques gouttes d'esprit de nitre dulcifié, & quelque scrupule de la poudre de guttete décrite par Monsieur Riviere. Ces deux derniers remedes sont encore fort efficaces pour le sincope, pourveu qu'on les mêle avec une pareille dose de la confection de hyacinte, d'Alkermes, ou de *Diamargaritum frigidum*; & que l'on ordonne sur la region du cœur des epithemes corroborans. Ceux qu'on fait par le moyen de l'application des animaux, sont plus efficaces que les autres. Ils profitent aussi considerablement dans les interruptions de la circulation du sang, dans la dissipation des forces vitales ou animales, & dans toutes les affections du cœur & du cerveau; en les appliquant sur la tête, à la plante des pieds, & sur la region du cœur.

Pour ce qui concerne les évacuations excessives du vomissement, du flux de ventre & des sueurs, les deux premiers se tempereront par le moyen des lavemens lenitifs, deterfifs, & revulsifs, ou par quelque grain de laudanum dissout, avec parties égales de theriaque; & de confection de hyacinte, ou par le Quinquina, selon les diverses indications qui s'en presenteront. On

temperera de même les trop grandes sueurs, si l'on augmente le nombre ou la dose des remedes incrassans, abstringens, & fixes, dont j'ay ci-devant parlé, si l'on couvre moins le malade qu'on n'a accoûtumé, & si on lui fait respirer un air plus frais que d'ordinaire.

On temperera pareillement le flux de ventre, & on guerira même celui du sang, si l'on donne une dragme des racines pulverisées d'hypecacuana, durant un ou deux matins de suite : mais l'effet en sera encore plus efficace, si l'on mêle environ demi grain de laudanum avec chaque prise de cette poudre.

On temperera enfin toutes ces évacuations, si elles continuent ; aprés que la fiévre aura passé, ou considerablement diminué : on fortifiera les entrailles, & l'on adoucira l'acrimonie des humeurs, qui en est ordinairement la cause, par le moyen du syrop lienterique, que Monsieur Charras rapporté dans sa Pharmacopée ; pourveu qu'on en retranche le tartre blanc, comme je l'en ay retranché. Sa dose est depuis demi once jusques à une once & demi, & sa composition en la maniere qui suit.

Acc. Summitatum absinthi majoris, rosa-

rum rubrarum exungulatarum, ana. m. iij. limaturæ chalybis nodulo inclusæ, unc. ij. rhei electi & corticis myrobolanorum citrinorum, ana. unc. unam semmis. santali rubri contusi unc. semis. in vase fictili vitreato collocentur, cum succorum plantaginis & rosarum rubrarum, an. libris iv. & cineribus calidis horis viginti-quatuor committantur; deinde lento igne per horæ quadrantem bulliant, colentur & exprimantur; liquor verò ovi albumine cum sacchari optimi libris iv. clarificetur & coquatur in syrupum.

J'ay traitté jusques ici de la fiévre putride, & de ses accidens; qui se terminent souvent environ l'espace de quatorze jours, selon le terme ordinaire des maladies aiguës. Si la fiévre subsiste neanmoins aprés ce tems, elle devient ordinairement, ou tout-à-fait desesperée, ou elle relâche de sa violence, & traîne jusques au vingtiéme, & quelquefois jusques au vingt-septiéme, au trente-troisiéme, au quarantiéme, au soixantiéme, ou au huitantiéme jour. Et en ce cas il faut de loin en loin avoir recours aux minoratifs ci-devant proposez: mais beaucoup plus souvent aux remedes qui reparent la dissipation des esprits, & qui fortifient l'estomach, les entrailles,

& la maſſe du ſang.

„ Ceux de cette nature ſont les alimens
„ de bon ſuc, & faciles à digerer, la the-
„ riaque, la confection d'Alkermes, de hia-
„ cinte, & l'opiate ſalamonis, l'abſinthe, la
„ mente, le perſil, la petite centaurée, le
„ petit chêne, l'ambre, l'eſſence d'orange,
„ & le ſyrop d'œillets.

Le Quinquina ſera auſſi fort efficace: car il ne fortifiera pas ſeulement toutes les parties nobles; mais il abregera ſouvent la longueur de cette maladie; parce qu'elle provient ordinairement de l'exaltation des ſels, cauſée par les cruditez du chyle, ou par celles des autres humeurs. Cela fait auſſi que la preparation que le Chevalier Talbot donne à ce remede eſt quelquefois meilleure en cette occaſion, que celle que j'en ay marquée: à moins que la fiévre ne s'y oppoſe, à cauſe du vin qui entre dans ſa compoſition.

La pluſpart des Medecins ne ſatisfont neanmoins à aucune de ces indications: bien qu'elles ſoient tres conſiderables. Car au lieu d'ordonner ces remedes, ils en ordonnent de contraires, en perſiſtant de donner des rafraîchiſſans, à proportion que la fiévre perſiſte dans ſa durée. Ils font ſouvent prendre pour rafraîchir dans cette occaſion

des bouïllons alterans, des hordiats, des avenats, ou d'autres alimens de cette nature; qui tiennent de la fraîcheur, de la douceur, ou de la qualité des farines bouïllies. Ils ordonnent tous ces remedes dans la vûë de temperer la chaleur, & de remettre les forces au malade; & ils ne s'avisent pas qu'ils donnent par ce moyen souvent occasion à une nouvelle indegestion à une nouvelle acrimonie, & par consequent à une nouvelle fiévre.

Cela m'a aussi obligé à faire ci-devant voir que toutes les choses froides, douces, & farineuses se changent en cruditez, à cause de leur froideur, & de l'aigreur qu'elles contractent dans l'estomach, quand il est, ou affoibli par la longueur d'une maladie, ou fort échauffé par la chaleur de quelque fiévre; ce qui est même confirmé par le sentiment d'Avicenne, puisqu'il dit que les cruditez sont la source de la plufpart des maladies.

J'ay encore fait voir au même endroit que cette aigreur ou acidité est ordinairement accompagnée d'une assez grande acrimonie, pour en produire la fiévre: Et je ferai pareillement voir dans le Traité de la gangrene, que les particules salines deviennent plus acres dans la masse du sang, lors

que l'esprit y est fort dissipé ; & que la foiblesse ou la dissipation en étant augmentée par l'usage des alimens grossiers, froids, cruds & indigestes, ils donnent occasion à une nouvelle acrimonie, qui y cause la fiévre. Je ferai voir enfin dans le quatriéme Chapitre du 2. Livre, qu'aprés quatorze, vingt, ou trente jours, les fiévres putrides deviennent accidentelles ; c'est-à dire, que l'exaltation des parties salines & cruës d'un chyle corrompu ou trop exalté par la fiévre, en est ordinairement la cause : & qu'ainsi il faut alors tēperer l'exaltation saline, & non la sulphureuse ; qu'il faut cuire les cruditez, & non les exciter davantage ; & qu'on doit par consequent supprimer les remedes qui ont cette vertu, & ordonner les autres qui leur sont opposez, ci-devant décrits.

De plus comme les cruditez changent diversement la consistence de la masse du sang, qu'elles l'épaississent ou la rendent trop aqueuse, elles produisent la fiévre en la maniere qui a été ci-devant expliquée. De là vient aussi, qu'en ces occasions j'ay donné, avec un heureux succez, quantité de fois deux dragmes de petite centaurée en poudre détrempée avec deux cuillers de vin, & d'autres fois une dragme de theriaque.

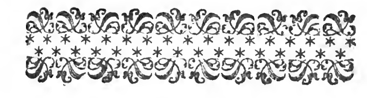
Qu'on dise maintenant tant qu'on voudra, que ces remedes échauffent, qu'ils allument la masse du sang, & qu'ils enflamment les entrailles & la poitrine. Ce m'est indifferent qu'on fasse ces objections ; puisqu'en ce cas elles n'ont aucun fondement, & que l'experience, les raisons & les principes ci-devant établis, m'ont fait distinctement connoître que tels remedes tous chauds qu'ils sont la plusspart, combattent la cause de la chaleur même febrille, en la maniere ci-devant expliquée, qu'ils fortifient la nature ; & qu'ainsi nos anciens les ont ordonnez fort à propos en de semblables occasions, bien qu'ils en ignorassent tres-souvent la cause ; & que la seule experience leur eut fait connoître qu'ils y étoient convenables & fort utiles.

De plus, la plusspart de ces remedes combattent puissamment la cause de l'hydropisie, celle de la fiévre lente, de l'hectique, & de la pthisie ; en la nature desquelles la fiévre putride degenere ordinairement, lorsqu'elle fait perir le malade par la longueur. Ainsi ces remedes ne seront pas seulement d'un grand secours dans la longueur des fiévres continuës : Mais dans celle des intermittentes, & sur tout quand les unes & les autres se trouveront produi-

tes par l'acrimonie du ſel, par l'indigeſtion, ou par les obſtructions ; comme elles le ſont dans toutes ces occaſions.

Je finirai maintenant ce Chapitre en faiſant remarquer, qu'encore que j'aye ci-devant dit, que les remedes les plus faciles étoient ordinairement les meilleurs, & que je n'aye pas laiſſé de preſcrire ci-devant des formules embarraſſées d'un aſſez grand nombre de drogues : Ce n'a été que pour raporter dans ces formules les plantes & les drogues qui m'ont paru les plus efficaces ; & pluſieurs de celles qui ont à peu prez une même vertu. Ce n'a pas été ainſi pour qu'on les ordonne toutes à la fois ; mais ſeulement pour qu'on puiſſe choiſir les plus convenables, les meilleures, & celles qu'on trouvera plus facilement ; pour en pouvoir faire d'abord une compoſition qui ſoit bonne, commode, ſans être embarraſſée, ou à demi gâtée par la multitude des choſes qu'on y fait entrer.

CHAP.



CHAPITRE XV.

De la fiévre maligne, & pestilentielle; produite par la penetration des acides, & des alkalis, trop subtilisez dans le commencement de cette fiévre, & ensuite trop precipitez, & trop unis ensemble.

PUisque la pluspart des Medecins conviennent avec moi, que la fiévre maligne n'est distincte, que du plus ou du moins de la pestilentielle: ce ne sera pas sans raison, que je traitterai de toutes les deux ensemble. Et bien qu'à proprement parler, la fiévre ne soit pas de l'essence de la peste; Puisque celle-ci se trouve quelquefois sans l'autre, & que plus le pouls aproche du naturel, plus le mal en est

grand. Neanmoins comme le premier cas arrive rarement, on a donné à cette maladie pestilentielle le nom de fiévre. Mais on le donne avec plus de raison, à celle qu'on appelle simplement maligne; parce que sa seule malignité n'est jamais assez grande, à moins qu'elle ne devienne pestilentielle, pour emporter le malade sans fiévre.

On appelle encore proprement peste, ou fiévre pestilentielle, cette maladie populaire, qui fait perir plus de ceux qui en sont frapez, qu'il n'en échape: & au contraire, on nomme simplement fiévre maligne, celle où il en échape plus qu'il n'en perit, Celle-ci est ordinairement accompagnée de diverses tâches, d'assez de chaleur, & des accidens plus impreveus & plus funestes que ceux des fiévres putrides; & l'autre est au contraire souvent sans presque point de fiévre & de chaleur; & neanmoins suivie des accidens encore plus funestes & plus impreveus que ne sont ceux des fiévres malignes, comme des bubons, des charbons, ou des pustules. L'une & l'autre sont cependant appellées épidemiques, populaires ou contagieuses; parce qu'elles se communiquent indifferemment presque à tous ceux qui en approchent, ou qui se trouvent dans une distance proportionnée

pour en être frapez.

Ces deux fiévres ne sont pas produites par la seule acrimonie du sel, comme sont plusieurs autres, dont j'ay déja parlé ; mais à l'occasion de sa subtilité, de son mouvement, ou de sa penetration. Car c'est en agitant, & en penetrant subtilement les pores, ou les particules de la masse sanguinaire, qu'il donne occasion au soulfre de s'y exalter un peu plus que d'ordinaire, pour y exciter par ce moyen une fiévre proportionnée à son exaltation.

Il ne suffit pas neanmoins que ce sel soit dans le general simplement subtil & volatile, pour produire la fiévre pestilentielle ; bien qu'il suffise souvent pour exciter la maligne : Il faut qu'il soit composé de deux differentes especes de sel ; dont l'un doit être acide, & l'autre lexivieux ou alkali. Il faut encore qu'ils soient tous deux volatiles, qu'ils fermentent en méme-tems toute la masse du sang pour y causer la fiévre, qu'ils la coagulent, & qu'ils s'y precipitent ensemble, pour y produire les accidens funestes qui y surviennent inopinement. Je prouverai aussi dans la suite de ce Chapitre, que c'est principalement en ces choses que consistent les causes, les signes, & les marques d'une veritable malignité.

Nous voyons, pour commencer à prouver ce que je viens de dire, que les fiévres malignes sont plus frequentes, & moins dangereuses dans les païs Meridionaux que dans les Septentrionaux. Et c'est à cause que les ardeurs du Soleil subtilisent beaucoup plus le sel en ces premiers lieux à cause du raport qu'ils ont ensemble qu'en ces derniers, sans les rendre, comme ceux-ci, acides. Car la malignité pestilentielle, ne consistant pas dans la seule subtilité du sel, mais dans l'exaltation de l'acide & de l'alkali, qui provient du dereglement des saisons, & de la corruption particuliere des mixtes. Cette exaltation étant par la raison que je viens d'en marquer plus frequente dans les païs froids, que dans les chauds; il s'ensuit necessairement que ces maladies sont plus frequentes, & moins dangereuses dans les païs Meridionaux; & au contraire plus dangereuses, & moins frequentes dans les Septensrionaux. Il s'ensuit encore, qu'elles deviennent ordinairement pestilentielles en ces derniers lieux; & simplement malignes dans les autres; puisque la subtilité des sels suffit pour la simple malignité, & non pour la peste; pour la production de laquelle ils doivent être encore acides & alkalis, afin d'y exciter les coagu-

tions ci-devant marquées.

Si quelqu'un replique que les sels de cette nature se détruisent les uns & les autres ; & qu'ils ne sçauroient ainsi subsister durant tout le tems que nous voyons durer la peste ou la malignité.

Je réponds en premier lieu que j'ay fait ci-devant voir ; que ces sels ne se détruisent que lors qu'ils sont mêlez dans une certaine proportion ; & qu'en ce cas il en survient souvent de semblables à leur place, si les corps où ils se trouvent sont disposez à les recevoir, ou sujets à la corruption.

Je réponds en second lieu, qu'il est vrai que ces sels se détruisent dans la suite, & qu'ils se détruiroient plûtôt, si la grande subtilité & le grand mouvement qu'ils conservent dans cet état, ne les empéchoient d'abord de se joindre ensemble. C'est pour cette raison que le froid en condensant, ou en diminuant leur subtilité ou leur matiere, rend souvent la peste tout à coup plus violente, qu'il la rend bien-tôt aprés moindre, & qu'il la fait passer plûtôt que le chaud. C'est pour cette raison encore, que quand ces atomes ont été séparement fixez avec d'autres corps, ils reprenent souvent le mouvement, & produisent inopinement la peste ; à moins qu'on y applique en mê-

me-tems le feu pour les dissiper. Mais leur subtilité ; ny leur mouuement ne les empêche pas comme ailleurs, de se joindre dans la masse du sang. Car les parties grasses ou fibreuses de celle-ci les embarrassent, ou les retiennent si bien, qu'ils y excitent & y volatilisent tous les sels qui leur sont semblables, qu'ils s'y unissent ensuite, & qu'ils y produisent ainsi d'une part la fiévre par leur subtilité, & de l'autre par leur coagulation ou precipitation, tous les plus considerables accidens de cette maladie : Je conviens neanmoins qu'en ce dernier cas, qui arrive dans l'augment ou dans l'état de la maladie, ces sels se détruisent ou s'affoiblissent considerablement. Ce sont aussi les dispositions ou symptomes qu'ils y ont produit, & que je viens de marquer, qui renferment alors la principale cause de la maladie.

Tous ces differens effets se confirment évidemment par ceux que nous observons, quand on mêle un acide avec un alkali ; Car nous remarquons premierement dans ce mélange une effervescence considerable d'un côté, & ensuite de l'autre, une coagulation ou precipitation des parties salines & grasses, tout-à-fait semblables à celles qui se coagulent, ou se precipitent en divers cu-

droits dans la masse du sang corrompuë par la malignité. Que si les particules salines ne peuvent plus exciter de cette maniere la fiévre, il y en a toûjours d'autres qui ne sont pas coagulées, qui la produisent. Outre que la seule coagulation suffiroit à cet effet, par le moyen de l'interruption qu'elle cause dans la circulation de la masse sanguinaire, de la même maniere que j'ay dit ailleurs, qu'elle suffisoit en d'autres maladies; bien que leur cause en soit differente.

Il y a des Medecins qui font consister la cause immediate de cette maladie dans une pourriture consommée: quelques-uns l'établissent en des esprits arcenicaux, & d'autres la confondent avec la corruption de la substance des humeurs, ou l'établissent dans une qualité occulte. Mais pas un n'explique bien, ce me semble, ce qu'est cette qualité occulte; ces esprits arcenicaux, ou cette pourriture de substance. Je ne sçay si j'auray mieux rencontré que les autres cette explication. Je sçay du moins, que je conçois la nature de cette maladie; & qu'on peut expliquer plus clairement tous les accidens qui en dépendent, par la cause que je viens d'en marquer, que par aucune de celles qu'on lui a attribuées jusques ici.

Comme on ne sçauroit neanmoins la rendre assez intelligible, je rechercherai sa nature depuis sa cause la plus simple, & monterai degré par degré jusques à la plus composée. Je dirai pour commencer, que la cause immediate de cette maladie consiste dans l'exaltation des deux sels extremement volatiles, dont l'un est acide, & l'autre alkali ou lexivieux : & qu'elle s'excite dans tous les mixtes, qui se corrompent parfaitement en plusieurs de leurs parties, & qui se pourrissent en même-tems en quelques unes des autres. Ces changemens peuvent même arriver presque dans toute sorte de corps ; parce qu'il n'y en a point qui ne soient tout ensemble sujets tôt ou tard à la corruption & à la pourriture.

La raison est, qu'étant composez des parties de diverse nature, les unes abondent ordinairement en sel & en soulfre ; & les autres en esprit & en sel. De telle maniere que l'exhalation violente de ces deux derniers rend, comme je l'ay ci-devant montré, l'acide souvent volatile, en quoi consiste la pourriture que j'ay appellée impropre : Et celle des deux premiers produit l'alkali volatile qui renferme la corruption que j'ay nommée propre. Neanmoins cette pourriture & cette corruption ne se ren-

contrent pas ensemble dans les mémes corps, qu'en des cas extraordinaires; parce qu'il faut que deux sels de diverse nature, s'exaltent en même-tems & dans le même sujet; à sçavoir, l'un par le moyen du soulfre, & l'autre par le moyen de l'esprit.

D'ailleurs cet effet n'arrive d'ordinaire que successivement; à cause que l'esprit étant beaucoup plus subtil que n'est le soulfre, il se meut plus facilement & plus promptement dés que l'occasion s'en presente. Que si neanmoins ils se meuvent, ou s'ils exaltent tous deux à la fois le sel dans la malignité pestilentielle, c'est parce que les corps se corrompent & se pourrissent en même-tems, & que leurs pores se trouvent alors tout à coup fort ouverts ou relâchez, pour permettre aussi tôt le mouvement & la sortie, tant des particules sulphureuses, que des spiritueuses. Cela peut venir encore, de ce que les unes & les autres de ces particules s'étant assez multipliées & beaucoup concentrées, ont par ce moyen si fort augmenté leur force, qu'elles prévalent enfin toutes à la fois sur les corps qui s'opposoient à leur mouvement pour s'exalter avec violence, & produire en même-tems l'une & l'autre pourriture.

C'est donc par le moyen de ces causes

extraordinaires, que l'acide & l'alkali volatiles s'élevent toutes deux à la fois dans plusieurs sortes de corps ; soit que cela arrive à l'occasion des corpuscules de l'air, ou par la corruption des cadavres d'une armée, où à peine peut-on les ensevelir : soit que cela vienne des exhalaisons mauvaises qui s'élevent des eaux croupissantes, des terres, ou des creux qu'on ouvre nouvellement. Soit qu'un tel effet provienne enfin de la pourriture des humeurs, de celle des alimens, ou que les autres causes non naturelles y contribuent.

Mais plusieurs de ces causes ne surviennent ordinairement qu'aprés d'autres, qui donnent occasion à leur production ; telles que sont les mauvais alimens, la disete & les saisons fort dereglées, ou peu temperées dans leurs premieres qualitez. Le grand Hypocrate nous confirme aussi cette verité dans ses Epidemies, & les Historiens qui en font mention à Rome *, nous disent la même chose.

Cependant par l'induction de toutes ces causes, qui selon le sentiment des plus habiles Medecins, sont celles qui produisent ordinairement la malignité pestilentielle ; il paroît évidemment qu'elle consiste dans la

* Liv. l. 5. Dec. 1.

pourriture & dans la corruption des corps que je viens de marquer.

Il paroit encore que cette pourriture, & cette corruption consistent dans l'exaltation de l'acide & de l'alkali volatiles, qui sont les causes immediates de cette maladie. Il paroit enfin qu'elles exaltent tous les sels qui se trouvent de cette nature dans la masse du sang, qu'ils se coagulent ou se precipitent ensuite tous ensemble, & qu'ils renferment ainsi toutes les causes immediates de la fiévre pestilentielle. C'est ce que je confirmerai maintenant par tous les signes ou les accidens qui l'accompagnent; & par tous les remedes qu'on met en usage pour la guerir.

Je ne rapporterai pas maintenant parmi ces causes les influences pretenduës des Astrologues ; parce que la plusparc des Philosophes de ce siecle conviennent avec moi, que ces Astrologues ne prouvent pas les raisons qu'ils en donnent. Je ne dirai rien non plus de ce que j'entends par acides, & par alkalis volatiles, par corruption & par pourriture parfaite ou imparfaite ; à cause que toutes ces choses ont été expliquées au long dans le second & dans le troisiéme Chapitre. Cela fait aussi que je passe aux signes de cette maladie, dont je

rapporterai tous ceux qui la precedent; ceux qui ſubſiſtent aprés elle, & ceux qui l'accompagnent; afin que par les premiers on la puiſſe mieux prevenir, ſe precautionner par les ſeconds, & en guerir par les trosiémes.

Les marques ou les ſignes qui font craindre l'évenement de cette maladie, ſont la preſence des cauſes que j'ay déja raportées, & celle de pluſieurs maladies épidemiques; telles que ſont principalement la rougeole, la petite verole, les tumeurs, les charbons, les piſtules, & les ébulitions accompagnées de tâches avec élevation.

La diſpoſition que nôtre corps peut avoir à cette maladie, en eſt auſſi une marque des plus conſiderables: elle conſiſte dans une conſtitution ſaline, volatile, aſſez douce & temperée. Car encore qu'elle garantiſſe des maladies les plus ordinaires; telles que ſont celles qui proviennent ou de l'acrimonie des ſels, ou de l'exaltation du ſoulfre, elle ne laiſſe pas d'être fort diſpoſée à la malignité, par le grand raport qu'elle a avec ſa cauſe.

L'experience nous confirme cette verité, ſelon que je l'ay fait voir ailleurs: où j'ay obſervé que dans le tems que cette maladie a fait du ravage en ce païs, ceux-là en

étoient seulement presque toûjours frapez, qui avoient cette constitution saline : bien qu'ils ne fussent nullement sujets aux autres maladies ; à cause que leur temperament n'étoit ni sulphureux, ni acre pour les exciter.

On doit par consequent joindre à ces causes, toutes celles qui peuvent donner occasion à l'augmentation des particules salines, volatiles, acides, & alkalies, qui forment une telle constitution. De cette nature sont la mauvaise complexion, les six causes non naturelles, la plenitude, la cacochymie, la crainte, la retention des excremens, & tous les alimens qui ont quelque rapport avec les sels que je viens de marquer.

Mais ces marques ou ces causes ne doivent pas seulement nous faire craindre la suite d'une fiévre maligne : ils doivent encore nous faire soupçonner d'en être frapez dés qu'on se trouve malade dans cette conjoncture.

On aura neanmoins une preuve plus convaincante de la malignité, quand les signes que je vais reporter s'y observeront. Mais il faut auparavant remarquer qu'une partie de ces signes sont semblables à ceux de la fiévre putride ; tant à cause que les

particules salines de la malignité exaltent toûjours un peu les sulphureuses, que parce que celles-ci s'y trouvent d'ailleurs souvent exaltées d'elles-mêmes ; & qu'en élevant ainsi les sels des autres humeurs, elles y produisent les mêmes accidens, que dans la fiévre putride. On l'en distinguera pourtant, tant par les signes que j'ay raportez, & que je vais raporter de la fiévre maligne pour s'en preserver, que par plusieurs petites tâches semblables à des piqueures de puces, & aux meurtrisseures des coups de verges ; qui paroissent principalement à la gorge, au tour du col, sur les jambes, sur les lombes, & sur les bras, le plus souvent aprés que les premiers jours de cette maladie ont passé.

Ces tâches tiennent ordinairement d'un rouge tirant sur le pourpré ; ce qui a obligé les Medecins à appeller cette maladie fiévre pourprée : Elles sont neanmoins quelquefois d'une couleur livide ou noire, selon la diverse domination des humeurs, tant salines que sulphureuses. Elles paroissent aussi souvent avec élevation ; ce qui marque une malignité pestilentielle : & d'autres fois elles ne marquent ni peste, ni malignité ; telles que sont celles qui arrivent dans la retention des hæmorragies

accoûtumées dans les opilations, & dans le temperament de ceux qui sont valetudinaires, melancholiques, ou qui ont le sang fort aqueux. On connoîtra neanmoins facilement la difference de ces tâches, en ce que celles-ci ne sont pas élevées ni suivies de fâcheux accidens, qui accompagnent ordinairement la malignité.

On distinguera encore la fiévre putride de la maligne par la forme, & par la maniere dont les accidens arrivent à celle-ci: car comme ils ne proviennent pas tant de l'exaltation du soulfre, que du mouvement & de la subtilité acide & alkalie du sel; ils y surviennent souvent tous à la fois, sans que la chaleur, ou la grandeur de la fiévre les ayent faits aucunement craindre; au lieu que dans la fiévre putride cette chaleur & grandeur de fiévre precede ordinairement tous les accidens funestes qui l'accompagnent. On en distinguera de même les autres fiévres continuës ou intermittentes: entre lesquelles la double tierce & la putride, s'y trouvent plus souvent compliquées que les autres. Et c'est à cause du raport qui se rencontre entre leurs accidens & leurs causes.

Pour ce qui regarde les signes qui distinguent la fiévre maligne d'avec la pestilen-

tielle ; ils consistent en ce que dans celle-ci le malade est ordinairement atteint des bubons, des charbons, des inflammations, ou des pistules noires & profondes, qui paroissent principalement aux levres ou à la bouche. On remarque encore sur son corps plusieurs petites tâches avec élevation, appelles exanthemes, & des parotides ; bien que ces deux dernieres marques soient souvent aussi communes à la malignité, & qu'il en y survienne d'autres, que je raporterai dans la suite.

Tous ces symptomes nous font maintenant voir, qu'il se fait dans la fiévre pestilentielle de grandes precipitations ou coagulations des particules salines, grasses & fibreuses de la masse sanguinaire. Ils nous font voir encore, que ces accidens sont moindres dans celle qui est simplement maligne ; puisque les tâches y paroissent souvent sans aucune élevation sensible, & qu'elles ne sont pas accompagnées des autres tumeurs.

Aussi selon que ces precipitations ou ces coagulations se forment & se cantonent en diverses parties ; selon qu'elles sont grandes, petites ou nombreuses, elles y excitent divers accidens, & diverses marques de malignité. De telle maniere que si elles

sont poussées jusques à l'habitude du corps, elles y produisent les tâches, les tumeurs, les pistules, ou les inflammations que je viens de marquer. Que si la plus grande partie s'arrête au contraire en dedans, dans le cerveau, dans les entrailles, dans l'estomach, ou dans le cœur; elles causent dans celui-ci, le syncope, les palpitations, la contraction ou l'inégalité du pouls, & la dissipation des esprits par l'interruption qu'elles produisent dans la circulation de la masse du sang. Mais lorsqu'elles se cantonnent dans les autres parties, elles y excitent l'inflammation, le vomissement, le flux de ventre, la secheresse ou la noirceur de la langue, la convulsion, la phrenesie, ou l'assoupissement; tantôt les uns, & tantôt les autres, selon que les humeurs & les parties internes se trouvent diversement disposées; à sçavoir celles-ci pour les recevoir, & les autres pour s'y precipiter.

Il s'ensuit maintenant de ce que je viens de dire, que tous ces accidens confirment évidemment l'explication que j'ay donnée à la nature de cette maladie; sur tout si l'on considere qu'ils ne paroissent pas ordinairement dans son premier commencement; bien qu'ils soient les plus considerables, & les plus essentiels qui arrivent à

la peste & à la malignité. On se fortifiera encore dans ce sentiment, si l'on remarque, que comme les coagulations ou les precipitations ne se font qu'aprés que les acides & les alkalis volatiles se sont fort approchez, & exaltez dans la masse du sang ; il faut necessairement que ces sels fassent preceder, par leur grande exaltation, d'autres accidens, avant qu'ils se coagulent ou qu'ils se precipitent. Et ces accidens sont la lassitude, le dégoût, les frisons, la frequence ou la concentration du pouls, les douleurs vagues ; la fiévre, le délire, l'insomnie, la cardialgie, les vomissemens, & les nausées ; qui surviennent tous, ou plusieurs ensemble, selon la diverse disposition des humeurs, celle des entrailles, de l'estomach, & du cerveau.

Que si neanoins les particules salines, acides, alkalies, & malignes sont assez fortes, & assez abondantes dans le commencement pour se joindre avec celles du sang, à proportion qu'elles les exaltent, elles produisent pour lors ces coagulations ou ces precipitations, avec les accidens qui en proviennent, sans presque donner d'autres signes de leur malignité ; & sans faire preceder souvent aucun changement considerable dans les actions animales ou vitales ;

ſoit à l'égard de la chaleur, ſoit à l'égard du pouls. Cet évenement eſt auſſi, ſelon le rapport de Galien, une marque d'une malignité funeſte & peſtilentielle.

Il ne faut pas même s'étonner que la malignité ſoit quelquefois accompagnée de ces ſeuls accidens, tous funeſtes qu'ils ſont, ſans preſque point de fiévre, ou ſans une grande alteration dans le pouls, & dans la chaleur naturelle : car comme elle precipite & empêche alors l'exaltation naturelle des particules ſalines, acides & alkalies de la maſſe du ſang ; il s'enſuit que ſon efferveſcence s'affoiblit dans le cœur, & qu'elle n'y produit ainſi qu'une foible chaleur, un foible pouls, & une fiévre encore plus foible. Il s'enſuit auſſi que la petite efferveſcence, qui provient de la precipitation ou concentration de ces principes, ne peut pas ſubſiſter long-tems ſans abattre, ou ſans d'abord changer toutes les fonctions vitales ou animales, & ſans cauſer bien ſouvent une mort ſoudaine. Car ce ſont eux qui conſervent la force & la vigueur à ces fonctions, dont le déreglement & la foibleſſe donnent occaſion à une partie des accidens que je viens de marquer en la maniere cidevant expliquée.

C'eſt auſſi cette precipitation ou con-

centration des particules ſalines, acides, & alkalies, qui produiſent ordinairement les flux de ventre des matieres appellées ſinceres ; c'eſt-à-dire, non mêlées, vertes ou noires ; & que le grand Hypocrate apprehende avec tant de raiſon, ſelon que pluſieurs endroits de ſes Epidemies, & de ſes Aphoriſmes nous l'enſeignent. Ce ſont encore des ſemblables flux, ſouvent accompagnez de ſang, qui ſont ordinairement un ſémetiere des Hôpitaux des Armées. Ce ſont enfin ces ſortes de flux qui accompagnent au tombeau les malades attaquez des fiévres malignes, & des autres indiſpoſitions fâcheuſes.

Tout cela eſt auſſi confirmé par les obſervations que je fis, en l'année 1674. ſur ces maladies : qui ravagerent pour lors ce Païs, & qui détruirent en peu de tems toutes les Milices qu'on y avoit faites. Il eſt vrai neanmoins, que ſi les flux de ventre ſont d'une autre nature, & qu'ils ſoient mieux conditionnez, ils profitent plus ſouvent qu'ils ne nuiſent ; à cauſe que par ce moyen les parties excrementueuſes & malignes des acides & des alkalis, s'y precipitent tant ſeulement.cependant une marque des plus conſiderables pour diſtinguer ces flux ; eſt que les évacuations dans ceux-ci,

bien qu'elles soient grandes, n'affoiblissent pas subitement les forces & le pouls, comme font les autres; bien qu'elles soient beaucoup moindres : qui d'ailleurs sont moins mêlées, & ont la couleur moins naturelle.

Les autres signes de la fiévre maligne & pestilentielle consistent en ce que, si nous trouvons des marques de cette maladie sur les corps des cadavres, elles nous la confirment davantage; & font que chacun prend mieux ses precautions. Et ces marques consistent principalement dans les tâches, les pustules, les tumeurs, ou les élevations que j'ay ci-devant marquées, dont les unes & les autres paroissent souvent imprimées sur les corps aprés la mort.

L'évenement de cette maladie paroît toûjours tres-incertain, non seulement parce qu'elle est du nombre des aiguës; mais parce que si la malignité devient grande, elle reduit souvent en peu de tems le malade à la derniere agonie; & fait perir plus de ceux qui en sont frappez, qu'il n'en échape. Il est pourtant vrai, que si elle est beaucoup moindre, il en échape au contraire plus qu'il n'en perit; mais non pas sans avoir couru le risque d'y perdre la vie.

Si l'on peut neanmoins prendre quelques asseurances dans cettre grande incertitude, elles consistent à regarder toûjours cette maladie comme dangereuse, principalement si elle devient d'abord tout ensemble fort violente & fort populaire. Mais le danger sera encore plus grand s'il se presente, sur tout dans le commencement, quelque apparence d'hæmorragie ou de sueur; si les urines sont troubles & crasses; si le pouls est inégal, foible, ou semblable au naturel, & accompagné d'autres accidens fâcheux; si la convulsion & la phrenesie s'y trouvent ensemble; si les tâches sont peu nombreuses, qu'elles disparoissent avant l'effort de la maladie, ou qu'elles deviennent de rouges noires ou livides; si les matieres tant du flux de ventre que du vomissement sont noires, non mêlées, & fort puantes; s'il y a plusieurs charbons; si les bubons disparoissent bien-tôt; si les forces sont d'abord abatuës ou accompagnées du syncope; si le visage devient plombé; ou si les extremites sont enfin froides & tremblantes, pendant que les entrailles brûlent. Tous ces accidens sont ordinairement mortels dans cette maladie: mais ils le sont encore davantage à proportion qu'ils s'y trouvent plus nombreux, & qu'ils se rencon-

trent dans un mauvais sujet. Que si au contraire le sujet est bon, que ces accidens ne s'y trouvent pas, qu'ils y soient du moins en petit nombre, ou d'une maniere plus favorable, il y a beaucoup plus à esperer pour la santé du malade.

Cependant le grand danger où la malignité nous expose, nous oblige à rechercher aussi bien les moyens pour nous en préserver, que pour en guerir. Et ces moyens consistent à nous éloigner des causes de cette maladie, ou en éviter la communication, parce qu'elles sont contagieuses & venenuses. Ils consistent encore à introduire dans nôtre constitution, autant qu'il est possible des dispositions contraires à la nature de la malignité, & à retrancher toutes celles, ou qui auront quelque rapport avec sa cause, ou qui peuvent donner occasion à sa production. Et tout cela s'executera à peu prez, si l'on garde un bon regime de vie, si l'on emporte la cacochymie ou la pletore; & si l'on évite les causes de cette maladie ci-devant décrites.

Il n'est pas necessaire d'expliquer la derniere de ces conditions, puisque j'en ay déja assez parlé pour la mettre en execution. On remediera à la seconde par la saignée, ou par la purgation: & pour ce qui est de

la premiere, elle regarde la diette, qui consiste principalement à respirer un bon air, à éviter le travail d'esprit, & à le rendre mediocre pour le corps. Il faut encore user des bons alimens, tant liquides que solides, qui n'abandonnent pas en quantité de sels volatiles, acides & alkalis, n'approcher que rarement de sa femme, & prendre le sommeil avec moderation.

Il faut enfin prendre de tems en tems quelques antidotes ou preservatifs : comme sont la theriaque & la confection de hyacinthe mêlées ensemble, le mitridat, la conserve d'Enula Campana, l'éxtrait de genevre, & le vinaigre Bezeoardique, décrit dans la Pharmacopée Tholosane.

Il y en a qui asseurent s'être preservez de cette maladie un million de fois, en portant sur eux du mercure ; & d'autres en appliquant sur l'estomach un emplâtre composé avec la poudre de crapeaux. Un grand Seigneur d'Espagne m'a asseuré, qu'étant Viceroi en Catalogne, il s'étoit garanti avec tous ses domestiques par le moyen de ce dernier remede, d'une peste fort échauffée ; bien qu'il fut obligé de demeurer toûjours exposé au milieu des personnes qui en étoient frapez.

La raison de cet effet peut provenir, ce

me

me semble, de ce que les particules salines du crapaut, étant assez fixes & fort corrosives, ne dissolvent pas seulement la coagulation ou la precipitation des corpuscules malins : mais qu'elles diminuent en quelque maniere leur subtilité dans le commencement, & donnent occasion à la circulation dans le progrez de la maladie.

Pour ce qui regarde l'effet du mercure, que je croi peu asseuré ; on pourroit dire, que les mêmes particules salines & malignes sont combatuës par l'argent vif ; en ce qu'il les dissipe par sa subtilité, & en détruit l'acidité ; ou en ce qu'elles en font quelque dissolution, de même que la salive le dissout ; ou bien à cause qu'elles s'y arrêtent par le rapport qui se rencontre entre leur nature, comme le mercure s'arrête sur tous les metaux par le rapport qu'il a avec eux.

Maintenant pour venir aux remedes qu'il faut mettre en usage pour guerir cette maladie ; je dirai qu'ils consistent dans tous ceux qui emportent, & la cause de la malignité, & celle de ses accidens. J'ajoûterai que comme cette cause devient, de trop volatile qu'elle est dans le commencement de la fiévre, trop fixe dans la suite, par les diverses precipitations ou coagulations qu'-

elle produit, il faut que les remedes soient dans son commencement plûtôt fixes que volatiles; c'est-à-dire, plûtôt incrassans & rafraîchissans que diaphoretiques, acres, chauds ou volatiles. Il faut au contraire qu'ils soient dans son état, ou sur la fin de l'augment, plûtôt de la nature de ceux-ci, que de celle des autres. Et c'est pour dissoudre par leur acrimonie, par leur chaleur & par leur subtilité les coagulations ou les precipitations qui se font en ces deux tems; pour dissiper par ce moyen une partie de leurs matieres; & remettre les autres dans leur circulation naturelle. C'est ce qu'il faut tâcher de faire; puisque c'est de là que dépendent les plus funestes accidens qui arrivent dans cette maladie, selon ce qu'il a été ci-deeant marqué.

Mais parce que la fiévre est presque toûjours de la partie, qu'elle se trouve souvent grande ou accompagnée de pourriture; & qu'elle devient quelquefois plus forte, ou plus dangereuse que la malignité; il faudra pour lors differer ou retrancher presque tous les remedes trop acres, trop diaphoretiques ou volatiles. Et c'est parce qu'ils causeroient autrement plus de danger en augmentant la fiévre, ou la cause de la pourriture, qu'ils ne profiteroient en diminuant

les accidens de la malignité.

La nature de ces remedes, & la methode, que je viens de prescrire pour les ordonner, s'accordent parfaitement avec les observations & l'experience; que la plusspart des Anciens.* & des Modernes ont faites dans les fiévres malignes. Car ils conviennent presque tous, qu'il faut ordonner dans leur commencement de remedes rafraîchissans, incrassans, ou astringens; & au contraire sur la fin de l'augment, ou dans l'estat, ceux qui sont diaphoretiques ou volatiles,& ceux qui subtilisent, qui penetrent, ou qui échauffent. Ainsi ils ordonnent dans le premier cas, le bol d'armenie, la terre sigillée, les coraux, la quinte-feüille, l'oseille, la tormentille, le suc de citron, & l'esprit de soulfre, ou de vitriol. Ils ordonnent au contraire dans le second cas, le sel ou la la poudre de viperes, le bezoard mineral ou animal, la corne de cerf, l'Angelique, la valeriane, la zedeoaria, le dictam, l'escordium, l'escabieuse, le chardon benit, la barbe de bouc, la ruë, la racine de contrahierba, la theriaque, & le mitridat.

Il paroit parce que je viens de dire, que

* *Sic sentiunt Aarabes. Sic sentiunt Græci, & Galenici.*

la nature de tous ces remedes, & la methode qu'on observe pour les ordonner, confirment évidemment l'explication que j'ay donnée à la cause de cette maladie & à celle de ses accidens. Les autres remedes, qui satisfont aux évacuations, qu'on y doit faire, la confirment de même : Car ne les ménage-t'on pas, comme les premiers, selon la nature des indications, qu'on prend de la grandeur de la fiévre, de celle de la malignité, de leurs divers tems, de la pletore, & de la cacochymie. Elles sont neanmoins quelquefois si difficiles à bien distinguer, qu'on a souvent lieu, en ces occasions, de balancer sur le sujet des purgatifs, & des saignées; puis qu'on ne connoit pas quelquefois l'usage qu'il en faut faire, qu'aprés en avoir fait la decouverte par diverses experiences.

Cela n'empéchera pas pourtant, que je ne marque dans le general la plus vraysemblable methode qu'on en peut donner. Pour cela je diray qu'elle consiste à menager à l'égard de la fiévre, dans tout le cours de la maladie, les purgatifs & les vomitifs, de même que je les ay menagez dans la fiévre putride; & que je les prescrirai, en pareil cas, dans la suite de ce Chapitre, & dans le troisiéme du second Livre. Que

si neanmoins il n'y a que peu ou ou point fiévre ; & que la malignité paroisse grande ou pestilentielle, & le ventre plein & farci, on procurera d'abord le vomissement avec le tartre émetique,ou avec le *crocus metalorum* donné en substance, ou en infusion : Pourveu neanmoins que le constitution du malade soit robuste , & que l'estomach & la poitrine soint passablement bons. Cependant si dans la suite la fiévre devient fort grande, on aura d'abord recours à la saignée ; principalement s'il ne paroit pas encore de tâche, ni d'élevation sur le corps du malade. Car aprés qu'elles ont une fois commencé de paroître, il ne faut plus saigner, que dans une grande necessité : telle qu'est la pletore, la grandeur de la fiévre, ou la disposition prochaine à une inflammation : selon que je l'expliquerai plus au long dans la suite de ce Chapitre.

Mais aprés qu'on aura fait ces évacuations par le vomissement, par la purgation, ou par la saignée ; qu'on aura fait preceder les autres remedes ordonnez dans le commencement de la maladie ; & que les tâches ou les élevations commenceront à paroître, on viendra d'abord à l'usage des remedes volatiles, acres, & diaphoretiques ;

* *Sic sentit rulland. Sic populus menotius , &c*

ſans negliger celui des ventouſes, des veſ-
ſicatoires, & des epithemes corroborans.
On negligera encore moins les lavemens
fort émolians & laxatifs ; & où l'on ajoûte-
ra quelques-unes des plantes ci-devant
marquées.

Neanmoins ſi la malignité eſt grande,
& qu'elle ne ſoit pas accompagnée de beau-
coup de pourriture & de chaleur, il faudra
retrancher en ce cas les lavemens, ou ne les
reïterer que fort rarement. La raiſon eſt,
qu'il arriveroit autrement de même à l'é-
gard de ces remedes, en cette occaſion,
que dans la rougeole, & dans la petite ve-
role ; ou ſelon que l'experience nous l'ap-
prend, la conſtipation du ventre eſt ordi-
nairement plus avantageuſe que le flux. Et
c'eſt ſans doute à cauſe que la retention des
excremens donne occaſion à leur ſel acre &
volatile de s'élever juſques à la maſſe du
ſang, pour y conſerver la diaphoreſe ou
tranſpiration, pour y diſſoudre les coagu-
lations & les precipitations internes : qui
n'excitent pas ſeulement des pernitieux
flux de ventre, mais les plus funeſtes
accidens qui arrivent dans cette mala-
die.

Si la malignité eſt cependant accom-
pagnée d'unde grande fiévre, on ne balan-

cera pas à saigner dans son commencement une fois le jour, tant qu'elle sera fort violente, & jusques à ce que les tâches ou les élevations commenceront à paroître sensiblement. Il n'est pas pourtant toûjours vrai, qu'il ne faut plus faire de saignée en ce cas; car on en fera encore si la fiévre augmente considerablement aprés ces accidens, si l'inflammation est beaucoup à craindre, ou que le malade n'a pas été suffisamment auparavant saigné, selon la plenitude, la grandeur de la fiévre, & l'état de la malignité. Ainsi lorsque celle-ci sera beaucoup moins à craindre que la fiévre, & que les accidens qui accompagnent ordinairement sa violence, on aura recours encore à la saignée; mais ce sera toûjours dans leur commencement, autant qu'il sera possible. Que si nos Anciens ont deffendu la saignée en ces occasions, c'est parce qu'ignorant la circulation du sang, ils ont apprehendé en saignant d'attirer la malignité de la circonference vers le centre, qui est le cœur.

Pour les remedes rafraîchissans, incrassans ou abstringeans ci-devant marquez, on les ordonnera dans les occasions ausquelles la saignée a été ordonnée; c'est-à-dire, toûjours dans le commencement de la maladie, & quand la fiévre sera plus conside-

rable que la malignité. On ordonnera au contraire les remedes diaphoretiques, acres, ou volatiles dans toutes les autres occasions ; mais principalement quand les tâches ou les élevations commenceront à paroître, & lors que la malignité sera plus à craindre que la fiévre.

On composera des juleps, des ptisanes, des boüillons, des opiates, des fomentations, des épithemes & des lavemens de la matiere des remedes ci-devant décrits ; c'est ce qu'on pourra faire soûs la même formule, & dans le même ordre, qu'ils sont ordonnez à proportion pour la fiévre putride. Mais si au contraire les indications de la fiévre, de la malignité, ou de leurs accidens se trouvent à peu prez également fortes, on mêlera une partie des remedes rafraîchissans avec un autre des acres & des volatiles ; afin de suppléér par ce moyen, autant qu'il se pourra à ces indications contraires.

Neanmoins comme la fiévre n'est jamais d'elle méme si dangereuse que la malignité, lors qu'elle est fort grande ou pestilentielle ; il faudra en ce cas negliger en quelque façon la premiere, pour s'attacher entierement à celle-ci ; dont on suivra exactement toutes les indications, méme au préjudice de l'autre.

On aura donc alors recours aux remedes les plus actifs & les plus efficaces, qui ont été propo-

sez pour combattre la malignité. Il y en a qui ont fait souvent prendre, dans cette occasion avec succez, à ce qu'ils disent, un scrupule de poudre de crapeaut. Pour moi je me suis servi fort utilement du sel des viperes: bien que d'autres se servent seulement de celui de corne de cerf, de la theriaque, ou du mitridat: J'ay aussi observé que les uns & les autres étoient bons, selon les diverses indications qui s'en presentent.
Cependant comme l'élevation saline; c'est-à-dire, l'acrimonie des humeurs qui composent la masse du sang, est ordinairement compliquée avec cette maladie, tant par elle-même, que par l'exaltation du soulfre, & qu'elle y produit ainsi des redoublemens assez fâcheux: il faudra joindre aux remedes que j'ay proposez, une partie des febrifuges, qui sont dans le quatriéme Chapitre.

Parmi ces febrifuges, les meilleurs seront l'endive, la cichorée sauvage, & les racines de dent de lion, quand les seuls rafraîchissans & incrassans se trouveront indiquez: mais au contraire quand l'indication des diaphoretiques, & des volatiles se presentera, on prendra seulement le chardon benit, l'houblon, la carline, la gentiane, l'eringium, le gros absinthe, la racine d'aulnée, ou l'extrait de la graine de genevre.

Bien que j'aye experimenté que ces remedes étoient assez efficaces dans ces occasions; Je n'en ay neanmoins trouvé aucun si souverain que le Quinquina, lorsque la fiévre est accompagnée de redoublemens, precedez par quelque frison, ou par quelque froideur des extremitez. Je l'ay fait prendre alors en la maniere décrite dans le quatriéme Chapitre: Et j'ay toûjours remarqué quelque bon succez dans l'effet de ce remede, principalement si le danger de la maladie consis-

toit plus dans la grandeur des redoublemens de la fiévre, que dans celle de la malignité : car s'il ne les emportoit pas, entiérement du moins les rendoit il moindres.

Pour ce qui est des remedes externenes, les principeaux doivent être ceux qu'il faut mettre sur les parrotides, sur les bubons, & sur les charbons. On appliquera sur les premieres un cataplasme composé avec les de guimauves, & d'angelique ; avec des figues grasses, d'oignons & de jeaunes d'œufs ; & on le renouvellera fort souvet, pour tâcher de ramollir la partie, d'y attirer la matiere, & de la faire supurer s'il est pôssible Mais comme la partie qui la reçoit n'en peut pas contenir une grande quantité, il faudra en même tems appliquer aux environs des parotides, des sensuës, des ventouses coupées, & des vesicatoires ; pour tacher à la degager par ce moyen, autant qu'il sera possible.

Il y a plusieurs Medecins qui ordonnent dans cette occasion la saignée, quand les forces sont assez bonnes pour en supporter l'évacuation. Je ne disconviens pas aussi, qu'elle n'y puisse être quelquefois favorable ; principalement si les forces la permettent ; si la pourriture & la fiévre sont plus à craindre que la malignité, ou si la matiere qui coule vers la parotide est si abondante qu'elle fasse craindre une mortification, une suffocation, ou un reflux dans les parties internes. Cependant supofé que la saignée soit necessaire, & qu'ille ait été plusieurs fois auparavant reiterée ; il la faut toûjours faire eu ce cas par la vene jugulaire ; car comme cette véne reçoit une partie du sang que les arteres carotides portent dans les parties internes & externes du cerveau, son ouverture en procurera une deriva-

tion considerable. Elle profitera encore par la méme raison, dans toutes les autres maladies du cerveau, où la saignée pourra être de quelque utilité.

Autre-fois on ne saignoit qu'au pié pour les maladies du cerveau. Il est vray que cette évacuation y est avantageuse, pour faire revulsion de leur cause, quand elle ne fait que commencer, ou quand elle est renfermée dans les entrailles : mais aprés avoir satisfait aux indications de la revulsion, & de la plenitude parles saignées au bras, & au pied, il faut satisfaire à celles de la derivation. C'est aussi ce qu'on executera parfaitement par la saignée à la jugulaire, selon la raison que je viens d'en marquer.

Pour ce qui regarde la guerison du charbon, on y appliquera dés qu'il commencera à paroître, les remedes que je prescriray sur ce sujet, dans le traitté de la Gangrene: Et pour la curation du bubon qui se presente ordinairement aux aines, ou aux aisceles : s'il est sans inflammation, il faudra d'abord l'attirer par l'application des ventouses ou par celle de la moitié d'un pain petit chaud & trempé dans de l'eau de vie. On y pourra aussi appliquer en ce cas du vieux levain, mélé avec lapoulpe d'uun oignon cuit sous la cendre. Que s'il est accompagné d'inflammation, on n'y mettra dessus qu'un cataplasme fait avec des oignons de lys, avec les guimauves, les feüilles d'escabieuse & de ruë, pilées & mélées avec un jeaune d'œuf.

Je finis ce Ceapitre sans parler de la curationdes autres accidens, qui survienent à cette maladie, parce qu'ils sont tout à fait semblables à ceux de la fiévre putride; & qu'on en pourra aisement prendre les indications & les remedes

que j'y ay marquez pour les guerir.

Et je finirai ce premier Livre, par une observation que j'ay nouvellement faite touchant nôtre febrifuge. J'ay déja dit que je le preparerois ou donnerois de diverses manieres, pour tacher de rendre son effet aussi efficace que celui du Quinquina: Et cet essai na pas été inutile, puisque j'aydu depuis exprimenté beaucoup de fois, qu'une ou deux dragmes de petite centaurée donnée en poudre avec un peu de vin, & reiterée deux ou troisjours de suite, un'heure avant l'accez, guerissoit souvent un grand nombre de fiévres intermittentes.

Je ne rendray pas maintement raison d'un si mermeveilleux effet, à cause qu'il a été suffisament expliqué dans le Chapitre quatriéme; ou je traitte des febrifuges. Je diray seulement qu'on connoîtra par les raisons que j'ay rapportées dans ce Chapitre, que si l'on donne & prepare ce remede d'une maniere, qui convienne à ceque j'ay marqué de lanature désfiévres intermitantes: Il produira d'aussi bons effets que e febrifuge du Chevalier talbot: Et peut étre des meilleurs, si l'on sçait bien menager & proportioner sa preparation selon la nature de la maladie, & selon celle du malade. Je pretends fortifier ces raisons à l'avenir, par de nouvelles experiences que je donneray au public, aprés le avoir verifiées à fond. Chacun pouvant cependant profiter de celles que je viens de marquer, Je finis les matieres contenuës dans ce premier Livre, pour passer à celles que je dois traitter dans le second.

Fin du premier Livre.

TABLE
DES MATIERES de chaque Chapitre en particulier.

PREMIER LIVRE

Matieres contenuës dans le premier Chapitre.

Matieres contenuës dans le second Chapitre.

Matieres contenuës dans le trosiéme Chapitre.

Matieres contenuës dans le 4. Chapitre.

Matieres contenuës dans le 5. Chapitre.

Matieres contenuës dans le 6. Chapitre.

Matieres contenuës dans le 7. Chapitre.

Matieres contenuës dans le 8. *Chapitre.*

Matieres contenuës dans le 9. Chapitre.

Matieres contenuës dans le 10. Chapitre.

Matieres contenuës dans le II. *Chapitre.*

Matieres contenües dans le 12. Chapitre.

Matieres contenües dans le 13. Chapitre.

Matieres contenües dans le 14. *Chapitre.*

Matieres contenües dans le 15. Chapitre.

Fin de la Table du premier Tome.





